



HAL
open science

Entre nature et cultures : constructions culturelles et représentations du territoire : des faits historiques aux dynamiques rurales actuelles en Rouergue

Bertrand Guibert

► To cite this version:

Bertrand Guibert. Entre nature et cultures : constructions culturelles et représentations du territoire : des faits historiques aux dynamiques rurales actuelles en Rouergue. Géographie. Université Toulouse le Mirail - Toulouse II, 2012. Français. NNT : 2012TOU20141 . tel-00788690

HAL Id: tel-00788690

<https://theses.hal.science/tel-00788690v1>

Submitted on 15 Feb 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Université
de Toulouse

THÈSE

En vue de l'obtention du

DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

Délivré par :

Université Toulouse 2 Le Mirail (UT2 Le Mirail)

Présentée et soutenue par :

Bertrand GUIBERT

Le lundi 17 décembre 2012

Titre :

Entre Nature et Cultures : Constructions culturelles et représentations du territoire. Des faits historiques aux dynamiques rurales actuelles en Rouergue

ED TESC : Études rurales en sciences du développement

Unité de recherche :

UMR Dynamiques rurales

Directeur(s) de Thèse :

Anne-Marie GRANIE, Professeure émérite, École Nationale de Formation Agronomique,
Toulouse

Rapporteurs :

Christian LAGARDE, Professeur, Université de Perpignan Via Domitia
Bernard TALLET, Professeur, Université Paris 1, Panthéon-Sorbonne

Autre(s) membre(s) du jury :

Hélène GUETAT-BERNARD, Professeure, École Nationale de Formation Agronomique,
Toulouse

Entre Nature et Cultures :

Constructions culturelles et représentations du territoire

Des faits historiques aux dynamiques rurales actuelles en Rouergue

Par Bertrand GUIBERT

Dedicace - Dedicatòria (solament en lenga mairala !)

Als raïces d'aqueles de Jordi, a la dintrada de Concas, parents e fraire del pepè ;

Al campèstre de La Reironiá, aïral d'aprendissatge de la jovença e estrada per la libertat d'aprèp ;

Al pepè, òme drech, tròp benlèu... mas quina volontat amb lo bolon margat al sieu paure braç espetat a la guèrra ! Coratge dins la vida, es lo conselh que m'a balhat ;

A la memè, tendre sensacion qu'ai aguda a la bugada, jol tilhòl. Ela, lavava la lana de las fédas, ieu una vision de nèu en plen estiu sul la paret del camin de Senèrgas. Ela que m'a pas jamais vist a causa des sos uèlhs clavats. Passejadas a son braç, sul camin de Concas, als costats dels perièrs bèls...

Al papà, lo Loïs, qu'es partit tròp lèu. Un paisan vertadièr, agronòm, comol de soscadissa e de saber-far ; es el que m'a fach conèisser la lenga mairala e l'agricultura dins l'intimitat ;

A la mamà, la Joana, totjorn defòra, dins lo sieu òrt, pel camp de la nòstra recòlta, pel puèg amb las fedas o pels estables... M'en soveni de l'agut cercada ! Una trabalhaira que m'a balhat un bèl troç d'educacion ;

A la tata Alica qu'es demorada sul tard a la bòria per ajudar, davant de se maridar, un mercé aici a son endrech ;

Al paure Bernat, l'ainat qu'ai pas conegut, une cabussada dramatica l'empachèt d'espelsir ;

A las doas sòrres Anna-Maria e Bigida, doçor dins lo camin de la vida, e als bèls fraires ;

Al fraire qu'a repres La Reironiá e la bèla sòrre ;

Als tantes e oncles, nebotas e nebots, cosins e cosinas, bèla maire, per lors soscadissas ;

Una pichòta pensada a los de la bòria de Contensoza. Me soveni d'un bornhon de vida, los dimenges aprèp miègjorn !

A la Fabiana, dòna, e a las naustras tres filhetas : Olga, Melina e Manouk, flors d'esper ;

A la familha bèla, als vesins, als menestrals que, tot còp, passavan a la bòria. Cada rescontre èra una illustracion de la cultura roergata nòstra...

Als professors que m'an ajudat dins aquel trabalh de recèrca : Graniè en Sociologia, Cantalansa, Gourc e Ginèstet en Òc, e les autres... tròp nombròses per estre citat aici ;

Per acabar, als raïces de pertot, als amics del continent negre que m'an metut al trabalh dins lors campèstres. Aquel rabaladís, ambe l'IRAM, de mai de vint ans, m'a fach descobrir d'autres culturas, pòrtafais d'aquela recèrca !

Del caire de la talvera... un brave mercé a n'a totes !

SOMMAIRE

SOMMAIRE DES ILLUSTRATIONS	8
LISTE DES SIGLES	10
1. CADRE INTRODUCTIF DE LA RECHERCHE	11
1.1. Cheminement personnel de formation	11
1.2. Problématique et enjeux	14
1.3. Concepts de culture et de représentations sociales	18
1.4. Trois voies de constructions culturelles comme hypothèse	24
1.4.1. Cadre général	24
1.4.2. Trois voies de constructions culturelles	25
1.5. Méthodes d'investigation	30
1.6. Présentation du plan	35
2. ESQUISSE SOCIO HISTORIQUE DE LA CULTURE EN ROUERGUE DE LA PREHISTOIRE AU XX^E SIECLE	37
2.1. Cadre historique culturel de la zone d'étude	38
2.1.1. De la préhistoire à l'histoire	38
2.1.2. Un brassage culturel intense du Néolithique au début de Moyen Âge	48
2.1.3. Haut Moyen Âge (VII ^e – X ^e s.) : poursuite du brassage et différenciation	52
2.1.4. L'apogée occitane, entre chrétienté et affirmation singulière	56
2.1.5. Une posture progressive d'intégration de l'espace occitan à la France	59
2.1.6. Passage du Rouergue de l'Ancien Régime au département de l'Aveyron	69
2.1.7. L'époque de la diglossie : un révélateur de domination	71
2.1.8. L'époque de l'oubli de la culture occitane et de la reconstruction culturelle	76
2.1.9. L'émergence de l'espace occitan : une culture ou une civilisation ?	77
2.1.10. Essai de synthèse chronologique	80
2.2. Mutations socio anthropologiques au XX^e siècle	82
2.2.1. Remise en cause de la culture : de la ferme autarcique au village autonome	82
2.2.2. Evolution dans les alliances matrimoniales	85
2.2.3. La rupture entre les générations, mise en évidence d'un clivage culturel	89

2.2.4. L'exode rural et l'essaimage de culture	89
2.2.5. Implication de l'Église dans l'évolution sociale de la jeunesse	91
2.2.6. Dualités notoires et transformations sociales	94
2.2.7. Synthèse sociale et anthropologique	96
2.3. bouleversements démographiques dans l'économie rurale	99
2.3.1. Les contraintes démographiques imposent de nouvelles existences	99
2.3.2. L'irruption de la modernité au cours du XX ^e siècle	100
2.3.3. La différenciation économique et géographique de l'Aveyron	103
2.3.4. L'émergence d'organisations paysannes et d'industries agroalimentaires	106
2.3.5. Mobilité des populations et installation d'arrivants	109
2.3.6. Synthèse des bouleversements démographiques et économiques	117
2.4. Evolution rurale en regard des politiques publiques	119
2.4.1. Les politiques agraires dans un cadre d'exercice local	119
2.4.2. La politique forestière	122
2.4.3. La décentralisation et la politique territoriale	125
2.4.4. L'ancrage et le phénomène de grand et petit patrimoine	127
2.4.5. Synthèse de l'évolution rurale face aux politiques publiques	132
2.5. Les évolutions et politiques culturelles	135
2.5.1. Les élites francophones et la distinction de cultures	135
2.5.2. La réponse à la distinction de l'élite : la référence identitaire folkloriste	136
2.5.3. D'autres différenciations apparaissent tout au long du siècle	136
2.5.4. Synthèse de l'évolution culturelle du XX ^e siècle	137
2.6. Conclusion : quelques indicateurs du processus culturel	141
3. CONSTRUCTIONS CULTURELLES ACTUELLES DANS LA ZONE D'ETUDE	147
<hr/>	
3.1. Les relations des populations à leur nature environnante	149
3.1.1. L'espace rural en bouleversement	149
3.1.2. Des territorialisations imbriquées	164
3.1.3. Des lieux porteurs de sensibilité	172
3.1.4. Les paysages de la zone d'étude : diversité des représentations	178
3.2. Les constructions culturelles	197
3.2.1. La pratique des langues usuelles	197
3.2.2. Les savoirs, processus d'apprentissage et de transfert des connaissances	208
3.2.3. Les savoir-faire actuels	214

3.2.4. Le comportement, reflet pluriel des constructions culturelles	223
3.2.5. Les productions et les pratiques artistiques locales	237
3.3. Trois constructions culturelles en profonde interaction	252
4. BILAN CONCLUSIF, LIMITES ET PERSPECTIVES	255
<hr/>	
4.1. Bilan de la recherche menée	255
4.2. Limites de la présente recherche	262
4.3. Perspectives complémentaires d'investigation	265
5. REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES	268
<hr/>	
5.1. Bibliographie	268
5.2. Index des auteurs	280
6. ANNEXES	282
<hr/>	
6.1. Éléments musicaux	283
6.1.1. Chants de la transhumance	283
6.1.2. Chanson de Bernard Molinié	284
6.2. Éléments démographiques	285
6.2.1. Émigration en Argentine	285
6.3. Éléments gastronomiques	288
6.3.1. Le savoir-faire gastronomique autour de la « fête du cochon »	288
6.3.2. Le savoir-faire autour de la préparation du canard	294
6.4. Éléments portant sur la transhumance en Aubrac	297
6.5. Éléments culturels d'ordre pictural du végétal	301

Sommaire des illustrations

Schéma : Cheminement personnel de formation, puis d'initiation à la recherche.....	13
Carte : Situation administrative du département de l'Aveyron.....	17
Carte : Situation de la zone d'étude dans le département de l'Aveyron.....	18
Illustration : Composantes anthropologiques privilégiées de la notion de culture	23
Schéma : Problèmes sociaux, enjeux culturels et hypothèse de recherche.....	26
Graphique : Hypothèse de relations factorielles entre la culture et un territoire donné.....	27
Schéma : Pôles de l'hypothèse et des interfaces relationnelles majeures connexes	28
Schéma : Orientations d'investigation et outils méthodologiques privilégiés.....	33
Tableau : Récapitulatif du corpus et des outils d'investigation.....	34
Schéma : Récapitulatif du cheminement de recherche et des dimensions d'investigation.....	36
Photo : Les statues-menhirs trouvées en Rouergue et au Haut-Languedoc.....	42
Carte : Les drayes du Rouergue structurent le futur département.....	48
Carte : Les itinéraires du pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle	52
Carte : La diversité des migrations européennes entre le v ^e et x ^e siècle.....	55
Carte : La Romania et les composantes linguistiques (Allières, 2001)	57
Dessin : L'araire à trois pièces sert à défricher le Rouergue	62
Illustration : Représentation des entités de l'espace rural au xviii ^e siècle.....	63
Carte : Répartition géographique de la forêt de châtaignier	65
Carte : Centralisme progressif des routes de la poste en France en 272 ans (1632-1904)	68
Carte : Localisation des variations de l'occitan en Aveyron	75
Frise : Grands faits culturels dans la préhistoire et l'histoire rouergate.....	81
Photo : <i>Le jour du cochon</i> , cliché Jean-Pierre Devals.....	85
Frise : Quelques grands événements marquant la société aveyronnaise au xx ^e siècle.....	98
Carte : Les lieux dits disparus entre 1867 et 1955	105
Carte : Origine des familles fondatrices de Pigüé (Argentine)	111
Carte : Destination des migrants à la fin du xix ^e siècle	115
Frise : Bouleversement démographique et transformations économiques au xx ^e siècle	118
Cartes : Matériaux de couverture (France) et influences architecturales (Rouergue).....	129
Frise : Mutations agraires, pastorales et forestières au xx ^e siècle	134

Frise : Événements culturels et société en Aveyron au xx ^e siècle.....	140
Schéma : Événements culturels et société en Aveyron au xx ^e siècle.....	141
Photo : <i>Land art</i> dans le paysage (collectif PVC - LUSINE).....	144
Schéma : Les articulations kantiennes des 3 grands types génériques d'espaces (Di Méo).....	148
Photo : <i>La clôture</i> , cliché Jean-Pierre Devals.....	150
Affiche : Liens mis en avant entre le fruit, le patrimoine et la culture occitane.....	150
Affiche : Élevage d'animaux exotiques comme diversification d'activités rurales.....	157
Photos : l'Aubrac, <i>figure de la nature</i> , cliché Amédée Besset (2001 : 67).....	160
Photo : La transhumance bovine en Aubrac entre survivance et attraction touristique.....	161
Photos : Le causse de Bezannes, une autre <i>figure de la nature</i>	162
Carte : Représentations dominantes des fonctions de l'espace rural étudié.....	163
Photo : Symbolique des chemins dans les représentations.....	166
Peinture : Vision des deux pins de Valentin près de Conques.....	167
Photo : Marquage des postes de chasse.....	168
Schéma : 2 représentations de la nature et conséquences socio anthropologiques.....	172
Carte : Entités paysagères de la zone d'étude (d'après Briane & Aussibal, 2007 : 83).....	179
Article de journal : Fête sacrée et représentations viticoles.....	186
Photo : Salles-la-Source et sa cascade.....	195
Carte : Aire linguistique de l'occitan.....	201
Photos de films : Farrebique et Biquefarre de Rouquier.....	214
Photo : Utilisation des représentations dans l'étiquetage de la production viticole.....	221
Photo : L'aligot, une recette populaire de plus en plus mise en avant, cliché fafaël.....	222
Peinture : <i>Les Lauriers</i> de Loviat.....	245
Photo : Exposition <i>Pour le Plaisir</i> d'œuvres d'artistes locaux.....	246
Photo : Exemple de deux œuvres exposées : sculpture (Caen) et tapisserie (Laché).....	247
Photos : Diversité des activités culturelles, clichés publicitaires.....	248
Graphe symbolique : Les arts et les représentations du territoire.....	249
Gravure et article de journal : Permanence dans les représentations de la nature.....	250
Schéma : Conséquences des représentations sur les constructions culturelles.....	252
Illustrations : Paroles de chants occitans portant sur la transhumance.....	283
Schémas : Illustration de la transhumance par deux lycéennes.....	300
Tapiserie : Représentations singulières du végétal (Laché).....	301

Liste des sigles

ACCA	Association Communale de Chasse Agréée
AOC	Association Aubrac, Olt et Causse
AOC	Appellation d'Origine Contrôlée
CALA	Coopérative Agricole Laitière de l'Aveyron
CADAUMA	Coopérative Agricole d'Achat et d'Utilisation de Matériel de l'Aveyron
CETA	Centres d'Études Techniques Agricoles
CETMA	Centres d'Études Techniques pour les Ménagères Agricoles
CNRS	Centre National de la Recherche Scientifique
CUMA	Coopérative d'Utilisation de Matériel Agricole en commun
DATAR	Direction de l'Aménagement du Territoire et à l'Action Régionale
EARL	Exploitation Agricole à Responsabilité Limitée
FDSEA	Fédération Départementale des Syndicats d'Exploitants Agricoles
FEDER	Fonds Européen de Développement Régional
FFN	Fonds Forestier National
FFPN	Française Frisonne Pie Noire (race bovine laitière)
FNSEA	Fédération Nationale des Syndicats d'Exploitants Agricoles
GAEC	Groupement Agricole d'Exploitation en Commun
GVMA	Groupes de Vulgarisation pour les Ménagères Agricoles
JAC	Jeunesse Agricole Catholique
INSEE	Institut National de la Statistique et des Études Économiques
IRAM	Institut de Recherches et d'Applications des Méthodes de développement
LEADER	Liaison Entre Actions de Développement de l'Économie Rurale
MFR	Mouvement des Maisons Familiales Rurales
NTIC	Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication
ONF	Office National des Forêts
PAC	Politique Agricole Commune
PNR	Parc Naturel Régional
RAGT	Coopérative Rouergue, Auvergne, Gévaudan, Tarn
RMA/RMI	Revenu Minimum d'Activité/Revenu Minimum d'Insertion
SARL	Société à Responsabilité Limitée
UNESCO	Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture

« Chaque personne étant culturellement le produit d'une histoire, de son environnement (familial et social), de son milieu, de son éducation et de son réseau de relations ainsi que de son expérience de vie, a, lorsqu'il s'agit de comprendre les autres, à faire l'effort de les situer, de les écouter, d'identifier leur trajectoire, leur vécu et, plus avant, à essayer de comprendre les saveurs de leur langue, leur histoire et les fondements de leur culture. »
(Henryane De Chaponay, Co fondatrice de l'IRAM, (*in* Collectif, 2001 : 238)¹.

1. Cadre introductif de la recherche

1.1. Cheminement personnel de formation

Le présent travail de recherche clôture un processus d'apprentissage qui s'est déroulé sur une dizaine d'années, en complément d'une activité professionnelle de consultation dans le Tiers Monde². La finalité du présent travail a consisté, d'une part, à se familiariser progressivement à la démarche de recherche en sciences sociales et du développement et, d'autre part, à porter l'exercice pratique d'une recherche en Rouergue autour du questionnement des transformations culturelles passées ou en cours, et des dynamiques sociales actuelles et envisageables pour l'avenir.

La formation personnelle reçue durant le jeune âge et au jour le jour dans le bourdonnement de la ferme familiale située sur le terrain de recherche, puis à l'école sous une forme plus académique (études agricoles) et ensuite au gré de la vie professionnelle, nous a persuadé de

¹ Collectif, *Partager les savoirs, Construire le lien*, Lyon, Éditions Chronique Sociale, Réseaux d'échanges réciproques de savoirs, Sous la dir. de C. Heber-Suffrin, 2001, 352 p.

² En tant que consultant en développement rural auprès de l'Institut de Recherches et d'Applications des Méthodes de développement (IRAM) ; bureau d'études associatif autogéré (www.iram-fr.org).

la nécessité d'une continuité³ dans l'acquisition de connaissances et surtout de méthodes pour apprendre.

Les expériences professionnelles successives⁴ nous ont appris l'importance de la compréhension des territoires ruraux dans le vécu et la mémoire des paysans. Progressivement, via les rencontres successives, la place prépondérante de la culture s'est révélée comme être un facteur déterminant dans la dynamique des sociétés, tant au Sud qu'au Nord. De multiples retours vers le pays natal ont très certainement aiguisé l'envie de travailler sur un terrain proche des racines, là où le territoire et la culture résonnent au tréfonds de soi...

Reconquérir la culture occitane par l'apprentissage de l'écrit de la langue pour comprendre le « pays » nous est apparu alors comme une première approche dans ces retrouvailles. Celles-ci se sont d'abord situées sur les bancs de l'Université de Toulouse-Le Mirail dans le cadre d'une Licence en Langue et Civilisation Occitane. Puis, le milieu rural et le territoire aveyronnais ont été la scène d'un travail de recherche effectué en langue occitane dans le cadre d'une Maîtrise en Lettres Modernes. Cette investigation a permis d'introduire le terrain de recherche en traitant du changement du monde rural des années 1945-1975 au travers d'une œuvre romanesque de l'écrivain d'origine rouergate, Jean Boudou (1920-1975).

La recomposition culturelle de l'ancienne société occitane, en cours depuis un siècle, a représenté le deuxième facteur qui nous a persuadé de prendre de la hauteur de vue dans ce futur travail de recherche. Des études complémentaires d'anthropologie ont donc permis de saisir le poids de la diversité des cultures dans la zone d'étude.

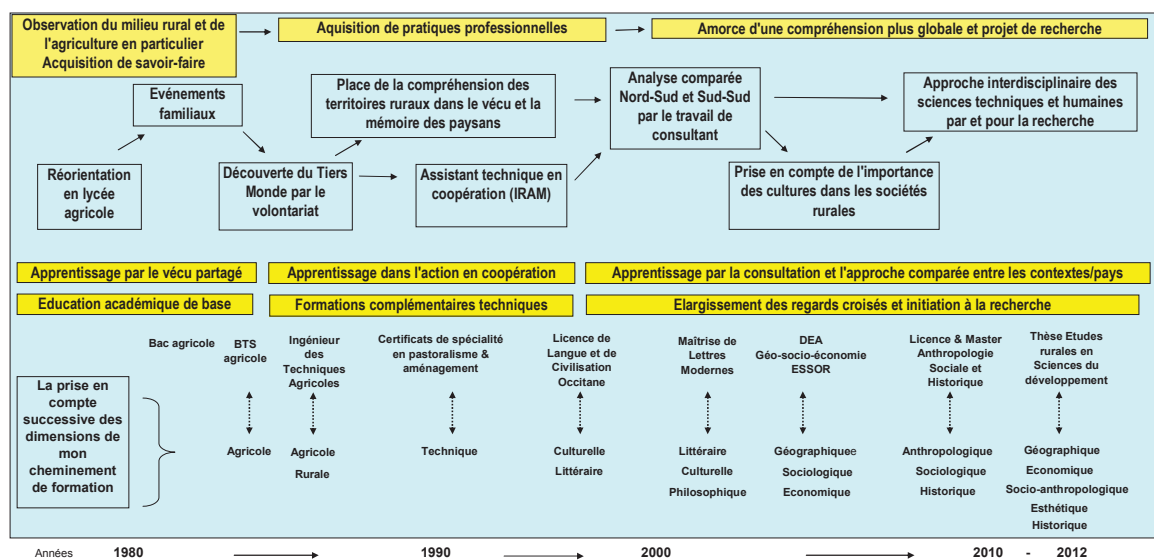
³ D'après Paul Claval (2003), l'apprentissage suit un itinéraire personnel de formation de chacun d'entre nous. Il peut être compris comme une sorte de cheminement intérieur, un processus intime.

Paul Claval, (2003), *Géographie culturelle, Une nouvelle approche des sociétés et des milieux*, Paris, Éditions Armand Colin, 287 p.

⁴ D'abord en qualité d'assistant technique en poste de longue durée sur des projets de développement rural de 1988 à 2000 : au Burkina Faso (aménagement et hydraulique agricole), au Niger (élevage et organisations paysannes), en Guinée Conakry (micro crédit et formation), au Mali (développement local et appui à la décentralisation), puis sur des prestations ponctuelles de consultation internationale depuis dix ans (études d'identification, d'accompagnement, d'évaluation et de capitalisation de projets).

Il s'agit donc d'un travail de recherche mené de l'intérieur, puisque la région d'origine coïncide avec la zone de recherche. Sans toutefois être strictement introspectif, le positionnement de recherche adopté s'est situé dans une redécouverte du terrain d'étude, après avoir cheminé auprès de cultures ouest africaines principalement. En effet, après plus de deux décennies d'expatriation, le Rouergue de jadis a bien changé. Nous nous trouvons dans une posture radicalement nouvelle : celle d'un enfant du pays revenu après des années d'absence face à une société aveyronnaise en profonde mutation culturelle.

Schéma : Cheminement personnel de formation, puis d'initiation à la recherche



Ce cheminement pourrait s'assimiler à une analyse personnelle comparée des sociétés découvertes durant une étape de vie, couplée aux différentes lectures menées sur les terrains étudiés. À ce sujet, nous avons tenté d'adopter la posture de recherche que Bourdieu définit comme une « auto-socio-analyse » (2004)⁵. Elle consiste à se questionner en permanence sur la distance que le chercheur adopte face à son objet d'étude. Cet effort de compréhension met en évidence les interactions avec l'autre qui est interviewé, qu'il soit proche de sa propre culture ou bien familier d'une culture de l'ailleurs.

Peu à peu, dans le raisonnement du chercheur, la lecture des cultures impose une distinction, notamment des représentations, chez les individus ordinaires (Bourdieu, 1979)⁶, mais aussi

⁵ Pierre Bourdieu, (2004), *Esquisse pour une auto-analyse*, Raison d'agir éditions, 142 p.

⁶ Pierre Bourdieu, (1979), *La distinction, critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de minuit, 670 p.

peut se rapprocher parfois jusqu'à apparaître comme une « créolisation » du monde dans une approche « continuiste » (Amselle : 1999)⁷. Cette approche continuiste a été nuancée récemment par son auteur même. En effet, l'homogénéisation culturelle du monde n'est pas vraiment à craindre, même si le débat se poursuit. Toutefois la perte d'un grand nombre d'éléments de culture véhiculés par une langue⁸ apparaît comme un facteur majeur depuis plusieurs décennies. De plus, le repli et l'enfermement identitaire s'avèrent réels et constituent autant d'éléments de la problématique actuelle en Rouergue... comme ailleurs en France et en Europe.

1.2. Problématique et enjeux

Une construction culturelle polymorphe est en cours, notamment depuis la régression de la langue occitane au profit du français, phénomène plus ou moins lié à l'irruption du modernisme dans nos campagnes (situé approximativement vers le milieu du siècle dernier). La culture occitane, héritée d'un millénaire de civilisation méridionale bâtie autour de l'arc latin, cède la place à une culture singulière. Cette construction (ou reconstruction) pose question à plus d'un titre. Elle apparaît comme une force incontestable de changements et donc source de dynamiques rurales précieuses. Aussi bien des individus opportunistes (investisseurs dans l'agrotourisme, agriculteurs ou artisans possédant un savoir-faire local, etc.) que des champs sociaux distincts (les chasseurs, les groupes folkloriques, les randonneurs, etc.), ou encore des acteurs politiques, s'emparent de cette opportunité pour

⁷ Jean-Loup Amselle, (1999), *Logiques métisses*, Bibliothèque scientifique Payot, 256 p.

⁸ « Ce que je dis, c'est que ce n'est ni par la force ni par le concept qu'on arrivera à protéger ces cultures, mais par l'imaginaire de la totalité-monde, c'est-à-dire par la nécessité vécue de ce fait ; que toutes les cultures ont besoin de toutes les cultures [...]. Chaque fois qu'une langue disparaît, même si nous n'en avons jamais entendu parler, même si nous ne la parlons pas, nous sommes appauvris par cette disparition [...]. Le devenir du Tout-monde est lié à la multiplicité des langues. Cette multiplicité n'est pas un obstacle à la compréhension entre les locuteurs » (Glissant, 2010 : 41 ; 54 ; 82). Édouard Glissant, (2010b), *L'imaginaire des langues*, Paris, Éd. Gallimard, Entretien avec Lise Gauvin (1991-2009), 116 p.

agir sur le développement local⁹. Suite aux investigations exploratoires, nous avons noté que des incompréhensions subsistent et nourrissent des crispations identitaires relatives à des objectifs contradictoires d'investissements sur le territoire (par exemple, l'opposition qui s'exprime entre les partisans d'installations d'éoliennes sur les hauteurs du Lévézou et les fervents du patrimoine médiéval avec les châteaux et autres bastides).

Par ailleurs, la construction de culture s'avère largement activée par les flux de nouveaux arrivants successifs depuis le début des années soixante-dix. Mais une cohabitation entre natifs en Aveyron et nouveaux arrivants complexifie des relations sociales parfois tendues et pose problème. En effet, une indexation péjorative fuse des deux parts et s'avère largement porteuse de mal-développement. De notre point de vue, la construction culturelle reste au centre d'un mal-être où les représentations antagonistes du territoire cristallisent les positions sociales.

Face à de tels enjeux, l'objet de recherche est bien de préciser le phénomène de construction culturelle dans une zone d'étude incluse dans le département de l'Aveyron. Cette reconstruction reste tributaire des influences exogènes (la culture française, européenne et mondiale, via les « informations médiatiques »), mais est également portée par des représentations sociales qu'ont les populations sur leur nature environnante.

Concernant l'aire géographique du sujet, elle peut s'illustrer par des transects allant de l'Aubrac au Ségala et passant par le Quercy, les vallées du Lot et de l'Aveyron, les causses de Sébazac/Bezannes et du Comtal, le Rougier de Marcillac, mais aussi le Lévézou (voir carte ci-après).

Nous avons jugé pertinent de bien prendre en compte des « itinéraires » comprenant des « espaces ressources », des espaces « cadres de vie et de résidence » et des « espaces de

⁹ On pourrait ici faire allusion à la dynamique locale qui émerge autour de la relance des chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle (passant par Conques), de la culture occitane avec les *Estivadas* de Rodez, des centres culturels autour de personnalités locales : futur musée Soulages à Rodez, Centre Jean Boudou à Crespin, le musée Rouquier à Goutrens. La culture apparaît bien comme une véritable *force révolutionnaire* (Chombart De Lauwe, 1983 : 7), *La culture et le pouvoir*, Paris, Éditions L'Harmattan, 385 p.

nature ». La référence théorique en est l'ouvrage de Perrier-Cornet, *Repenser les campagnes* (2002)¹⁰.

Il s'agit également de garder en mémoire le principe de choix d'un ensemble contenant à la fois du péri-urbain et du « péri-rural »¹¹, une sorte d'entre-deux territorial et un ensemble géographique isolé ou en forte déprise humaine¹². Ces clivages apparaissent fondamentaux dans la relation qu'entretiennent les habitants avec la nature et la production différenciée de culture. Toutefois, il n'est pas pertinent de verser dans l'exhaustivité des changements culturels au sein d'espaces choisis aussi vastes¹³. Il s'agit plutôt de prendre en considération l'analyse de constructions culturelles significatives. À ce titre, il ne serait pas judicieux de se circonscrire aux seules entités administratives. Il y a lieu d'identifier des points de convergence qui expliquent les évolutions, les causes et les conséquences des constructions culturelles, en lien avec l'espace géographique considéré.

¹⁰ Philippe Perrier-Cornet, (2002), *Repenser les campagnes*, Paris, Éditions de l'Aube, Datar, Bibliothèque des territoires, 279 p.

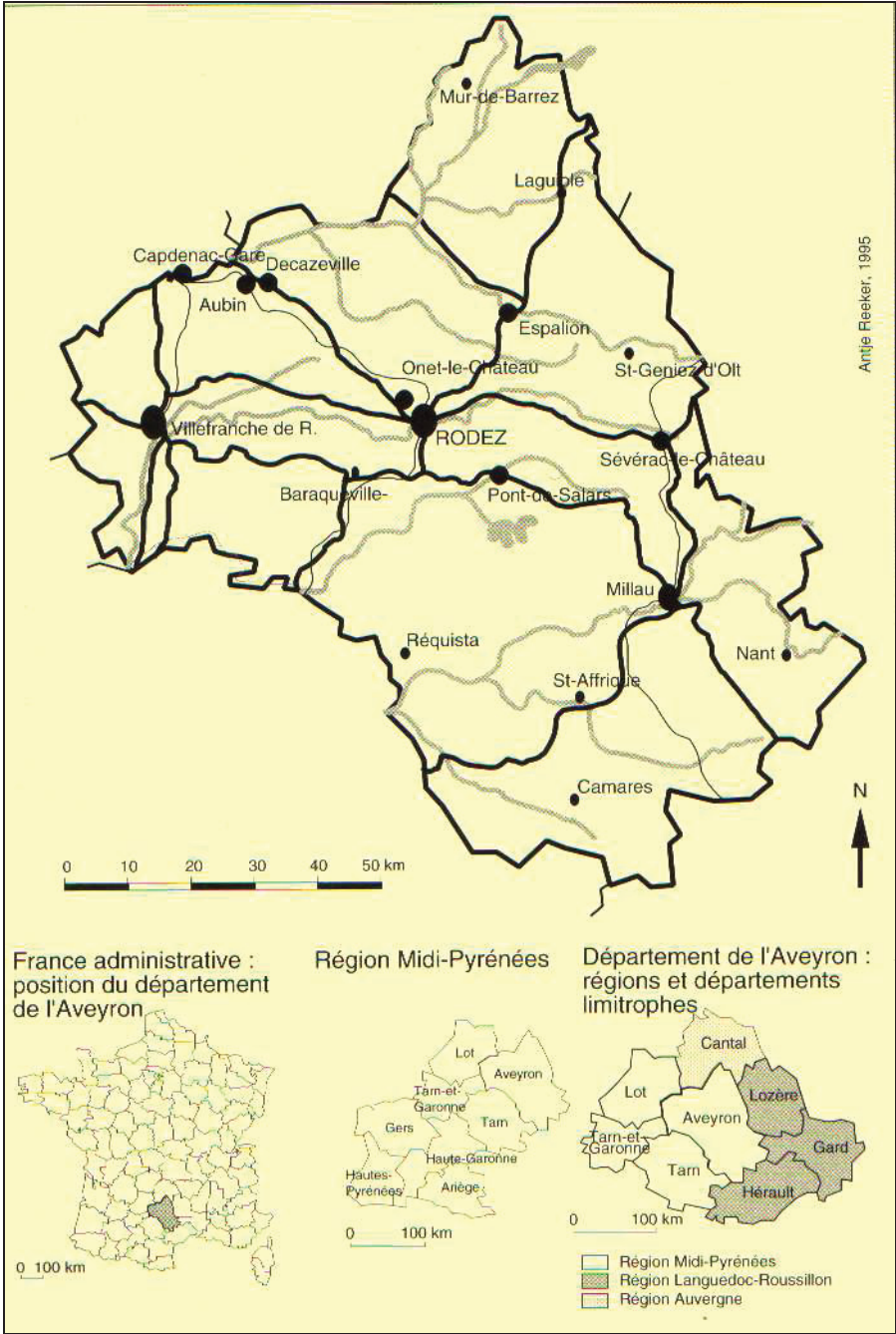
¹¹ Anne-Marie Granié, Thierry Linck, (1997), *Les territoires ouverts et redynamisés de Moyrazès. Une périruralité émergente*, in Actes des Journées régionales de l'ARF, Université de Toulouse-Le Mirail, 18 juin 1997, 8 p.

¹² Roger Béteille et al. (1999), *L'Aveyron au XX^e siècle*, Rodez, Éditions du Rouergue, 345 p.

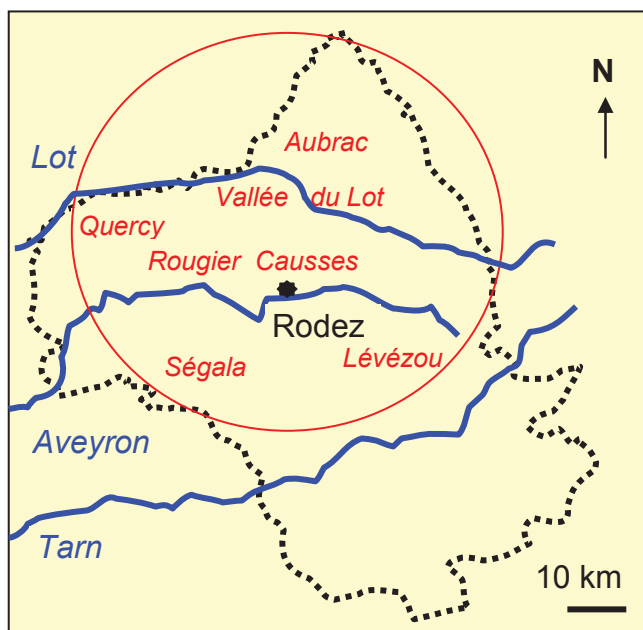
Globalement la zone d'étude et l'Aveyron, mettent en exergue de fortes divergences démographiques, tout en démontrant un solde récemment positif, grâce aux nouveaux arrivants.

¹³ Le département présente une superficie totale de 8.735,12 km² avec une densité moyenne de 31hab/km².

Carte : Situation administrative du département de l'Aveyron



Carte : Situation de la zone d'étude dans le département de l'Aveyron



1.3. Concepts de culture et de représentations sociales

En 1871, dans son ouvrage *Primitive culture*, l'anthropologue britannique Tylor¹⁴ (1832-1917) publie la première définition de la culture au sens large : « La culture [...] entendue dans le sens ethnographique étendu, est cet ensemble complexe qui comprend les connaissances, les croyances, l'art, le droit, la morale et toutes les aptitudes et habitudes qu'acquiert l'homme en tant que membre d'une société ».

Peu à peu des hiérarchies et des inégalités s'installent entre les sociétés et les fondements culturels y jouent un rôle certain (Clastres, 1999)¹⁵. Toutefois, l'analyse historique et anthropologique montre clairement qu'il n'y a pas de cultures inférieures et de cultures supérieures. Lévi-Strauss (1962)¹⁶ nous précise « qu'il n'y a que des réponses différentes à des problèmes fondamentaux et identiques ». Cette notion de culture anthropologique large,

¹⁴ Edward Burnett Tylor, (1926), *Primitive culture*, Londres, Volume 1.

¹⁵ Pierre Clastres, (2011), *La société contre l'État*, Paris, Éditions de Minuit, [1^e édition : 1974], 185 p.

¹⁶ Claude Lévi-Strauss, (1962), *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 347 p.

déoulant du sens ethnographique ancien, se situe au centre de notre questionnement de recherche.

En effet, actuellement, il est communément admis que la culture se comprend sous deux acceptions distinctes :

- La première relativement classique, extraite du Littré se résume comme étant la somme des connaissances manifestées par les « lettres et les arts », développées par les individus et ayant pour origine les transmissions par la filiation ou la société et par les « études » ;
- La deuxième acception est plus large, de dimension anthropologique, s'apparente à un apprentissage multiforme. Elle fait référence à un vaste champ allant des systèmes de parenté aux institutions, des pratiques de la vie matérielle aux savoir-faire ou encore aux comportements (pratiques alimentaires, *habitus*¹⁷ et plus largement les postures psychosociales adoptées par les individus ordinaires...).

Di Méo (2001 : 230)¹⁸ précise que la culture ne se limite pas aux seuls domaines des lettres, des sciences et des arts, propres à chaque société. En effet, son sens s'élargit aux « créations de la sensibilité et de l'esprit (arts, sciences, idées, croyances), ainsi qu'aux manifestations quotidiennes : comportements, formes de sociabilité, pratiques et usages ».

Godelier (2007 : 96)¹⁹ souligne que la culture désigne « l'ensemble des représentations et des principes qui organisent consciemment les différents domaines de la vie sociale, ainsi que les valeurs attachées à ces manières d'agir et de penser ».

¹⁷ Pierre Bourdieu (Bourdieu, 1980 : 88) définit l'*habitus* comme suit : *les conditionnements associés à une classe particulière de conditions d'existence produisent des habitus, systèmes de dispositions durables et transposables [...] Ils fonctionnent comme des principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations [...] sans être le produit de l'action organisatrice d'un chef d'orchestre.* Pierre Bourdieu, *Le Sens pratique*, Paris, Minuit, 1980.

¹⁸ Guy Di Méo, (2001), *Géographie sociale et territoires*, Paris, Éditions Nathan Université [1^e parution : 1998], 317 p.

¹⁹ Maurice Godelier, (2006), *Au fondement des sociétés humaines, Ce que nous apprend l'anthropologie*, Paris, Éd. Albin Michel, 292 p.

C'est donc sur cette deuxième acception que nous nous situons. Cela implique un processus d'apprentissage chez tous les individus. L'anthropologie culturelle nous apprend, et Margaret Mead en particulier, que la culture n'est pas innée. L'individu acquiert des fragments de la (ou les) culture(s) qu'il côtoie tout au long de sa vie. Plus ou moins consciemment dans une situation de rencontre, l'individu active le phénomène de construction culturelle réciproque avec autrui. Cette vision culturaliste refuse toute hiérarchisation entre les cultures et insiste sur la pluralité et l'essaimage des cultures du monde.

Selon Paul Claval (Claval, 2003 : 42)²⁰, l'analyse du « processus d'apprentissage » populaire en tant que fait de culture peut s'illustrer en milieu rural français par le contenu suivant :

« Au champ et à la ferme, il convient de savoir comment et quand labourer, herser, semer, désherber, récolter, et d'avoir appris où garder les bêtes, que leur donner à manger, comment les traire et les atteler. À la forge, il faut alimenter le feu, régler et actionner le soufflet, reconnaître à la couleur du fer chauffé le moment où le façonner. Le maçon appareille ses pierres, utilise le fil à plomb et le niveau pour élever des murs solides, et gâche le mortier en mélangeant le sable et la chaux dans la bonne proportion. Le couvreur reconnaît d'un coup d'œil la tuile gélive et la jette... ».

Il poursuit d'ailleurs, plus loin, en soulignant bien l'itinéraire personnel de formation de chacun d'entre nous. Il peut être compris comme un cheminement intime :

« L'individu est façonné par la culture : ce qu'il sait faire, ses manières de sentir et de voir, ses aspirations, il les a reçues de son entourage ou les a bâties à partir des éléments que celui-ci lui a fournis » (Claval, 2003 : 63).

Mais parallèlement, les différentes formes culturelles confectionnent les rapports sociaux que chacun entretient avec autrui. Tel que défini par Bourdieu, le champ social²¹ est porteur de

²⁰ *Op. cit.*

²¹ Pierre Bourdieu (Bourdieu, 1997 : 119) précise le concept de champ : « Issu d'un long processus de différenciation, le monde social moderne se décompose en une multitude de microcosmes, les champs, dont chacun possède des enjeux, des objets et des intérêts spécifiques. » Pierre Bourdieu, (1997), *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil.

représentations adoptées collectivement. Pour Claval²², chaque culture véhicule, au travers de sa transmission orale, une somme de représentations déclarées et spécifiques :

« La culture fait ainsi passer des uns aux autres des représentations collectives. [...] La saisie du réel revêt toujours une dimension sociale : les représentations qui viennent de la collectivité aident les hommes à structurer et à penser leur environnement. [...] Des représentations, on passe à des ensembles d'idées qui organisent le monde, à des concepts abstraits, des théories donc, qui sont à la base du savoir. Chaque culture se caractérise par un système original de représentations et de constructions intellectuelles. »

Concernant les représentations sociales, Émile Durkheim (1858-1917) a été le premier à évoquer cette notion qu'il attribuait au départ à la sphère collective. En conclusion de son étude, il estime que les représentations que l'humain se fait du monde et de lui-même sont d'ordre religieux²³. Pour lui, dans chaque société existe une « conscience collective » composée de représentations, d'idéaux, de valeurs et de sentiments communs à tout individu d'une société. Cette conscience collective marque l'individu d'une manière involontaire.

Sur la base des travaux de sociologie de Durkheim, durant la fin du XX^e siècle la notion de représentation sociale s'est notablement élargie en l'attribuant à l'individu, comme au collectif et s'est ouverte ainsi aux différentes disciplines des sciences humaines.

Selon Jodelet (1991)²⁴, l'intérêt de comprendre les représentations réside dans la valeur heuristique qui s'y rattache, champ oscillant entre psychologie et sociologie. Elle précise qu'il n'y a pas de modèle unitaire des représentations ; chaque science humaine doit investir la question pour l'intérêt général de la recherche épistémologique. D'après cette auteure, la représentation « est une forme de connaissance socialement élaborée et partagée ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social ».

²² *Op. cit.*

²³ Émile Durkheim, (1991), *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, Le livre de poche, [1^e parution : 1912].

²⁴ Denise Jodelet, (1991), *Les représentations sociales*, Paris, PUF.

Dans un cadre général Jodelet (1997 : 365)²⁵ définit la représentation sociale comme « une forme de connaissance spécifique, le savoir de sens commun, dont les contenus manifestent l'opération de processus génératifs et fonctionnels socialement marqués. Plus largement, il [le savoir de sens commun] désigne une forme de pensée sociale. Les représentations sociales sont des modalités de pensée pratique orientées vers la communication, la compréhension et la maîtrise de l'environnement social, matériel et idéal ».

Les représentations traduisent donc une certaine lecture du monde d'un groupe donné et également de leur vie au quotidien. Les représentations restent porteuses de sens et illustrent le lien social au travers des similitudes d'interprétation du réel que se font les acteurs sociaux entre eux. Ces représentations participent à la construction de l'identité et justifient des pratiques observables vis-à-vis du milieu en général et de la nature en particulier.

Toutefois la représentation que se fait l'individu n'est pas forcément le souvenir d'un paysage ou d'une situation. Comme Chombart De Lauwe, (1983, 238-240)²⁶, nous distinguerons bien ce qui est du domaine de la perception des souvenirs qui correspond à des images mentales enfouies dans la mémoire, de celle des représentations. En effet, à l'irrationalité des souvenirs (importance, séquençage, etc.) s'oppose la représentation qui est davantage une reconstruction du réel par l'individu et par le champ social quant elle est jugée semblable par un collectif. Les représentations sont donc individuelles en correspondant à un construit personnel intime, mais s'avèrent également collectives lorsqu'elles sont portées par un groupe car elles donnent du sens collectif à l'identité partagée.

En plus de la transmission orale des savoirs, n'oublions pas que certains d'entre eux se trouvent contenus dans les écrits et qu'il est possible de transmettre et de les ranimer de l'oubli à n'importe quel moment. Ils participent activement aux représentations par une sorte d'accumulation passant de génération en génération, via l'éducation et l'enseignement. Notre investigation cherchera donc à comprendre le lien existant entre un territoire au travers des représentations et la culture qui se construit chez l'individu au sein d'un groupe.

²⁵ Denise Jodelet, (1997), *Représentations sociales : phénomènes, concepts et théorie*, in *Psychologie sociale*, sous la direction de S. Moscovici, Paris, PUF, Le psychologue.

²⁶ *Op. cit.*

Nous notons donc que la culture est un héritage qui se complète peu à peu par le biais des expériences et des communications et se transmet plus ou moins fidèlement aux générations suivantes. Elle est faite de mots et de discours spécifiques, ce qui engendre des différenciations reflétant les échelles sociales (culture de masse, culture d'une élite). De plus, elle implique une relation étroite avec la nature car l'homme ne peut pas évoluer sans elle. La culture imprime alors sur le paysage des constructions et induit en retour des représentations, plus ou moins partagées par l'ensemble du corps social.

Nous adopterons donc que la culture au sens anthropologique du terme est l'ensemble des productions et des choses chargées de sens qui caractérise l'humain dans son propre monde. La culture représente un système d'objets matériels, idéels et maintenant virtuels que l'humain positionne entre lui et la nature afin de l'utiliser en vue de satisfaire ses besoins, selon sa volonté. La culture se comprend comme un ensemble d'acquis, de comportements et de connaissances dont la **langue pratiquée**, les **savoirs**, les **savoir-faire**, les **savoir-être** ou **comportements** et les **productions artistiques locales** en sont les vecteurs majeurs.

Illustration : Composantes anthropologiques privilégiées de la notion de culture



1.4. Trois voies de constructions culturelles comme hypothèse

1.4.1. Cadre général

Nous formulons l'hypothèse que les représentations sociales du territoire obéissent à des mécanismes diversifiés de lecture du monde (au sens restreint du territoire local étudié) et celles-ci participent activement à la construction culturelle en cours. Ces mécanismes diversifiés de lecture du territoire s'expriment à plusieurs échelles. Il s'agit d'abord des champs et sous champs sociaux²⁷ que l'on rencontre sur le territoire. Ceux-ci sont tantôt spécifiques mais se trouvent le plus souvent en intersection car ils s'enchevêtrent au gré des relations : natifs et nouveaux arrivants, citadins et ruraux, etc.

Sur ce point, nous avons choisi de ne pas utiliser le concept d'« autochtone » pour les personnes natives de la zone d'étude en considérant la permanence historique et l'intensité des brassages humains qu'il y a eu, avant et pendant les périodes romaine et occitane, comme nous le rappellerons en première partie. En effet, un peuple autochtone se définit par son antériorité historique par rapport à une société dominante, par ses liens privilégiés qu'il entretient avec son territoire ancestral (Rouland, 1991)²⁸. Face à ce constat, le qualificatif de « natif » a été privilégié dans notre modèle d'analyse.

L'hypothèse est donc que les représentations sociales du territoire étudié sont intrinsèques aux personnes ordinaires et à leur culture au sens global (langues usitées, savoirs conceptuels et procéduraux, savoir-faire reproduits, comportements exprimés et créations artistiques constatées). Elle ne serait donc pas qu'externe, construite par l'extérieur (Région Midi-Pyrénées pour l'Aveyron et donc le Rouergue, État français, projet européen...) même si l'arrivée de populations exogènes, qualifiées souvent comme de nouveaux arrivants, véhicule un rapport au territoire original et participe à la construction de nouvelles représentations de l'espace rural, puis du territoire. La locution de plusieurs langues, de différentes cultures avec leurs représentations artistiques en particulier, illustre autant de facettes qui constituent le

²⁷ Nous reprenons ici les concepts développés par Pierre Bourdieu, (1979), au travers de l'ouvrage *La distinction, critique sociale du jugement*, *op. cit.*

²⁸ Norbert Rouland, (1991), *Aux confins du droit*, Odile Jacob, Paris.

rapport au territoire de chaque individu. Nous retrouvons ici la théorie de la créolisation défendue, sous l'angle littéraire et poétique, par Édouard Glissant²⁹ (1996). Il souligne l'importance des *cultures composites* dans l'évolution du monde :

« La créolisation exige que les éléments hétérogènes mis en relation « s'intervalorisent », c'est-à-dire qu'il n'y ait pas de dégradation ou de diminution de l'être, soit de l'intérieur, soit de l'extérieur, dans ce contact et dans ce mélange. »

Il évoque, dans le même ouvrage, des rapports aux lieux perçus par les représentants de deux communautés en page 33 : « [...] les lieux communs ne sont pas des idées reçues, ce sont véritablement des lieux où une pensée du monde rencontre une pensée du monde ».

La place occupée par chaque individu dans la société et l'assise foncière qu'il possède, affirment telle ou telle représentation du territoire, voire en font naître de nouvelles.

Notre hypothèse sous-tend donc que les représentations du territoire sont issues tantôt d'un état de relations, tantôt d'un aboutissement résultant d'une maturation relationnelle se traduisant par un consensus³⁰, un compromis, voire des oppositions conflictuelles entre les acteurs sociaux...

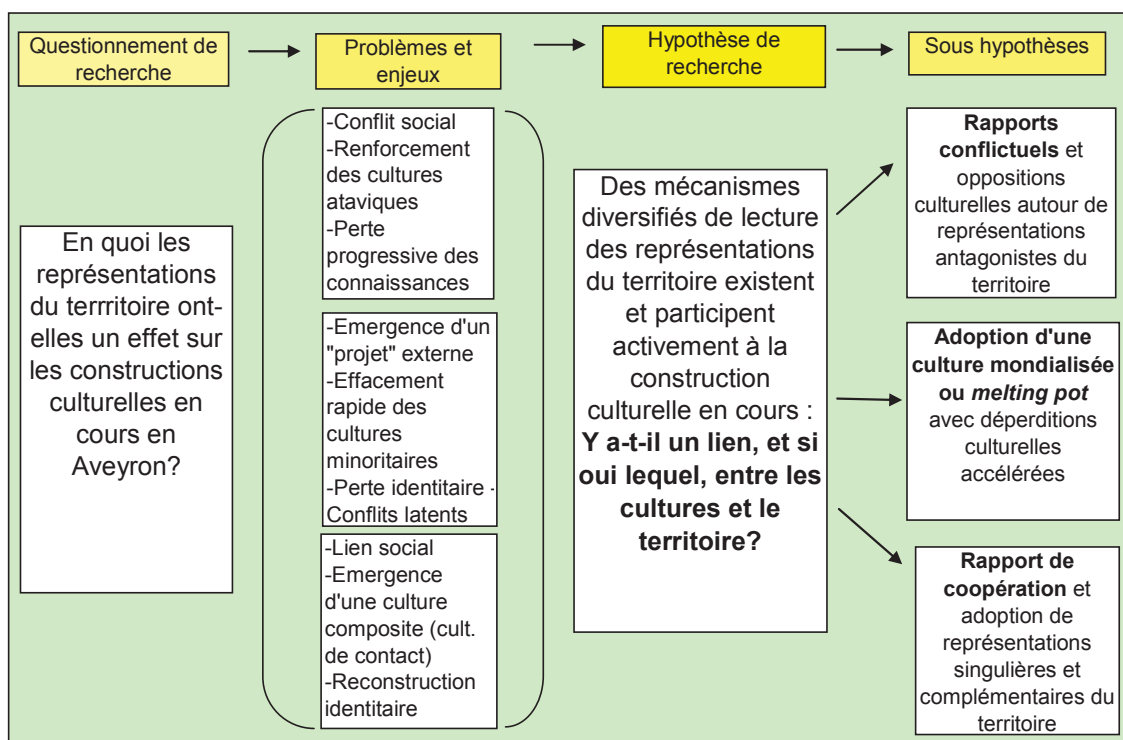
1.4.2. Trois voies de constructions culturelles

De cette hypothèse se distinguent donc trois sous hypothèses induites et plus ou moins en interaction. Nous ne retiendrons donc qu'il n'y a pas de quatrième voie dans le phénomène de construction culturelle.

²⁹ Édouard Glissant, (1996), en page 18 de son *Introduction à une poétique du divers*. Paris, Éditions Gallimard, [1^e parution : 1995], 144 p.

³⁰ Le consensus est plus favorable à l'œuvre collective que le compromis. En effet, le « consensus » représente le produit d'une négociation qui s'apparente à une construction mutuelle entre les groupes qui ont négocié ensemble. Le consensus reconnaît la valeur de la position de chaque entité, ce qui n'est pas le cas pour un « compromis ». Il traduit davantage le constat d'un partage référent à une délimitation d'attribution entre les deux parties. Le compromis n'illustre donc pas une évolution partielle vers l'avis de la partie adverse, à la différence du consensus.

Schéma : Problèmes sociaux, enjeux culturels et hypothèse de recherche



La première constitue le multiculturalisme, juxtaposition de cultures ataviques³¹ qui implique des échanges culturels minimalistes entre les champs sociaux distincts. Les représentations sociales du territoire ne sont pas forcément en opposition mais ne s'acceptent pas non plus. Le conflit est latent, inscrit dans la durée et dans un environnement multiculturel. Les phénomènes identitaires spécifiques sont mis en avant au détriment de comportements d'écoute et de compréhension mutuels. L'incompatibilité, l'incompréhension entre des cultures en présence accentuent les différences et exacerbent les conflits d'usages sur le territoire. Ces conflits opposent, ça et là, des représentations sociales du territoire contradictoires entre les différentes cultures et les champs sociaux en présence. Les différentes cultures « ataviques » (ici la culture occitane, mais également celles portées par les nouveaux arrivants issus de la vieille Europe), basées sur la légitimité de la filiation, vont imposer leurs propres représentations sur le territoire et progressivement s'opposer.

³¹ « [...] les communautés ataviques [...] sont basées sur l'idée d'une Genèse, c'est-à-dire d'une création du monde, et sur l'idée d'une filiation, c'est-à-dire d'une liaison continue du présent de la communauté à cette Genèse » (Glissant, *Ibidem*).

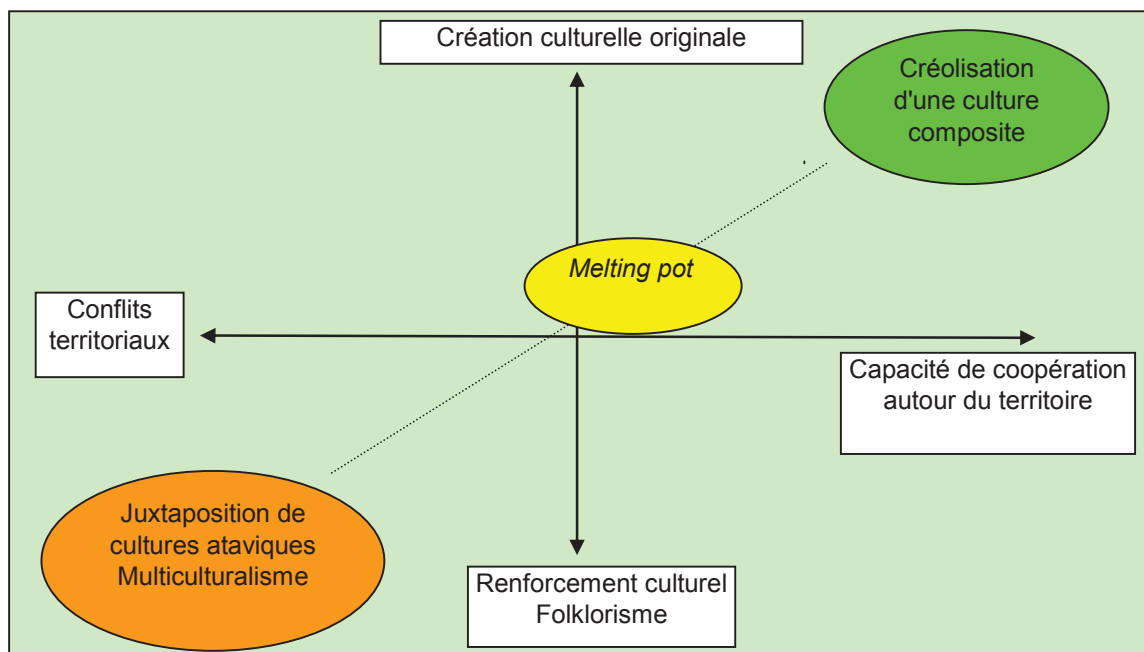
La globalisation des échanges implique un système monde, profondément assimilateur qui dicte une deuxième construction culturelle. Le territoire n'entre que faiblement dans la définition de cette voie. L'effacement des cultures d'origine se construit dans un mélange culturel français, peut-être européen, voire occidental, le *melting pot*.

En troisième lieu il s'agit du développement d'un consensus, d'une coopération aboutissant à une « créolisation » des cultures en présence et donc de représentations sociales relativement partagées du territoire. La tolérance de la prise en compte des cultures véhiculées par les nouveaux arrivants, l'acceptation de certains éléments de la culture locale, font naître une culture « composite » envisageant des représentations complémentaires du territoire. Il s'agit ici d'une culture de contact, façonnée par la proximité des individus entre eux. Il y a un renforcement des liens sociaux, une certaine hybridation des rites et des fêtes.

La thèse vise à souligner que la production de culture demeure un construit social entre la culture mondialisée et la culture locale marquée par les représentations du territoire de la zone d'étude.

L'illustration graphique suivante souligne les liens existants entre la culture et le territoire.

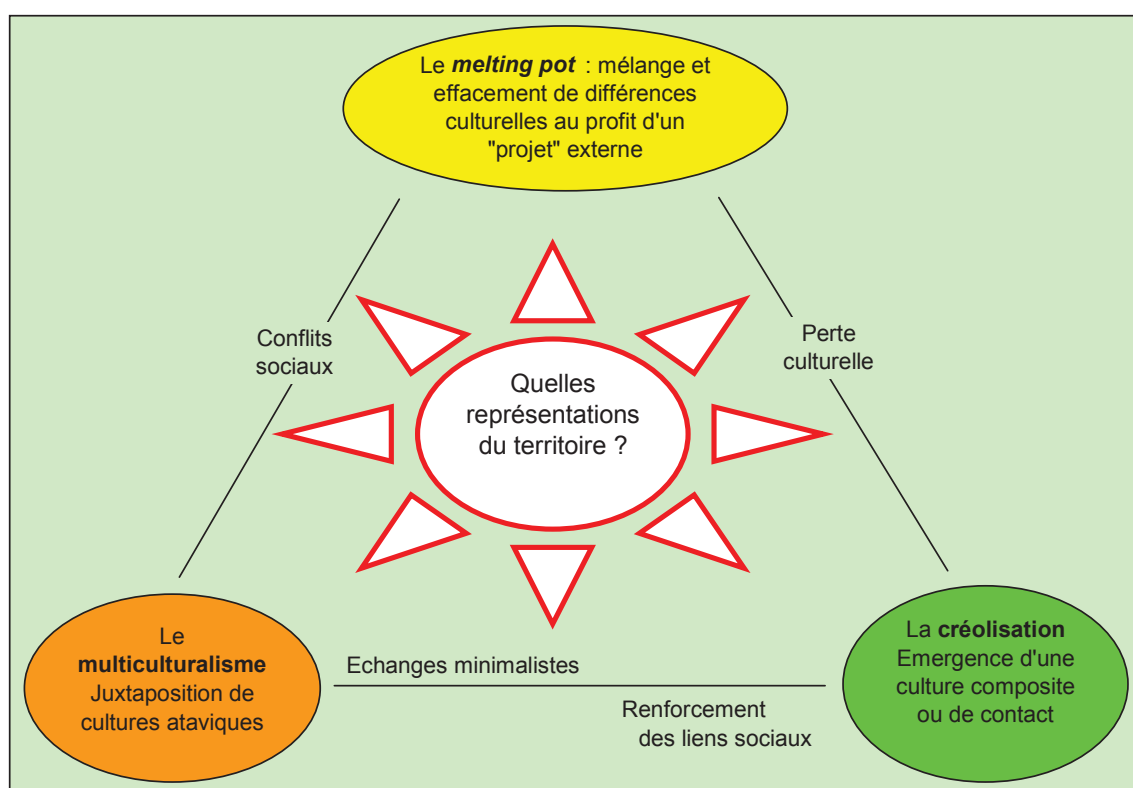
Graphique : Hypothèse de relations factorielles entre la culture et un territoire donné



Il s'agit d'une hypothèse construite d'abord sur la base d'indicateurs ou de composantes empiriques (méthode inductive), puis par la réflexion sur des déductions quant aux mécanismes de construction en cours.

C'est grâce à ces allers retours fructueux, alimentés par l'analyse des notions centrales de nature et de culture, que notre hypothèse s'est davantage précisée. Elle peut se décomposer et se schématiser de la manière suivante :

Schéma : Pôles de l'hypothèse et des interfaces relationnelles majeures connexes



La culture serait donc un construit social, largement véhiculé par des représentations du territoire qui se manifesteraient par trois voies positionnées, tantôt en incompréhension, tantôt en concurrence : le multiculturalisme marqué des sentiments identitaires singuliers, entre autre, par un folklorisme³², la culture française et européenne en cours de

³² Van Gennep définissait en 1924 le folklorisme par vocation « comme une sympathie directe pour un peuple auquel il appartient, pour la vie populaire avec sa simplicité qui est sa puissance vitale ». Le

mondialisation, ou *melting pot*, et la culture de contact construite par métissage, ou la créolisation selon les dimensions d'approches privilégiées (démographique, sociologique, littéraire, esthétique, etc.). Pour cette dernière voie, Glissant souligne des différences dans les notions de transculture/culture de contact/métissage, d'une part, et de créolisation, d'autre part.

La culture de contact fait référence à la porosité de chaque culture, conséquente inhérente à la richesse de la relation inter culturelle. En effet, elle est vitalisée par la tolérance et l'écoute vis-à-vis de l'altérité. Toutefois il juge que cette notion de transculture, et donc de perméabilité, n'est pas suffisante en soi. Certes, elle est issue d'un métissage mais elle ne laisse que peu de place à l'imprévisible. Le métissage s'anticipe, se prévoit et quelque part se définit dans un domaine scientifique précis. Il affiche implicitement la race, donc l'identité et l'exacerbation des différences (Amselle, 1999, *op. cit.*).

Or, la dimension anthropologique dans la définition que l'on donne à la notion de culture s'avère vaste, pas seulement limitée à la langue. Il y préfère la notion de créolisation à cause de son caractère imprévisible. Et c'est bien là que se situe l'imaginaire des langues, autour de nouveaux mots, de comportements singuliers, de création de nouveaux savoir-faire, etc.

Le rôle de l'artiste globalement et du poète en particulier est de faciliter le développement des imaginaires. Ceux-ci traduisent de nouveaux rapports entre l'humain et la nature sur un territoire donné. Ce sont bien des fragments diversifiés de culture qui s'intervalorisent au point où de nouveaux processus culturels se trouvent mis en scène. Une culture composite est alors en route et interpelle tout un chacun. C'est en ce sens que la recherche à mener sur l'esthétique, sur les perceptions et les représentations des paysages est apparue progressivement fondamentale dans notre modèle d'analyse.

Nous privilégierons donc la notion de créolisation qui, rappelons le ici, n'est pas limitée à l'aire culturelle caribéenne, même si elle en est le creuset littéraire de Glissant.

folklore correspondait, lui, à « un ensemble de productions collectives émanant du peuple, donc des classes paysannes et se transmettant d'une génération à l'autre par voie orale (contes, récits, croyance) ou par l'exemple (rites, savoir-faire) ». Arnold Van Gennep, (1924), *Le Folklore*, Paris, Librairie Stock, Collection La culture moderne, 124 p.

1.5. Méthodes d'investigation

La compréhension du fait culturel se trouve à la croisée de la psychologie, de l'anthropologie, de la sociologie et, selon notre hypothèse de la géographie au travers d'un « homme territorial »³³. Il s'agit bien d'une conception existentielle du territoire qui croise une matérialité sociale sur un espace géographique donné (ici le Rouergue) et les représentations regroupant des idées, des images et des symboles plus ou moins explicites qu'il faut déceler.

Cette compréhension recherchée demeure le résultat du dialogue entre le chercheur, qui est lui-même nourri d'un bagage culturel et social singulier, et les personnes rencontrées sur le terrain. Le produit de cette recherche, issue d'une investigation introspective (étant biculturel en français et en occitan), correspond donc à l'analyse des relations dialogiques mémorisées et retranscrites dans les notes et autres carnets de terrain. Comme le souligne Olivier De Sardan (2005)³⁴, le travail de chercheur en socio-anthropologie traduit l'impérative nécessité de rendre compréhensibles et démonstratifs les résultats d'une rencontre qui, elle, se situe entre deux horizons culturels : celui du chercheur et celui de la (ou des) personne(s) rencontrée(s).

La méthode d'investigation privilégiée de dimension socio-anthropologique s'avère, à la fois, intensive et flexible dans le temps. Elle appuie sa pertinence sur la volonté de se rapprocher le plus possible d'une conversation normale, avec les détours basés sur un dialogue informel.

³³ La terminologie d'un « homme territorial » est un peu osée sous la plume d'un étudiant chercheur. Nous voulons seulement dire qu'il s'agit d'un homme dont sa propre culture se construit en regard du territoire qu'il habite.

Cette terminologie rejoint toutefois celle des géographes humanistes qui parlaient des territoires de l'« homme-habitant » dans les années 1970 et notamment Armand Frémont, (1988), *France, géographie d'une société*, Paris, Flammarion. Il définissait les Hommes-habitants « comme des sujets de leur propre espace, des sujets actifs, pensants, raisonnants, aimant ou se révoltant, éventuellement rêvant, et non plus comme des simples objets ».

³⁴ Jean-Pierre Olivier De Sardan, (2005), *Anthropologie et développement, Essai en socio-anthropologie du changement social*, Marseille-Paris, APAD-Karthala, 221 p.

Il s'agit bien d'un *entretien conversationnel*³⁵, enregistré ou noté, fruit d'une rencontre guidée par un canevas. Celui-ci balise la thématique d'investigation mais ne présuppose pas de dérouler le questionnement selon un ordre précis. Au contraire, l'habileté du chercheur consiste à savoir s'éloigner du guide de rencontre pour encourager et adopter le cheminement de l'interlocuteur dans le sens de l'intérêt de l'enquête. En effet, comme le questionnement général se situe dans la dimension culturelle, les prédispositions et les enchaînements du discours de l'interlocuteur demeurent primordiaux.

Ce type de rencontre exige du temps et se heurte à la nécessité d'attendre le bon moment pour collecter, d'une part, la posture culturelle intime de l'interlocuteur et, d'autre part, le positionnement social qu'il met en avant devant son groupe social.

Les temps d'observations restent également fructueux car ils permettent de vérifier par triangulation les données et éventuellement d'élargir le questionnement dans un champ conceptuel non identifié au prime abord.

Devant la complexité de l'investigation de la thématique culturelle, l'approche qualitative a été privilégiée car la certitude d'avoir un échantillon quantitatif représentatif des constructions culturelles en cours n'était pas tenable. La distribution des positionnements culturels n'est pas de type gaussienne et les variables interactives sont trop nombreuses et non discriminantes à ce stade pour espérer infirmer ou confirmer une tendance significative par une analyse factorielle multi variée.

La construction progressive du corpus s'est déroulée sur cinq ans jusqu'à l'aboutissement du travail de DEA ESSOR³⁶, bouclé en 2005. Le corpus s'est constitué sur la volonté de croiser les champs des différentes sciences humaines touchant les notions de culture et de nature. L'investigation s'est attachée à privilégier des outils de collecte variés, une diversité de points d'observation (inclus dans les « petites régions rurales » de la zone d'étude : Aubrac, Causses, Quercy, Lézou, Rougier, vallées du Lot et de l'Aveyron, Ségala) et des rencontres diversifiées (jeunes/vieux, hommes/femmes, individus natifs de la zone d'étude ou nouveaux

³⁵ Anne-Marie Granié, (2005), *Figures de constructions identitaires, regards croisés. Le film, le réalisateur, la sociologue*, Habilitation à Délivrer des Recherches (HDR), Université de Toulouse-Le Mirail, Tome II, 184 p.

³⁶ Diplôme d'Études Approfondies : Espaces, Sociétés Rurales et Logiques Économiques (ESSOR).

arrivants, riches/pauvres vis-à-vis du patrimoine familial, etc.). Ce choix a tenté de valoriser au mieux la lecture historique, la manière d'habiter le territoire (péri-urbain, péri-rural, rural isolé) afin d'identifier la spécificité et la porosité des cultures en construction.

Nous nous sommes livré à des relevés et des analyses de vingt-sept discours tirés de rencontres (entretien conversationnel) avec des personnes issues de champs sociaux diversifiés, susceptibles d'apporter des éclairages sur les constructions culturelles.

À ces discours choisis, près de cent trente relevés de paroles immédiates, collectées au gré de rencontres qui se sont déroulées sur près d'une décennie, ont été exploités. Ces paroles immédiates ont été énoncées et relevées dans des lieux publics (marchés, en particulier), ou bien lorsque les circonstances particulières ont incité tel ou tel acteur à évoquer un point en lien avec le sujet.

Par ailleurs, une exploitation spécifique des écrits romanesques « régionaux », déjà amorcée en Maîtrise de Lettres Modernes, a été poursuivie, notamment dans la littérature en langue française (Bétéille et Garric, principalement). Le type romanesque, tout en libérant l'imaginaire, utilise largement les représentations véhiculées dans l'inconscient collectif. L'exploitation des romans en langue occitane d'un auteur (Jean Boudou) nous a permis de cerner un pan des transformations culturelles de la période 1940-1975.

Un dépouillement des journaux locaux sur sept ans ainsi que les dialogues de cinq films³⁷ a complété cette analyse de « ce que l'on écrit et dit » et qui est susceptible de produire de la culture.

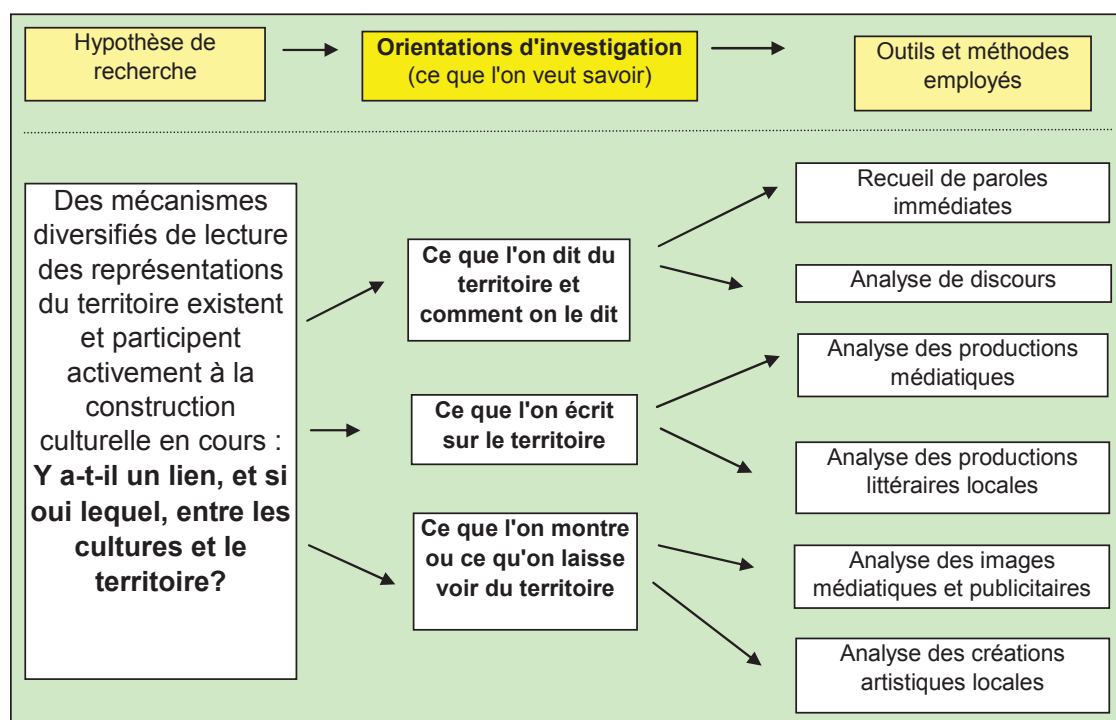
Enfin, le regard porté sur l'espace rural traduit parfois des émotions qui peuvent être partagées collectivement. Certains artistes locaux, au gré de leurs interprétations, nourrissent l'imaginaire populaire et construisent des référents de culture. Ceux-ci sont associés aux paysages magnifiés dans certaines de leurs œuvres. L'analyse de quelques productions ainsi que le relevé de paroles de cinq artistes permettent d'apporter une contribution particulière à la culture locale en construction. Par exemple, il est intéressant de souligner que certains individus de culture anglaise « *sont venus s'installer en Aveyron* » en affirmant qu'ils étaient

³⁷ Il s'agit de *Farrebique* (1946), puis de *Biquefarre* (1983) du cinéaste Georges Rouquier, de *La vie comme elle va* et *Ici Najac, à vous la terre* de J.-H. Meunier (2004 et 2006), *Terre commune* de Yohan Laffort (2006).

« derrière les traces de l'écrivain Écossais Stevenson du XIX^e siècle »³⁸ (sources : enquêtes). La distance historique de ces voyages singuliers, racontés par l'écrivain, ne semble pas avoir émoussé les représentations sociales de ces migrants anglais actuels, loin s'en faut !

Il nous semble même que la permanence du souvenir d'événements historiques, véhiculés par l'inconscient collectif, cautionne en quelque sorte une légitimité aux représentations du territoire. C'est en ce sens que la dimension historique s'avère être une source conséquente d'explication des constructions culturelles actuelles. Sans être historien de formation, nous consacrerons toutefois une partie de l'étude à la recherche d'indicateurs opérationnels de constructions culturelles qui ont caractérisé successivement les populations rutènes, puis celles du Rouergue dans l'espace occitan et enfin celles de la zone d'étude, intégrée dans le département de l'Aveyron récemment francophone.

Schéma : Orientations d'investigation et outils méthodologiques privilégiés



³⁸ Robert Louis Stevenson, (2000), *Voyages avec un âne dans les Cévennes*, Rodez, Éditions du Rouergue, [1^e parution : 1879], 267 p.

Les formes de constructions culturelles sont portées d'abord par les gens ordinaires qui s'expriment en fonction de leur vécu et de leur perçu du territoire mais aussi par les producteurs d'images et d'œuvres d'art (ce que l'on donne à voir) et de récits (romans), ce que l'on raconte (contes).

Ensuite, les institutions œuvrent également à la construction culturelle par les discours, par une imagerie proposée et par la mise en scène de valeurs culturelles du territoire, au travers de représentations sociales plus ou moins médiatisées (journaux : *Centre Presse*, *Magazine L'Aveyron*, le *Chez nous*) ainsi qu'une centaine d'affiches.

En termes chiffrés, notre corpus de recherche se présente comme suit :

Tableau : Récapitulatif du corpus et des outils d'investigation

	Ce que l'on dit du territoire et comment on le dit	Ce que l'on écrit sur le territoire	Ce que l'on montre ou ce qu'on laisse voir du territoire
Recueil de paroles immédiates	123 paroles collectées sur les lieux d'espace de vie		Une centaine de manifestation culturelles
Analyse de discours	27 entretiens conversationnels et 2 associations	Compte rendu de conseils municipaux (2 mairies) sur 5 ans	
Analyse des productions médiatiques sur 7 ans		Centre Presse, Magazine L'Aveyron, le Chez nous	
Analyse des productions littéraires locales		2 romanciers en occitan 2 romanciers en français et 82 références bibliographiques locales	
Analyse des productions médiatiques et publicitaires	Dialogues de 5 films		Une centaine de dépliant publicitaires
Analyse des créations artistiques locales	Entretiens conversationnels avec 5 artistes		25 artistes locaux

1.6. Présentation du plan

Nous proposons le développement de notre cheminement en deux temps.

Celui-ci débute par une partie chrono thématique. Nous ne prétendons pas avoir des compétences en recherche historique. Nous nous sommes limité à une lecture événementielle sur l'espace occitan, sur celui du Rouergue ancien, puis sur une zone d'étude incluse dans le département de l'Aveyron, des faits et constats majeurs en termes de construction et de déconstruction culturelles pour les populations locales. Cette revue bibliographique a pour sens de repérer les **indicateurs opérationnels des changements culturels** sur la zone d'étude et des espaces contigus. La frise historique, qui est retranscrite durant cette première partie, s'efforce d'aborder ces indicateurs d'ordre causal. En fin de partie, le XX^e siècle est davantage approfondi sous différentes dimensions (sociale, démographique, agricole, forestière, artisanale et artistique) car il témoigne d'une période charnière, à savoir celle de la diglossie, puis de la domination quasi exclusive de l'usage du français au détriment de l'occitan et de l'irruption d'une culture tour à tour nationale, européenne, puis récemment mondiale.

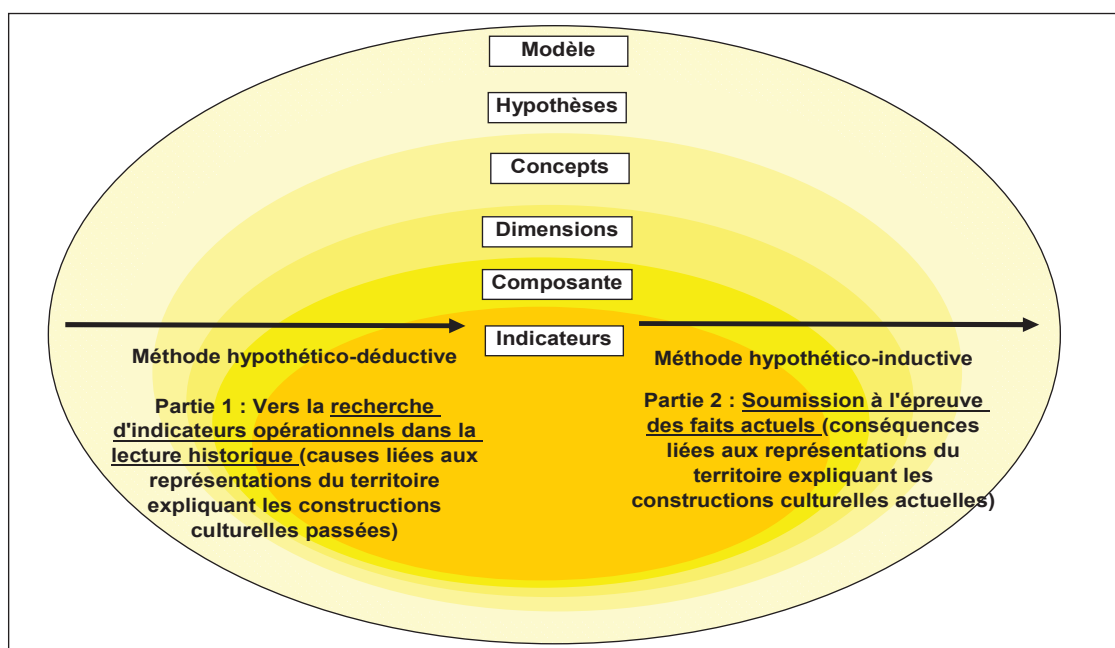
Sur la base de cette énonciation d'indicateurs opérationnels, la deuxième partie se veut essentiellement actuelle. Elle analyse les **conséquences culturelles qui sont observables aujourd'hui**, conséquences directes des faits et causes des décennies passées et parfois des périodes historiques bien plus anciennes. Ces conséquences se regroupent en deux chapitres distincts abordant successivement les relations des humains à la nature, puis à la culture. Nature et culture sont nos deux notions pivots auxquelles se raccrochent un certain nombre de concepts impliquant des conséquences culturelles riches d'enseignements : espaces ruraux en différenciation fonctionnelle, nouvelles territorialisations par des champs sociaux distincts, inscription de lieux singuliers et création de paysages pour la notion de nature ; langues usitées, savoirs conceptuels et procéduraux, savoir-faire, savoir-être ou comportements et productions artistiques pour celle de culture.

Sur la base de ces acquis expliquant notre hypothèse, la conclusion s'affiche résolument dans la prospective. La force de l'acquisition de culture dans le changement sociétal est visitée à l'échelle locale. Elle aborde le repérage et la dynamique des acteurs et des politiques susceptibles d'insuffler une dynamique en faveur du développement de la zone d'étude.

Organisations de la société civile, pouvoirs locaux, champs sociaux spécifiques peuvent apporter une contribution singulière. En ce sens, des pistes de recherches complémentaires sont esquissées lors de cette conclusion générale.

Quelques éléments de culture sont placés en annexe à titre d'illustration pour une lecture de fond. Ils sont classés en distinguant deux paroles de chansons populaires, une précision sur l'émigration de certains aveyronnais en Argentine au cours du XIX^e siècle, des recettes gastronomiques relevant du savoir-faire et des témoignages recueillis par des lycéennes sur l'exercice actuel de la transhumance du causse Comtal vers l'Aubrac et une œuvre d'art citée par une artiste interviewée.

Schéma : Récapitulatif du cheminement de recherche et des dimensions d'investigation



Ce schéma, largement inspiré de l'ouvrage méthodologique *Manuel de recherche en sciences sociales* de Quivy et Van Campenhoudt (2003 : 144)³⁹ a été notre charpente d'initiation à la recherche. Il faut juste souligner que de nombreux allers retours ont été effectués durant le cheminement allant de l'hypothèse jusqu'aux indicateurs. Cette illustration s'avère linéaire car conforme au plan de rédaction mais ne traduit pas suffisamment les étapes des différents revirements et ajustements imprévus qui se sont révélés, *in fine*, productifs.

³⁹ Raymond Quivy, Luc Van Campenhoudt, (2003), *Manuel de recherche en sciences sociales*, Paris, Dunod, [1^e édition : 1988], 287 p.

Partie 1

2. Esquisse socio historique de la culture en Rouergue de la préhistoire au XX^e siècle

2.1. Cadre historique culturel de la zone d'étude

2.1.1. De la préhistoire à l'histoire

L'occupation humaine du Rouergue est ancienne, voire très ancienne (-130.000 ans au Paléolithique moyen⁴⁰). Son espace géographique a subi très tôt l'influence anthropique et, réciproquement, les savoirs et les savoir-faire ont été accumulés par les ancêtres pour être plus ou moins transmis, voire déformés par le prisme du temps.

Le paysage reflète, en partie, la culture accumulée depuis la nuit des temps. Même si cette culture bien éloignée de nous n'a pas de lien direct avec les périodes historiques, elle est toutefois fréquemment mentionnée sur certains dépliants touristiques, par exemple, en vue d'argumenter sur le lien fort existant entre nature et société.

Les Néandertaliens⁴¹ découvrent en bandes⁴², au gré de leur migration, des refuges naturels privilégiés, notamment certaines grottes qui s'avèrent particulièrement nombreuses sur les

⁴⁰ Début de la présence humaine décelée dans l'Aveyron : « Le Rescoundudou, installé sur la bordure méridionale du Causse Comtal, le long d'une barre calcaire et près d'un point d'eau, fut le siège d'un campement de chasseurs antérieur à notre époque de 130.000 ou 75.000 ans... [...] le site se présente de nos jours sous la forme d'une nappe continue d'os brisés mêlés à de nombreux outils en roche dure. L'étude de la faune recueillie met en évidence la suprématie du cheval (45%) et du daim (40%) sur les autres espèces (aurochs ou bison, asinien, cerf, ours, loup et rhinocéros) et suggère un climat tempéré. L'outillage en silex et en quartz, dominé par les racloirs (80%), véritables instruments à tout faire, provient sur tous des gîtes situés dans un rayon d'une dizaine de kilomètres. La maîtrise parfaite du débitage Levallois, qui consiste à préparer le bloc de pierre (nucléus) duquel on extrait les éclats en vue d'obtenir des supports de formes prédéterminées, témoigne de la haute technicité des Moustériens. Enfin on ne peut passer sous silence la découverte de 5 dents humaines, dont 3 ayant appartenu à des enfants d'une dizaine d'années, qui constituent les plus vieux restes anthropologiques trouvés à ce jour dans le département » (Collectif, 1993 : 9-10). Collectif, (1993), *Aveyron, Cadre naturel, Histoire, Art, Littérature, Langues, Economie, Traditions populaires*, Paris, Éd. Bonneton, Encyclopédies régionales, 431 p.

Au-delà de la curiosité, *Rescoundudou* en occitan veut dire « petit lieu caché » et se trouve situé près du village actuel d'Onet-L'Église.

⁴¹ Appelés également Moustériens.

grands causses. Ces lieux de confinement doivent être toutefois partagés avec les ours durant les longs hivers de la dernière glaciation qui débute vers -70.000 ans.

L'érosion périglaciaire permet la mise à nu de nombreux abris sous roche. Certains de ces lieux, ceux orientés en plein sud, ont été privilégiés par les humains afin de bénéficier d'un ensoleillement maximal. Il n'y a évidemment pas de mise en valeur de ces espaces à cette époque là. Toutefois, il est important de rappeler que les grands causses, et celui du Comtal, ont été des lieux de vie, donc de cueillette, de chasse et de pêche depuis fort longtemps.

L'art pariétal, témoignage parfois stupéfiant de la culture ancienne, orne certaines grottes. Les récentes découvertes nous laissent entrevoir les qualités artistiques développées par nos lointains ancêtres⁴³. Elles bousculent d'ailleurs la cohérence d'une Histoire évolutionniste de l'art⁴⁴ défendant le postulat d'une progressivité d'acquisition de l'abstraction dans le temps. Par contre, cela n'exclut toutefois évidemment pas l'Histoire des arts.

⁴² La bande est l'organisation sociale minimale qui nomadise en relative autonomie sur un espace. Cette organisation n'a pas d'armature institutionnelle, ni de différenciation organisationnelle (Rivière, 2000 : 53). Claude Rivière, (2000), *Anthropologie politique*, Paris, Édition Armand Colin, Coll. Cursus, 192 p.

Leroi-Gourhan montre que l'organisation, non pas en familles lignagères (comme affirmé par Freud et Lévi-Strauss) mais en groupes d'environ une dizaine d'humains, était nécessaire pour un certain nombre de raisons liées au mode alimentaire (chasse avec les rabatteurs et avec l'aide de feux contrôlés, repérage et cueillette de baies dispersées, recherche des plantes médicinales rares). La trame des relations sociales est, par conséquent, à l'origine, étroitement contrôlée par le rapport du territoire avec la nourriture (Leroi-Gourhan, 1964 : 214 en T1). André Leroi-Gourhan, (1964), *Le geste et la parole, Technique et langage* (tome 1) et *La mémoire et les rythmes* (tome 2), Paris, Albin Michel, 323 p. (T1) + 285 p. (T2).

Leakey et Lewin (1998) avancent plutôt l'idée de bandes composées d'une centaine d'individus maximum, nécessaires notamment pour les différentes chasses au gros gibier (mammouth) dont les éventuelles prises sécurisaient définitivement l'approvisionnement alimentaire pour tout un long hiver glaciaire de l'ensemble de la bande.

E. Richard Leakey, Roger Lewin, (1980), *Les origines de l'homme*, Paris, 2^e Éd. Arthaud, 262 p.

⁴³ Nous pensons aux œuvres de la Grotte Chauvet (32.000 à 26.000 av. J.-C.) de l'Ardèche voisine, puis aux nombreuses grottes ornées de la basse vallée du Lot (18.000 à 15.000 av. J.-C) qui ont pu être découvertes à ce jour.

⁴⁴ À la même Grotte Chauvet, John Berger souligne que *la plupart des animaux représentés [...] étaient dans la réalité, des animaux féroces et, pourtant, on ne trouve dans aucune de leurs représentations la moindre trace de panique.*

Par ailleurs, au-delà de toute polémique sur l'existence d'une langue mère ou pas, il y a lieu de souligner le rôle de milliers⁴⁵ de langages marquant le développement de l'humain moderne. Merritt Ruhlen (1994)⁴⁶ croise les arguments de génétique des populations, d'archéologie et d'études des phonèmes. Il avance ensuite l'hypothèse de l'existence d'une langue mère, rendant centrale l'acquisition de culture dans le développement du genre humain :

« Bien que des hommes d'aspects modernes soient apparus en Ethiopie il y a presque 200.000 ans, ils n'ont pas acquis de comportement moderne pendant les 150.000 années suivantes. Puis, brusquement, vers 50.000 ans avant le présent, le comportement humain moderne apparaît en Afrique pour la première fois. Nous avons vu les changements fondamentaux qui ont eu lieu à cette époque : (1) des outils d'ivoire, de coquillage et d'os, et non plus seulement de pierre ; (2) les styles de ces outils évoluent rapidement à la fois dans le temps et dans l'espace ; (3) l'art fait sa première apparition, ainsi que (4) l'organisation spatiale des habitations [...]. L'énigme à laquelle nous sommes confrontés est de savoir pourquoi tous ces bouleversements apparaissent en même temps. [...] On a suggéré que leur cause sous-jacente était l'apparition de la pensée symbolique fondée sur une forme de langage pleinement moderne. Les données génétiques indiquent que tous les hommes vivant aujourd'hui sont des descendants d'une petite population est-africaine d'environ un millier d'individus, qui a vécu il y a 50.000 ans. En dépit de son petit nombre, cette population a réussi à remplacer tous les autres êtres humains qui avaient vécu hors d'Afrique pendant plus d'un million d'années, ainsi que les autres populations qui existaient à l'époque en Afrique. La raison pour laquelle cette petite population africaine a réussi à remplacer toutes les autres est simplement qu'elle avait développé la première langue pleinement moderne, qui possédait une valeur adaptative si grande qu'elle lui a permis

Du respect, oui, un respect fraternel, intime. Et c'est pourquoi dans chaque image d'animal existe une présence humaine. Une présence révélée par le plaisir. Chaque créature est ici chez elle en l'homme –étrange manière de s'exprimer ? Peut-être mais d'une vérité incontestable, in Le Monde Diplomatique, n° 581, août 2002, Berger John, Première visite à la Grotte Chauvet, pp. 20-21.

⁴⁵ Au moins quelques 3.000 langues parlées subsistent dans le monde à la fin du XX^e siècle (Malherbe, 1983 : 17). Michel Malherbe, (1983), *Les langages de l'humanité*, Paris, Éd. Seghers, 443 p.

⁴⁶ Merritt Ruhlen, (2007), *L'origine des langues*, Paris, Gallimard, [1^e parution : 1994], 423 p.

de conquérir le monde entier en un court laps de temps, éliminant toutes les autres populations au passage » (Ruhlen, 2007 : 400-401).

Culture et langage apparaissent au centre de l'évolution de l'humain moderne et ce, quelle que soit la théorie d'apparition du langage.

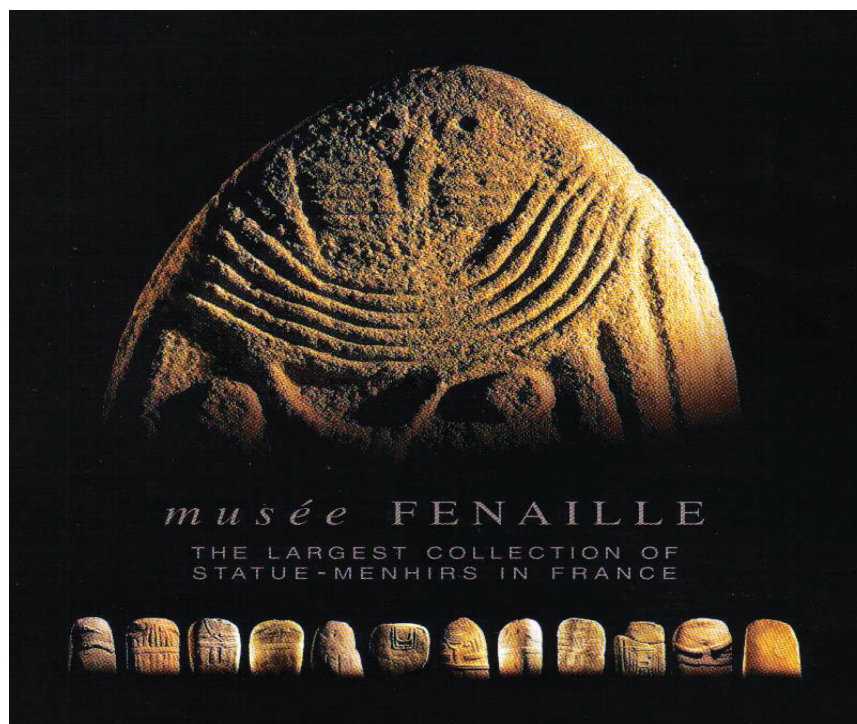
Par la suite, l'emprise humaine s'accroît à la période mésolithique (datée entre 8.500 à 5.000 av. J.-C.). En effet, cette période est marquée par une libération des contraintes climatiques du périglaciaire. Une transformation concerne l'habitat des premiers humains. Les grottes profondes et bien abritées du froid sont abandonnées au profit de celles qui s'ouvrent plus volontiers à la lumière du jour. Des lieux de culte apparaissent et s'avèrent particulièrement denses dans certaines communes actuelles, comme celle de Salles-la-Source. Jean Guilaine (1998 : 143)⁴⁷ nous rappelle fort justement que « les différents causses aveyronnais font état de près d'un millier de dolmens, classant l'Aveyron au premier rang des départements français... la seule commune de Salles-la-Source compte 70 dolmens, un record ! ». En Aveyron se développent les statues-menhirs. Le corps symbolisé est façonné avec quatre bandes représentant les membres, collés au corps. La tête reste à peine ébauchée sur le contour supérieur arrondi du menhir. Une distinction sexuelle est notamment soulignée par l'esquisse de la poitrine pour les femmes (photo suivante : source Musée Fenaille) ; chez les hommes, il s'agit généralement d'un outil (allume feu), d'un fourreau et de son baudrier qui ferait office de symbole masculin. Ce patrimoine est issu « d'un long processus d'occupation de l'espace » par des communautés qui ont disparu (Maille, 2010 : 207)⁴⁸. Aucune cause de cette extinction n'est mise en avant pour l'instant. Certains menhirs sont exposés à Rodez au musée Fenaille⁴⁹. Cette mise en valeur témoigne d'une volonté de faire référence à ce patrimoine singulier, hérité de l'Ancien Monde.

⁴⁷ Jean Guilaine, (1998), *Au temps des dolmens, Mégalithes et vie quotidienne en France méditerranéenne il y a 5000 ans*, Toulouse, Éditions Privat, 166 p.

⁴⁸ Michel Maille, (2010), *Hommes et femmes de pierre, Statues-menhirs du Rouergue et du Haut-Languedoc*, Toulouse, AEP, EHESS, 538 p.

⁴⁹ Cette collection de statues-menhirs rouergate est la plus ancienne et la plus importante en France. Elle compte 146 monuments répartis dans les trois départements de l'Aveyron, du Tarn et de l'Hérault. Le musée Fenaille, qui offre la plus grande collection française des représentations de l'Humain "grandeur nature", dispose de dix-neuf pièces dont dix-sept exposées. Elles mesurent un à deux mètres et pèsent

Photo : Les statues-menhirs trouvées en Rouergue et au Haut-Languedoc



Par la suite, des cabanes sont carrément édifiées en plein air. Les maisons demeurent rectangulaires. Dans la région, pierres et torchis (mélange de paille et de terre foulé aux pieds et appliqué sur un clayonnage de branches étayé par des poteaux grossièrement taillés) constituent les murs, la toiture est encore fabriquée à l'aide de branchages. La culture architecturale se précise, en lien étroit avec le milieu physique et les opportunités qu'il offre.

Il semblerait que la pratique d'un élevage extensif, notamment celui du mouton, accompagne les premières fixations opportunistes et annonce une sédentarisation plus durable. Soulignons que l'usage du pâturage naturel, positionné dans des contrées privilégiées du paysage, précède de fait les champs cultivés (Pitte, 2001)⁵⁰.

chacune de cent à mille kilos. La datation des pièces rouergates est délicate, toutes ayant été retrouvées isolées en pleine nature sans éléments permettant d'en préciser la chronologie. En comparant certains attributs des statuts avec les objets trouvés en fouille, on peut proposer avec vraisemblance une fourchette couvrant la période comprise entre 3.500 et 2.200 avant J.-C., soit le Chalcolithique ou le Néolithique final.

⁵⁰ Jean-Robert Pitte, (2001), *Histoire du paysage français, De la préhistoire à nos jours*, Paris, Tallandier éditions, [1^e édition : 1983], 444 p.

La mise en valeur des terres avec le début de l'agriculture s'amorce vraiment à l'époque du bronze et au premier âge du fer⁵¹. Il marque les paysages en faisant disparaître les forêts climaciques⁵². Toutefois, mentionnons que l'agriculture n'est pas la seule en cause. Il ne faut pas oublier la métallurgie qui s'avère exigeante en bois de chauffe. Cette relative promiscuité spatiale, avec parfois des usages concurrentiels des ressources naturelles, engendre des querelles entre les communautés. L'étude de certains sites, et en particulier des tombes, a démontré de nombreuses blessures chez les populations de cette époque (relevé d'une fréquence élevée de présence ou d'impact de têtes de flèches sur les squelettes retrouvés en particulier).

Le paysage agraire gaulois fut tour à tour modifié et ce, avant et pendant la colonisation romaine. Dans certains lieux anciens (site de Balquières, près d'Onet-le-Château, avec des thermes, un sanctuaire et un aqueduc, par exemple), plusieurs parcelles se superposent, à l'image d'un palimpseste⁵³. En fait, il traduit une évolution qui s'est faite vers plus d'ordre et de géométrie opportuniste vis-à-vis de meilleures terres ou celles plus faciles à défricher. Il

⁵¹ Appelé *Hallstatt*.

⁵² Mazoyer et Roudart (1997 : 225) nous rappellent les grandes transformations environnementales de cette époque charnière : « Dans les forêts du climat tempéré froid de l'Europe moyenne, le repos végétatif et la chute des feuilles ont lieu en hiver, et un certain ralentissement de la végétation se produit en été. La forêt climacique, composée de feuillus, comporte elle aussi trois étages de végétation : l'étage arboré de chênes, de hêtres et de charmes peut s'élever à trente ou quarante mètres ; le sous-étage arbustif est composé de noisetiers, de saules, de houx, de cornouillers, etc. ; le sous-bois buissonnant est de composition variée. La biomasse totale d'une telle forêt, qui peut atteindre 400 tonnes de matière sèche par hectare, est l'une des plus élevées qui soient. Elle est donc plus dense, plus puissante, plus résistante à la hache et au feu que la forêt des régions tempérées chaudes. Pourtant l'augmentation de la population au néolithique final et au début de l'âge de bronze et, par conséquent, la répétition de plus en plus fréquente des cultures sur abattis-brûlis ont fini par aboutir, là aussi au déboisement. Dans ces régions comme sur le pourtour méditerranéen, une « silva », un « saltus » et un « ager » se sont formés, mais leurs proportions relatives étaient très variables d'une région à l'autre. » Marcel Mazoyer, Laurence Roudart, (1997), *Histoire des agricultures du monde du néolithique à la crise contemporaine*, Paris, Éditions du Seuil, 533 p.

⁵³ On utilise fréquemment à propos du paysage sans cesse recomposé, la métaphore du « palimpseste » des copistes médiévaux, ou celle du tableau noir d'école, deux supports sur lesquels on réécrit sans cesse, sans jamais effacer complètement le texte précédent. Il s'agit bien de traces d'éléments de culture, imprimées ici dans le paysage qui a été regardé et façonné par les premiers humains.

peut s'agir également d'un signe de structuration autoritaire de la part d'une classe dirigeante de l'époque. Enfin, cette organisation agraire pourrait témoigner d'une meilleure maîtrise de l'environnement, notamment dans des lieux privilégiés en fertilité et en humidité, en particulier dans les dépressions.

Des influences phocéennes sont perceptibles à cette époque mais sont localisées davantage vers le Sud, en périphérie de la mer Méditerranée. Les Phocéens n'ont pas vraiment cherché à créer des colonies de peuplement. Toutefois, les populations acquièrent, par porosité culturelle durant la période d'hellénisation, le savoir-faire indispensable à la culture de certaines plantes pérennes, en particulier la vigne. Celle-ci jouera durant plusieurs siècles un rôle culturel fondamental dans un département pourtant peu favorable à cette culture, hormis quelques vallées étroites à l'ensoleillement privilégié.

L'extension militaire, puis la colonisation romaine qui s'en est suivie, apportent en Gaule un certain nombre de techniques de maîtrise de l'espace urbain, mais aussi rural. Grâce à un perfectionnement architectural, les pierres sont désormais utilisées taillées et appareillées grâce à un art maîtrisé. Dès le 1^{er} siècle av. J.-C., la construction de nombreuses *villae* accompagne la colonisation des bordures de la Méditerranée.

Pour autant, l'habitat gaulois n'a pas disparu en un jour pour laisser place aux *villae* latines. L'usage de l'architecture de terre et de pierre sèche habilement agencé s'est maintenu, notamment dans des régions pauvres et les montagnes telles que le Rouergue. Il faut attendre près de deux siècles pour qu'une partie notable du paysage rural des Gaules soit sous une influence romaine généralisée. Puis, la *villa* devient en Gaule la forme la plus courante d'exploitation du sol et de l'habitat rural. Cette généralisation va façonner les paysages. En effet, l'économie rurale gallo-romaine se tourne vers la production excédentaire de céréales poursuivant un objectif de rentabilité et de rationalité. De ce fait, le paysage se trouve transformé par une certaine dispersion de l'habitat, la création de grands domaines caractérisés par des champs étendus et des bâtiments adaptés au stockage. Ce constat reste toutefois à nuancer selon le contexte topographique. Le Rouergue est marqué par une géomorphologie perturbée (Aubrac hercynien, détroit de Rodez, causses entaillés d'étroites vallées). Elle n'offre que des surfaces discontinues qui ne peuvent prétendre à un aménagement manuel d'envergure. Seuls quelques îlots aménagés en *villae* verront le jour à l'époque gallo-romaine.

Les influences artistiques sont plurielles et apportent des transformations majeures pour l'espace occitan et pour le futur Rouergue. La proximité des ateliers de la Graufesenque a certainement eu une influence notoire. Cette production fournit pour l'Empire romain des céramiques sigillées. Un art différencié, que l'on pourrait qualifier d'occitan, commence à se structurer (Larzac, 1969)⁵⁴.

Les chemins et autres drayes sont nettement plus fréquentés que les siècles précédents. Ces voies jouent un rôle culturel déterminant entre les communautés. Des éléments de complémentarités entre agriculteurs, éleveurs, artisans et colporteurs permettent de tisser des liens sociaux. La toponymie souligne les étapes majeures ainsi que leurs utilités. Les *fumades*, par exemple, correspondent à des arrêts négociés de transhumance en vue d'apporter une complémentarité en fumure animale contre le logis et la sécurité (lieux dits : *la pause*). Des sites signalent des différends entre communautés. Jean Delmas (2005)⁵⁵ parle notamment des lieux dits : *les tricheries*. Il paraît relativement pertinent de dire que les chemins (*via ferrata*) et les drayes ont structuré villes et campagnes du Rouergue.

Une cueillette plus intense, voire la protection de certaines plantes digne d'intérêt pour une fixation précède la culture délibérée. Dans ce long cheminement, il est bien difficile de déterminer le premier végétal domestiqué. Orge et deux ancêtres du blé (l'amidonnier et l'engrain) précède le froment.

Les pois et les lentilles font leur apparition mais il est difficile de cerner s'il s'agit de domestication locale ou bien de restes d'éléments transportés d'Asie occidentale, plus en avance que l'Europe de l'Ouest (Louboutin, 2001)⁵⁶.

⁵⁴ Joan Larzac (1969 : 117) souligne qu'on peut parler des sources autochtones de l'art occitan : « Cette fois nous pouvons bien dire notre cet art. Ces profils -front large, yeux ourlés, nez droit et large de l'arête, pommettes saillantes- nous les retrouverons dans notre art roman. Comme dans le chapiteau de Blars (Quercy) où un lion tient entre ses griffes une tête coupée nous retrouverons le tarasque de Noves, et dans les Magestés auvergnates, ses déesses-mères celtiques. Nous sommes à la source autochtone de l'art occitan qui recueillera bien d'autres courants. » Joan Larzac, (1989), *L'art occitan*, Béziers, CIDO, 162 p.

⁵⁵ In Collectif (2005 : 47), *op. cit.*

⁵⁶ Catherine Louboutin, (2001), *Au Néolithique, Les premiers paysans du monde*, Paris, Découvertes Gallimard, [1^e parution : 1990], 176 p.

Leroi-Gourhan (1964)⁵⁷ montre, quant à lui, que la transition entre des villages privilégiés et des petites villes s'est effectuée grâce à « la présence d'artisans », témoins d'une « hiérarchie sociale affirmée » (1964 : 263-264, T1). Le savoir-faire de l'artisan permet une évolution technique qui s'allie au langage et permet un foisonnement civilisateur, et aussi l'instauration de schèmes politiques autoritaires (armes). La ville concentre une partie du savoir, du savoir-faire et construit au gré des rencontres le langage, sorte de liant culturel entre les humains.

Les pôles urbains actuels sont bien souvent les anciens lieux de halte des troupeaux. La présence de l'eau pour l'abreuvement et la distance minimale entre deux étapes avec un troupeau en déplacement l'attesteraient. Les rencontres entre communautés à l'occasion des déplacements sur les chemins et les drayes mettent en évidence l'illustration de construction de capital social⁵⁸. L'élargissement de l'espace relationnel de chaque famille permis par la proximité des voies paraît également primordial dans les évolutions linguistiques des siècles à venir.

Le schéma d'une culture en devenir reste donc basé sur la fonctionnalité et non sur des normes structurelles. Des groupes de villages sont en relation avec une agglomération faisant office de centre du pouvoir politique ou religieux. L'affirmation des pouvoirs ne peut s'exprimer sans le savoir-faire de l'artisan. C'est par la fabrication des armes, des outils de construction que la ville va s'ériger progressivement. Mais paradoxalement, les évolutions techniques, si indispensables à l'élite, ne vont pas pour autant impliquer une reconnaissance de l'artisan. Le savoir-faire artisanal est rarement mis en avant dans les valorisations honorifiques. Leroi-Gourhan (1964)⁵⁹ insiste sur la permanence d'une discrimination entre l'habileté technique de la main transcendée par l'artisan généralement peu valorisé, et la méditation de l'intellectuel, au travers du langage réel ou symbolique, lui constamment mis en avant.

Il existe donc dans les fondamentaux d'une culture des hiérarchies puissantes qui illustrent des rapports de domination. Au sein même des savoir-faire, la reconnaissance sociale se

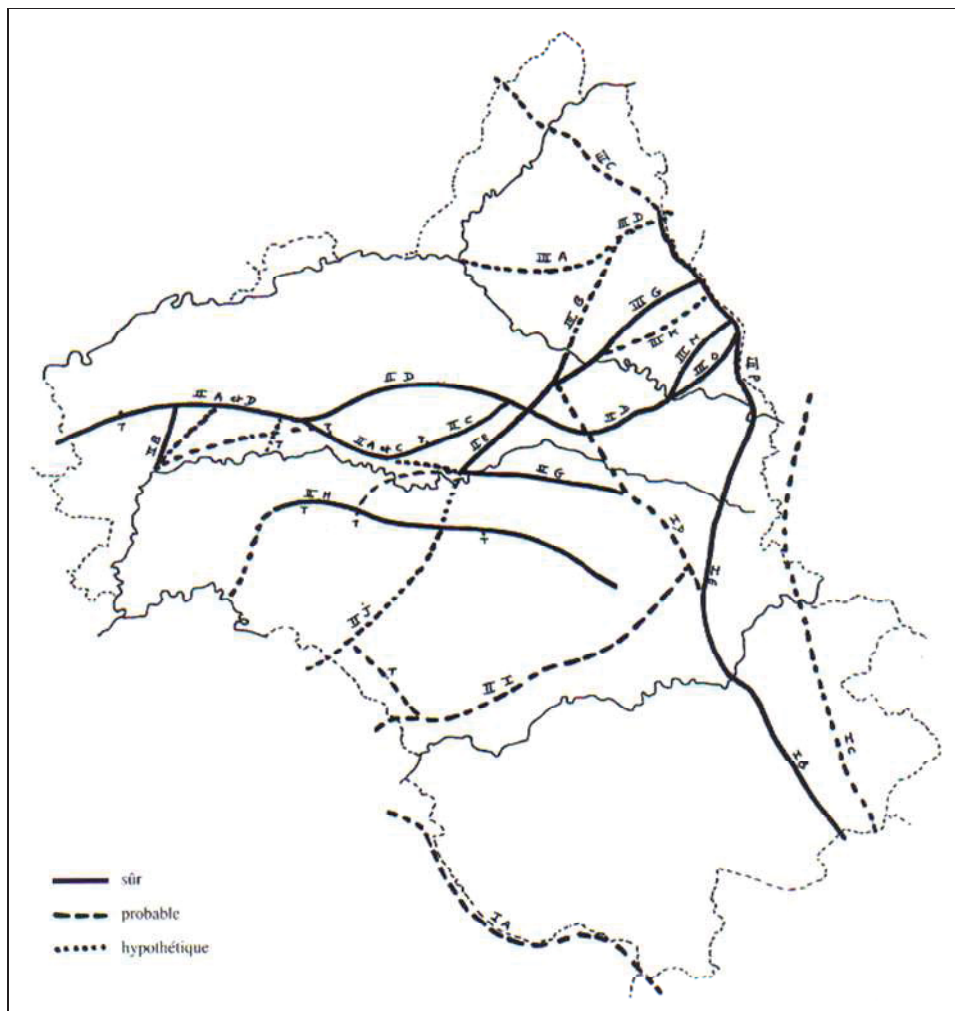
⁵⁷ *Op. cit.*

⁵⁸ Nous entendons par « capital social » la constitution d'un « réseau durable de relations » (Bourdieu, 1986), *In La sociologie de Bourdieu* (textes choisis et commentés), A. Accardo et P. Corcuff, Le Mascaret.

⁵⁹ *Op. cit.*

différencie et fait naître des classes sociales plus ou moins délimitées. Il s'agit certainement d'un fait social qui peut posséder un pouvoir de changement. La culture, pour le pouvoir en place, représente une facette de la société extrêmement précieuse, tant dans l'instauration de la domination que dans celle de la pluralité de leviers qui peuvent orienter telle ou telle évolution sociale au travers de l'innovation technologique et de la communication humaine et supranaturelle (symbolique).

Carte : Les drayes du Rouergue structurent le futur département



Source : Delmas, in Collectif, (2005 : 39), *Les drayes du Rouergue*

Les drayes sont très anciennes et ont structuré l'espace rural du Rouergue. Elles ont mis en relation les populations des plateaux centraux, ou même méridionaux, avec celles de l'Aubrac.

L'architecture des drayes a également façonné les embryons des futurs bourgs, qui ont parfois évolué en petites villes (Espalion, par exemple). En effet, les étapes de transhumance ont impliqué des complicités, des échanges et des relations sociales durables (capital social).

Jean Delmas (2005) souligne que la toponymie des lieux qualifie parfois l'état ou les motifs des relations existants entre les communautés hôtes et pastorales (les *fumades*, la *pause*, la *tricherie*).

2.1.2. Un brassage culturel intense du Néolithique au début de Moyen Âge

La circulation des hommes et des idées va prédisposer la diffusion des éléments de cultures nouvelles dans toute l'Europe. Les contrées ayant accès à la mer possèdent une position

privilegiée pour bénéficier de cet apport diversifié de cultures. Pour l'espace occitan, la présence de montagnes et de vallées va permettre progressivement une différenciation socio linguistique fondamentale. Ce constat rejoint la position de Diamond (2000)⁶⁰ concernant le rôle fondamental des éléments de la géographie physique, notamment les vallées, dans la diffusion contrastée de la culture globalement, du langage, de l'écriture et des technologies en particulier.

Une tribu nommée les Rutènes⁶¹ vers le III^e siècle avant J.-C., arriva dans la région et donna son nom à Rodez. Site privilégié à cause de sa position géographique dominante, l'oppidum « Segodunum » fut un lieu de rites et un pôle de rencontres au cœur de la Gaule. Il a ensuite été nommé « Rodés », puis « Rodez », chef lieu actuel du département. Celui-ci pris le nom du Rouergue par des évolutions successives : « Rodergue, Rozergue » puis « Ròergue » en langue d'Òc stabilisée pour devenir l'Aveyron en tant que département en 1808.

Dans un espace plus large, il est nécessaire de rappeler que la Méditerranée occidentale était dominée au III^e avant J.-C par les Grecs, les Carthaginois et les Étrusques. Mais l'expansion romaine se fait progressivement sentir vers 120 ans avant J.-C avec La Narbonnaise et va marquer le début d'une impressionnante colonisation dans le futur espace occitan qui va durer au moins cinq siècles. La civilisation romaine va laisser un grand nombre d'aménagements du territoire : axes de communication y compris avec des ouvrages d'art pour franchir les rivières, répartition progressive du foncier rural (les centuriations)⁶² en adéquation avec la population des villes qu'il faut nourrir, des systèmes d'approvisionnement en eau et d'irrigation particulièrement judicieux, etc. Le quadrillage cadastral progresse et transforme incontestablement l'espace rural en territoires délimités, tant ruraux qu'urbains. Il s'agit bien d'une normalisation durable qui a réellement structuré l'espace occitan. De plus, des savoir-faire se sont transmis en termes d'outils et de pratiques agricoles, de même que certaines cultures (vigne).

⁶⁰ Jared Diamond, (2000), *De l'inégalité parmi les sociétés, Essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire*, Paris, Éditions Gallimard [1^e édition française : 1997], 675 p.

⁶¹ Successivement orthographié en *Ruteni*, *Rutènes* et parfois *Ruthènes* ; la forme *Rutènes* sera privilégiée ici.

⁶² Ébauche cadastrale romaine devant être comprise comme un véritable schéma géométrique d'une ville et de son territoire environnant.

Une crise politique et économique va secouer Rome, et le monde latin dans sa globalité, vers le III^e siècle (Empereur Constantin). Cette scission du pouvoir⁶³ va permettre le déroulement d'une étape majeure pour l'espace occitan. Des limites socio politiques, puis linguistiques vont progressivement se créer. Un autre phénomène va apparaître au grand jour de ce siècle des grands clivages. Les chrétiens vont peu à peu être tolérés. Le pouvoir impérial (les Empereurs Constantin et Théodose) va jusqu'à faire alliance avec la chrétienté, pourtant pourchassée cinquante ans auparavant. Mais le monde romain tardif n'est pas pour autant en déchéance ou plongé dans le chaos. La structuration antérieure va permettre d'imaginer une autre façon de vivre avec l'altérité. Il permet même un brassage de population et un « métissage de civilisation » (Lançon, 1992)⁶⁴. Ce même auteur souligne la vitalité culturelle de cette période, hâtivement connotée de chaotique. Il parle d'intense activité littéraire (traduction, création) et de débats.

Le royaume des Wisigoths s'étend dans le futur espace occitan en apportant une diversité culturelle indéniable. Il s'agit d'une installation territoriale permise par Rome (en 413 par l'Empereur Honorius), d'abord dans La Narbonnaise, puis de la Loire aux Pyrénées, à la fin du V^e siècle.

Une des questions centrales de cette époque réside dans la situation religieuse. Castela (1999) souligne la pratique d'une certaine tolérance religieuse entre les communautés qui vivent chacune selon leurs propres conceptions. Il affirme que l'historiographie classique de l'époque insiste trop sur les persécutions ariennes de chrétiens. Il y a débat car le pouvoir chrétien se sent menacé par cette tolérance théosophique. La société wisigothique est basée sur la reconnaissance individuelle, notamment celle de la femme. Elle préfigure la future caractérisation occitane de la tolérance, du *paratge* (noblesse d'âme), puis de la *fin'amor* (amour courtois).

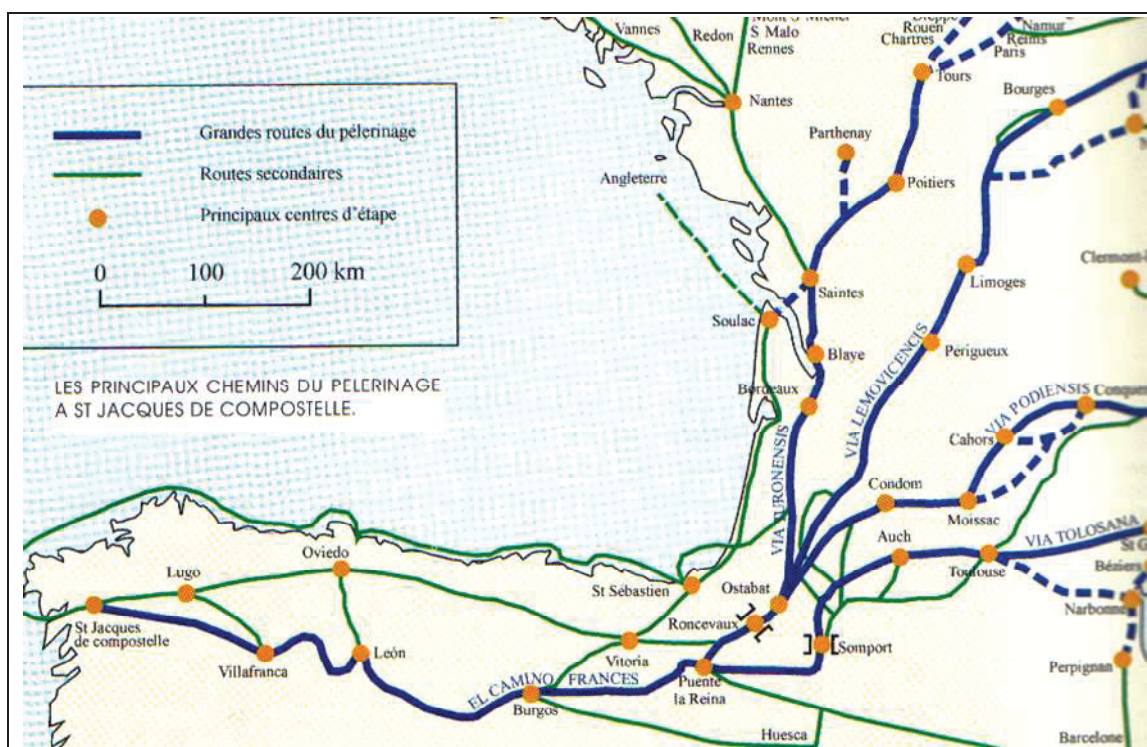
Les Ostrogoths interviennent en faveur des Wisigoths en établissant un protectorat en Espagne et au Bas-Languedoc. Il s'agira là aussi d'un apport culturel important, anticipant géographiquement l'influence arabe.

⁶³ En 395, l'Empire Romain est scindé en deux parties mais va conserver une cohérence en tolérant d'autres cultures et influences (les Goths), face aux prétentions des Huns.

Les bases linguistiques indo-européennes de ce qui deviendra l'espace où est parlé, puis écrit l'occitan et donc le dialecte languedocien, sont composées du latin parlé classique comme grande charpente, mais également de substrats celtes ou encore germaniques (certains radicaux et suffixes). Cette antiquité tardive reste donc largement caractérisée par l'héritage romain, en quelque sorte mis en perspective par les influences culturelles des Wisigoths et des Ostrogoths, entre autres.

⁶⁴ Bertrand Lançon, (1992), *Le monde romain tardif*, Paris, Éditions Armand Collin.

Carte : Les itinéraires du pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle



Source : Castela, (1999 : 108), *Les principaux chemins du pèlerinage à St-Jacques-de-Compostelle*

L'espace occitan représente un espace de convergence des grands itinéraires de pèlerinage. Ce fait qui perdure sur plus d'un millénaire maintenant étaye l'existence de grands brassages inter culturels.

Ils soulignent également l'importance des comportements liés aux croyances de guérison et à la religion. Les pèlerins empruntent des voies remontant à l'Antiquité romaine et vivent ainsi une permanence religieuse. Les chapelles et surtout les abbayes s'installent à proximité des chemins. Devant l'attraction populaire, artistes et artisans d'art vont largement être utilisés par le pouvoir religieux afin d'embellir les différents lieux de culte et ainsi auto entretenir l'orientation chrétienne des populations de l'Ouest et du Sud de l'Europe.

Le renouveau actuel des chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle semble répondre à des motivations particulièrement variées : recherche spirituelle, mimétisme culturel, défi sportif, souhait de rencontres insolites ou encore motivation d'ordre touristique (source : entretiens exploratoires).

2.1.3. Haut Moyen Âge (VII^e – X^e s.) : poursuite du brassage et différenciation

À partir de l'Égire (622) et plus précisément à la mort de Mahomet (632), les conquêtes arabes s'amorcent sur l'acquis d'un développement pluriculturel dont la prestigieuse cité de Cordoue est le fer de lance. Une des illustrations de cet espace pluriculturel et

multiconfessionnel pourrait être sa grande mosquée (la *mezquita*), construite conjointement par les chrétiens, les juifs et les musulmans.

Cette tolérance contredit passablement la version historique française généralement présentée par des « raids sarrasins » (Castela, 1999 : 54)⁶⁵. Les pénétrations arabes sont plutôt habilement politiques grâce à un respect de la tradition religieuse romaine. Puis au VIII^e siècle, un conflit complexe amène les Omeyyades au-delà des Pyrénées.

Dès cette époque, les dialectes romans se structurent dont celui qui va devenir la langue occitane. Mais cette évolution s'enracine dans les premiers siècles. Banniard (1997 : 24-38)⁶⁶ nous fait part de cette véritable aventure socio linguistique. Il rappelle qu'avec l'arrivée du christianisme, une évolution langagière s'amorce vers le III^e siècle. La langue écrite diverge largement de la tradition littéraire romaine. Les locuteurs sont pluriels et la langue de l'Écriture se distingue de la communication de masse. Alors s'engage un « développement exponentiel des interférences entre toutes les formes de l'oralité latine (IV^e et V^e siècle) ». Durant la latinité tardive, les conflits culturels mais aussi les compromis langagiers se déplacent lentement (VI^e et VII^e siècles). Dans cette différenciation, le rôle des prêches y est ici déterminant. Une « évolution profonde est en cours [...] au point où le latin sort de son propre diasystème ». On parlera ainsi de l'usage d'un « latin parlé tardif gothique » pour la Gaule du Sud ». La métamorphose aboutit alors à l'émergence et à la différenciation des proto langues romanes⁶⁷. Banniard souligne que sur le terrain « apparaît un déboîtement, [...] un bourrelet d'isoglosses temporels : c'est en effet à travers le temps que se déploient rapidement, couches après couches, les nouvelles formes au-delà desquelles les locuteurs ont changé leur langue au point de changer de langue. Cette zone frontalière s'étend sur deux à quatre générations à travers le temps ». On comprend bien qu'à ce stade, la langue seule n'est pas en jeu. L'ensemble des savoirs est transformé d'abord dans l'oralité avec la culture et la langue d'oc, puis bien plus tard dans ses premiers écrits (XI^e siècle).

⁶⁵ Paul Castela, (1999), *Occitanie, Histoire d'une aliénation*, Millau, Édition du Beffroi, 366 p.

⁶⁶ Michel Banniard, (1997), *Du latin aux langues romanes*, Paris, Éditions Nathan, 127 p.

⁶⁷ Ainsi évoluent parallèlement le ton, l'accent, les différents choix grammaticaux et les possibilités lexicales de même que certaines démarcations socio linguistiques. Peu à peu, la société passe d'un monolinguisme complexe, devenu fragile car instable, à une situation de diglossie effective et généralisée.

L'art roman, l'importance de la permanence romaine, au-delà des brassages, l'influence des techniques acquises, vont apporter une différenciation culturelle et linguistique, germe en devenir d'un espace occitan cohérent et durable.

Dans l'espace rouergat, la christianisation va se traduire par le développement du culte des saints. Le rejet des cultes païens se traduira par la construction de monuments plus ou moins prestigieux qui ornent encore notre paysage. Des croix, de multiples chapelles dont certaines ont été détruites, des églises et abbatales, des ermitages vont fleurir, imprimer leur présence dans la toponymie afin d'accompagner l'évangélisation des campagnes reculées. Le rôle des reliques de saints a été fondamental à cette époque là.

L'archéologie de la période médiévale s'est développée à partir de 1950 et a permis de remettre en cause les clichés de cette période qualifiée abusivement « d'obscur ». Comme nous le rappellent Marcigny et Bétard (2012 : 138-139)⁶⁸, l'essor de l'archéologie préventive (fouilles extensives conduites sur de larges espaces) a mis en évidence le dynamisme des campagnes de cette période et le bouleversement de l'environnement que cela a impliqué.

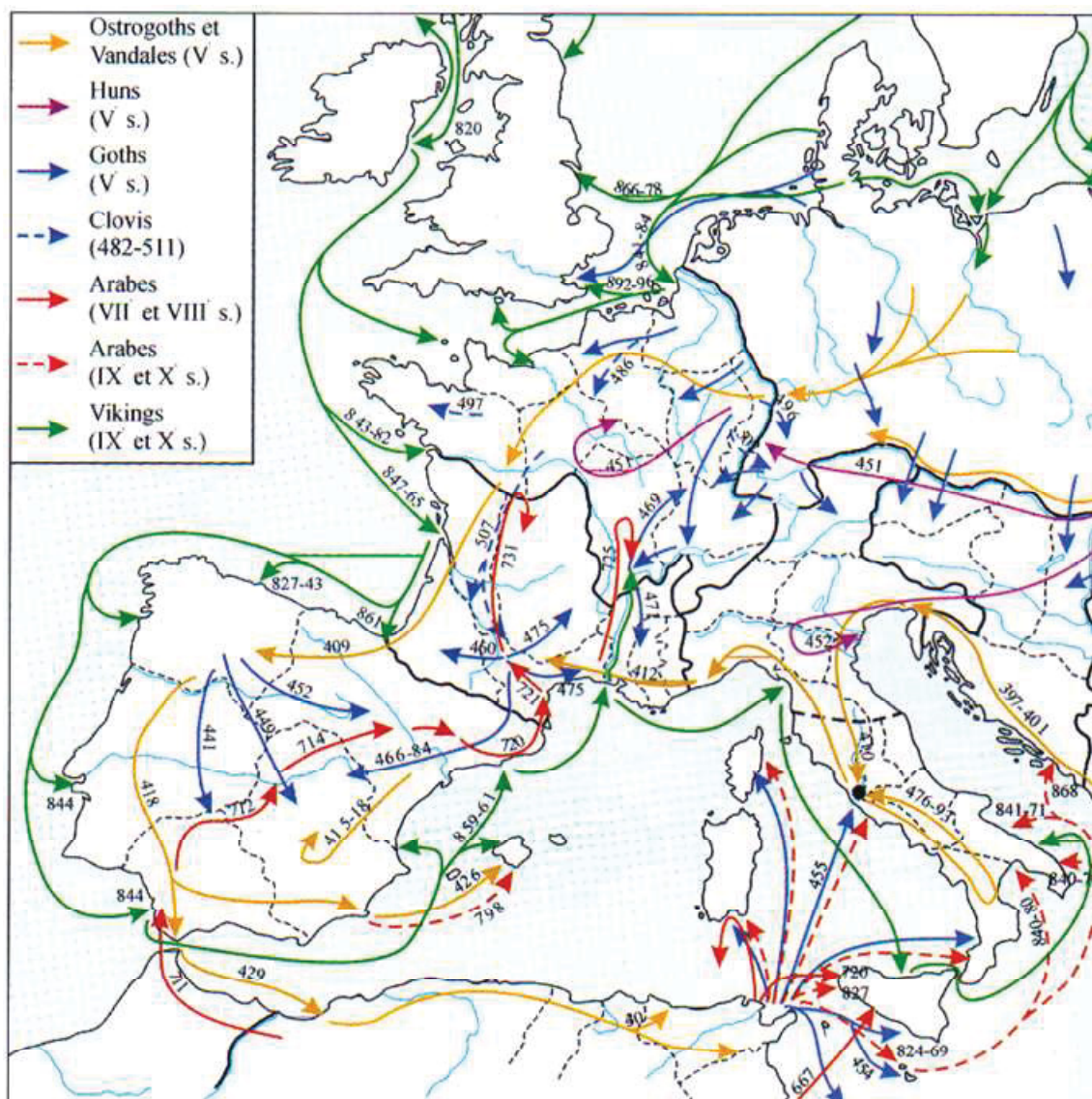
En regard des résultats de nombreuses fouilles sur le territoire français, ces auteurs précisent que les sociétés médiévales ont fortement contribué à l'aménagement rural, notamment le fond des vallées et le long des fleuves. Ils considèrent, avec d'autres archéologues, que « la permanence de ces transformations constitue 'un seuil d'irréversibilité' [...] L'empreinte du Moyen Âge est tellement forte qu'elle persiste dans nos pratiques actuelles ».

Durant cette période médiévale, les habitants amorcent sur le territoire de profondes mutations liées au développement urbain, aux modifications de l'habitat rural et aux différentes mises en valeurs agraires, hydrauliques, sylvicoles et pastorales.

Ces transformations ont incontestablement puisé leurs singularités dans le brassage culturel particulièrement intense durant le Haut Moyen Âge.

⁶⁸ Cyril Marcigny et Daphné Bétard, (2012), *La France racontée par les archéologues, Fouilles et découvertes au XXI^e siècle*, Paris, Gallimard-INRAP, 221 p.

Carte : La diversité des migrations européennes entre le V^e et X^e siècle



Sources : Castela, (1999 : 49) *Les grandes migrations entre le V^e et le X^e siècle*

À l'historiographie classique présentant des invasions et des violences venues des peuplades de l'ailleurs qui restent profondément incomprises, ne devons-nous pas penser notre histoire commune autrement ?

La richesse des échanges culturels a façonné un espace occitan ouvert, qui s'est avéré être le berceau d'une civilisation en devenir. Tolérance et ouverture d'esprit face à l'altérité ont amorcé une synthèse culturelle singulière.

2.1.4. L'apogée occitane, entre chrétienté et affirmation singulière

Comme vu précédemment, des formes de sociabilité, une langue en différenciation, des comportements et des savoir-faire spécifiques vont construire une culture, base de la civilisation occitane. Ces mutations débutent autour de l'An Mil.

Mais la civilisation occitane, apparue vers le IX^e ou X^e siècle, reste héritière d'une antiquité complexe. La protolange occitane, issue du latin parlé classique (comme huit autres langues romanes⁶⁹ composant la Romania) s'est différenciée d'abord vers le VII^e et VIII^e siècle dans un contexte oral⁷⁰ puis, peu à peu, s'est aiguisée à l'écrit vers la fin du premier millénaire. Un des premiers écrits en langue occitane⁷¹ est formulé vers 1060 avec *La cançon de Santa Fe*, adolescente martyre⁷² de la fin du III^e siècle dont les reliques étaient vénérées au Moyen Âge

⁶⁹ En plus de l'occitan, les langues romanes actuelles (langues néolatines de racine indo-européennes) sont le catalan, le corse, l'espagnol (le castillan), le français, l'italien, le portugais, le roumain et le sarde. Ces grands idiomes romans sont des langues qui possèdent un caractère officiel dans le cadre d'un État ou d'une Région. Ces idiomes romans constituent la Romania (occidentale et orientale). Il s'agit d'un territoire socio linguistique où l'on parle des langues, dérivées du latin parlé, qui affichent une parenté morphologique, phonétique, syntaxique et lexicale. Ces langues soeurs ou grands idiomes incluent, en leur sein, de nombreux dialectes et sous dialectes. Voir la carte suivante : Jacques Allières, (2001), *Manuel de Linguistique romane*, Paris, Champion.

⁷⁰ Rôle fondamental des prêches par le corps ecclésiastique notamment.

⁷¹ Le texte, d'origine latine, se trouve être nettement en transformation, d'où la notion de protolange occitane utilisée en socio linguistique diachronique, entre autres par Banniard (1997), *op. cit.*

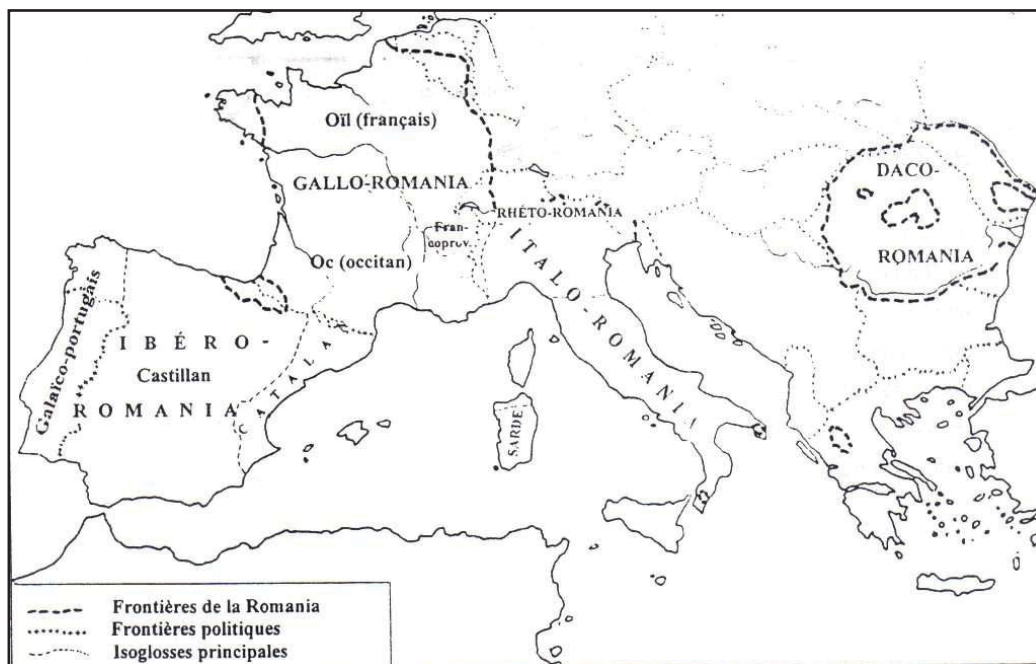
⁷² « Jeune chrétienne de douze ans, convertie par saint Caprais, l'évêque de la ville, sainte Foy fut victime des persécutions de Dacien à la fin du III^e siècle et au début du IV^e siècle. Ayant refusé de fuir devant les persécuteurs et de sacrifier aux dieux païens, elle endura le martyre, fut condamnée à être fouettée, placée sur un gril, puis décapitée en compagnie de saint Caprais et d'un jeune païen récemment converti, saint Prime » (Dengreville et Renoue, 1997 : 25).

Renaud Dengreville et Marie Renoue, (1997), *Conques, moyenâgeuse - mystique – contemporaine*, Rodez, Éd. du Rouergue, 267 p.

Les représentations culturelles actuelles ne sont pas insensibles à cette lointaine référence historique, notamment au travers de la relance de fréquentation que connaissent les chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle avec, comme une des étapes majeures, celle de Conques.

sur les chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle et sont actuellement exposées à Conques en Rouergue.

Carte : La Romania et les composantes linguistiques (Allières, 2001)



Légende : La Romania orientale et occidentale s'étend sur un territoire socio linguistique où l'on parle des langues, dérivées du latin parlé, qui affichent une parenté morphologique, phonétique, syntaxique et lexicale. Ces langues sœurs ou grands idiomes incluent, en leur sein, de nombreux dialectes et sous dialectes. Jacques Allières, (2001), *Manuel de Linguistique romane*, Paris, Champion. Actuellement en prolongement du langage, des comportements latins s'observent encore et différencient cette population par rapport au reste des européens.

L'architecture pré romane et romane valorise du savoir découvert le long de la Méditerranée durant les siècles précédents autour de réalisations monumentales. L'abbatiale de Conques en est un des exemples majeurs (construction débutée en 1046). L'ordre de la chrétienté supplante alors l'ordre politique. Pour asseoir ce pouvoir, l'ordre chrétien qui s'établit va faire de l'art roman une réplique de l'art impérial. Il légitime ainsi son pouvoir issu d'un Dieu unique et d'une vision théocratique. La paix de Dieu règne donc en Rouergue, et ailleurs !

L'autorité religieuse dominante va provoquer deux réactions d'ouverture. Il y a d'abord eu l'invention de l'Amour occidental. Les quelques centaines de troubadours⁷³ vont jouer un rôle prépondérant dans cette création. Le partage et la vie du sentiment amoureux vont être au centre d'une poésie qui a influencé pendant des siècles l'Europe entière. L'amour moderne a été imaginé sur la base de la magie poétique enflammant l'érotique. La sublimation du désir est chantée en même temps qu'un lien purificateur est permis avec la nature. Les thèmes printaniers (oiseaux, fleurs, ambiances paisibles et douces des lacs) servent très souvent de motifs aux poèmes troubadouresques.

Les rapports sociaux de sexe ont été repensés, puis ont élargi le débat au sein des sociétés. Les troubadours ne se limitaient pas aux spectacles dispensés dans les châteaux. Ils investissaient également les places et les marchés en pratiquant plusieurs arts diversifiés du spectacle. Une émancipation féminine inespérée a pu être envisagée, laissant entrevoir la fin d'une période de servitude, particulièrement tenace. Même l'historien Duby (*in* Duby et Perrot, 1991 : 264 et 276)⁷⁴ qui se tient pourtant loin des *fanatiques de l'Occitanie* (1991 : 264), reconnaît que *le bouleversement des relations entre les sexes, les traits qui dérivent des pratiques de l'amour courtois sont de ceux par quoi notre civilisation se distingue le plus abruptement des autres* (1991 : 264). Toutefois, ces conquêtes sociales ont été maintes fois remises en cause dans les périodes ultérieures par de nouvelles oppressions bousculant les acquis culturels issus de l'influence troubadouresque.

Mais il ne faut pas croire pour autant que la langue occitane se limitait au caractère poétique des œuvres troubadouresques. Cantalusa (1999 : 248)⁷⁵ rappelle également le référentiel technique de cette langue en affirmant qu'à l'époque « le premier livre de mathématiques et le premier livre de médecine dans notre alphabet furent écrits en occitan ; sans parler de la langue du droit ».

Il paraît important de rappeler l'évolution de l'organisation sociale car elle va conditionner la distribution du travail des ruraux sur les différents ensembles agraires. Progressivement,

⁷³ Environ 150 troubadours dont les œuvres sont répertoriées et 500 au total, transcendant l'ensemble du corps social.

⁷⁴ Georges Duby et Michelle Perrot, (1991), *Histoire des femmes, Le Moyen Âge*, Paris, Plon, 567 p.

⁷⁵ Cantalusa, (1999), *L'universalité de Jean Boudou*, Rodez, *in Revue du Rouergue*, n° 58, été 1999, pp. 245-251.

*l'hortus*⁷⁶ par exemple va passer sous l'autorité décisionnelle de la femme. L'homme investissant davantage *l'ager* (terres cultivées sans enclosure) et, bien sûr, le *saltus* (terres incultes plus ou moins pâturées). L'élément féminin, par son émancipation, va permettre également un nouveau mode d'éducation. En effet, la culture est largement véhiculée par les mères auprès des enfants.

Une deuxième réaction au pouvoir ecclésiastique a été d'accepter l'arrivée d'une nouvelle façon dogmatique d'aborder le christianisme, à savoir le catharisme. Il s'agit d'une théosophie dualiste (venue de l'Empire Byzantin) qui s'oppose à l'unité autoritaire de Rome. Le terreau occitan, par sa tolérance, fut favorable à sa diffusion. Les conséquences ont été dramatiques sous la forme de répressions et d'inquisitions (bûchers). Une guerre, puis une croisade (des Albigeois) ruina les fondements de la civilisation occitane, répression permise par l'alliance entre le pouvoir de Paris et celui de Rome. Ce *pouvoir hégémonique*, au sens de Gramsci⁷⁷ reste profondément lié à la question de la conquête d'un territoire offrant l'accès à la Méditerranée, via la domination d'une pratique religieuse rigoriste et de l'adoption de la langue d'Oïl vis-à-vis des langues usuelles méridionales.

Une profonde marginalisation et un assujettissement d'une grande partie de la France vont provoquer une régression culturelle et stopper ainsi l'apogée d'une civilisation bâtie sur les reliquats des empires antiques méditerranéens. Cette indexation marginalisera des contrées montagneuses comme le Rouergue. Le pouvoir clérical va alors pouvoir insuffler une grande partie des transformations de la société.

2.1.5. Une posture progressive d'intégration de l'espace occitan à la France

Successivement durant le Moyen Âge, les conquêtes territoriales de la France se concrétisent par une poussée historique vers le sud pour atteindre les rives enviées de la Méditerranée qui

⁷⁶ « Le jardin est un terrain de petite taille, protégé des animaux par une clôture, cultivé tous les ans, sans friche ni jachère, et envahi par les déchets domestiques, les cendres du foyer et les déjections animales [...] » (Mazoyer et Roudart, (1997 : 239), *op. cit.*

⁷⁷ Keucheyan (2011) nous rappelle le concept d'*hégémonie* de Gramsci qui situe chaque langue nationale dominante comme un des vecteurs privilégiés de l'hégémonie d'État qui regroupe à la fois les sphères du monde politique et celles du religieux. Razmig Keucheyan, (2011), *Antonio Gramsci, Guerre de mouvement et guerre de position*, Paris, La fabrique éditions, 338 p.

restent encore pour quelques siècles un des poumons du monde. Ici s'opposera donc un centralisme français avec un état de liberté du monde occitan, relativement avancé.

En effet, la vie culturelle française obéit à une tendance centralisatrice. Elle adopte un discours reprenant la loi structurelle d'un État, en recherche de légitimité, qui exerce une posture d'autorité de fait.

La civilisation occitane et la langue d'oc produisent en revanche un *discours centrifuge* (Castela, 1999)⁷⁸. Il s'agit davantage d'une culture « en situation » sans être toutefois soumise. À la rigueur d'une écriture de la langue française qui reste codifiée par une académie puissante, s'oppose une liberté de forme dans l'art d'écrire en occitan. En effet, dans l'espace occitan, il n'y a pas un pouvoir de la sorte, la norme ne s'impose pas. De ce fait, l'écrivain et le poète sont plus libres de s'exprimer car il n'y a justement pas cette censure académique. On est davantage dans l'imaginaire d'une langue qui se joue de l'oralité (richesse avérée du vocabulaire)⁷⁹, située loin des contraintes rigoristes.

En Rouergue, les pouvoirs politiques locaux s'affirment, vers la fin du IX^e siècle, avec la désagrégation générale de la puissance carolingienne. Celle-ci a eu pour conséquence le renforcement des fonctionnaires locaux. Quelques décennies plus tard, les descendants de ces fonctionnaires se trouvaient à la tête de fiefs. Personne ne songeait alors à leur disputer les possessions foncières conquises. À partir de l'An Mil, le comte de Rouergue, qui était également comte de Toulouse, se considéra comme le seigneur des nobles qui avaient été élevés sur le domaine comtal des places fortes. Au début du XI^e siècle, le Rouergue se présentait alors comme une mosaïque de fiefs, plus ou moins indépendants. Quelques liens de vassalité juridique à l'ancien représentant du pouvoir central existaient certes, mais l'éloignement nuançait largement la dépendance. Le Rouergue a donc adopté une certaine réticence de fait aux pouvoirs centraux.

Dans la symbolique de cette époque, de nombreuses illustrations font apparaître un espace rural en cours de territorialisation. Il distingue souvent un espace emblavé contigu à une lande où paissent les petits ruminants, avec la forêt en prolongement. Au cours de cette

⁷⁸ *Op. cit.*

⁷⁹ Avec quelque 100.000 entrées pour le *Diccionari general occitan* de Cantalansa (2003), par exemple.

période des grands défrichements, comme pendant tout le Haut Moyen Âge, on a continué à vivre sur une association de l'*ager* et du *saltus*⁸⁰.

La poussée démographique implique alors des transformations agronomiques⁸¹. Dans cette mutation, le XI^e siècle paraît être un tournant décisif. Le paysage rural médiéval traduit globalement une résorption des forêts, des landes, des marais humides, en vue de l'extension de l'espace cultivé.

Même au sein de chaque espace, la structuration apparaît fondamentale. La forêt reste depuis longtemps contrôlée. Des mesures conservatoires, en vue de préserver les domaines cynégétiques, étaient déjà en vigueur dès l'époque des souverains mérovingiens et carolingiens. Le domaine sylvicole va être également renforcé un peu partout⁸².

Mais une nouvelle exploitation des forêts va apparaître au XVI^e siècle, destinée au bois du bâtiment, de la marine (au moins un millier d'arbres est nécessaire pour construire un grand vaisseau à voile), des fortifications, de la verrerie et, surtout, de la métallurgie en plein développement.

Malgré les mesures conservatoires (de François 1^e ou d'Henri II avec les ordonnances de 1516, 1517 ou 1519) en vue de la protection cynégétique, de nombreuses forêts sont trop précocement exploitées.

⁸⁰ Respectivement l'*infield* et l'*outfield*.

⁸¹ Certes, les ouvrages de référence énoncent de nombreuses innovations –*Théâtre d'Agriculture et Mesnage des Champs* d'Olivier De Serres (1600)- mais beaucoup proviennent aussi des paysans eux-mêmes. Pour ce dernier point on pense à Giddens, qui insiste sur le concept d'*agency*, une sorte de capacité d'action pragmatique des acteurs sociaux (Giddens, 1984).

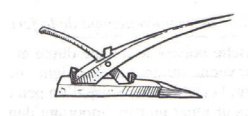
Anthony Giddens, (2005), *La constitution de la société*, Paris, PUF, Coll. Quadrige, [1^e parution : 1984].

⁸² Pitte (2001) nous rappelle qu'en « créant des breuils destinés à préserver leurs domaines cynégétiques, les souverains mérovingiens et carolingiens avaient déjà préfiguré l'arsenal des mesures conservatoires qui s'enrichit de plus en plus. Le capitulaire De Villis, qui date du début du IX^e siècle, stipule déjà : 'Que nos bois et nos forêts soient bien surveillés ; et là où il y a une place à défricher que nos intendants la fassent défricher et qu'ils ne permettent pas aux champs de gagner sur les bois ; et où il doit y avoir des bois, qu'ils ne permettent pas de trop les couper ou de les endommager, et qu'ils veillent bien sur notre gibier dans les forêts' » (Pitte, 2001 : 119-120, *op. cit.*).

Une véritable politique sylvicole va émerger grâce à Colbert qui imagine à la fois la protection, l'exploitation mais aussi le renouvellement des massifs forestiers (forêt du Tronçais, par exemple). Il définit une norme qu'il appelle « le bon usage » et qu'il traduit en faveur d'une politique forestière à long terme (Ordonnance de 1669)⁸³.

Cette politique reste toutefois peu effective en Rouergue où l'exploitation devient sévère notamment avec les possibilités offertes par les transports fluviaux (le Haut Rouergue est accessible, via la remontée du Lot par les *gabares* -ou *gabarres*- qui charrient ainsi les pièces lourdes des charpentes)⁸⁴.

Dessin : L'araire à trois pièces sert à défricher le Rouergue



Les défrichements, en vue d'étendre les surfaces agricoles, se sont successivement déroulés par l'abattis-brûlis, sur la base de l'essartage. Si la charrue est largement utilisée vers le nord, les paysans occitans utilisent plus volontiers l'araire à trois pièces (chambige) pour effectuer les labours. Cette préférence pour l'araire romain se maintient jusqu'au milieu du XIV^e siècle⁸⁵.

Les jachères fournissent une vaine pâture valorisée en l'absence d'enclosure. Le paysage des champs ouverts marque la campagne (*l'openfield*). Les paysages de l'espace occitan sont singuliers à cause de la présence d'arbres diversifiés au sein même de l'*ager*, à la différence des bocages typiques du nord de la France.

⁸³ Le « bon usage » de Colbert correspond à une véritable politique d'aménagement. « De ces pratiques ainsi repérées, l'ordonnance fait autant de normes d'une gestion de forêts dont le principe est que le renouvellement des ressources est la condition de leur utilisation. On appelle cela l'aménagement. Cela conduit à articuler deux registres temporels distincts : le court terme des besoins humains, qui généralement varient dans le temps et dans l'espace, et dans le long terme des cycles naturels. Lorsque les chênes de la forêt de Tronçay que l'on avait plantés en application de l'ordonnance de Colbert eurent atteint leur maturité, il n'y avait plus de marine en bois » (Larrere et Larrere, 1997 : 91).

Catherine Larrere, Raphaël Larrere, (1997), *Du bon usage de la nature, Pour une philosophie de l'environnement*, Paris, Éditions Alto Aubier, 351 p.

⁸⁴ Bien étudié et décrit notamment par Zéfir Bosc, auteur habitant à Espeyrac (Haute vallée du Lot).

⁸⁵ Vanderpooten, *in* Collectif, (2005 : 297), *op cit.*

En Rouergue, les plateaux aux sols pauvres et secs sont orientés plutôt vers les besoins de l'élevage. Les meilleures terres sont réservées aux céréales et les plus humides aux prairies naturelles. Les rares fumures obtenues de l'élevage ne renouvellent pas la fertilité pour faire évoluer significativement les rendements.

L'extensification de l'agriculture sur les espaces forestiers apparaît comme la seule façon de gagner en fertilité.

Illustration : Représentation des entités de l'espace rural au XVIII^e siècle



Source : Lançon, in Collectif (2005 : 147) *Les livres d'agronomie dans les bibliothèques rouergates : Scène de moisson* : Liger L., *La nouvelle maison rustique*, 1775.

Il est intéressant d'analyser la symbolique et les représentations du monde et de l'espace rural du XVIII^e siècle.

On note d'abord les scènes de travail, avec les outils et la division du travail, ici avec l'importance de la polyculture (céréales) et l'élevage (la traite).

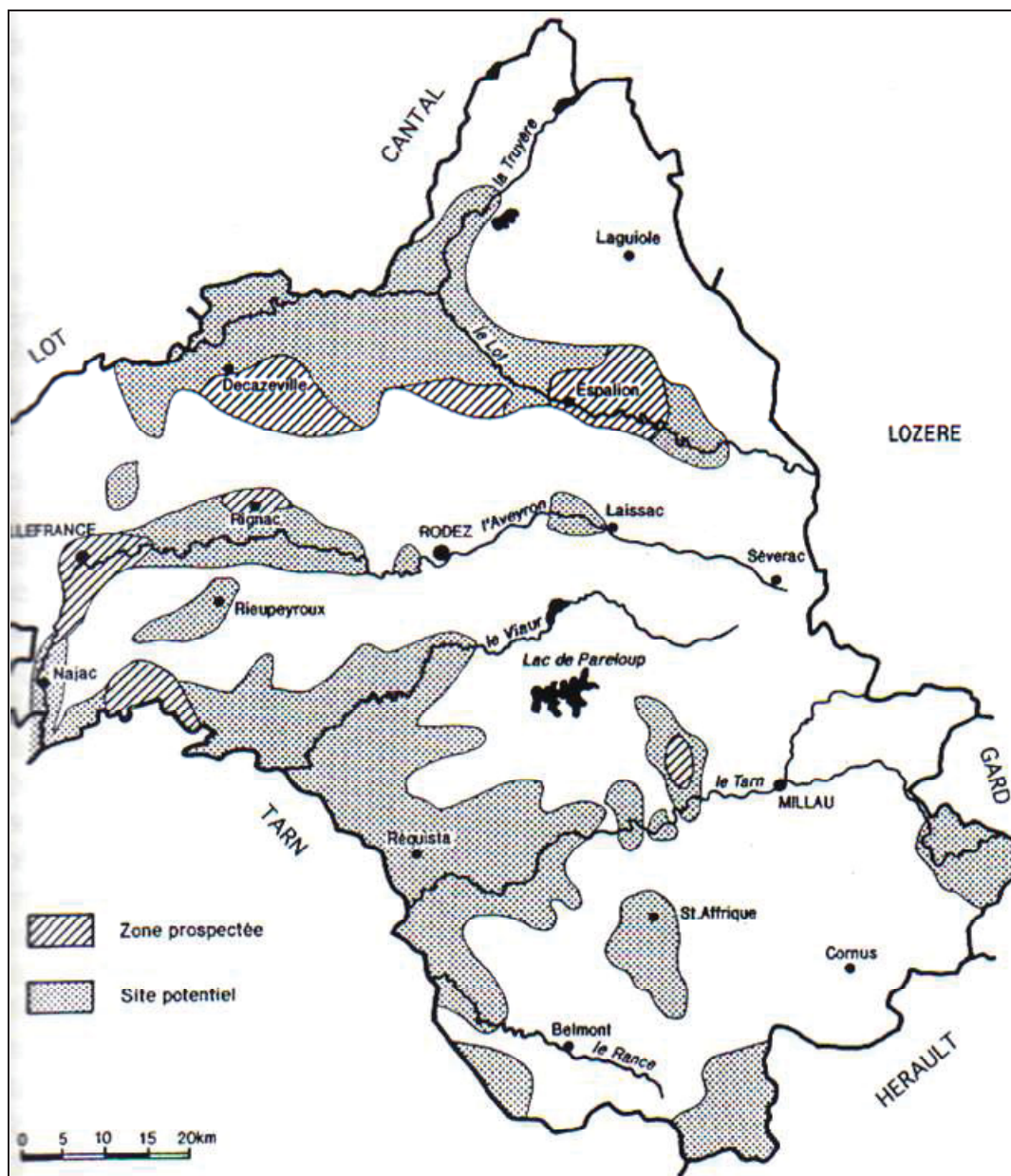
Il y a également les représentations de l'espace rural qui décompose un *ager* (espace cultivé), un *saltus* (prairie naturelle pâturée) et la *silva* (forêt en arrière plan).

Il y a enfin l'habitat rural dispersé à l'écart du village.

À la fin du XVI^e siècle, l'innovation permettant de supprimer la jachère tout en renouvelant, voire améliorant la fertilité, constitue l'élément moteur de l'évolution de l'économie rurale. L'introduction de la culture d'au moins trois légumineuses herbacées dans les assolements : la luzerne, le sainfoin et le trèfle selon la roche mère (calcaire pour la luzerne et acide pour le sainfoin et le trèfle) va constituer une révolution agraire et donc un saut culturel remarquable (paysages transformés, outils, savoir-faire pour les semis de prairies, etc.).

Par ailleurs, sur les terres pauvres pour lesquelles cette révolution est différée, une spécialisation vivrière se met en place au XVI^e siècle : le châtaignier. Dans les moyennes montagnes siliceuses du Rouergue, la situation est critique avec seulement des surfaces arables exiguës, cultivées en seigle, en sarrasin ou, exceptionnellement, en froment. La faiblesse des rendements -3 à 5 q/ha- ne permet pas de faire face à l'accroissement démographique. C'est alors que le châtaignier, récemment introduit pour l'apport de ses fruits, apparaît comme l'arbre prédisposé à assurer une production régulière et en quantité (quinze à vingt quintaux de fruits à l'hectare). Le bilan nutritif est de trois fois supérieur au seigle. Même s'il faut plusieurs années de culture, puis de greffage et enfin de récolte, cette arboriculture va dominer dès le début du XVII^e siècle.

Carte : Répartition géographique de la forêt de châtaignier



Source : Briane, in Collectif, (2005 : 255), *Répartition des châtaigniers en Aveyron*

Le châtaignier n'est pas un arbre spontané en Rouergue. Il a été importé et a eu un succès remarquable.

Malgré un gros travail de complantage, de greffe et d'attente avant de bénéficier d'une production adulte, cet arbre est apparu pour la petite paysannerie comme miraculeux. Grâce à ses multiples qualités il a permis la survie d'un grand nombre de ruraux, il est vrai avec souvent un gros travail d'aménagement (construction de murettes en pierre sèche pour les terrasses, charriage de terre pour l'aplanissement, constructions de séchoirs, systèmes d'irrigation parfois).

Concernant la vigne, les moines jouent un rôle certain dans le choix des sites viticoles. Les coteaux ensoleillés (adret) des rares vallées rouergates portent des vignobles d'origine le plus souvent monastiques (Conques, Bonneval, Bonnecombe, Marcillac, par exemple).

Le modelé des versants souvent abrupts nécessite des aménagements pour la vigne mais aussi pour les autres cultures. À cause de l'affleurement de la roche mère, un patient épierrement est inévitable. Il marque durablement les limites du parcellaire grâce à un travail réalisé sur la base du labour et d'un travail manuel harassant, s'échelonnant sur plusieurs générations. La confection des murs en pierre sèche exige un savoir-faire indéniable qui s'est transmis durant l'histoire agraire. L'existence des terrasses anciennes de plusieurs siècles témoigne d'un souci d'aménagement quasi permanent⁸⁶.

Cette maîtrise de la construction en pierre sèche s'est étendue également aux modes traditionnels d'irrigation des prés de fauche fréquents au Massif central et dans les Pyrénées comme l'atteste fréquemment la toponymie (Cabouret, 1999)⁸⁷ et ce, dès le XIII^e siècle.

Concernant l'habitat, il se distingue par sa dispersion. Le pouvoir local, notamment ecclésiastique pousse au regroupement pour mieux maîtriser les populations rurales. C'est dans cet objectif que le XI^e et le début du XII^e siècle connaissent un développement urbain avec la multiplication des castelnaux et autres sauvetés qui apportent une dynamique certaine à l'économie locale.

Un peu plus tard, au début du XIII^e siècle, se créent les bastides (Villecomtal par exemple) qui sont plutôt d'initiative laïque. Elles visent un objectif politique, via un commerce favorisé. Le marché est central en lieu et place de la traditionnelle église qui apportait la paix de Dieu autour de l'An Mil. Ces bastides ont été conçues pour devenir véritablement des villes tournées vers l'échange marchand (les halles carrées construites en bois, les piliers de pierre,

⁸⁶ « Quant lo mieu pepè éra jovenòt, i aviá un òme (lo paredaire) per bastir totas las paredals del país a Concas, (pels vinhals et tanben pels castanbals). Fasiá aquel trabalh tota l'annada e n'en viviá plan ! » Traduction : « Quand mon grand-père était jeune [vers 1875], il y avait un homme pour construire tous les murs en pierre sèche du pays à Conques (vignobles et châtaigneraies). Il faisait ce travail toute l'année et il en vivait bien ! » (Source : entretien avec C. M. G. en 1980, fils de paysan de la ferme de Jordy, près de Conques).

⁸⁷ Michel Cabouret, (1999), *L'irrigation des prés de fauche en Europe occidentale, centrale et septentrionale, Essai de géographie historique*, Paris, Éditions Karthala, 319 p.

l'ouverture pratique facilitant le commerce, les arcades couvertes). Leur émergence marque l'agonie du caractère sacré des cités médiévales du Haut Moyen Âge qui, elles, étaient caractérisées par la prédominance et la position centrale du lieu de culte (chapelle, église abbatiale ou cathédrale).

Dans le monde de l'art, une réplique et une transformation des jardins d'Extrême-Orient s'instaurent diversement en Europe (Angleterre, France). Ces nouveaux jardins d'agrément constituent un changement notoire dans la symbolique du paysage. L'inspiration européenne des jardins d'agrément provient également des peintures européennes de paysages du XVII^e siècle (peinture flamande, puis italienne⁸⁸). Cela confirme bien le rôle d'avant-garde des peintres et, d'une manière générale, des artistes, en tant qu'initiateurs de culture.

L'art baroque s'est imposé du XVI^e au XVIII^e siècle dans l'espace occitan et notamment à Toulouse où le classicisme du Nord a eu de la difficulté à s'exprimer. Un spécialiste de l'Histoire de l'art, Huygue⁸⁹, lie le temps des gouvernements forts à celui du classicisme en art. L'époque baroque occitane reste marquée par un grand nombre d'échanges artistiques. L'art baroque devient une expression de la dissidence et aussi de la marginalité. Toutefois, l'art baroque commence peu à peu à subir l'influence de Paris. Larzac (1989)⁹⁰ parle d'une « aire de lancement vers la gloire parisienne », même si le tempérament occitan se reflète davantage vers l'esthétique italienne.

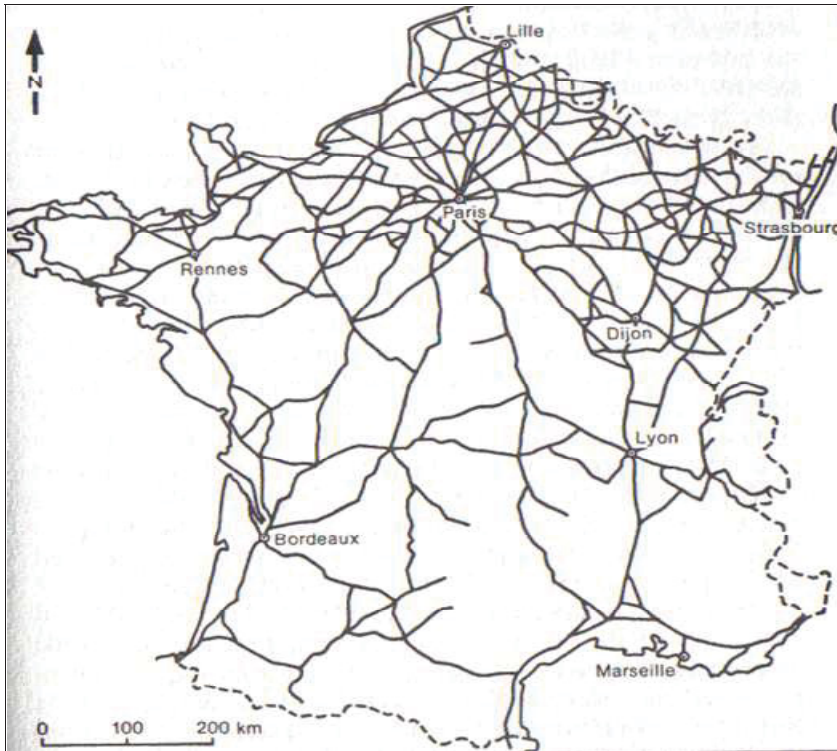
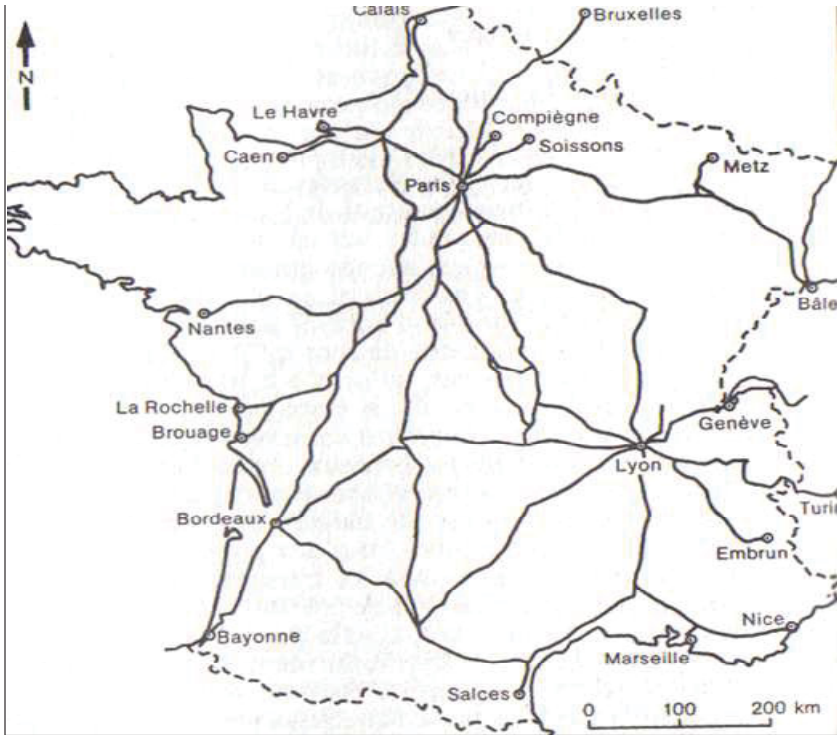
⁸⁸ « [...] le paysage qui s'installe dans le regard du XVI^e siècle, c'est la Campagne, un pays sage, voisin de la ville, valorisé et comme apprivoisé par des décennies de peinture flamande, puis italienne, et bientôt relayé et par la littérature. [...] La plupart des spécialistes s'accordent pour reconnaître que la transformation de la montagne en paysage s'est produite au XVIII^e siècle » (Roger, 1997 : 79 et 83). Alain Roger, (1997), *Court traité du paysage*, Paris, Gallimard, 199 p.

⁸⁹ René Huyghe, *Dialogue avec le visible*, Paris, Éd. Flammarion, [1^e édition : 1955], 1966, 438 p. et René Huyghe, (1971), *Formes et forces, De l'atome à Rembrandt*, Paris, Éditions Flammarion, 443 p.

On retrouve la permanence de ce constat chez un autre spécialiste Gombrich (2001 : 380) à propos de la période plus tardive de l'impressionnisme : « [...] c'est [...] au XIX^e siècle qu'un gouffre se creusa entre les artistes à succès – ceux qui alimentaient l'art officiel – et les non-conformistes, qui furent surtout appréciés après leur mort ».

E. H. Gombrich, (2001), *Histoire de l'art*, Paris, Éditions Phaidon, [1^e parution : 1963], 1046 p.

Carte : Centralisme progressif des routes de la poste en France en 272 ans (1632-1904)



Source : Pitte (2001 : 246) : Les routes de poste en 1632 (Tavernier) et 1904 (Vidal De La Blache)

2.1.6. Passage du Rouergue de l'Ancien Régime au département de l'Aveyron

En 1790, les députés du Rouergue et des provinces voisines ont défini les limites d'un nouveau département qui portera le nom de l'Aveyron. À peu de choses près, les limites du Rouergue de l'Ancien Régime ont été reproduites. Ce point souligne, peut-être, une cohérence socio géographique, au-delà des influences culturelles cardinales agissant dans les terroirs limitrophes.

Cette entité rouergate est tenace dans l'histoire comme le montre Le Roy Ladurie, (1977 : 5)⁹¹ dans *La pierre et le seigle* : « Une chance exceptionnelle, ou plutôt une remarquable coriacité qui tient aux vertus conservatoires d'un peuple montagnard a voulu que les limites du pays rouergat soient demeurées les mêmes depuis l'époque romaine, voire celtique, jusqu'au département aveyronnais de 179-1977 ».

Le même auteur souligne que le vieux Rouergue est resté profondément occitanophone. En ce sens, il s'oppose largement à l'autorité de la monarchie. Cette opposition s'est notamment manifestée lors de la révolte des Croquants du Villefranchois, au commencement du règne de Louis XIV. L'insécurité générale et notamment alimentaire de la période révolutionnaire, comme celle de l'Empire, a imposé un niveau de pauvreté à la ruralité rouergate. L'urbanité n'était pas encore établie à l'image du chef lieu préfectoral de Rodez, finalement davantage affilié à un gros bourg rural d'environ 10.000 habitants.

Le début du XIX^e siècle n'apportera que peu de changements à ce nouvel Aveyron. Lentement mais progressivement, les départements situés en moyenne montagne, isolés comme celui de l'Aveyron subiront, certes d'une manière décalée dans le temps, les influences culturelles de l'État-nation.

Résultant d'une tactique offensive, une volonté d'uniformisation culturelle a traversé de toutes parts le territoire français. La République française s'est alors opposée à la survivance des langues régionales, qualifiées par les détracteurs de « patois »⁹².

⁹¹ Emmanuel Le Roy Ladurie, (1977), *La pierre et le seigle*, Paris.

⁹² Lavelle (2004 : 21) souligne que le caractère péjoratif du terme patois se retrouve autour des termes voisins de « patte » et de « pataud ». Pierre Lavelle, *Occitanie, Histoire politique et culturelle*, IEO, 2004.

L'Aveyron, et notamment sa partie nord, a incontestablement opposé une résistance à cette domination. Il a, en quelque sorte, offert « un champ de bataille linguistique exemplaire aux zélateurs de Jules Ferry » (Béteille, *in* 1999 : 10)⁹³. La pratique de la langue occitane se maintient notamment en milieu rural et lors des rencontres populaires, hors des espaces hebdomadaires de vie, en particulier sur les champs de foires. Toutefois, le français devient peu à peu la langue imposée de la promotion sociale (actes notariés, recensement, toponymie cadastrale modifiée, etc.). Inévitablement, la langue des troubadours, de la *fin'amor* et de la culture s'érousse pour céder la place aux « patois » au travers d'une malheureuse substitution péjorative et au profit du français, désormais langue de l'élite en voie de généralisation.

La position forte défendue par Laurent Abrate, affirmant tout de go qu'il n'y a pas de XX^e siècle occitan, reste un jugement sévère, mais pertinent. L'ensemble occitan n'existe que comme un *devenir possible*⁹⁴. La survivance de la pratique de la langue et de la culture occitane est toutefois restée presque exclusive jusqu'à la Grande Guerre⁹⁵. Par la suite, l'entre-deux-guerres constitue le début de la période de la diglossie.

⁹³ *Op. cit.*

⁹⁴ « Il n'y a pas de XX^e siècle occitan, le dernier siècle occitan remonte au XIII^e siècle. Depuis l'Occitanie, ou plus exactement cette nation latente que l'on peut raisonnablement présupposer si les événements en avaient décidé ainsi, n'existe plus que comme devenir possible. La France, elle, existe même si elle s'est construite en gommant, en englobant d'autres pays alentours pour les fondre en un moule unique. Celui-ci n'en a pas moins comporté quelques fissures puisque demeurent, dans l'espace hexagonal où il a fonctionné, des caractères irréductiblement basques, corses, alsaciens, bretons, occitans, etc. le caractère le plus significatif étant la survivance de langues dites régionales » (Abrate, 2001 : 12). Laurent Abrate, (2001), *Occitanie, Des idées et des hommes, 1900-68, L'émergence et l'histoire de la revendication occitane*, Toulouse, Institut d'Etudes Occitanes - textes et documents, 622 p.

⁹⁵ Cet événement historique majeur a profondément marqué le département qui a vu une mobilisation sans précédent (environ 80.000 hommes dont environ 15.000 ne reviendront pas). On est toujours frappé par la liste impressionnante dédiée aux « morts pour la France de la Grande Guerre » des monuments de nos campagnes aveyronnaises, constat tragique qui n'est pas malheureusement pas une exception !

2.1.7. L'époque de la diglossie : un révélateur de domination

Édouard Glissant⁹⁶ distingue fondamentalement la diglossie, qui correspond à un état de domination d'une langue par une autre, du multilinguisme, paysage où les langues interfèrent et entrent en relation et où le locuteur monolingue n'en porte pas moins toutes les autres langues en lui. Nous partirons donc de cet état de fait.

Il est bien délicat de situer dans le temps cette diglossie dominante. Il apparaît qu'elle est graduelle dans le territoire aveyronnais en fonction de l'urbanité croissante et notamment de la fonction résidentielle qui s'y développe⁹⁷. Toutefois, les enfants de l'après-guerre (1945), même s'ils ont parlé la langue maternelle dans leur enfance n'ont pas ou peu transmis le savoir linguistique occitan et la culture qui va avec. Cette diglossie a largement accompagné le bouleversement induit par la modernisation de la campagne aveyronnaise (à partir de 1960⁹⁸ environ).

L'émergence de ce que l'on a appelé le « patois », attribut péjoratif à des nuances d'ordre dialectal, souligne d'une manière linguistique cette domination de la langue française par l'élite face à l'appauvrissement de la langue occitane. Il ne s'agit plus seulement d'emprunts de plus en plus fréquents de formes linguistiques francisées « *francimand* en occitan » ; à titre plus que symbolique, Boudou souligne que l'approbation en langue « *Òc* » devient « ouais »⁹⁹.

⁹⁶ Samia Kassab-Charfi, (2007), in Collectif (2007 : 43) *La relation au lieu*, Revue du CEREAP, n°13, oct 2007.

⁹⁷ Dans les années 1970, une certaine frange de la population aveyronnaise adopte progressivement des espaces de vie qui paraissent paradoxaux : regroupement résidentiels dans certaines agglomérations (lotissements) et déplacement quotidien sur plusieurs dizaines de kilomètres pour aller travailler vers les pôles urbains, principalement la préfecture et les sous-préfectures, correspondant aux bassins d'emplois.

⁹⁸ Au-delà des nuances départementales, le taux des exploitations équipées en tracteur (motorisation) est de 12% en 1955, 51% en 1962 et 87% en 1970, d'après le recensement agricole de 1955 à 1970, enquêtes socio-économiques des 19.700 exploitations (Roméas, 1982 : 232). Didier Roméas, (1982), *La révolution agro-alimentaire : la dynamique des relations agriculteurs - industries agro-alimentaires en Aveyron de 1880 à 1982*, Toulouse, Université de Toulouse-Le Mirail, Thèse de 3^e cycle, 559 p.

⁹⁹ « Mond de la mia lenga. Òc : lo mot primièr que s'es perdut. E los autres an segut... » (Boudou, 1996 : 38). Traduction : « Monde de ma langue. Òc : le premier mot qu s'est perdu. Et les autres ont suivi... » Jean Boudou, (1996), *Le Livre des grands jours*, Rodez, Éd. du Rouergue, [1^e parution : 1963], 188 p.

La syntaxe, le lexique de la langue en sont affectés au gré des générations qui se succèdent. Boudou note dans ses lettres à Mouly (vers 1946-1948) cette rapide perte qualitative :

« Coneissi pas cap de jovent que tenga per nautres. De mai en mai lo parlar s'abastardís dins las bòrias » (Societat dels amics de Joan Bodon, 1986 : 19)¹⁰⁰. Traduction : « Je ne connais aucun jeune qui nous soutienne. De plus en plus la langue parlée s'appauvrit dans les fermes. »

Cet auteur insiste sur ce fait social qui représente pour lui une signature de la disparition inéluctable de la langue, fait retranscrit dans un de ses romans comme une « prostitution »¹⁰¹.

Il est intéressant de remarquer qu'avec l'ouverture des campagnes au milieu du XX^e siècle, les habitants se découvrent différents les uns des autres. Il n'y a plus le « nous » avec son rapport à l'altérité (l'autre, au-delà de l'espace de vie de la communauté paroissiale) mais davantage de nuances de communautés un peu plus lointaines. Ces différences sont, entre autre, caractérisées par les nuances linguistiques « patoisantes » pratiquées.

Bêteille mentionne fort justement l'affiliation de « réputations » et surtout de « surnoms » : les « Marmots » de Saint-Geniez-d'Olt, les « Chichameyes » de Sauveterre, les « Ventres negres » de Rieupeyroux, les « Coustoubis » d'Entraygues... (Bêteille, *in* Collectif, 1999 : 22). Ces différenciations ethnolinguistiques reprennent en partie les cadres socio géographiques des paysages tels que définis par les géographes de la fin du XX^e et, plus récemment, par Briane et Aussibal (2007)¹⁰². L'importance de la roche mère apparaît fondamentale dans cette différenciation. Il y aurait même des analogies entre les traits de caractères communs, les nuances d'accentuation de l'occitan et les paysages façonnés par l'histoire rurale sur la base de la géologie.

¹⁰⁰ Societat dels amics de Joan Bodon, (1986), *Letras de Joan Bodon a Enric Mouly*, Naucelle, 276 p.

¹⁰¹ Dans *La Grava sul Camin* : « Mas qual es la prostituïda si que non la lenga d'Òc ? Filha del castèl que l'an menada al bordèl. De l'amor cortés a l'amor per tèrra... » (Boudou, 1996 : 60). Traduction : « Mais qui est la prostituée sinon cette langue d'Òc ? Fille du castel qu'on a mené au bordel. De l'amour courtois à l'amour par terre... ». Jean Boudou, (1988), *Les Cailloux du chemin*, Rodez, Éd. du Rouergue, [1^e parution : 1956], 248 p.

¹⁰² Gérard Briane, Didier Aussibal, (2007), *Paysages de l'Aveyron, Portraits et enjeux*, Rodez, Éd. du Rouergue, 335 p.

Actuellement des nuances linguistiques existent dans notre zone d'étude. Des échanges avec des individus de champs sociaux tels que les chasseurs soulignent que certains termes sont employés localement selon les sous groupes constitués.

Le terme « sanglier [gli-yé] » est délaissé sur certains terrains de chasse précis au profit du terme occitan « singlar¹⁰³ [cinglar] » adopté dans la phrase en langue française. Des exemples de ce type sont nombreux, révélant généralement une nuance territoriale liée à un champ social donné. Les variations sociales entraînent ici des différences linguistiques, peut-être à cause des pratiques de chasses spécifiques, mais surtout de la variation des attitudes, c'est-à-dire de la représentation que les usagers se font de leur langue et des regards qu'ils portent sur elle¹⁰⁴.

On se fabrique donc un territoire de chasse en reprenant des particularités linguistiques plus ou moins francisées dans le cadre des « patois » locaux. Les individus questionnés, d'abord étonnés, restent fiers de leurs particularismes respectifs. Mais ils disent prendre conscience de la rapide érosion culturelle que subit la population rurale.

Avec la langue est partie tout un bagage culturel (savoir, savoir-faire et savoir-être/comportements). De fait, un peuple se retrouve alors mis à l'index par une pensée unilatérale, via la marginalisation linguistique. La diglossie a profondément bouleversé le fonctionnement sociétal.

¹⁰³ *Pòrc salvatge*, Cantalansa, (2003), *Diccionari general occitan*, Edicions Cultura d'Òc, 1056 p.

¹⁰⁴ On est ici dans l'ordre plutôt de l'*interférence* que de l'emprunt ou du calque : « Un sujet bilingue utilise dans la langue cible [le français] un trait lexical caractéristique d'une autre langue [ici l'occitan] ». Dictionnaire de linguistique Dubois.

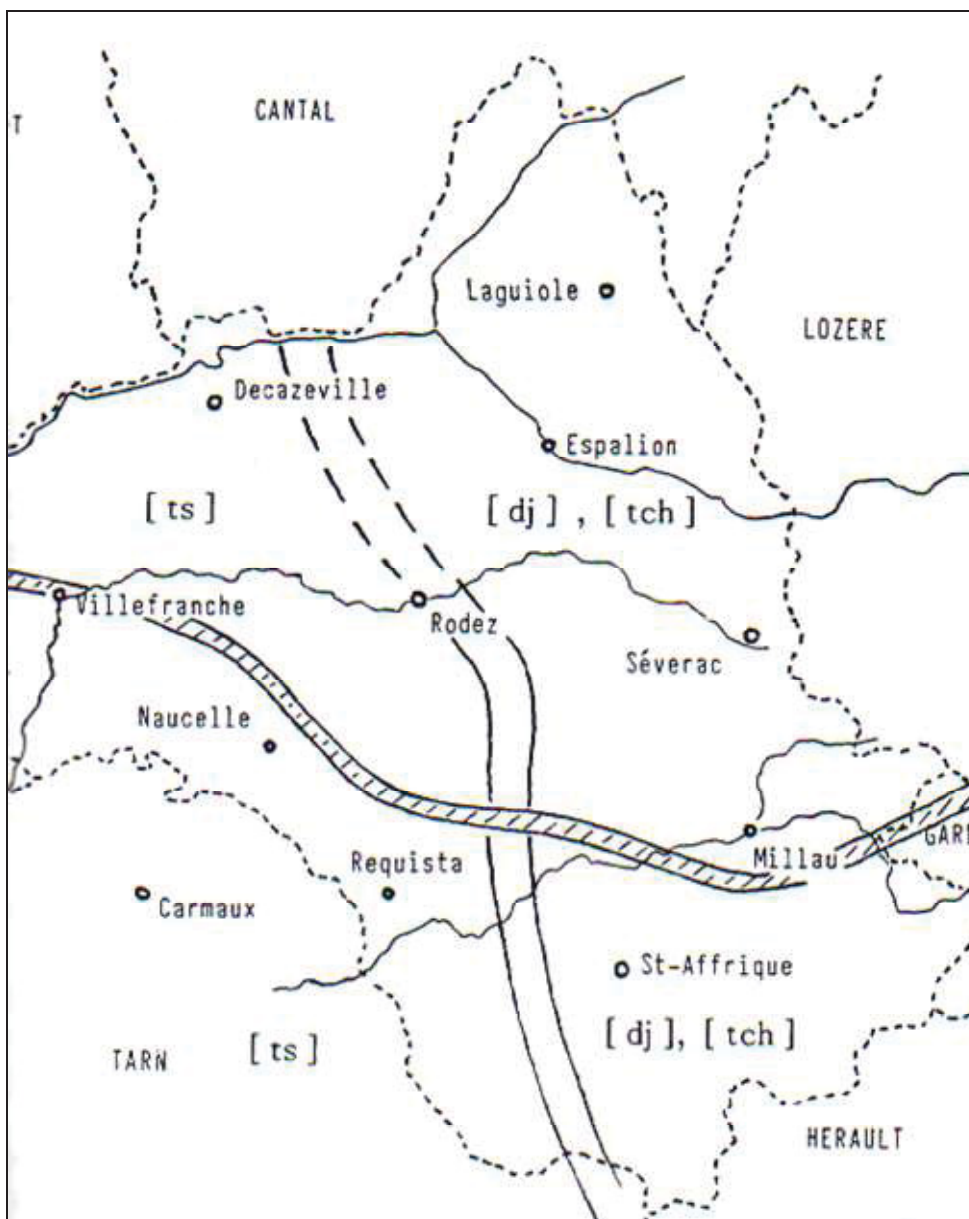
La limite géographique de cette différenciation linguistique (isoglosse) pour le terme en question, se localise sur le terroir de Polissal, situé entre Villecomtal et Lunel. Ce village illustre un clivage soulignant une variation isoglossique lexicale significative (l'isoglosse peut être phonétique, lexical, morphologique ou syntaxique).

L'« isoglosse » se définit comme une chaîne d'unités démarcatives entre deux dialectes adjacents en synchronie et, par analogie, en chaînes d'unités démarcatives entre deux états d'une même langue continus en diachronie (Banniard, 1997), *op. cit.*

Globalement, une ligne isoglossique majeure structure le parler occitan du nord de l'Aveyron. Elle est orientée nord-sud et sépare les formes en [ts] de l'ouest des formes en [dj] et [tch] de l'est.

Mais au-delà de ces nuances, les apports de la langue française sont de plus en plus importants. Les nuances locales s'estompent également dans la langue apprise par les écoles (option occitan, classes bilingues) et par la presse (feuillets hebdomadaires du dimanche en langue occitane dans le journal *Centre Presse*, par exemple), en particulier à cause de l'effort de normalisation qui s'est opéré dans le département (production littéraire), dès 1940, par Henri Mouly, notamment avec le *Grelh Roergàs* (association pour la promotion de la langue et de la culture occitane).

Carte : Localisation des variations de l'occitan en Aveyron



Sources : Laux, *in* Collectif (1998 : 191)

Les linguistes nous livrent des clés de lecture de quelques variations des parlers des locuteurs occitans du Rouergue.

Les nuances linguistiques expliquent peut être un certain confinement historique mettant en avant les particularités actuelles. Toutefois, il faut bien se garder de croire à un excès de cloisonnement dont l'isoglosse nous apporterait une preuve territoriale.

Il s'agit davantage de particularismes qui n'empêchent en aucune manière un grand brassage culturel. Celui-ci a été possible par l'exercice d'une parole libre et imaginative où aucune académie n'est venue faire taire les évolutions.

2.1.8. L'époque de l'oubli de la culture occitane et de la reconstruction culturelle

S'il est vrai que des pôles de changements culturels sont apparus dans les années 1930, ceux-ci se localisent dans les petites villes et dans le Bassin houiller, notamment à cause des idées progressistes liées à l'arrivée de populations exogènes¹⁰⁵ en vue de l'exploitation minière (Decazeville-Aubin) et aux secteurs de transformation que cela a impliqué.

Par contre, les ruraux aveyronnais ont pris en rebond certaines ouvertures culturelles d'une manière accentuée durant les années 1960. Avec une attitude zélée, l'adoption de la télévision a été rapide malgré l'isolement des campagnes. Béteille (*in* Collectif 1999 : 20)¹⁰⁶ nous rappelle que dans les zones reculées (les boraldes par exemple de la vallée du Lot), les populations demandent aux représentants politiques locaux « de faire disparaître les 'zones d'ombre' hertziennes ».

De cette période des années 70, il se dégage presque une certaine frénésie de recherche culturelle. La jeunesse semble vouloir rattraper le temps perdu avec une culture occitane en désuétude, symbolisée par la génération précédente impliquant un vide culturel jugé assourdissant. L'offre culturelle télévisuelle, d'obédience française, fait oublier tout un pan de la culture locale, notamment à cause de la fin de l'usage de l'occitan, langue totalement absente des programmes du service public.

Il faut rappeler ici que le corps enseignant tant public que privé¹⁰⁷, a fait sienne la lutte contre les « patois ». Rares sont les instituteurs qui ont cru bon de seulement tolérer l'usage du « patois » dans les cours de récréation. La quasi généralisation du « signal », punition infligée aux enfants usant de la langue occitane et basée sur l'auto dénonciation, s'est prolongée durant les années 1950¹⁰⁸. Certains chanteurs engagés à l'image de Bernard Molinié (1975,

¹⁰⁵ D'abord une immigration polonaise de 1880 à 1925 principalement, puis italienne, ensuite espagnole pendant la guerre civile (1936-1939) et enfin magrébine.

¹⁰⁶ *Op. cit.*

¹⁰⁷ « Durenca, lo 22 de julhet 1948... Dins la escòlas liuras lo 'signal' existís encara » (Boudou, 1996 : 107). Traduction : « Durenque, le 22 juillet 1948... Dans les écoles privées, le « signal » existe encore. ».

¹⁰⁸ « *Dis... Tu te rappelles* [observation datant du début des années 60 à l'École communale de Sénèrgues] *quand on oubliait de parler français en récréation... Ah, le maître était malin. Il nous demandait qu'on se dénonce nous-*

voir annexe 6.1.2) ou encore Claude Marti lors des rencontres sur le Larzac (1974, 1977), soulignent cette répression culturelle à l'égard de l'occitan.

Le milieu rural a vu arriver des vagues successives de populations voulant résider « au pays ». Certains soulignent qu'il s'agit d'une réappropriation par l'urbain des campagnes. Au long de cette réappropriation, il a été largement fait appel aux traces culturelles occitanes. On est toujours frappé par la présence d'outils agraires (charrues, brouettes, herses ou encore charrettes à bœufs) en décoration dans les lotissements récents. De même, les intérieurs de maisons anciennes ont été remis au goût du jour, tel le traditionnel coin de cheminée (*cantou*) et ses équipements correspondants. Les charpentes et vieilles pierres n'ont pas été en reste.

La patrimonialisation du territoire a été considérée comme une urgence politique par un grand nombre de collectivités.

2.1.9. L'émergence de l'espace occitan : une culture ou une civilisation ?

L'activité culturelle et les évolutions linguistiques soulignent un constat contemporain flagrant : la culture rouergate donc occitane et par là même l'Occitanie agonise. Nous semblons vivre les derniers soubresauts d'une culture qui s'est érigée en véritable civilisation dans le fameux « arc latin » bien souvent évoqué entre autre, par Braudel¹⁰⁹.

Lorsque l'on évoque la culture occitane, chacun selon son humeur, s'attriste ou se complait à évoquer une disparition progressive de ce résiduel archaïque. Toutefois, certains auteurs tentent de poser la question de sa permanence historique. Il est vrai que ce berceau de civilisation représente actuellement environ dix millions d'individus, toutefois bien silencieux. Avec sûrement un à deux millions de locuteurs, les occitans représenteraient donc un groupe social numériquement significatif de l'Europe et porteurs d'une connaissance civilisatrice.

La France a notoirement phagocyté l'ancienne civilisation et s'est tournée, largement par mimétisme, vers un « ordre culturel » mondial, même si l'on affirme haut et fort maintenant une spécificité culturelle francophone. L'originalité et les richesses de sa diversité culturelle

même. C'est ce qui me gênait le plus, moi un enfant d'une petite ferme où nous ne parlions pas un mot de français à la maison. Toi encore, tu étais d'une grosse ferme. Vous parliez français à table non ? (source : entretien R. C., 2005).

territoriale n'ont pas inspiré l'État et le peuple français dans son ensemble, bien au contraire, comme nous le verrons par la suite.

Castela (1999)¹¹⁰ considère quatre composantes d'une civilisation : le milieu naturel, le groupe humain, le milieu humanisé et les activités économiques. Le parcours dans un temps historique suffisamment long s'impose pour prétendre basculer d'une culture vers une civilisation.

Comme nous l'avons vu précédemment, la civilisation occitane, née autour du IX^e ou X^e siècle, est l'héritière d'une antiquité complexe. Le passage d'une culture donnée à une véritable civilisation reste donc le fruit d'une trajectoire historique, même si elle subit à un moment privilégié une véritable synthèse fondatrice.

La civilisation représente ainsi donc un état de développement culturel et technique d'un groupe donné occupant un territoire. Elle résulte de diverses influences d'ordre social, économique et politique sur le terreau d'une culture en progressive différenciation. La civilisation matérielle et idéelle détermine en soi un niveau de culture. L'enrichissement des savoirs et des connaissances populaires ainsi que leur assimilation par le groupe social constituent les signes culturels forts, tantôt en construction, tantôt en régression, tel un « organisme social en pulsation ». Les facteurs externes, c'est-à-dire le côtoiement des cultures collatérales, jouent à ce titre un rôle fondamental. Cette proximité culturelle provoque des influences réciproques, impliquant des changements variés, tant inhibiteurs que créateurs.

La langue, en tant qu'outil de communication du groupe, matérialise et illustre le sentiment identitaire commun qui est perçu sur le territoire portant la culture en évolution. Les extrêmes culturels jouent un rôle fondamental dans la géographie de l'entre deux (importance de la généralisation des emprunts linguistiques, par exemple, mais aussi des coutumes gastronomiques, de la forme des outils, etc.). La recherche des racines culturelles apparaît bien comme un besoin fondamental des peuples.

¹⁰⁹ Entre autres son ouvrage *Les mémoires de la Méditerranée...*, (Braudel, 1999). Fernand Braudel, (1999), *Les mémoires de la Méditerranée, Préhistoire et Antiquité*, Paris, France Loisirs, 399 p.

¹¹⁰ *Op. cit.*

Mais il est vrai que l'Occitanie n'est pas un territoire culturel au sens géopolitique. En effet, cet ensemble n'a jamais été un territoire politiquement unifié, avec des limites claires. Il est toujours délicat de définir un territoire occitan. De ce fait, il est plus juste de parler d'espace occitan.

L'Occitanie reste donc un concept à consonance militante et résolument moderne. À juste titre, Castela (1999) souligne que le concept occitan n'est pas issu du peuple, il est en effet véhiculé par les militants pour pallier aux directives de l'État, et en particulier aux insuffisances de l'École, mais peut-être mal interprété par ignorance de sa complexité.

Face à cette réalité, il ne peut toutefois être réduit qu'aux notions de « sous culture »¹¹¹ ou de « culture régionale », tant son influence s'observe sur au moins trois pays à des degrés certes divers (Italie, Espagne et France). De plus, la culture régionale impliquerait une classification hiérarchique intellectuellement inacceptable pour une des civilisations de référence de l'histoire médiévale européenne.

¹¹¹ La hiérarchie entre les cultures et l'hypothèse d'existence de sous cultures dans l'espace territorial français reste le discours officiel enseigné. Le Centre national d'enseignement à distance mentionne au programme des classes de terminale en Sciences Économiques et Sociales (CNED, 2010 : 257) le constat suivant : « On peut donc distinguer des sous cultures en fonction de plusieurs critères, au niveau de l'espace territorial : culture bretonne, basque, corse... » [...]. L'occitan n'est même pas cité !

2.1.10. Essai de synthèse chronologique

L'établissement du climat actuel en Rouergue se stabilise (Enjalbert et *al*, 2001 : 495)¹¹² vers 8.250 ans avant J.-C. et permet l'arrivée des premiers pasteurs cultivateurs vers 3.550 ans avant J.-C. Progressivement, par l'anthropisation débutant au néolithique, les paysages se transforment, au gré des techniques de mises en valeur des ressources naturelles et des découvertes. Les savoir-faire des « gens ordinaires » se développent et se différencient des savoirs de l'élite des dirigeants.

À travers le prisme du temps, la culture s'accumule dans les périodes stables d'expansion sociale et politique. Elle s'imprègne durablement à l'image de l'époque latine dans les créations humaines. Ces accumulations culturelles sont massives et structurées. Lors de ces périodes privilégiées, l'artisanat d'art s'épanouit. Les artistes s'expriment souvent dans le classicisme car la fierté d'un corps social fortifié demande une sublimation du beau. Ceux-ci répondent à des commandes d'œuvres correspondants aux référentiels des dirigeants.

Les étapes de déclin (latin parlé tardif) provoquent un émiettement de pans entiers de culture. D'abord la langue subit une transformation extraordinaire au point où la diglossie perturbe les relations ordinaires. Progressivement une langue cède la place à une autre.

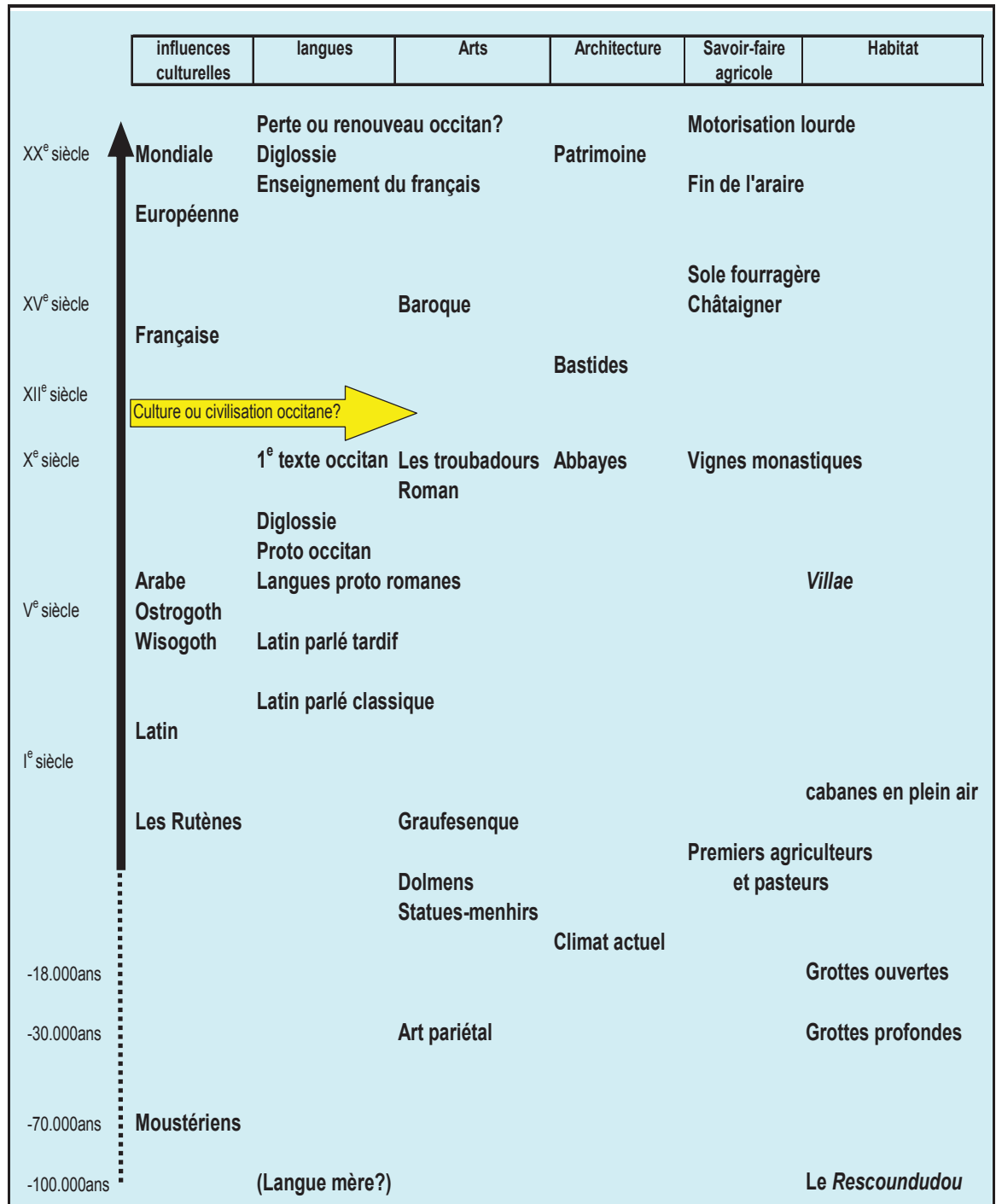
Mais paradoxalement ces périodes correspondent à un nouveau brassage culturel (période Wisigothe, puis Arabe, par exemple). De nouvelles compositions culturelles voient le jour. L'architecture se nourrit de nouvelles techniques. Les rapports de pouvoirs entre le politique et le religieux basculent alors vers ce dernier. La culture se trouve dirigée vers le sacré.

Puis la culture occitane va subir une répression hégémonique sur plusieurs siècles au point où sa disparition est posée à l'époque contemporaine. Un mouvement occitaniste pluriel va naître de cette situation de domination et d'aliénation de toute une civilisation millénaire.

Ces flux et reflux de culture s'associent donc à un processus historique. La culture d'aujourd'hui, tel un palimpseste, représente une accumulation de traces culturelles.

¹¹² Henri Enjalbert et *al*, (2001), *Histoire du Rouergue*, Toulouse, Éditions Privat, 498 p.

Frise : Grands faits culturels dans la préhistoire et l'histoire rouergate



2.2. Mutations socio anthropologiques au XX^e siècle

2.2.1. Remise en cause de la culture : de la ferme autarcique au village autonome

Au travers d'au moins deux de ses romans¹¹³, Boudou a méthodiquement décrit les fermes (*las bòrias*) dont la structure de production et le fonctionnement familial restaient profondément autarciques :

Boudou souligne que seul le sel manquait à la ferme... « Qué ne tiravan pas de la nòstra bòria, los ancians ? Lo pan e lo vin, la carn e lo lach, lo vestit tanben de lana e de camba... Ne tiravan pro per menar lo demai sus la fièira per tornar portar d'argent. D'argent ne caliá per crompar la sal. La sola sal que nos mancava per nos noirir. » (Boudou, 1993 : 168). Traduction : « Que ne tiraient-ils pas de notre ferme, les anciens : le pain, la viande et le lait, le vêtement aussi de laine ou de chanvre... Ils en tiraient assez pour mener le surplus à la foire et en rapporter de l'argent. De l'argent, il en fallait pour acheter le sel. Le sel, qui seul nous faisait défaut pour notre nourriture. » Jean Boudou, (1993), *op. cit.*

Une certaine fierté d'être indépendant se dégage nettement dans la parole des anciens¹¹⁴. La ferme apparaît bien comme l'élément de base d'un tout culturel, à l'image de la cour de la ferme de Catoïe, assimilée à l'île de Robinson Crusoé (Boudou, 1993 : 39-42).

« Lo portal barrat, jos la passada, aquò servissiá de cobèrt. I se podiá daissar un carri a l'abric. La tina èra al canton, sus man esquèrra al ras de la pòrta de la botiga del vin. Sus man drecha se dobrissiá la pòrta d'un estable de pòrcs. Puèi veniá la cort, ensarrada entre l'ostal e l'estable-fenial e las autras bastissas e las parets nautas que l'enrodavan de pertot. Sus man esquèrra, lo fornial e lo forn del pan, lo femorièr jos una trelha, l'escalièr e lo cledon per anar a l'òrt. Sus man drecha, l'alapens del fòraiguèira amb un

¹¹³ *La Grava sul Camin* (1956) Jean Boudou, *Les Cailloux du chemin*, Rodez, Éditions du Rouergue, [1^e parution : 1956], 1988, 248 p. et *Lo Libre de Catoïa* (1966). Jean Boudou, (1993), *Le Livre de Catoïe*, Rodez, Éditions du Rouergue, [1^e parution : 1966], 258 p.

¹¹⁴ *Solament sal e cafè mancavan davant* : Seulement sel et café nous manquaient avant (évocation relevée en famille : C. M. G. vers 1980). Dans certaines petites fermes, l'orge était encore torréfiée durant la décennie 1960-70, en vue de l'allonger avec le café, considéré comme une denrée rare.

autre estable de pòrcs dejòs, lo fornet per far còire las bolidas del bestial. Una outra passada traucava la fenial-estable al canton del fornet. Un portal doble tanben la barrada que caliá dobrir per anar al sòl, darrièr... Lo potz èra al ras del portal de l'estable de las vacas. L'aiga se tirava per una pompa de cadenan, e rajava per una canal de fust dins un abeurador de pèira. Donc, estables e botigas, o la passada tenián tot l'enbàs de l'ostal. Caliá montar denaut per un escalier de lausas gròssas. Sul balat, doas pòrtas : la de l'aiguièira, la de l'ostal » (Boudou, 1993 : 27-28), *op. cit.*

Traduction : « Le portail fermé, le passage servait de remise. On pouvait y laisser une charrette à l'abri. La cuve à vin était au coin gauche, près de la porte du cellier. À droite, s'ouvrait la porte d'une étable à cochons. Puis venait la cour, enserrée entre l'habitation, l'étable-grange, les autres bâtisses et les autres murailles qui l'enfermaient complètement : à gauche le fournil et le four à pain, le fumier sous une treille, l'escalier et le portillon pour aller au jardin. À droite l'appentis de la souillarde, au-dessus d'une autre étable à cochons et du fourneau pour faire cuire les bouillies du bétail. Un autre passage trouait la grange, au coin de ce fourneau. Un portail double le fermait aussi ; il fallait l'ouvrir pour aller sur l'aire, derrière... Le puits était au ras du portail de l'étable des vaches. On tirait l'eau par une pompe à chapelet, et elle s'écoulait par un chéneau de bois dans un abreuvoir de pierre... Donc, étables et caves, ou le passage, occupaient tout le rez-de-chaussée de la maison. On montait à l'étage par un escalier de grosses dalles. Sur le balcon, deux portes : celle de la souillarde, celle de la maison. »

Il s'agit bien d'un ensemble cohérent, hérité du cumul des savoirs et savoir-faire des générations précédentes. L'élément linguistique spécifique s'enroule à l'outil et au geste qui s'en suit, à l'unisson d'une culture délibérément ancestrale.

Les scènes de Rouquier dans son *Farrebique* (1946) soulignent, au travers du rythme des saisons qui s'écoulent, les étapes de labeur pour accéder à cette autonomie (premiers semis, fabrication du pain, par exemple) et à la reproduction de la ferme (importance des stocks de fourrage, du grain ou du bois de chauffe pour l'hiver). Tout est également présenté dans la cohérence d'un ensemble hérité (scène de l'arrangement de famille), d'apparence immuable.

À l'échelle de la paroisse (ou du village), le corps social véhicule également cette cohérence avec l'artisan qui concrétise une symbiose, voire un prolongement nécessaire des fermes au

travers des fonctions aussi importantes que celles des charrons, des forgerons, des maçons, etc.

L'éclatement progressif de la grande famille rouergate en deux ménages distincts : celui des vieux et celui des jeunes, va faire voler en éclat cette cohérence séculaire de l'*ostal vièlh* (la maison vieille). Il est notoire de souligner que l'aspiration croissante des femmes¹¹⁵ à un certain confort domestique va rendre l'*ostal* vite inadapté, car positionné en totale rupture par rapport à tout ce qui représente le modernisme et les éléments de culture, importés de la ville.

Cette partielle autarcie de la ferme familiale a régressé avec l'arrivée de la motorisation agricole et de la modernisation domestique des campagnes (eau courante, électricité, équipements électroménagers, télévision et téléphone pour ne citer que les plus importants). Le besoin d'argent a été nettement accentué car le rapport marchand et l'endettement sont devenus bien plus fréquent que par le passé.

Le consumérisme a donc guidé la stratégie des ménages des fermes qui avaient la possibilité de s'agrandir pour accéder à la modernité. En lieu et place des différentes spéculations complémentaires dans un cadre de polyculture et d'élevage diversifié, se sont mis en place des productions demandées par le marché. Les fermes se sont différenciées en production de lait, de viande, d'espèces animales... L'analyse du recours à des produits achetés dans le mode alimentaire est significative à ce sujet. La ferme autarcique cède progressivement la place à une exploitation agricole, achetant l'essentiel de ses produits alimentaires en dehors de l'espace familial¹¹⁶. Sur la ferme familiale, le recours à des achats de produits domestiques se situe dans la chronologie suivante : arrêt de la panification familiale et achat de pain (1955), arrêt de la traite journalière d'une vache (1965), arrêt de la vigne pour la consommation

¹¹⁵ En 1963, Boudou souligne « que las filhas partigan primièiras perque las filhas tojorn son mai estadas dins lo vent. E los enfants que comprenon pas seràn celibataris. Òc, comença ja la 'stade celibataire' que nos parlavan l'an passat en Corresa » (Boudou, 1996 : 188), op. cit. Traduction : « [...] que les filles partent les premières car elles sont toujours en avance. Et les enfants qui ne comprennent pas seront célibataires. Oui, 'le stade des célibataires' qui nous ont parlé l'an passé en Corrèze, commence déjà. ».

¹¹⁶ Bien sûr, il y a des nuances qui mériteraient d'ailleurs des analyses poussées, toutefois la tendance lourde est là. Certains produits issus du jardinage, de l'élevage du cochon ou du petit élevage, peuvent être considérés comme des indicateurs fiables de mutations culturelles.

familiale (1974), arrêt du tricotage des chaussettes et de l'usage de la laine de brebis (1970) ou le recours à des pantalons d'étoffe (1980), diminution du potager familial et achats de plats surgelés (1990), arrêt de l'abattage annuel du cochon et des canards gras (1995) et de l'élevage de volaille (1998), arrêt du tricotage familial (2000)... Concernant le savoir-faire de transformation (culture gastronomique), un exemple des savoirs procéduraux a été relevé en entretien et détaillé pour le cochon en annexe 6.3.1., et pour le canard en annexe 6.3.2.).

Photo : Le jour du cochon, cliché Jean-Pierre Devais



En quarante ans, l'autarcie domestique a cédé la place au recours quasi exclusif à l'économie marchande, activée plus ou moins localement. Dans la tradition rouergate où la gastronomie a une place prépondérante, ce fait social est fondamental dans l'évolution culturelle.

Ce changement s'est largement inscrit dans la langue et la culture française, ne serait ce que par la lecture des modes d'emploi des produits achetés. Le français est devenu le passage obligé pour accéder à ce changement qui, rappelons-le, a largement soulagé la pénibilité et l'emploi du temps des ruraux. Le changement a donc véhiculé des références culturelles nouvelles qui ont profondément bouleversé l'organisation sociale de la famille, mais également celle de chaque village aveyronnais.

2.2.2. Evolution dans les alliances matrimoniales

Une rapide analyse diachronique de la parenté au niveau d'une commune sur le siècle donne une certaine lecture des relations sociales instituées et recherchées. Ces relations se basent en particulier sur la pratique d'alliances matrimoniales préférentielles se déroulant dans l'aire relationnelle connue. Il s'agissait généralement de la famille élargie avec, assez souvent, des

petits cousins éloignés. Ces ajustements d'alliance font penser aux mariages arrangés¹¹⁷, tant l'économique peut paraître présent dans les termes de l'échange entre les deux familles¹¹⁸. L'arrangement des alliances matrimoniales, et notamment les conditions financières et foncières qui en découlent, se déroulaient exclusivement entre les aînés des deux familles concernées¹¹⁹. Boudou (1988) nous livre à ce sujet, un passage dans un de ces romans :

« Quora un, quora l'autre, Gaubèrt e la Gaubèrta me bufan dins las aurelhas : 'Tira ! torna aici un autre dimenge, la te farem conèisser aquela mestressa, e ne seràs content ! [...] Los parents de la filha son al fial de tot. Mas per qu'ela se trache pas de res, farem mina de tombar en pana davant lo lor portal [...] aqueste ser, prèstes serem a signar lo contracte. [...] Parlam vacas, buòus, pluèja e polit temps. Se vòli, vendrai aici per gendre. Las reparacions son nòvas o pauc se'n manca. Las tèrras son bonas. Cristiana es sola de familha. [...] Alara ! disi... De qu'es aquel trabalh aici ? Maridetz lo mond per fòrça ? [...] En amont, Gaubèrt e lo paire parlan notaris e contracte en tustant sus la taula. » (Boudou, 1988 : 140-150), *op. cit.* :

Traduction : « À tour de rôle, Gaubert et sa femme me soufflent à l'oreille : 'Ecoute, reviens ici un autre dimanche : nous te la présenterons, cette future, et tu ne la regretteras pas !' [...] 'Les parents de la fille sont au courant. Mais pour qu'elle ne se doute de rien, nous ferons semblant de tomber en panne devant le portail. [...] ce soir nous serons prêt à signer le contrat.' [...] Nous parlons vaches, bœufs, pluie et beau temps. [...] 'Si je suis d'accord, je viendrai ici comme gendre. Les bâtiments sont à peu près neufs. Les terres sont bonnes. Christiane est fille unique. [...] Alors ! dis-je... Quel est ce travail, ici ? On marie les gens par force ?' [...] Là-haut, Gaubert et le père parlent notaires et contrats en frappant du point sur la table. »

¹¹⁷ Il s'agit de mariages endogamiques, au-delà de la simple famille élargie, mais toujours dans le même groupe social. Il est motivé par une fonction économique (regroupement foncier dans notre cas).

¹¹⁸ En référence à la théorie de l'échange de femmes, développée par Lévi-Strauss (1967). Claude Lévi-Strauss, (1967), *Les structures élémentaires de la parenté*, Paris, PUF [1^e parution : 1949], La Haye-Paris, Mouton et C^{ie}.

¹¹⁹ Cette obsession d'acquisition foncière fait, bien sûr, penser au roman d'Émile Zola, *La Terre* et plus tard aux analyses de Bourdieu dans le pays Béarnais *Le bal des célibataires...* (Bourdieu, 2002). Pierre Bourdieu, (2002), *Le bal des célibataires, crise de la société paysanne en Béarn*, Paris, Éditions du Seuil, 266 p.

Les cadets sociaux ne participaient pas aux différentes discussions préliminaires. Il pouvait y avoir recours au curé, voire au *pagès*¹²⁰. Parfois, les alliances servaient également à effacer des différends historiques entre deux familles autour du foncier. Lorsque les relations humaines n'arrivaient pas à une concorde, même après plusieurs générations, le seul recours consistait à régler par l'alliance matrimoniale le désaccord ancestral.

L'analyse diachronique dans la commune de Sénergues souligne que le cercle de recherche du (de la) futur(e) conjoint(e) s'élargit au fur et à mesure que le siècle se déroule. De la seule paroisse confinée, les alliances s'élargissent progressivement à l'aire communale, puis à l'entité cantonale au milieu du siècle pour progressivement s'ouvrir vers d'autres horizons. Le fait culturel reste largement tributaire de l'ampleur de l'évolution de ce brassage matrimonial qui s'exerce dans les campagnes¹²¹.

Par ailleurs, on note un conservatisme de mœurs dans les familles aveyronnaises. Le taux de naissances hors mariage dans l'ensemble de « l'Aveyron a atteint seulement les trois cinquièmes de celui de Midi-Pyrénées » (Collectif, 1999 : 205).

Dans cette recherche d'alliance, la famille élargie demeure une valeur sûre car elle permet souvent de concrétiser la quête de nouvelles acquisitions foncières, au même titre que les achats ou les prises de baux. En effet, avec la mécanisation, la structure agraire héritée s'est rapidement révélée inadaptée, voire désuète. La forme et la taille du parcellaire ont exigé en moins d'une génération un remembrement de nombreuses fermes. L'*ager*, terre labourée au brabant au lieu de l'araire, les prairies (le *saltus*) pouvant être fauchées avec une unité

¹²⁰ Bêteille (*in* Collectif 1999 : 75) en fait une classe à part dans la typologie du monde agricole du début du XX^e siècle. Le premier niveau de possession foncière est constitué par les « pagès ». Il s'agit de 7 à 8.000 propriétaires de fermes allant de 40 à 100 ou 150 hectares. Ils appartiennent au milieu paysan car ils travaillent de leurs mains, mais ils s'en distinguent par leur capacité à réunir l'argent nécessaire destiné à acheter les nouvelles machines qu'exige la motorisation, Collectif, (1999), *op. cit.*

¹²¹ Symbolique du pain noir issu du seigle du Ségala et de celui, blanc, du froment de l'Albigeois exigé par la prétendante avant de venir se donner en mariage à un jeune du Ségala ; celui-ci se trouve ainsi obligé de chauler abondamment les terres acides.... Cette symbolique est soulignée par Ginestet chez Boudou, dans *Lo Pan de froment* (Ginestet, 1997 : 40). Joëlle Ginestet, (1997), *Jean Boudou, La force d'aimer*, Wien, Éditions Praesens, Section de l'Association d'Études Occitanes Naucelle – Section des Amis de Jean Boudou, 169 p.

motorisée sont devenues fondamentales dans le foncier d'une exploitation moderne. Ces surfaces ont primé au profit des jardins clos (*l'hortus*) et bien sûr de la forêt (*la silva*). La quête des surfaces mécanisables a été une obsession existentielle des chefs d'exploitation depuis bientôt cinquante ans.

Dans les films de Rouquier (*Farrebique*, 1946, puis *Biquefarre*, 1985), l'aîné, qui a repris les terres du père, témoigne sous forme d'un murmure en occitan devant le caveau familial, de son efficacité dans l'accaparement progressif du foncier durant la génération qu'il a assumé¹²².

C'est donc bien la ferme qui est mise en avant et non l'individu ou même le groupe. On a donc affaire à un système patrilinéaire, patrilocal de préférence et gérontocratique¹²³ et où le foncier demeure la valeur suprême. Ce système de parenté, certainement efficace pour la conservation d'un patrimoine foncier ou encore d'un savoir-faire spécifique, devient inadapté face à l'irruption d'une culture française porteuse d'autres référentiels sociaux, arrivant via la télévision en particulier.

¹²² Face à la tombe du papé, Roch se souvient d'une phrase de son père : « J'avais trente ans quand j'ai fait la grange, tu en as trente et tu ne fais rien ! ». Des larmes coulent sur le visage de Roch et en voix off : « L'aï fach papa, l'aï fach ! » puis Roch toujours soutenu par Henry sort du cimetière. Il parlait de l'accroissement des surfaces agricoles autant que des bâtiments d'élevage. Allusion relevée également par Auzel (1993). Dominique Auzel, (1993), *Georges Rouquier. Cineaste, Poète et Paysan*, La Primaube, Éditions du Rouergue, 317 p.

¹²³ Dans *Farrebique*, le papé reste le chef de famille ; même si l'aîné a déjà bien plus que la quarantaine. Tant que l'arrangement de famille n'est pas fait, l'autorité gérontocratique s'affirme car située au-dessus de tout, même face à celle de la force de travail...

2.2.3. La rupture entre les générations, mise en évidence d'un clivage culturel

Très vite avec la révolution agraire, un clivage inter générationnel s'est instauré. Dans la ferme, cet éclatement social s'est traduit par la construction de la maison neuve pour la jeune génération. Celle-ci s'est faite généralement en parallèle avec celle de la construction de l'étable (stabulation libre, hangar de plein pied...). Ce qui peut paraître pour certains comme un simple investissement d'adaptation renferme en fait un terreau à la déculturation. Avec l'irruption du modernisme, la maison vieille focalisant une vie en commun, a été réservée aux anciens. Le clivage culturel reste dramatiquement perceptible par la génération de ceux nés dans l'entre-deux-guerres. Boudou, né en 1920, souligne dans une de ses lettres à Mouly datée du 29 février en 1948 à Durenque :

« Dins vint ans, dins cap de vilatge cap de jovent la parlarà pas. E de qué podèm far sens lo pòble ? Nos caldriá èsser pertot, suls jornals , a la ràdio... » (Boudou, 1986 : 105)¹²⁴. Traduction : « Dans vingt ans, dans aucun des villages, aucun jeune ne la parlera. Que pouvons-nous faire sans le peuple ? Il nous faudrait être présent partout, sur les journaux, à la radio... ».

La solidarité entre les générations, la pratique de la langue occitane et beaucoup de savoir-faire diversifiés, accumulés patiemment au fil de l'histoire rouergate se sont progressivement émoussés.

2.2.4. L'exode rural et l'essaimage de culture

En analysant les courbes démographiques humaines, l'exode rural s'est accru à partir de 1850¹²⁵. Son accroissement a été particulièrement rapide tant la situation économique était intenable pour de nombreux fils de petits paysans, sans perspective foncière tangible. En seulement cinquante ans, pas moins de cent mille aveyronnais sont partis du département vers, pour l'essentiel d'entre eux, les grandes villes, dont Paris au premier chef.

¹²⁴ *Op. cit.*

¹²⁵ Béteille (1978), Roger Béteille, (1978), *Rouergue terre d'exode*, Paris, Hachette et Béteille (1981). Roger Béteille, (1981), *La France du vide*, Paris, LITEC, 252 p.

Les migrations internationales ont été hautement symboliques mais elles se sont avérées relativement restreintes en termes d'importance numérique (Argentine¹²⁶, Amérique du Nord, etc.).

Ce transfert de population vers Paris a révélé quelque part l'existence d'un autre Aveyron. Abélès (1980)¹²⁷ a analysé cette population spécifique, celle des « Parisiens », particulièrement soudée. À la fois hiérarchie professionnelle¹²⁸ et fidélité à la terre natale ont soudé les saisonniers qui, peu à peu, sont devenus des migrants définitifs. Cette solidarité est encore vivace aujourd'hui, notamment autour des propriétaires immobiliers sur Paris¹²⁹. Le dynamisme et l'influence culturelle des associations de ressortissants se manifeste régulièrement, tant à Paris qu'au pays durant l'été.

L'exode rural a induit des changements démographiques majeurs en redistribuant les cartes de l'ensemble du département. Au début du XX^e siècle, les causses, et en particulier ceux de la zone d'étude (Comtal et de celui de Sébazac), représentaient les lieux des richesses agropastorales du nord du département, en complément des îlots viticoles (Marcillac, Entraygues, Le Fel). Certes, au fil des décennies, les communes caussenardes perdent de leur suprématie économique. Les grands domaines connaissent peu à peu des difficultés, parfois la faillite. Ils n'emploient plus une abondante main d'œuvre de journaliers. En effet, ces domaines sont pénalisés par la stagnation des rendements céréaliers, comparativement aux autres régions céréalières et par l'augmentation régulière du prix de leur main d'œuvre.

L'histoire agraire s'était d'abord développée dans les vallées, souvent étroites, puis cette agriculture de subsistance a été marginalisée (d'où l'exode rural). Le développement agraire

¹²⁶ Voir l'annexe 6.2 pour les débuts de l'émigration groupée en Argentine (1884).

¹²⁷ Marc Abélès, (1980), *Rouergats de Paris. Pour une anthropologie au présent*, Paris, Ethnologie française, pp 10-13.

¹²⁸ Frotteurs de parquets, porteurs d'eau, ramoneurs, charbonniers, limonadiers, cochers, restaurateurs...

¹²⁹ Raphaël et sa conjointe au bar dans le XIII^e arrondissement (septembre 09) : « *Le proprio il nous a sorti cela : 'Oui, dans cette rue au XIII^e arrondissement, il y a trois immeubles appartenant à nous, enfin je veux dire des aveyronnais... Oh ! On ouvre bien la porte à quelques jeunes d'ailleurs, mais au compte goutte. On se comprend mieux entre nous. Et puis entre nous, il n'y a pas d'impayés, vous comprenez, cela compte...'* ». R. B. et sa conjointe : « *Cela a été difficile. Ils ne voulaient pas de nous au début. Certains parlent même du patois, enfin leur langue. Puis ils se reprennent quand on est là. C'est incroyable d'entendre ça en plein Paris* » (source : entretiens).

s'est déplacé davantage vers les plateaux suffisamment fertiles (les causses « riches »). Ces dernières décennies accordent à nouveau l'avantage à certaines hautes terres, en particulier avec le renouveau de l'Aubrac, celui du Lézou ou celui des parties vallonnées de Baraqueville.

Remarquons que dans cette évolution de l'exode rural, tous les hameaux du bassin de la Truyère, des boraldes ainsi que ceux du Viaur, ont connu de plein fouet le phénomène. La récente fonction résidentielle a, quelque peu, gommé ce constat mais beaucoup disent qu'il y a une « véritable différence entre 'résider' et 'habiter' »¹³⁰.

2.2.5. Implication de l'Église dans l'évolution sociale de la jeunesse

Le vent du changement a fait évoluer les positions de l'Église aveyronnaise. Des pratiques rigoristes, pourtant reproduites d'une manière systématique par les générations, ont été minimisées, ou ont évoluées à partir de la Grande Guerre¹³¹. Au cours du siècle, les comportements familiaux ont été bouleversés à propos des pratiques religieuses : baptêmes, mariages, enterrements et cultes des morts. Par exemple, nous notons nettement la perte de certaines pratiques liées aux rites mortuaires, alors que celles-ci sont des manifestations les plus tenaces qu'il y ait. On peut citer la veillée du mort pris en charge par les voisins ainsi que les messes du bout de l'an (*lo cap de l'an* en langue occitane) qui prolongeaient la présence du mort dans le monde des vivants¹³². Pour les rogations dans les fermes (champs, étables), ce

¹³⁰ Source : relevé de paroles à Bozouls en août 2009 lors d'un débat au Festival des sciences de la terre.

¹³¹ Même s'il faut nuancer. En effet, la pratique des vieux reste la norme, même vieillissante comme nous le soulignent Enjalbert et *al* : « Religion mêlée au travail : à l'extrémité du dernier sillon semé une croix est faite à l'aide de branchettes de coudrier. [...] Les contacts avec l'extérieur deviennent plus fréquents : ainsi le voyage de noces à Lourdes, réservé autrefois aux couples aisés, se démocratise. Les derniers mendiants et leurs prières disparaissent dans les années trente. Mais, face à ces quelques changements, le traditionalisme n'en demeure pas moins la règle jusque vers 1965-1970. Les bénédictions de la Saint Roch se font toujours, de même que les processions de la Saint Marc ou les Rogations. Chaque parcelle reçoit chaque année de l'eau bénite » (Enjalbert et *al*, 2001 : 411 & 416) *op. cit.*

¹³² « Les formes les plus anciennes de la religion faisaient apparaître une attention particulière portée au destin de chaque homme après la mort. Qu'il s'agisse du culte des ancêtres représentés par des poteries dans des sociétés traditionnelles d'Afrique centrale [...] ou 'des messes de bout de l'an' dans les

sont les paroisses les plus reculées dans les boraldes qui ont supprimé les dernières ces pratiques¹³³ vers 1980 :

« À Montarnal -comme à Noailbac et à Pruines-, la Saint-Roch... dans mon village, il y avait une chapelle qui autrefois était dédiée à Saint-Jacques. La chapelle du château, parce qu'il y a un château féodal... C'était Saint-Jacques et c'est devenu Saint-Roch. Saint-Roch est un saint occitan, parce qu'il vivait à Montpellier. Il était vénéré pour le soin, parce qu'il aurait été soigné d'une plaie au genou par un chien, qui le léchait, et à qui il portait le pain tous les jours... J'ai connu, jusqu'à il y a pas très longtemps, ce que j'appelais du folklore moi, le jour du 16 août, même un jour de semaine, il y avait un pèlerinage qui descendait du plateau, même à pied. Les maisons invitaient les gens qui venaient de loin, surtout avant l'arrivée des voitures, il y avait une hospitalité... Et on chantait les rogations en faisant le tour des jardins, et le curé passait dans chaque étable pour bénir les animaux, surtout les vaches et les chèvres. À la fin j'ai connu les derniers moments où ça s'est fait, on amenait le troupeau de chèvres sur la place de l'église et on les bénissait. [...] il y a même des photos dans le livre « Al canton » en 75-78, par là jusqu'en 1980. L'avant dernier curé a supprimé ça, parce qu'il disait... »
(source : entretien 2010, J. G.)

De même, les rapports de l'autorité religieuse de l'Évêché avec le pouvoir politique ont été variables selon le positionnement choisi. Ils ont témoigné d'une opposition brutale, notamment lors des Inventaires. En d'autres temps sombres, l'Église a plus ou moins tacitement approuvé, voire s'est même compromis par exemple sous Vichy, avec le pouvoir politique officiel. Globalement, l'évolution sur le siècle met en avant une certaine affirmation d'indépendance vis-à-vis du pouvoir politique. Toutefois, l'Église et la Droite aveyronnaise se retrouvent sur un combat privilégié des deux acteurs : celui de la défense de la religion catholique et, à travers elle, la défense de l'École libre. Cette complicité s'exprime encore très nettement durant le nouveau siècle débutant.

campagnes françaises [...] chaque homme paraissait avoir [...] un destin qui le conduisait au-delà du monde des vivants, tout en restant en liaison avec lui » (Chombart De Lauwe, 77-78), *op. cit.*

¹³³ Nous notons encore certaines manifestations de ce type, à l'exemple de la Saint-Bourrou à Marcillac. Pour les vingt ans du classement en AOC de l'appellation Marcillac, en 2010, l'évêque de Rodez est même venu bénir le bourgeon de vigne, accompagné des représentants élus du département !

Au milieu du siècle passé, un bouleversement notable dans la jeunesse se produit. Il est largement véhiculé au travers de l'action de la Jeunesse Agricole Catholique, appelée plutôt par son sigle, la JAC. Cette organisation, pilotée par des membres progressistes de l'Église va, à partir de 1946, s'affirmer comme une force de changement dans la vie rurale. Son apogée organisationnelle se situe après 1950. Les méthodes de la JAC se révèlent être d'une certaine nouveauté qui ne manque pas d'interpeller les campagnes aveyronnaises. Cette organisation s'adresse prioritairement aux jeunes, notamment des communes rurales, mais aussi à l'ensemble des agriculteurs. Par ce fait, elle se positionne ouvertement dans le conflit générationnel. La JAC centre son action autour de la formation et de l'émancipation de la jeunesse regroupée. La formation est pensée comme permanente et elle repose sur l'expérience et la valorisation du savoir-faire de chacun des membres. Elle promeut l'idée d'une formation horizontale d'individu à individu. En ce sens, elle rompt avec les clichés du système scolaire classique. Il s'agit davantage d'animation que d'acquisition de connaissances proprement dites.

Pour les membres, la JAC multiplie la tenue de séquences pédagogiques et de stages pratiques abordant des contenus techniques de différentes innovations. À l'intention de l'ensemble des ruraux, elle organise des journées à thèmes : la motorisation avec le tracteur, les labours et son rôle agronomique, les types d'élevage, etc. Parallèlement, l'action de vulgarisation de la JAC incite les jeunes à s'impliquer dans les syndicats ou dans la gestion des coopératives émergentes. Une pépinière de jeunes ruraux apparaît grâce aux Centres d'Études Techniques Agricoles (CETA) et aux Centres d'Études Techniques pour les Ménagères Agricoles (CETMA).

Des formations à caractère social sont également effectuées. On pense notamment aux Groupes de Vulgarisation pour les Ménagères Agricoles (GVMA). De jeunes femmes agricultrices réfléchissent aux conditions de travail. Elles s'informent des dernières innovations dans l'équipement domestique, reflet de la modernité en cours. Dans ce sens, elles adoptent de nouveaux services pratiques comme le lavage du linge en machine à domicile ou l'usage d'un réfrigérateur. L'ébauche du glissement du statut d'épouse vers celui d'agricultrice à part entière s'affirme.

Les méthodes développées prolongent l'influence de la JAC à travers d'autres mouvements catholiques. On peut citer le mouvement des Maisons Familiales Rurales (MFR), qui

permettent aux anciens jacistes, devenus des chefs d'exploitation, de conserver leur cohésion et de faire valoir leur métier.

Un des effets de cette dynamique rurale se traduit vers 1960 en terme politique. Certains militants se portent candidats aux postes de responsabilité des mutuelles de risque, des coopératives de production et de transformation, des syndicats et du Crédit agricole.

2.2.6. Dualités notoires et transformations sociales

Durant le XX^e siècle, la droite républicaine s'est organisée pour rester très souvent majoritaire afin de se maintenir au pouvoir. Elle ne s'est pas structurée en parti mais a davantage maintenu sa suprématie avec des réseaux de clientèles et d'influences, tissés autour de notables locaux tenant les mairies et dirigeant les conseils d'arrondissement. Ce sont souvent des médecins, des notaires, des juristes mais aussi de gros propriétaires terriens, ces fameux « pagès » voulant conserver leur domination et leurs biens. Ils ont exercé une véritable tutelle sur le monde rural. Il s'agit de la résultante historique d'une domination des élites sur les masses, ces dernières étant le plus souvent très peu lettrées, situation qui a perduré sur le siècle.

Cette élite locale inscrit au premier plan des préoccupations du début du siècle, le thème de la défense de la religion catholique et de son expression scolaire, l'école congrégationaliste. À ce titre, des municipalités empêchent ou retardent au maximum les laïcisations d'écoles par tous les moyens (implication dans des manifestations exceptionnelles). Malgré les lois de la République, l'esquisse d'un bilan montre que 87 écoles congrégationalistes demeurent encore en 1906 alors qu'il en existait 597 en 1900. Ce positionnement constitue l'un des enjeux politiques essentiels du siècle. Il marquera durablement la vie publique de l'Aveyron en laissant préfigurer un clivage ultérieur entre natifs et nouveaux arrivants (en dehors du Bassin houiller qui reflète davantage les opinions politiques inspirées notamment de Proudhon avec la démocratie directe anarchisante, puis de Jaurès avec la pensée socialiste).

Mais une évolution plus profonde s'esquisse à partir des années soixante-dix. Il s'agit de l'avènement d'un nouveau type d'acteurs de la politique, à savoir les associations. En effet, les luttes politico-religieuses ont abouti, en quelques années, à une multiplication d'associations visant à aider et à défendre la paysannerie.

Des manifestations populaires ont cristallisé les débats, ainsi que les attentes paysannes de l'époque. Les coopératives proposées par le syndicalisme agricole entraînent une forte adhésion. La sécurisation du revenu agricole et les réflexions sur des solidarités actives entre des petits paysans désemparés nourrissent les rangs de la FDSEA (Fédération Départementale des Syndicats d'Exploitants Agricoles) qui recrute massivement autour de 1955. En 1956, Marcel Bruel accède à la présidence de la FDSEA, en battant un notable foncier. Il s'agit d'une certaine émancipation qui se caractérise par l'élection d'un modeste exploitant aux destinées de la paysannerie aveyronnaise.

Au niveau national, avec le débat sur la torture, le drame algérien déchire les consciences, y compris en Aveyron. Le mensuel *Jeunesse du Rouergue* par exemple, publié en juin 1956, une lettre d'un engagé qui refuse la torture, et lui donne un large écho. Ces types de témoignages interpellent les populations qui commencent à émettre un doute sur les guerres coloniales. Le cheminement des idées et le positionnement de l'opinion publique se font largement sur des faits nationaux qui interpellent le vieux Rouergue, meurtri dans chaque famille par l'hécatombe des deux guerres. Mais, fait intéressant dans le Bassin houiller, la grève éclate le 19 décembre 1961 à la suite du licenciement de huit ouvriers mineurs. Contre toute attente, la FDSEA apporte son soutien de même que l'Église diocésaine par la voix de M^{gr} Ménard (célébration de la fête de Noël au fond des puits). Suite à une réunion historique, quelques 200 maires, réunis à Rodez décident une grève administrative, brandissent des menaces de démission.

Il s'agit bien d'un paradoxe culturel du département, largement clivé, mais qui, lors de certaines épreuves historiques, souligne sa différence face à l'État-nation. Certains auteurs, fins connaisseurs de l'Aveyron comme Enjalbert et Bêteille, soulignent que l'émergence de tels courants novateurs explique ce que certains appellent le modèle agricole et rural aveyronnais. Les départements contigus ou semblables au niveau de l'environnement et de la démographie n'ont pas bénéficié de la présence des telles dynamiques rurales. Lors de luttes ultérieures, ce phénomène s'est reproduit, même s'il faudrait préciser de profondes nuances.

Dans l'affaire du Larzac (1969-1981), une fois encore, la cohésion d'une partie des aveyronnais s'est exprimée d'une façon surprenante et ce, d'une manière quelque peu inattendue. Face à une décision venue du dehors (l'État français), ressentie comme une spoliation identitaire et patrimoniale, les masses ont résisté, avec il est vrai de nombreuses

complicités déterminantes de nouveaux arrivants charismatiques (Lanza del Vasto ou encore le Général de la Bollardière, par exemple). Parallèlement, des mouvements de défense des différentes formes de l'occitanisme y ont puisé un regain de vitalité.

Enfin, l'affirmation d'une volonté d'adhérer aux pensées écologistes s'inscrit dans cette dynamique parcourant le siècle, même si elle renvoie à des formes passablement éloignées (relance des marchés ruraux de proximité, débats citoyens sur le devenir des espaces ruraux, promotion des productions locales labellisées, lutte contre les cultures génétiquement modifiées, promotion des races locales comme l'Aubrac ou la Lacaune, etc.). Les forces aveyronnaises s'opposent et, parfois sur un sujet dépassant l'échelle départementale, les idées s'affinent, se diversifient et modifient le fonctionnement, le « vivre en Aveyron » qui est, d'après le slogan du Conseil général une « terre d'émotions ». Ainsi, le social et l'économique se rejoignent parfois autour de faits culturels qui traversent ce département.

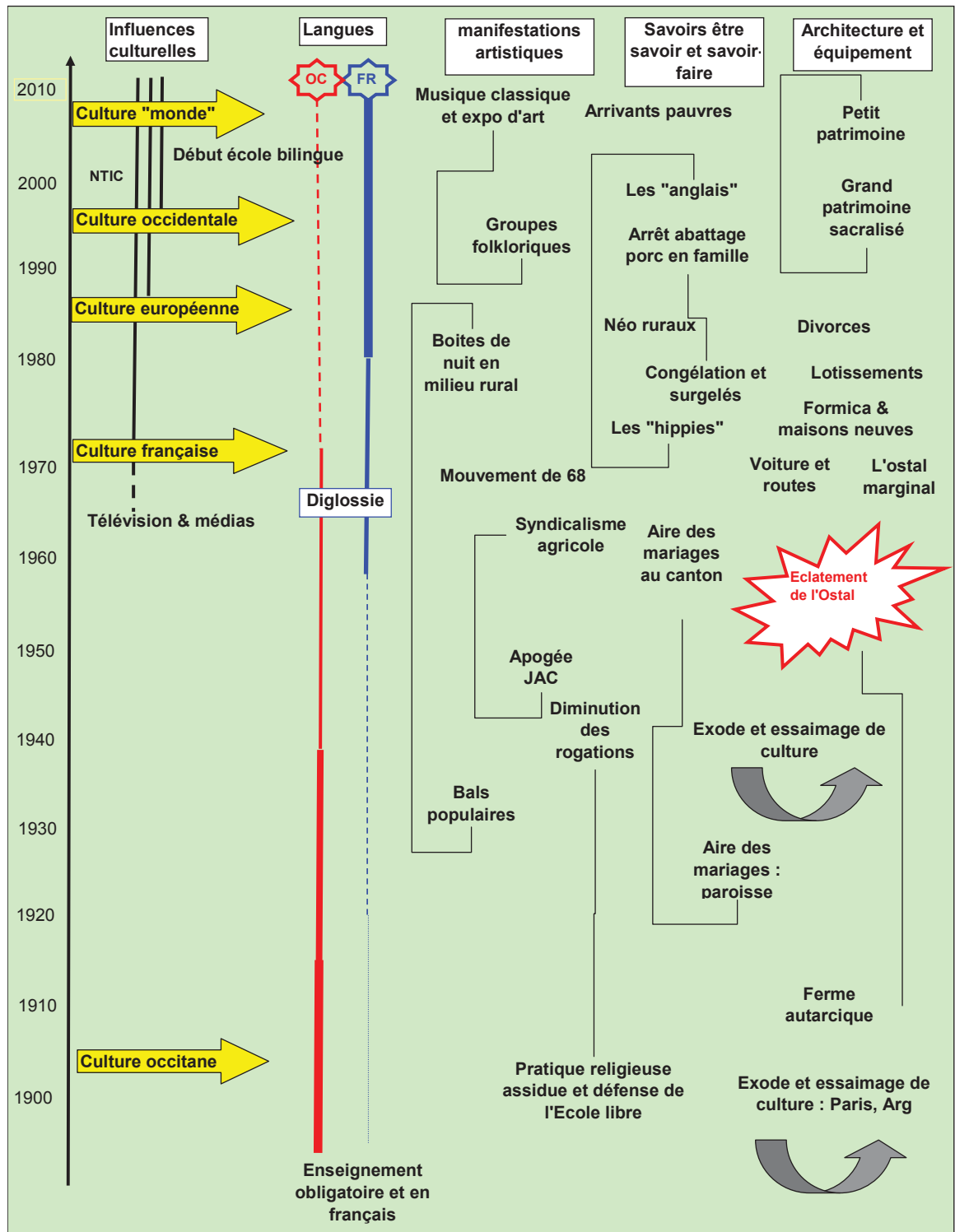
2.2.7. Synthèse sociale et anthropologique

Encore un siècle de brassages, tantôt largement subis (influences télévisuelles et médiatiques en général), tantôt choisis avec l'essaimage de la culture rouergate vers Paris et vers des terres plus lointaines. Les mutations sociales illustrent les changements au niveau des individus. Une société holiste en transition, où le groupe prime sur l'individu, s'étirole pour céder la place au ménage où la personne acquiert plus de liberté. Le poids de l'Église également est à souligner. Il a largement marqué le premier demi-siècle, tantôt par son insistance conservatrice (combat pour l'École libre), tantôt en accompagnant les éléments de confort domestique et médiatique nouvellement possédés par les ruraux. Incontestablement, des éléments de culture sont apparus notamment avec les nouveaux arrivants qui, riches de leurs références culturelles singulières, se sont trouvés mis en scène dans le milieu rural. Souvent dans une grande incompréhension, ils ont stigmatisé les représentations des gens de souche, et plus largement celles liées à l'altérité. La société rouergate, fortement perturbée dans la situation diglossique où l'usage du français domine, se trouve désemparée par tant de mutations culturelles et de transformations sociales. Un certain mal être s'installe stimulant d'autant plus le départ en exode.

Vers la fin du siècle, les rapports se cristallisent toujours plus en milieu rural où l'urbain revendique un droit à la culture rurale. La sacralisation du patrimoine induit des « relances »

puisées dans l'histoire médiévale (restaurations de châteaux et bastides) et renforce une identité rouergate en déroute, ou du moins jugée menacée. En écho, les valeurs de l'image de la nature (l'Aubrac, par exemple), et de la gastronomie locale confortent cette recherche identitaire. Un certain passé occitan semble renaître et la population se trouve interpellée lorsque les écoles commencent à proposer un enseignement de la langue occitane, là même où des générations d'instituteurs l'avaient mise à l'index !

Frise : Quelques grands événements marquant la société aveyronnaise au XX^e siècle



2.3. Bouleversements démographiques dans l'économie rurale

2.3.1. Les contraintes démographiques imposent de nouvelles existences

Il apparaît fondamental de souligner le drame démographique qu'à causé la Grande Guerre pour l'Aveyron. En 1921, il ne reste que 332.940 habitants. Force est de constater que 36.500 personnes ont disparu du Rouergue. Le département est touché au cœur même de sa force. Les conséquences de cette hécatombe démographique se feront sentir durant tout le siècle.

À titre d'exemple, les auteurs de la synthèse réalisée à la fin du siècle (Collectif, 1999)¹³⁴ citent quelques exemples terribles :

« Les cantons de Laissac, d'Estaing, de Laguiole ont vu disparaître près de 6 % de leurs habitants. Si l'on rapporte ces décès au front aux seuls mobilisés ou aux jeunes, l'hécatombe peut monter à un tiers. Certaines familles, durement frappées, ont perdu deux ou trois hommes. [...] on relève 9.217 agriculteurs (62% des tués) » (Collectif, 1999 : 146).

Mais les décès directs de la Grande Guerre n'expliquent pas la chute démographique dans son intégralité. En effet, les départs hors de l'Aveyron sont fréquents, laissant la population rouergate dans un plus grand désarroi. Ce phénomène de départ définitif du département serait même supérieur aux décès liés aux combats. Entre 1911 à 1921, l'émigration aveyronnaise s'élève à plus de 24.000 habitants. Or, pour la même période le bilan global des naissances et des décès n'apparaît négatif que d'environ 12.000 personnes (Collectif, 1999).

À l'aube du XX^e siècle, la société paysanne est structurée autour de l'*ostal*. Il abrite le noyau élémentaire qui réunit la famille élargie. Celle-ci est composée d'un couple âgé, parfois un veuf ou une veuve, qui en tout état de cause jouissent de l'autorité réelle. En plus, il y a un ménage travaillant (trente à cinquante ans) composé du fils et de la bru, ou bien du gendre et de la fille des aînés. Eux sont destinés à reprendre l'*ostal*. Ce couple a bien souvent des enfants. Mais il y a également des individus non mariés, soit des sœurs (dites tantes) ou frères (dits tontons) issus de l'un des membres de la première ou de la seconde génération. On peut

¹³⁴ *Op. cit.*

trouver enfin des parents très éloignés, des voisins pauvres, des simples d'esprit qui sont hébergés gratuitement, en échange de petits travaux payés par la « soupe » quotidienne ainsi que des employés (journaliers ou permanents). Ce noyau constitue la force de travail de l'*ostal* qui, avec les outils de production, met en valeur une ferme petite ou grande (en faire valoir direct ou, parfois, en métayage). La maison, avec ses bâtiments agricoles formant un tout¹³⁵ est, soit isolée, soit située dans un hameau ou au village.

L'*ostal* n'est donc pas seulement la maison mais bien une identité spécifique de base. Elle modèle des valeurs de référence pour chaque famille, avec des comportements individuels et surtout collectifs. Il s'agit bien des éléments de culture (savoirs, savoir-faire, savoir être du groupe humain de base). Des variables se distinguent comme la force de travail, l'habileté de la mise en valeur de la terre, la quête du foncier, le rapport à l'argent mais aussi le lien plus ou moins étroit entretenu avec les autorités foncières, politiques ou religieuses.

Cette unité autour de la famille élargie est restée dominante jusque vers 1955, en dépit des brèches ouvertes au fil du temps. Les changements vont venir principalement des jeunes filles qui ont, en partie, refusé de suivre la destinée de leurs aînées. Pour celles qui sont restées, outre la fonction biologique de perpétuation des lignées avec une fécondité élevée, la nouvelle femme paysanne a contribué significativement à l'évolution des mœurs personnelles et familiales par l'éducation des enfants et par ses choix face à l'argent et aux besoins nouveaux. Elle est réellement devenue une consommatrice de biens et de services.

2.3.2. L'irruption de la modernité au cours du XX^e siècle

Dans les années d'après-guerre, la planification nationale française impulse un phénomène de modernisation des campagnes. Celle-ci se traduit par l'extension de l'électrification et la desserte en eau potable. L'État s'est également impliqué dans la généralisation de travaux de voirie, de remembrement agricole, forestier et hydraulique ainsi que des équipements agroalimentaires. Les lois de modernisation agricole amorcent la grande transformation de

¹³⁵ Boudou (1993 : 27-28), *op. cit.*

l'agriculture¹³⁶. Elle devient une force commerciale de premier plan, après avoir été déficitaire après la deuxième guerre mondiale.

Autour de 1960, l'Aveyron bascule définitivement vers la modernité. Cela se traduit par la recherche de confort domestique activant les circuits commerciaux. Par exemple, les « frigidaires » commencent à s'acheter et les premières lignes téléphoniques privées apparaissent dans les campagnes. Des statistiques locales montrent des tendances fondamentales :

« En 1954, la préfecture enregistre 3.500 immatriculations de voitures neuves et 4.000 autres pour les véhicules d'occasion. [...] Vers 1955, un tiers seulement des logements possédaient un chauffage central, 38 % une douche ou une baignoire. En 1988, 62,7 % des habitations seront pourvues d'une salle de bains complète, d'un WC et du chauffage central. [...] Ainsi la télévision devient un symbole et un objet indispensable, dont la progression dans les années soixante étonne, le nombre de postes quintuplant entre 1962 et 1969. [...] C'est la décennie 1970-1980 qui le popularise vraiment [le téléphone], le nombre d'abonnés passant de moins de 20.000 à 85.000 et l'automatisation aboutissant enfin. Quand aux adductions d'eau, elles se sont généralisées. En la matière, il convient de mettre en exergue la réalisation remarquable qu'a représentée le captage des eaux de l'Aubrac. [...] Initialement étudié pour faire disparaître les pénuries d'eaux estivales sur le petit causse de Montbazens, le projet intéresse bientôt la ville de Rodez et ses satellites. Mais il faudra dix ans avant de voir l'adduction provisoire arriver à Montbazens et à Rignac. En fait le système ne parviendra à sa dimension véritable, concernant 48 communes, qu'en 1973 » (Collectif, 1999 : 181-183)¹³⁷.

L'adoption populaire des moyens d'information et de communication va ouvrir l'ancien Rouergue à la culture française, et mondiale par la suite. Les références à la culture ancestrale s'effacent progressivement car la culture occitane n'est pas présente, ou bien se trouve

¹³⁶ Une mesure symbolique à cet égard est la création de la DATAR (Direction de l'Aménagement du Territoire et à l'Action Régionale) en 1963.

¹³⁷ *Op. cit.*

systématiquement qualifiée d'archaïque par rapport à la société de consommation et ce, dans toutes les informations véhiculées par les médias.

À la sortie de la guerre, l'agriculture est promue au rang de secteur stratégique pour la nation. Pour atteindre cet objectif ambitieux, en 1960 la politique de production agricole est couplée avec une politique de structuration du monde rural. On note la mise en place de l'Indemnité viagère de départ (pour faciliter la restructuration des exploitations), la création des statuts de Société d'aménagement foncier et d'établissement rural (gestion des transferts du foncier rural avec droit de préemption), de Groupement agricole d'exploitation en commun (statut d'exploitation de plus grandes fermes), etc.

Toutefois, et c'était prévisible, la modernisation agricole va se découvrir profondément inégalitaire. Pour combattre cette situation, les politiques vont imaginer des compensations afin de réduire les inégalités dont souffrent certaines zones géographiques, comme celle de l'Aveyron.

Vers 1975, la DATAR centre son intervention sur des politiques régionales, tels le Contrat de pays. Ce dispositif institutionnel s'inscrit dans les lois de décentralisation de 1982 et 1983. Il implique une approbation par les communes de chartes intercommunales de développement.

L'aggravation des inégalités régionales n'est pas pour autant résolue, notamment dans le contexte de l'élargissement du Marché commun. L'Europe met en place en 1975 une politique régionale active avec le FEDER (Fonds Européen de Développement Régional), puis de véritables programmes de développement pour les régions déshéritées (programme LEADER)¹³⁸, avec l'association Aubrac, Olt et Causse, qui bénéficie de financement d'investissement pour la période 2001-2006 sur 11 cantons et 62 communes du nord de l'Aveyron). L'objectif visé est de permettre l'insertion des régions défavorisées dans le cadre européen, ce qui accompagne le processus de modernisation du milieu rural.

Depuis une trentaine d'années, cette modernisation est effective et généralisée. Les comportements des aveyronnais en matière d'achats, de distractions, d'habitudes vestimentaires, de nourriture quotidienne, s'alignent sur ceux des citoyens, même si des disparités locales et sociales existent.

La culture paysanne est désormais profondément ancrée dans la modernité. Elle adopte davantage une approche minière de l'agriculture. La notion conservatoire de la terre en tant que ressource naturelle (fertilité et eau)¹³⁹, promue par les anciens, est mise à l'écart face à l'exigence de rendements et de revenus. La paysannerie a disparu au profit d'un entrepreneuriat agricole performant. Ainsi un paradoxe est né. Certains considèrent que l'agriculture aveyronnaise se porte bien tandis que le paysage, lui, est négligé. En réponse, des voix s'élèvent pour défendre un espace rural productif mais également porteur d'un paysage magnifié, culturel et symbolique.

2.3.3. La différenciation économique et géographique de l'Aveyron

En premier lieu, il y aura une modification des grands équilibres départementaux. En 1900, les causses et en particulier celui du Comtal et de Sébazac représentaient le centre de gravité de toutes les attentions (existence des grands domaines et exclusivité de la culture du froment, en particulier). Le XX^e siècle sera davantage celui du Ségala. Même si l'attraction de Roquefort valorise les causses sur tout le siècle, ceux-ci perdent tout de même une partie de leurs populations et donc de leur dynamisme. Certains grands domaines prestigieux font faillite, incapables d'assumer l'augmentation du prix de la main d'œuvre agricole.

Les historiens soulignent que le Ségala connaît deux évolutions agricoles. La première en 1920 et l'autre à partir de 1960. La mise en place d'une polyculture élevage performante (bovin et ovin) a favorisé l'émergence d'une paysannerie moyenne qui a su se préparer durant l'entre-deux-guerres à la motorisation.

Il est possible aussi que la proximité de Rodez ait joué un rôle important. Des petits bourgs ruraux tels que Baraqueville, Naucelle, Rieupeyroux, Réquista ou Rignac se sont étendus avec les lotissements et surtout l'installation de négociants et d'artisans.

¹³⁸ Liaison Entre Actions de Développement de l'Économie Rurale (LEADER).

¹³⁹ À titre d'exemple, on peut citer l'inversion de choix du type de fumure : il est préféré les engrais azotés (nitrates d'ammonium, simplement appelés *ammonitre* par les agriculteurs) à action rapide plutôt que les scories représentant un gain de fertilité (fumure de fond) et des transformations de la structure du sol (complexe argilo-humique) que cela implique à moyen terme.

Une différenciation agraire entre les petites régions rurales est en route. Elle est accentuée par l'expansion de l'automobile et surtout celle du camion. Les populations privilégient la contiguïté des routes aménagées et, en opposition, délaissent les angles morts ou reculés du département. Cet état de fait souligne le point de vue de Chombart De Lauwe (1983 : 54)¹⁴⁰ qui constate que le « vrai problème est celui de la domination économique. Elle se poursuit suivant un processus qui accentue progressivement les écarts entre les riches et les pauvres ».

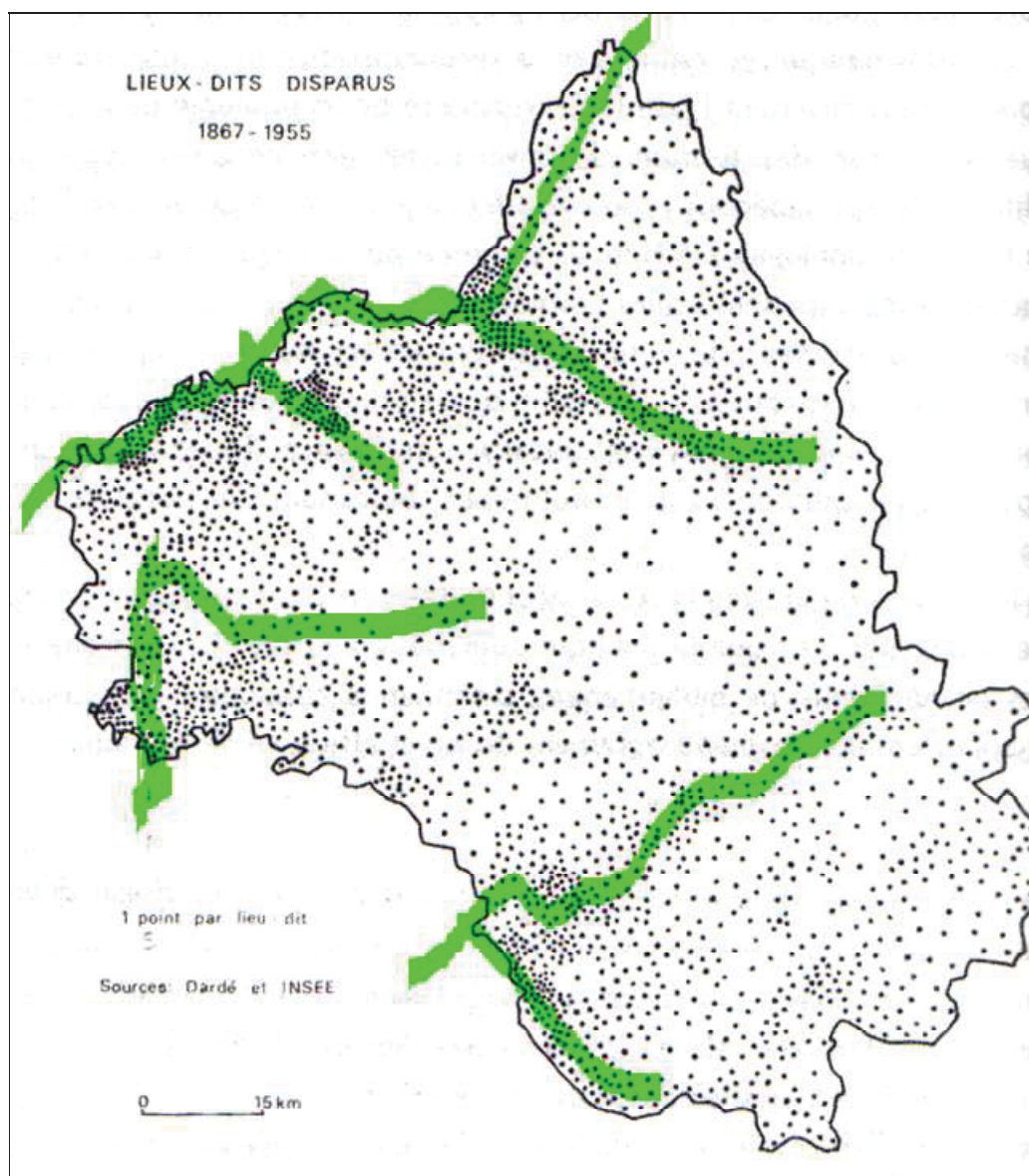
Le constat aveyronnais souligne lui que l'attraction historique des vallées exiguës a totalement périclité au cours de la deuxième partie du XX^e siècle mécanisé. Cette période a favorisé davantage les populations des espaces des plateaux dont l'Aubrac, le Ségala ou les causses. Ces dix dernières années semblent accentuer encore cet avantage pour certaines hautes terres telles que celles de l'Aubrac ou encore celles des croupes de part et d'autre de Baraqueville.

Un grand nombre de fermes de tailles modestes et de petits hameaux des vallées du Lot et de la Truyère, nichés sur les versants des boraldes, ont vu s'étendre la déprise humaine. La carte ci-après des hameaux et lieux-dits disparus entre 1867 et 1955 de Béteille (1974)¹⁴¹ est poignante et particulièrement démonstrative. Mais partout, les bois et les broussailles ont gagné du terrain, tantôt depuis l'entre-deux-guerres, tantôt depuis trente ans seulement. Seule la restauration partielle et récente de nombreuses résidences secondaires fait quelque peu oublier cette scène d'abandon généralisé, orchestrée par l'irruption du modernisme.

¹⁴⁰ Chombart De Lauwe, (1993), *op cit.*

¹⁴¹ Roger Béteille, *Les Aveyronnais, Essai géographique sur l'espace humain*, Poitiers, 1974.

Carte : Les lieux dits disparus entre 1867 et 1955



Sources : Dardé et INSEE, *in* Bétéille (1999 : 142), *Lieux dits disparus 1867-1955*

Les lieux de concentration des hameaux et lieux - dits disparus entre 1867 et 1955 se trouvent principalement localisés sur les versants abrupts des boraldes des rivières du Lot (surlignée au nord), de l'Aveyron (au centre) et du Tarn (au sud). Ces contrées, naguère prisées par l'homme, ont été abandonnées à l'aube de la motorisation de l'agriculture et de l'ouverture des routes bitumées, permettant la desserte par les camions des privés et des coopératives (RAGT). Les lieux abandonnés sont récemment investis principalement par les nouveaux arrivants en quête de résidence authentique.

2.3.4. L'émergence d'organisations paysannes et d'industries agroalimentaires

Les grandes transformations agricoles durant le XX^e siècle ont été largement influencées par le développement industriel agroalimentaire en France. Ces entreprises ont émergé par séparation, puis industrialisation (processus techniques plus performants) des activités de transformation, auparavant artisanales, touchant les produits agricoles. Cette différenciation s'est accompagnée d'une concentration des entreprises artisanales, industrielles et commerciales jusqu'à la constitution de grands groupes industriels, orientés vers le marché européen et mondial.

Parallèlement, des organisations professionnelles et coopératives se sont mises en place durant le début du siècle : le Plateau Central (regroupant des mouvements de l'Aveyron, de la Lozère, du Cantal et du bas du Puy de Dôme) et la « Rue Pasteur » principalement, mais également l'amorce du syndicalisme agricole (CGA au début qui a disparu depuis) et des mouvements de la JAC.

Ces mouvements de défense des intérêts ruraux se sont, peut-être, fait l'écho d'une posture antérieure (début du siècle) des notables et agrariens qui voulaient conserver la main mise sur les trois grandes institutions se préoccupant de l'avenir des campagnes : la Société centrale d'agriculture, les comices et le Syndicat agricole de l'Aveyron, fondé en 1886. Rappelons que cette volonté conservatrice se déroulait dans le contexte particulièrement tendu en Aveyron autour de la séparation de l'Église et de l'État. À ce sujet, certains auteurs parlent d'une mouvance, très active, du « catholicisme social » (Béteille). Des figures emblématiques reviennent à la mémoire, notamment Maurice Anglade. Il apparaît comme un des pionniers du syndicalisme agricole moderne en Aveyron. Avant la guerre de 40, une liaison certaine existe donc entre l'émergence des mouvements agricoles et la naissance de l'industrialisation agro alimentaire du département.

À la sortie de la Grande Guerre, une majorité de ruraux se montrent intéressés à la diversité des services proposés : services d'achats d'intrants, interventions syndicales mais surtout l'assurance incendie et autres calamités. Les préoccupations paysannes étaient donc au début davantage focalisées sur l'amont des filières et non sur la transformation et la commercialisation des produits finalisés.

Cependant, dès 1920, il apparaît clairement que la relance nationale sera favorable aux agriculteurs rouergats. Chaque petite région assoie sa réputation sur des productions typiques spécifiques. Le Ségala avec la pomme de terre, le veau dit de boucherie et le porc, l'Aubrac avec les bovins, notamment ceux de trait ; les vallées du nord de l'Aveyron avaient déjà lâché prise. Le sud du département gravite autour du fromage de Roquefort dont la transformation artisanale remonte, elle, bien plus tôt (début de l'industrie laitière à Roquefort datée vers 1840).

À partir de cette époque (1920), le camion devient le moyen d'approvisionnement majeur pour les communes agricoles accessibles du nord de l'Aveyron. La RAGT (coopérative Rouergue, Auvergne, Gévaudan, Tarn) émerge avec un service de camions rayonnant autour d'entrepôts locaux de stockage et de revente.

L'organisation dite du Plateau central offre aux adhérents des services multiples dont la diffusion des engrais (en 1929 par exemple, les deux tiers des engrais phosphatés distribués en Aveyron sont issus de la RAGT). Les conditions de mises en place des futures industries agro alimentaires se réunissent progressivement. Les foires, également sont en pleine expansion. Elles se différencient par leur capacité d'accès aux camions (quai de déchargement) mais également sont caractérisées par la présence d'agences locales bancaires ou encore d'artisans spécialisés en réparation d'engins motorisés. Les foires en expansion prennent une importance décisive pour certaines petites régions agricoles (exemple de la périphérie du Lévézou avec Laissac, du Ségala avec Rignac et Rieupeyroux). Ces foires sont fondamentales pour l'échange marchand mais également s'avèrent être primordiales comme autant de lieux de rencontre permettant l'acquisition de capital social et culturel.

Le secteur agro industriel est donc caractérisé durant cette période par une liaison forte entre les nouveaux entrepreneurs agricoles des petites régions privilégiées, desservies par les camions (ou le chemin de fer), et les structures pré industrielles qui commencent à bourgeonner. L'intervention directe de l'État reste encore marginale, ou en tout cas mineure, dans l'explication de cette transformation agraire. Roméas (1982)¹⁴² confirme ce dynamisme hors État d'avant guerre par la formation de sous-secteurs agro industriels disposant d'une

¹⁴² Roméas, (1982), *op cit.*

autonomie importante et assise sur une base territoriale. Le couple formé par l'Homme et le territoire reste prépondérant dans cette évolution. L'auteur souligne le lien existant avec les valeurs culturelles dominantes :

« Dans ce cadre, les liaisons Agriculture-IAA [industries agricoles et alimentaires] de nature économique, idéologique et politique, sont essentiellement le produit de l'évolution des systèmes agraires régionaux. Le fonctionnement interne des sous secteurs agro industriels régionaux est ainsi déterminé essentiellement par la nature des rapports sociaux régionaux et des valeurs culturelles et idéologiques régionales [...]. » (Roméas, 1982 : 554-555).

Cette effervescence ne faiblit pas après la guerre, bien au contraire, mais se transforme avec la « révolte paysanne » aveyronnaise de mai 1956. Une manifestation mobilise d'abord plus de 12.000 ruraux à Rodez. Le syndicalisme agricole suggère des idées nouvelles telles que l'évaluation des bêtes en carcasse, ou bien encore favoriser le circuit court de vente des produits entre éleveurs et consommateurs urbains. Ce type de propositions bouscule les corporations (ici bouchères dans les exemples cités) mais mobilise une forte adhésion à la FDSEA derrière Marcel Bruel (1956). Dans le combat du juste prix, les militants s'efforceront de créer des coopératives capables de peser sur le marché. Ainsi la CALA (Coopérative Agricole Laitière de l'Aveyron) et Jeune Montagne¹⁴³ naîtront de cette lutte paysanne. Parallèlement, l'équipement et l'utilisation en commun d'outillage se développeront avec la CADAUMA (Coopérative Agricole D'Achat et d'Utilisation de Matériel de l'Aveyron), à l'échelon départemental, et avec environ cent vingt CUMA (Coopérative d'Utilisation de Matériel Agricole en commun).

Par la suite, l'État a accompagné les transformations qui se sont orientées vers un mode de production capitaliste. Les aides financières de l'État sont réservées à la promotion du secteur

¹⁴³ Fondée en 1960, il s'agit d'une coopérative de production de lait de vache (Aubrac et Simmental) et de transformation en fromage Laguiole AOC. À son cinquantième anniversaire en fin 2010, elle compte « 80 producteurs », transforme « 12 millions de litres de lait », possède « 75 salariés », comptabilise « 13,8 millions d'euros de chiffre d'affaires et 50.000 visiteurs par an ». La collecte s'étend sur une « soixantaine de communes de l'Aubrac » (source : interview du Président pour le magazine *L'Aveyron* du Conseil général n° 155).

ago industriel moderniste et donc aux types d'exploitations produisant les produits normés exigés par le marché en émergence.

Cette orientation, performante dans la production sectorielle, parfois destinée à l'exportation, va toutefois contribuer à la déstructuration des campagnes. L'État a largement utilisé le dynamisme des paysans modernes promus par la JAC pour faire émerger un « paysan moderniste » (Roméas, 1982 : 557)¹⁴⁴. Dès leurs émergences, les organisations paysannes ont vécu ce processus, chacune selon son idéologie¹⁴⁵, par rapport notamment à l'approche capitaliste de l'État, puis bien plus tard du marché commun.

Au niveau départemental durant ces dernières décennies, un clivage apparaît entre la FDSEA et la Confédération paysanne. Les programmes et orientations de chaque syndicat illustrent plus ou moins un contenu politique qui essaye de regrouper les cultures dominantes des militants et ce, dans leurs grandes diversités d'appartenance (natifs et nouveaux arrivants, jeunes et vieux, productivistes et « raisonnés » ou écologistes, agriculteurs à temps plein ou temps partiel...).

Le monde agricole est en crise, notamment dans le rapport déséquilibré qui existe entre les producteurs et les industries agro alimentaires. Ces dernières démontrent souvent la maîtrise totale des marchés jusqu'aux sociétés distributrices. Les organisations paysannes (associations de producteurs, coopératives, syndicats) doivent se positionner face à cette diversité d'acteurs qu'il n'y avait pas à leur émergence (État, Europe et politique européenne, multinationales agro industrielles ou de distribution, et consommateurs).

2.3.5. Mobilité des populations et installation d'arrivants

Tout d'abord il y a lieu de rappeler que les mobilités humaines, l'immigration et l'émigration, font parties des habitudes des rouergats depuis bien longtemps. Cette histoire est fondamentale pour comprendre les transferts culturels de notre époque.

¹⁴⁴ *Ibid.*

¹⁴⁵ Roméas (1982) montre bien les spécificités, les luttes et les clivages qui existaient entre les différents mouvements agrariens, notamment celui du Plateau central (approvisionnement et transformations des produits principalement) et celui de la « rue Pasteur » (Crédit agricole et mutuelles, en particulier).

Dès le Moyen Âge, des déplacements de population se pratiquent vers le sud et l'Espagne par les chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle. On peut noter que le Rouergue est incontestablement marqué par cette réalité. D'abord peu significatif à la fin du Moyen Âge, le mouvement d'émigration se diversifie peu à peu. Les commerçants et clercs demeurent les plus nombreux. Toutefois, on signale des travailleurs manuels qui partent régulièrement vers le Toulousain ou le Languedocien à la recherche de travail. Certains vont même en Castille et surtout dans la riche province catalane. Dans cette dernière, le parler s'avère très proche du Languedocien, ce qui facilite les complicités. Puis, au XVI^e siècle ainsi que le suivant, des trimardeurs (journaliers), des artisans mais aussi des vagabonds circulent sur les chemins du Languedoc. Progressivement, il faudra distinguer les quelques commerçants de nombreux miséreux qui survivent aux grandes crises par une mobilité erratique.

Plus tard, une émigration essentiellement masculine, saisonnière groupée, par famille le plus souvent, circule en vendant un savoir-faire spécifique : vanniers, maçons de pierres sèches, scieurs de long, par exemple.

Puis vers 1800, et en écho au développement de la capitale et du centralisme des affaires, apparaît une nouvelle émigration, celle des porteurs d'eau à Paris. Le phénomène centralisateur parisien va alors amorcer un flux migratoire sur au moins un siècle et demi comme l'Aveyron n'a jamais connu.

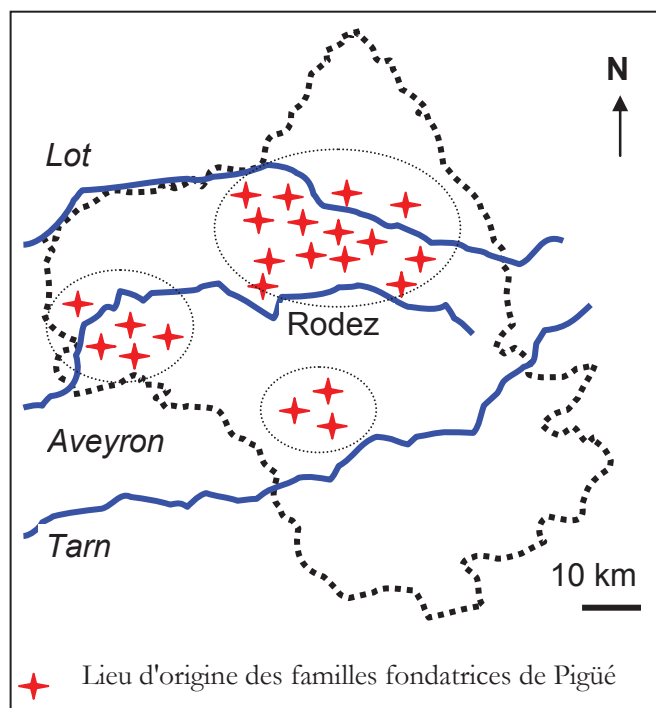
Plusieurs milliers de jeunes quittent l'Aveyron chaque année (4.000 en 1885 et 1886). Les saturations agro foncières feront même partir certains aveyronnais vers l'Amérique.

En Argentine une poignée d'aveyronnais fondèrent une colonie à Pigüé. Emile Cabanettes et Pierre Gombert¹⁴⁶, (1988) ont décrit l'aventure extraordinaire de ces quarante familles aveyronnaises, soit environ 150 personnes. Ils ont quitté Rodez le 23 octobre 1884 pour embarquer à Bordeaux sur *Le Belgrano*, bateau à vapeur et à voiles et arriver à Buenos Aires, après 38 jours de traversée (voir annexe 6.2 pour une description plus précise).

¹⁴⁶ Emile Cabanettes et Pierre Gombert, (1988), *Pigüé : Ces Français devenus "gauchos"*, Éd. du Rouergue, 224 p. La sortie de ce livre a fait suite à la visite du Président de la République Française, François Mitterrand à Pigüé en Argentine, le 08 octobre 1987.

En termes d'importance numérique toutefois, cette émigration inter continentale reste minoritaire mais frappe symboliquement les esprits.

Carte : Origine des familles fondatrices de Pigüé (Argentine)



Le détail des fratries (identité et âge des migrants) et le village d'origine des familles aveyronnaises qui ont fondé la communauté de Pigüé en Argentine se trouve mentionné en annexe 6.2. Trois regroupements de départ se distinguent avec la vallée du Lot/causses, le Quercy/villefranchois et un îlot situé entre les vallées du Viaur et du Tarn.

Globalement, la décennie des années 1920-1930 verra se développer l'immigration d'origine étrangère pour faire face aux besoins de main d'œuvre des bassins miniers. On note l'arrivée de quelques 13.300 portugais et polonais en 1930. Après la seconde guerre mondiale, les départs reprennent avec 2.000 personnes par an, puis 3.000 à 3.500 dans les années 60.

Une nouvelle série d'immigration va se manifester suite aux événements de 1968. Entre 1982 et 1990, le département de l'Aveyron accueille 26.400 personnes issues généralement des grandes agglomérations françaises : Paris, Montpellier, Marseille, Lille, Lyon et également de certains pays : Angleterre, Pays-Bas... Il ne s'agit plus de flux liés au travail mais plutôt d'une quête vers une vie meilleure ou encore d'un retour à la nature, loin de la société de

consommation. Certains repartent dès l'arrivée des froids de l'hiver, d'autres se fixent durablement.

On observe toutefois une grande diversité chez les nouveaux arrivants. Certains n'ont pas ou peu de capital et viennent jeunes faire leur vie dans la zone d'étude. D'autres sont plus âgés, plus aisés et possèdent plusieurs résidences. Perrier-Cornet (2002b) parle de multirésidentialité¹⁴⁷. Le séjour est périodique et essentiellement résidentiel (pas ou peu d'activités professionnelles). Il y a également des retraités¹⁴⁸ venus dans le département pour le cadre de vie qu'ils jugent agréable.

Enfin, une dernière série de nouveaux arrivants s'est manifestée à la dernière décennie du XX^e siècle. Un auteur (Perroud, 1999)¹⁴⁹ s'est livré à l'analyse, dans un cadre universitaire, de ce dernier phénomène migratoire.

« Ce phénomène d'installations d'urbains à la campagne n'est pas nouveau, mais depuis une quinzaine d'années il concerne des populations plus précaires sans emploi, au RMI [Revenu Minimum d'Insertion], mais aussi précaires au sens pauvreté choisie comme éthique ou mode de vie. [...] Du côté des ruraux on souhaite éviter la désertification, maintenir des services et notamment les écoles, il s'agit d'assurer 'la survie' du groupe

¹⁴⁷ « Celles-ci [les formes de mobilité et des modes de vie] ont pour trait commun de ne pas relever de logiques fortes de la mobilité domicile-travail des actifs (ou de n'en relever que partiellement). [...] Il en va de même pour ces nouvelles formes de mobilité et d'appartenances territoriales observées dans certains milieux aujourd'hui – bi ou multirésidentialité – dont on pense qu'elles peuvent se développer du fait de l'évolution des conditions d'emploi et de travail. [...] N'oublions pas que ces formes sont fortement différenciées socialement » (Perrier-Cornet, 2002b : 25). Philippe Perrier-Cornet et al, (2002b), *À qui appartient l'espace rural*, Paris, Éditions de l'Aube, Datar, Bibliothèque des territoires, 141 p.

¹⁴⁸ « Le vieillissement de la population est un des traits majeurs de la société contemporaine. Les mobilités de retraite vers les espaces ruraux ont un peu contribué à leur regain démographique au cours des dernières décennies, mais avec nettement moins d'ampleur que celle des ménages d'actifs plus jeunes. L'accroissement de cette population dans les vingt prochaines années est une donnée (en 2020, un Français sur trois aura plus de 60 ans) » (Perrier-Cornet, 2002b : 25). *Ibid.*

¹⁴⁹ Lucette Perroud, (1999), *Nouveaux arrivants précaires sur les territoires ruraux. D'une logique sociale de séparation à une logique sociale de l'interaction*, Toulouse, UTM-Université Rurale Quercy Rouergue, Mémoire DUEPS, 167 p. »

local. Du côté arrivants les attentes sont multiples : reconstruire sa vie après échec, réaliser un projet passion proche de la nature, retrouver une vie saine, se mettre en retrait de la société. L'observation du terrain au quotidien montre que cette relation ruraux/nouveaux arrivants précaires est conflictuelle. Les ruraux ne semblent rien attendre de ces personnes sinon des problèmes, 'ils amènent les problèmes de la ville à la campagne', et la tentation est grande de la part des élus de pouvoir 'trier' voire repousser ces nouveaux arrivants indésirables » (Perroud, 1999 : 2-3).

Depuis peu, sans vraiment le quantifier, il semblerait donc qu'une nouvelle catégorie de nouveaux migrants frappe aux portes du département ; il s'agit des « rmistes », venus des grandes villes. Les enquêtes de terrain et les observations de nombreuses organisations d'action sociale (missions locales rurales, commissions locales d'insertion, associations d'insertion et d'aide humanitaire) soulignent la présence, certes peu nombreuse, de cette nouvelle population pauvre.

Natifs et nouveaux arrivants sont donc en rencontre sociale mais aussi culturelle. Les nouveaux arrivants découvrent sur le territoire la culture locale et apportent en retour d'autres référents. La différenciation se situe autour de l'identité des champs sociaux (par exemple les nouveaux arrivants mais aussi les « parisiens », terme polysémique employé pour les gens qui retournent au pays natal mais aussi pour les étrangers¹⁵⁰...). Dans les premières investigations exploratoires, ce terme de « parisien » est revenu dans les discours collectés. Il s'avère que sur l'aspect sémantique, le terme « parisien » est polysémique selon les terroirs mais aussi en fonction des champs sociaux. Il est utilisé pour identifier des fils du pays, en général originaires des contreforts de l'Aubrac, partis dans leur jeunesse pour travailler sur Paris (les bougnats, les limonadiers), puis de retour au pays lorsque l'heure de la retraite a sonné¹⁵¹.

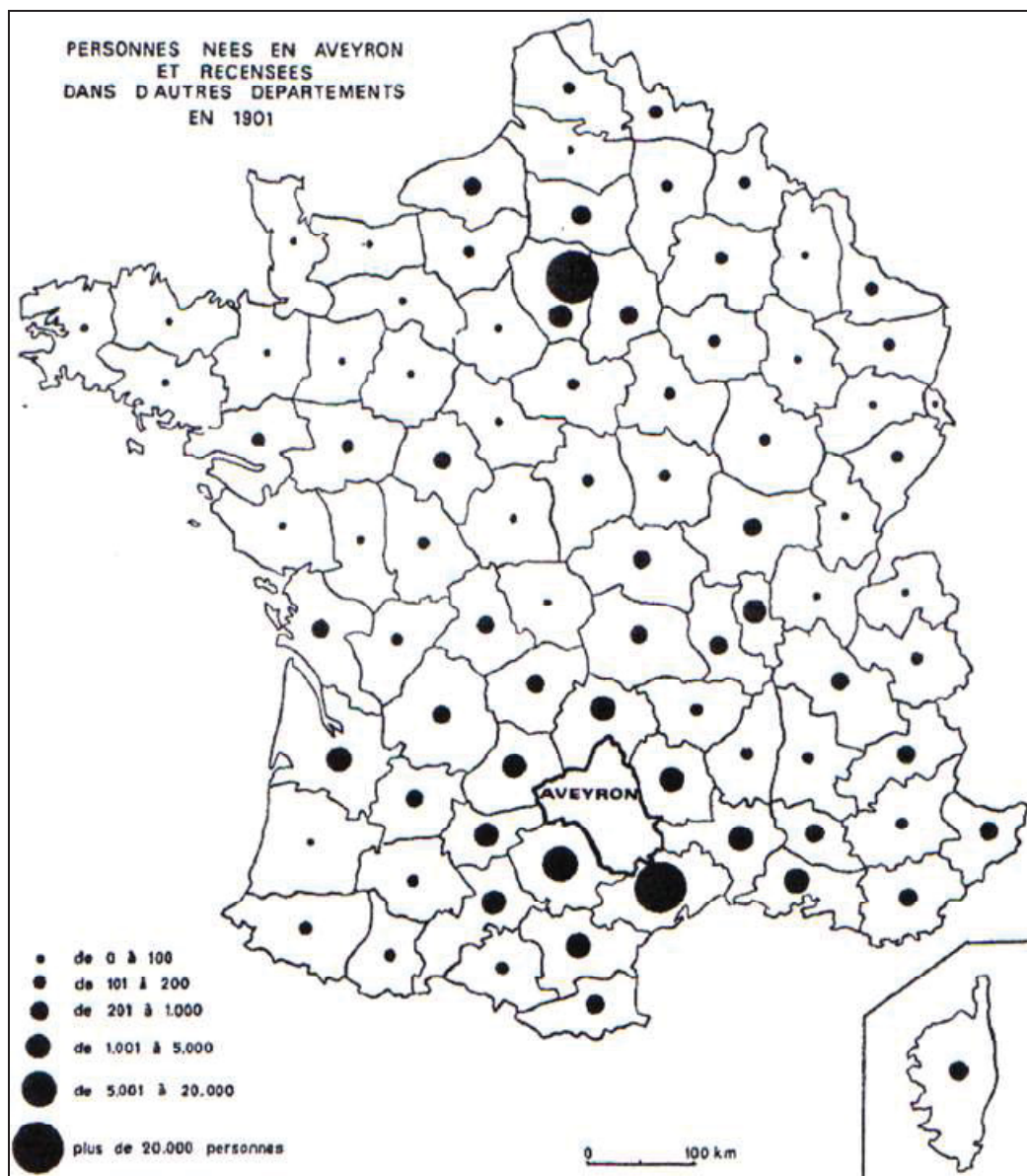
¹⁵⁰ Personnes de nationalité anglaise, néerlandaise, allemande... Il s'agit donc, le plus souvent, de personnes originaires des pays du nord de l'Union européenne.

¹⁵¹ Cette population parisienne constitue un important réseau « amicaliste » des aveyronnais de Paris, qui a un fort impact local. Ce réseau est relativement imbriqué dans le corps social. Un entretien avec une « aubraccienne » de deuxième génération nous expliquait en 2011 que « *la question n'était pas de savoir si on était de la famille, mais plutôt de savoir combien de fois on était cousins, ou petits cousins...* ».

Sur le Marcillacois, il s'agit de personnes originaires de Paris, mais plus largement de contrées situées au nord de la Loire et qui ne partagent donc pas la culture et la langue occitane. Le terme « parisien » a également une signification péjorative, qualifiant l'urbain investissant le pays, utilisé par un natif quelque peu dérangé et surpris par cette personne venue « d'ailleurs ». Dans les entretiens exploratoires, nous avons bien relevé que la parole courante : « *ceux d'ailleurs* » s'oppose au « *vous êtes venu chez ça notre* », énonciation issue de la traduction littérale de l'occitan en français. Il est intéressant de noter que les natifs ne s'identifient pas directement par un terme spécifique. Il utilise plutôt le territoire et la filiation pour s'auto identifier vis-à-vis d'autrui, venu justement de « l'ailleurs »...

Les brassages sont donc anciens et nombreux dans le département. La diversité des populations s'élargit certainement. Le phénomène de construction culturelle s'énonce également dans cette diversité.

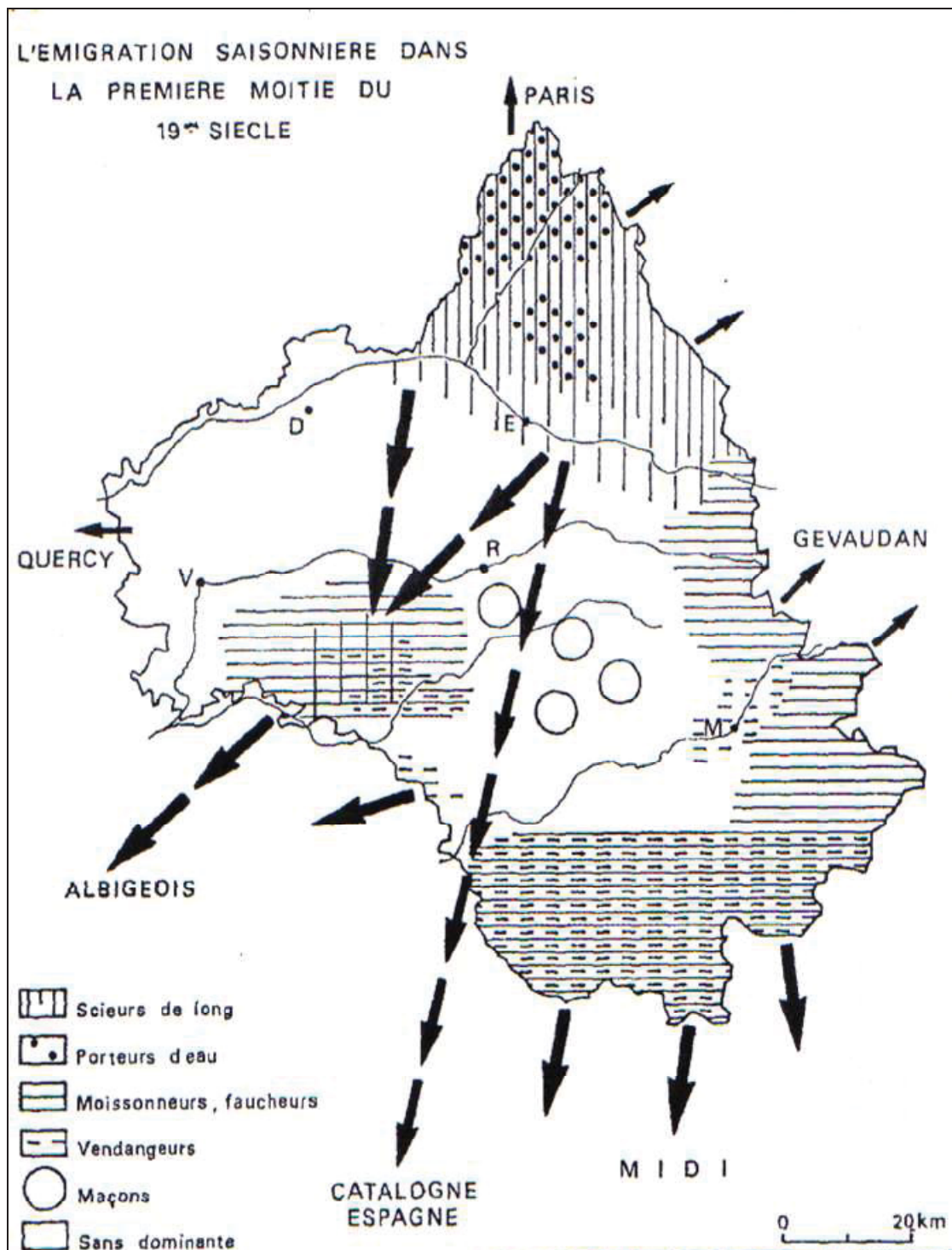
Carte : Destination des migrants à la fin du XIX^e siècle



Source : Bétéille (1978), *Les flux d'émigration des aveyronnais à la fin du XIX^e siècle ; L'émigration aveyronnaise d'après le recensement de 1901.*

On note une disparité des destinations. La proximité est privilégiée ainsi que le sud de la France globalement. Hormis cela, la nouvelle destination parisienne est déjà largement amorcée.

La culture rouergate se diffuse via l'ensemble de ses travailleurs qui vont offrir leur main d'œuvre et leur savoir-faire.



Sources : Bétéille (1978) *L'émigration saisonnière dans la première moitié du XIX^e siècle*

Les mouvements de population sont significatifs au XIX^e siècle. Ils vont essaimer certains pans de la culture ancestrale (musique, gastronomie, savoir-faire artisanal, etc.). Une grande diversité de maîtres et d'ouvriers (artisanat, agriculture, service) côtoie des individus miséreux qui errent d'une paroisse à l'autre et des marginaux attachés à une vie libre et dissidente (*les rabalaires*).

2.3.6. Synthèse des bouleversements démographiques et économiques

Sous le poids de l'hécatombe humaine et des conséquences psychologiques dramatiques que cela a représenté, l'Aveyron est devenu un « territoire du vide » (Béteille, 1978)¹⁵². Mais, d'une manière inattendue, peut-être grâce à une résilience insoupçonnée, mais aussi par conséquence directe de l'exode, l'Aveyron est devenu le bon élève de la modernisation. Que ce soit sur l'importance des mutations agraires du Ségala, ou encore de celle du secteur agro alimentaire, cette évolution est remarquée en Midi-Pyrénées. De cette France du vide va naître un autre Aveyron qui affiche des multi résidents européens porteurs de nouvelles cultures, des entreprises agricoles spécialisées, des urbains qui investissent l'espace rural à la recherche d'une « image de la nature » (Perrier-Cornet, 2002b)¹⁵³, notamment dans l'Aubrac.

Notons qu'actuellement la tendance forte au dépeuplement s'est inversée sur la période récente (depuis le début de ce siècle). Entre 1999 et 2008, le département a gagné plus de 12.200 habitants (source de l'Institut National de la Statistique et des Études Économiques : INSEE). Durant cette période, la population aveyronnaise est passée de 263.808 à 275.889 habitants.

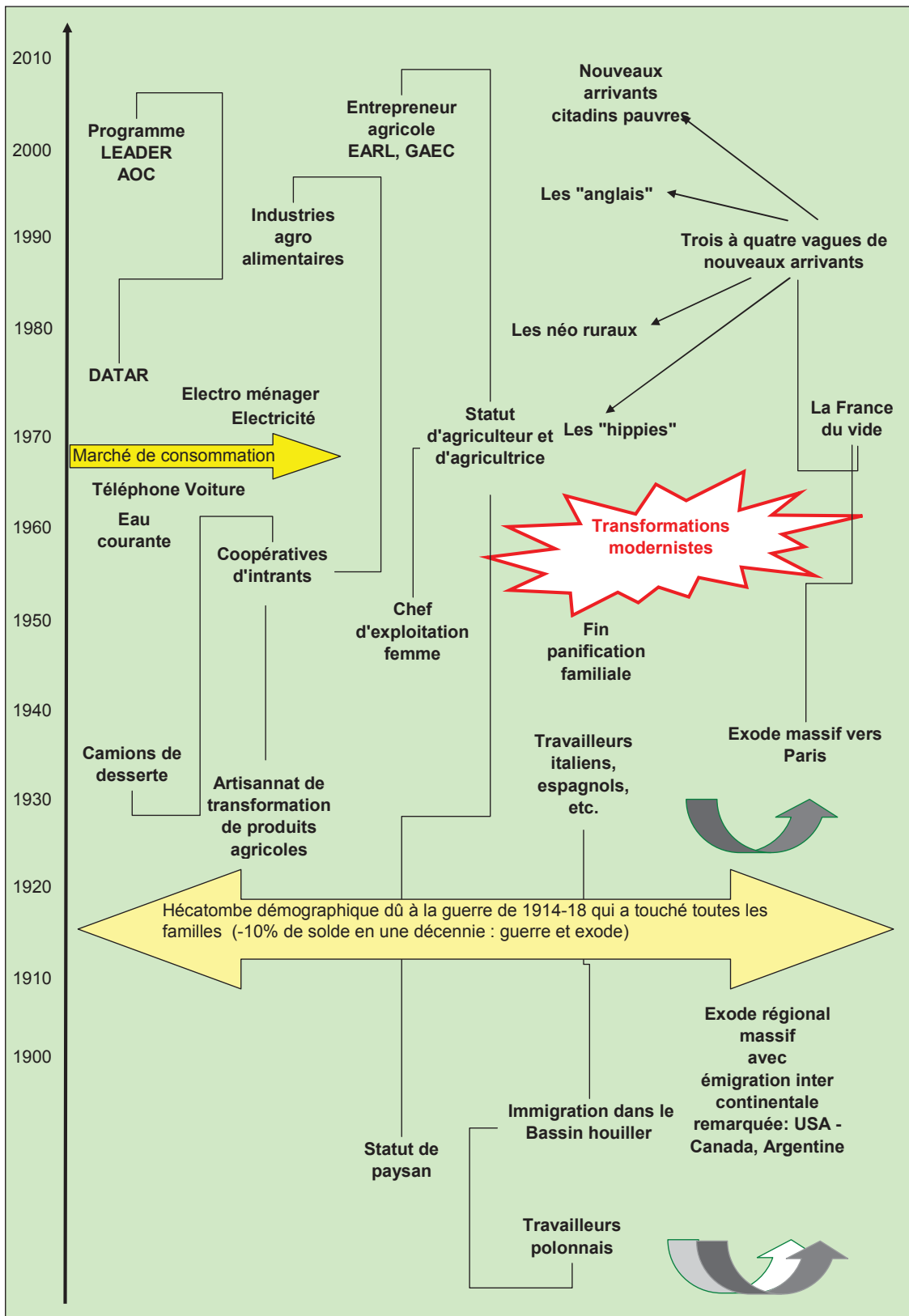
Ce renouveau démographique provient d'un solde migratoire devenu favorable ; le solde naturel restant déficitaire malgré l'augmentation des naissances. Le vieillissement de la population se poursuit globalement en Aveyron en raison notamment de la progression de l'espérance de vie et du départ de nombreux jeunes au moment des études supérieures et de la recherche du premier emploi.

Au-delà de ce phénomène récent, l'ensemble de ces tendances historiques lourdes façonnent l'évolution de la zone d'étude. En effet, la culture en construction se pétrit autour de ces transformations majeures qui se sont manifestées durant le siècle passé.

¹⁵² *Op. cit.*

¹⁵³ *Op. cit.*

Frise : Bouleversement démographique et transformations économiques au xx^e siècle



2.4. Evolution rurale en regard des politiques publiques

2.4.1. Les politiques agraires dans un cadre d'exercice local

À la libération, il est tout de même juste de mentionner que l'avenir des campagnes n'est pas du tout assuré. Nous sommes encore dans la « France du vide » (Béteille). Cette déprise agricole reste souvent affiliée à la perception d'un département attardé. La culture occitane encore vivace, les modes archaïques de production avec la culture attelée dominante, des races rustiques mais peu productives, sont largement mis en avant dans l'argumentaire classique. Cependant, des organisations émergent autour de 1950, notamment dans le Ségala et sur les plateaux, mais bien souvent en dehors de tout appui étatique consistant. Les politiques agraires se sont d'abord concentrées dans les grands bassins (parisiens, aquitains) afin de garantir la sécurité alimentaire durant les premières années de l'après guerre.

Paradoxalement, environ une vingtaine d'années plus tard, la paysannerie aveyronnaise interpelle avec un bilan de modernisation jugé positif par les autorités. Parallèlement à l'exode rural que l'on a tendance à trop oublier, les paysans restants vont devenir des agriculteurs motorisés, puis des entrepreneurs agricoles à la fin du siècle. En 1970, on dénombre déjà plus de 20.000 tracteurs alors qu'en 1955 il n'y en avait que 5.000. Le nombre de tracteurs reste un indicateur fiable car il précède l'ensemble de la motorisation d'abord tractée, puis entraînée.

Il ne faut pas pour autant oublier les autres machines, toutes aussi fondamentales dans la productivité du travail mais aussi dans la baisse de sa pénibilité. Les trayeuses électriques, les épandeurs de fumier, les presses à fourrages facilitent le calendrier de travail et soulagent les moments exigeants en main d'œuvre.

On note que la production moyenne à l'hectare double en quinze ans. Certains obtiennent trente, puis cinquante quintaux dans certains plateaux argilo calcaires. C'est symbolique par rapport aux performances des bassins céréaliers mais une certaine fierté départementale se manifeste. La peur de la sous alimentation disparaît avec le modernisme. Toutefois, l'Aveyron reste principalement un pays d'élevage de moyenne montagne.

Des données statistiques illustrent l'évolution de l'élevage aveyronnais :

« Ainsi, de 1970 à 1980, les bovins progressent de plus de 19 %, les ovins de 54,4%, l'Aveyron s'octroyant la première place en France, avec quelques 1.127.000 bêtes à viande ou brebis laitières. [...] Chaque recensement souligne [...] une véritable érosion humaine : 28.000 exploitations en 1963 encore, 22.000 en 1970, 18.472 seulement en 1980. La collecte de lait de vache double de 1965 à 1975 » (Collectif, 1999 : 91-92)¹⁵⁴.

L'observation de l'évolution des races est également significative. Le progrès est souvent associé à l'abandon des races locales au profit des races plus performantes, exogènes au milieu. Les éleveurs délaissent ainsi leurs vaches de race Aubrac ou Salers, pour choisir des Française Frisonne Pie Noire (FFPN), par exemple. Si la race Aubrac résiste, elle le doit aux bénéfices d'une longévité et d'une adaptation remarquables aux terroirs qui s'expriment par une bonne productivité numérique. Les schémas de sélection vont alors favoriser les croisements en première génération (femelles Aubrac et mâles Charollais, afin de produire des brouillards pour le marché italien). Chez les ovins, la race Lacaune se maintient grâce à la production de lait et sa rusticité sur les parcours secs. En effet, une précieuse culture accompagne chaque race, notamment au travers des connaissances d'élevage (conduite du troupeau au pacage, assistance sanitaire aux animaux, croisements intéressants, valorisation des produits, etc.) dont font preuve les éleveurs.

Concernant la production de lait de vache, celui-ci devient presque exclusivement fourni par des races exogènes qui impliquent un élevage en stabulation. Mécanisation, changement de matériel génétique et agrandissement vont induire dans le paysage rural des plateaux aveyronnais une mutation fondamentale. Chaque génération d'agriculteur transforme au moins une fois, voire deux, la taille et le format des bâtiments ruraux.

La Politique Agricole Commune (PAC), par les différentes primes (au lait, à la viande, en situation de zone de montagne) pallie aux fluctuations des prix agricoles, en concurrence avec les prix mondiaux. Elle oriente également les évolutions agraires avec les primes à l'installation et la notion de surface minimum par type de spéculation agricole. L'agriculture familiale cède donc la place à des entreprises agricoles de taille et de niveau de mécanisation conséquents. Pour illustrer, soulignons qu'au début de ce siècle plus de la moitié de la surface

¹⁵⁴ *Op. cit.*

agricole utilisée est détenue ou gérée par des exploitations agricoles organisées sous des formes juridiques innovantes (GAEC, EARL, SARL)¹⁵⁵.

À ces points de politique agricole, se superposent des orientations touchant largement les activités agricoles. Certes, le droit de propriété subsiste dans son intégrité, mais une série de réglementations légifère l'utilisation des ressources naturelles par l'agriculture, d'autant plus que celle-ci est souvent en diversification (agro tourisme, accueil, etc.).

Les activités touristiques et de pleine nature ne sont pas sans conséquence sur le droit de propriété. On distingue la loi sur l'eau du 03 janvier 1992 qui consacre que l'usage de l'eau appartient à tous dans le cadre des lois et règlements. Le principe de la gestion concertée de l'eau est fondamentale (schémas d'aménagement et de gestion des eaux et des commissions locales de l'eau).

La loi du 06 juillet 2000 précise le cadre de l'exercice des sports de nature (voies, terrains, cours d'eau, etc.). L'exercice de la chasse s'est également précisé le 26 juillet 2000. La loi ne permet au propriétaire de s'opposer au passage de chasseurs « qu'au nom de convictions personnelles opposées à la pratique de la chasse ». En retour, des obligations de destructions des « animaux nuisibles » sont à la charge du propriétaire.

Les exploitants agricoles, valorisant une grande partie du territoire aveyronnais, restent au cœur d'un grand paradoxe. Il est de plus en plus admis que la préservation de l'environnement nécessite de limiter l'accès du public à certains milieux (tourbières au nom de la préservation, par exemple). L'agriculteur est ainsi une sorte de garant de l'environnement, même si la préservation ne rime pas avec la rentabilité agricole des milieux humides. La valorisation économique de l'espace rural exige de développer, en complément, des activités touristiques. Les logiques contradictoires sont théoriquement gérées par les autorités administratives locales (municipales et départementales, essentiellement).

Au nom de la diversité des cultures et des intérêts contradictoires, il s'agit alors de tenir un savant équilibre entre les souhaits mais surtout les usages des associations de défense de

¹⁵⁵ Groupement Agricole d'Exploitation en Commun (GAEC), Exploitation Agricole à Responsabilité Limitée (EARL), Société à Responsabilité Limitée (SARL).

l'environnement, ceux des pratiquants d'activités de pleine nature et ceux des acteurs économiques locaux, dont au premier chef les agriculteurs.

2.4.2. La politique forestière

L'histoire de la politique forestière souligne d'abord une situation d'abandon au début du XX^e siècle. En effet, la forêt aveyronnaise reste très morcelée, peu productive et se trouve souvent en déshérence. Les feuillus d'espèces endémiques dominent très largement les peuplements. Les plantations d'arbres forestiers productifs sont marginales. Les résineux, permettant une production rapide, restent localisés sur de petites surfaces. On constate l'insuffisance de production de bois brut à cycle court, situation qui fait défaut aux industries du papier, du carton, du bois d'œuvre, etc. Celles-ci doivent s'approvisionner hors du département, voire même en importer à prix concurrentiel pour survivre. Cette situation résulte d'une absence, durant trois siècles passés, de politique forestière cohérente.

Par ailleurs, qu'il s'agisse d'espèces spontanées ou cultivées, il faut également évoquer l'extension, depuis environ un siècle, des maladies qui viennent décimer le parc arboré. Elles sont, pour la plupart, conséquentes de l'internationalisation des échanges commerciaux qui provoque l'intrusion de parasites auxquels les végétaux sont incapables de résister. On évoque les maladies du châtaignier qui ont commencé leurs ravages dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Il faut aussi ajouter celles touchant les ormes qui ont progressivement disparu du département.

Il faudra attendre la création du Fonds Forestier National (FFN) en 1946 (loi du 30 septembre) pour inverser la tendance en faveur de la sylviculture. Cette loi crée une taxe spéciale sur les produits de l'exploitation forestière et sur les produits des scieries. Cette recette est destinée à dynamiser la filière du bois, notamment pour accroître les ressources forestières et pour faciliter l'écoulement des produits forestiers afin de mieux satisfaire les besoins locaux.

Un ministre de l'Agriculture (Edgar Pisani), dissocia les forêts publiques des forêts privées. Il créa ensuite l'Office National des Forêts (ONF) en 1966. Dans la foulée, les centres régionaux de la propriété forestière ont émergé en 1967, grâce à la loi du 06 août. Ces centres ont été conçus pour orienter et développer la production forestière. Cette planification a permis de veiller à l'écoulement des produits, au contrôle des plans simples de gestion que

doivent présenter les propriétaires de forêts de plus de vingt-cinq hectares d'un seul tenant ou, dans certains cas, dix hectares.

Au niveau départemental, un moment fort a été la création du syndicat de propriétaires forestiers en 1965, avec une affiliation à la Fédération nationale.

Suite à la création du statut des groupements forestiers, régis par un décret de 1954, plus d'une centaine de groupements forestiers se sont constitués. Maisonable (2003 : 33) souligne que l'Aveyron fut dans le domaine, le deuxième département français. Grâce aux incitations du Fonds forestier national, une initiative généralisée de plantations a vu le jour à partir de 1957, avec notamment des dons de plants en nature qui ont marqué les esprits. À l'époque, un objectif de mille hectares de plantations de résineux par an dans le département a été fixé et parfois atteint par la suite¹⁵⁶.

Le Fonds en question n'a pas été reconduit. Il n'y a pas de politique forestière d'une ampleur comparable actuellement. L'Office national des forêts est présent en Aveyron, avec quelques dizaines de cadres, techniciens et agents. Il gère environ dix mille hectares de forêts de l'État et autant de forêts des collectivités territoriales.

Mais la politique étatique n'est pas la seule à investir la forêt. Rappelons que la forêt privée en Aveyron est d'environ 220.000 hectares avec 50.000 propriétaires. Par ailleurs, les usages de la forêt sont nombreux, parfois concurrentiels. Après avoir été oubliée, la forêt redevient un lieu d'attraction mais aussi récemment de production de bois de chauffe. Le problème énergétique a induit un retour, quoique encore marginal, à l'exploitation forestière domestique.

Par ailleurs, les travaux de Pascal Marty sur la forêt rouergate font référence au concept de « l'antimonde », mis en évidence par Brunet, Ferras et Théry en 1993¹⁵⁷. Ils expliquent que le

¹⁵⁶ « 1973 : 1672 ha, 1973 : 1821 ha, 1974 : 1592 ha, 1985 : 520 ha, 1989 : 304 ha, 1998 : 90 ha, 1999 : 91 ha, 2000 : 44 ha, 2001 : 138 ha, 2002 : 86 ha » (sources : archives DDAF, in Maisonable, (2003 : 34) Jean Maisonable, (2003), *La forêt sort du bois, 100 ans de forêt aveyronnaise*, La Primaube, Société Centrale d'Agriculture de l'Aveyron, 106 p.

¹⁵⁷ R. Brunet, R. Ferras, H. Théry, (1993), *Les mots de la géographie, dictionnaire critique Paris-Montpellier*, La Documentation Française-Reclus, 518 p.

rapport à l'autre, dans la manière de vivre le droit de propriété, est systématiquement mis en avant. Dans le cas rouergat, il s'agit de terrains forestiers pour lesquels de nombreux petits propriétaires n'investissent ni temps, ni travail depuis plusieurs générations. Très souvent, ils ne savent même pas localiser la parcelle en question.

Pourtant la séparation de tels terrains est impensable au nom de l'affirmation de soi par rapport à l'autre. Ce sentiment, qui est qualifié par Marty (2004)¹⁵⁸ de « secret de famille », développe un caractère identitaire et existentiel relatif à ce bien foncier. Marty note que « l'antimonde forestier est un espace chronologiquement en décalage, en position d'abri par rapport à l'espace public de discussion mais sociologiquement utile ». Cet auteur mentionne, dans le même passage, que l'intérêt porté à ces lieux de l'antimonde forestier rouergat provient de « savoirs populaires dévalués » (ethno-savoirs) : « variétés de châtaignes, plantes comestibles... ».

On pourrait compléter les exemples par les lieux de ramassage de matières premières nécessaires à la vannerie : chèvrefeuille, saule, noisetier, joncs, ronce..., de collecte de végétaux et minéraux élevés au rang des arts décoratifs : fleurs séchées, fossiles, sculptures naturelles..., de cueillette de plantes festives symboliques (houx, gui, laurier, buis). Ces lieux rejoignent « l'image de la nature » de Perrier-Cornet (2002a), dont l'engouement pour les urbains est récent mais correspond aussi pour les ruraux, depuis bien longtemps, à des lieux de détente, de rencontres complices, d'observation de la nature, de méditation, etc.

Concernant la cueillette des champignons, les amateurs affluent de plus en plus, venant même des départements voisins. D'un acte familial, certains se livrent maintenant à la cueillette à but commercial, ce qui n'est pas sans poser des tensions relationnelles avec les propriétaires fonciers.

Le simple promeneur est également friand de certaines forêts positionnées en bordure de route ou de chemins carrossables. On y rencontre des promeneurs à pied, également des cavaliers, des cyclistes, ainsi que des conducteurs de motos, de *quads*, de véhicules automobiles tout terrain ; beaucoup de monde donc avec une approche différenciée. La

¹⁵⁸ Marty (2004 : 151). Pascal Marty, (2004), *Forêts et sociétés, Logique d'action des propriétaires privés et production de l'espace forestier, L'exemple du Rouergue*, Paris, Université Paris I/CNRS, Publications de la Sorbonne, 376 p.

législation en vigueur reste peu respectée. Le code forestier interdit la circulation des véhicules à moteur et la divagation des animaux domestiques.

On constate également que le gros gibier est en notable augmentation, contrairement à la diminution plus ou moins constatée du petit gibier. Cette inversion des espèces ne va pas sans poser des problèmes à la régénération de la forêt. Les sangliers, cerfs, chevreuils souvent issus de politique cynégétique (repeuplement, voire croisement « cochongliers ») ravagent des plantations forestières. L'indemnisation des dégâts par les organismes de chasse s'avère souvent conflictuelle.

La forêt reste un lieu de production de culture, face à des usages de plus en plus diversifiés, parfois complémentaires mais également concurrentiels. Des évolutions culturelles sont mises en perspective, s'adossant souvent à ces espaces forestiers.

2.4.3. La décentralisation et la politique territoriale

Dans l'Histoire de France, au moins depuis la Renaissance, le territoire français s'organise autour de l'État-nation centralisé. Cette structuration politique du territoire national avec un centre et des structures périphériques emboîtées impose une relation hiérarchique descendante des pouvoirs et ligote ainsi le débat à la base. Cette conception a également rigidifié les relations entre les villes et les campagnes. La décentralisation politique qui a été mise en place préfigure de nouvelles relations, en regard de la recomposition territoriale.

En 1982, la réforme de l'intercommunalité s'est mise en place. En milieu rural, deux applications se sont concrétisées : les chartes intercommunales de territoire ainsi que la possibilité de s'unir entre communes rurales pour faire face à un besoin d'équipements ou de services (syndicats inter communaux). Cette dernière évolution a été fort utile dans les communes rurales dépeuplées et qui présentent des budgets minimes. Grâce au regroupement, des coûts d'entretien (les routes, par exemple) ou d'exploitation (services de l'eau ou de l'assainissement) ont pu être en partie mutualisés. Puis, en 1992, l'intercommunalité, a été renforcée avec la création des communautés de communes et de villes (communautés d'agglomération).

Cette décentralisation n'offre pas toujours une sécurité de transfert des moyens financiers que possédait l'État auparavant pour gérer ces tâches collectives. Cela pose notamment des

problèmes de visibilité sur le moyen terme et une fuite en avant des impôts locaux. Mais cette politique de décentralisation se situe à l'opposé d'un schéma culturel uniforme, développé par l'État central depuis plusieurs siècles. À l'échelon local, la production de culture se trouve être inscrite dans les champs d'intervention. La répartition des prérogatives entre conseil régional, conseil général, communautés de communes et communes est régie par le principe de subsidiarité. Ce principe est présenté au nom de l'efficacité financière qui doit permettre de déterminer l'échelon le plus pertinent d'intervention.

Ce transfert des moyens de l'État n'est toutefois pas toujours effectif. Des régulations entre les responsables politiques locaux et les représentants de l'État sont nécessaires. Les différents subventionnements sont régis par des clauses restrictives, fidèles aux grandes orientations culturelles étatiques. Toutefois un nouveau champ d'exercice du culturel est incontestablement apparu avec la politique de décentralisation.

Les acteurs locaux complexes (maires, présidents des communautés de communes, conseillers généraux) doivent se construire une représentation idéalisée de l'action culturelle publique. Celle-ci doit être à la fois conforme aux règles fixées par l'État (conditionnalité des subventions¹⁵⁹) mais également, au niveau local, éviter les conflits d'usages, minimiser les divergences d'intérêt ou d'appréciation théoriquement au profit d'un intérêt général.

De ce fait, notons donc que les organisations agricoles et rurales continuent de s'exprimer légitimement à propos de l'avenir des espaces ruraux et des constructions culturelles qui vont avec. Toutefois, elles ne peuvent plus prétendre à une position unilatérale, du fait des acteurs ruraux en présence.

Le développement local s'administre donc autour d'une relation complexe de plusieurs acteurs qui doivent définir des orientations culturelles (mais également économiques, financières et sociales), en plus de celles véhiculées par les différents médias.

¹⁵⁹ En référence par exemple aux programmes LEADER (Liaison Entre Actions de Développement de l'Économie Rurale) soutenus par l'Union Européenne, en plus de l'État et la région concernés.

2.4.4. L'ancrage et le phénomène de grand et petit patrimoine

À son origine, le phénomène de patrimonialisation revêt un caractère politique car il s'est d'abord focalisé sur une série de décisions qui ont engagé sur la durée des moyens financiers nationaux. Pensé en ville, le patrimoine à restaurer s'appuie certainement sur des initiatives d'hommes politiques originaires majoritairement de la campagne. Le résultat actuel prouve bien que l'on a affaire maintenant dans la zone d'étude à une certaine « sacralisation » du patrimoine.

Depuis la fin du XIX^e siècle, une série de textes législatifs s'est étoffée visant la conservation et de valorisation des monuments historiques, même si des initiatives antérieures ont marqué certains lieux emblématiques du Rouergue¹⁶⁰. Une loi datée de 1913 distingue les édifices classés d'une protection absolue, de ceux inscrits à un inventaire supplémentaire régi par une protection moins contraignante. En 1943, une loi précise le périmètre de protection autour des monuments historiques (500 m). Les transformations ou les constructions d'immeubles dans l'enceinte peuvent se faire mais une autorisation devient obligatoire.

La réglementation en vigueur prône la discrétion dans les travaux effectués. Ils doivent notamment viser l'adoption de techniques aussi proches que possible des origines, entraînant de fait un surplus de coût.

La création en 1964, par André Malraux, de l'Inventaire général des monuments et richesses artistiques de la France représente un pas décisif de cette politique à moyen terme. Cet inventaire a pour finalité des recenser toute création digne d'intérêt historique et culturel dont le caractère artistique, archéologique ou historique permet de considérer qu'elle est un élément du patrimoine artistique de la France.

¹⁶⁰ On pourrait parler du rôle de Prosper Mérimée. En 1834, il devient inspecteur des monuments historiques. Il sillonne alors la France afin de faire l'inventaire des monuments à préserver ou à restaurer. À son instigation, la première loi de protection des monuments historiques est votée. De nombreux sites, dont Conques (1937), lui doivent d'avoir été classés, puis restaurés en vue de leur conservation. Rappelons qu'il exprima lors de sa visite de Conques une parole lourde de sens : « tant de richesses dans un pareil désert ». Les responsables parisiens haut placés de cette époque portaient à la fois un profond mépris pour les provinciaux mais également se sentaient portés par une mission civilisatrice, d'ordre colonialiste d'où une volonté de conservation patrimoniale de l'ordre religieux médiéval.

Beaucoup d'écrits existent sur l'émergence du phénomène de patrimonialisation. L'investissement public, mais aussi l'arsenal réglementaire, impliquent le positionnement des différents acteurs du développement local. En 1995, la Délégation à l'Aménagement du Territoire et à l'Action Régionale (DATAR) crée des pôles d'économie du patrimoine. Les orientations données par les pôles affirment clairement la vocation du patrimoine à devenir un tremplin pour le développement local.

Dans cette dynamique, de nombreux villages, non classés, se sont engagés, via leurs élus, à contrôler certains pans de leur esthétique paysagère (restauration de bâtiments, cours de ferme, ruelles de villages). Cette dynamique a permis à certains corps de métiers de se maintenir (maçonnerie en pierre, charpenterie et couverture traditionnelle, etc.).

Les deux illustrations suivantes soulignent l'importance de la disponibilité des matériaux de construction dans l'architecture locale (nature du matériau de la toiture mais aussi le savoir faire des autres métiers du gros œuvre : maçonnerie, charpenterie).

Cette dimension architecturale contribue fortement à l'identité d'un terroir et son patrimoine correspondant.

On ne peut pas parler d'une architecture rouergate tant la diversité des matériaux caractérise la zone d'étude. En effet, la rencontre de plusieurs roches mères (basalte, calcaire, gneiss granite, rougier, schiste dont la présence est expliquée par l'auro genèse hercynienne, puis le détroit de Rodez un temps recouvert par la mer et ensuite son érosion différenciée) complexifie la lecture géologique.

Cette diversité du substrat va pousser les artisans à acquérir des savoir-faire et des outils différenciés et adaptés au cas par cas, d'où la difficulté d'une classification architecturale spécifique au Rouergue qui est constatée par Briane et Aussibal (2007), *op. cit.* Ces auteurs fondent davantage leur raisonnement sur le constat d'*influences architecturales (quercynoise, auvergnate et méditerranéenne)* et de mixité des situations.

Ces influences enrichissent tant le grand que le petit patrimoine du Rouergue qui est de plus en plus restauré depuis les deux dernières décennies par les efforts conjoints de l'État, des collectivités territoriales et de certains privés.

Cartes : Matériaux de couverture (France) et influences architecturales (Rouergue)

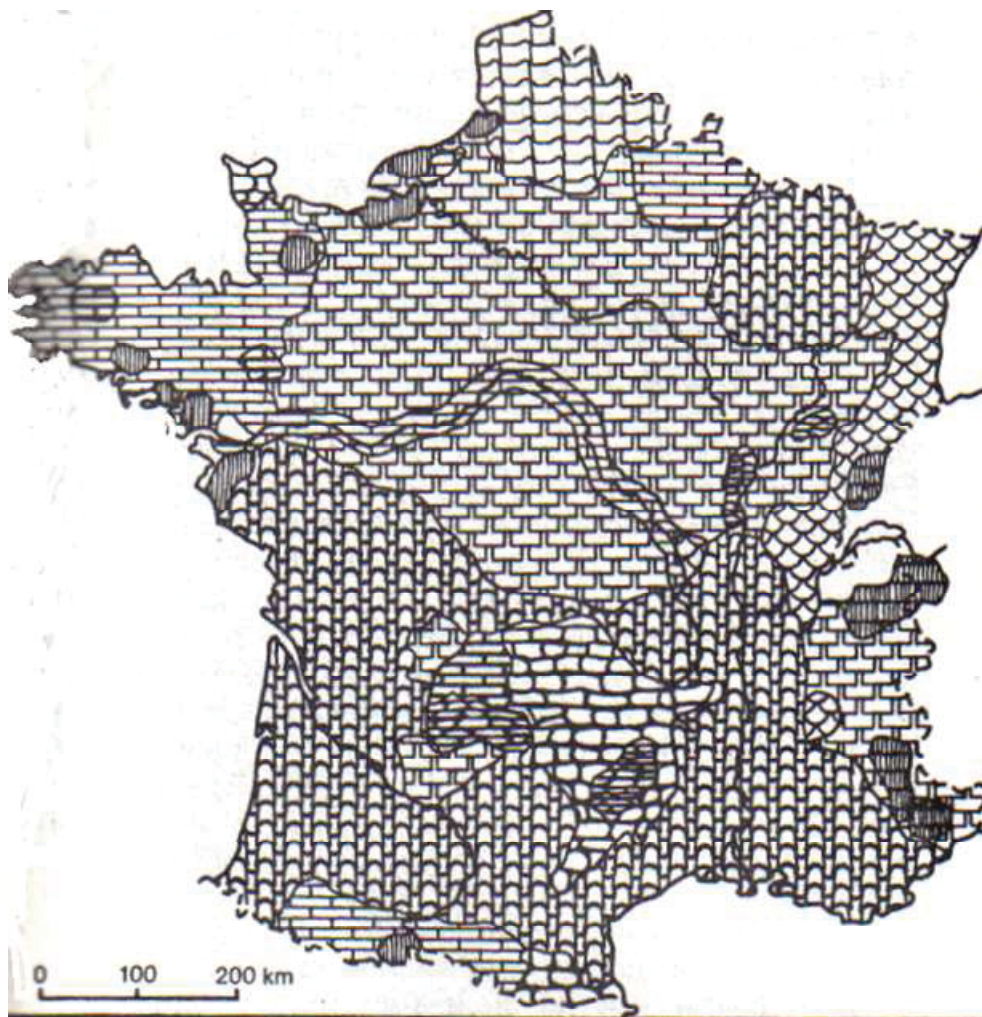




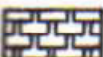







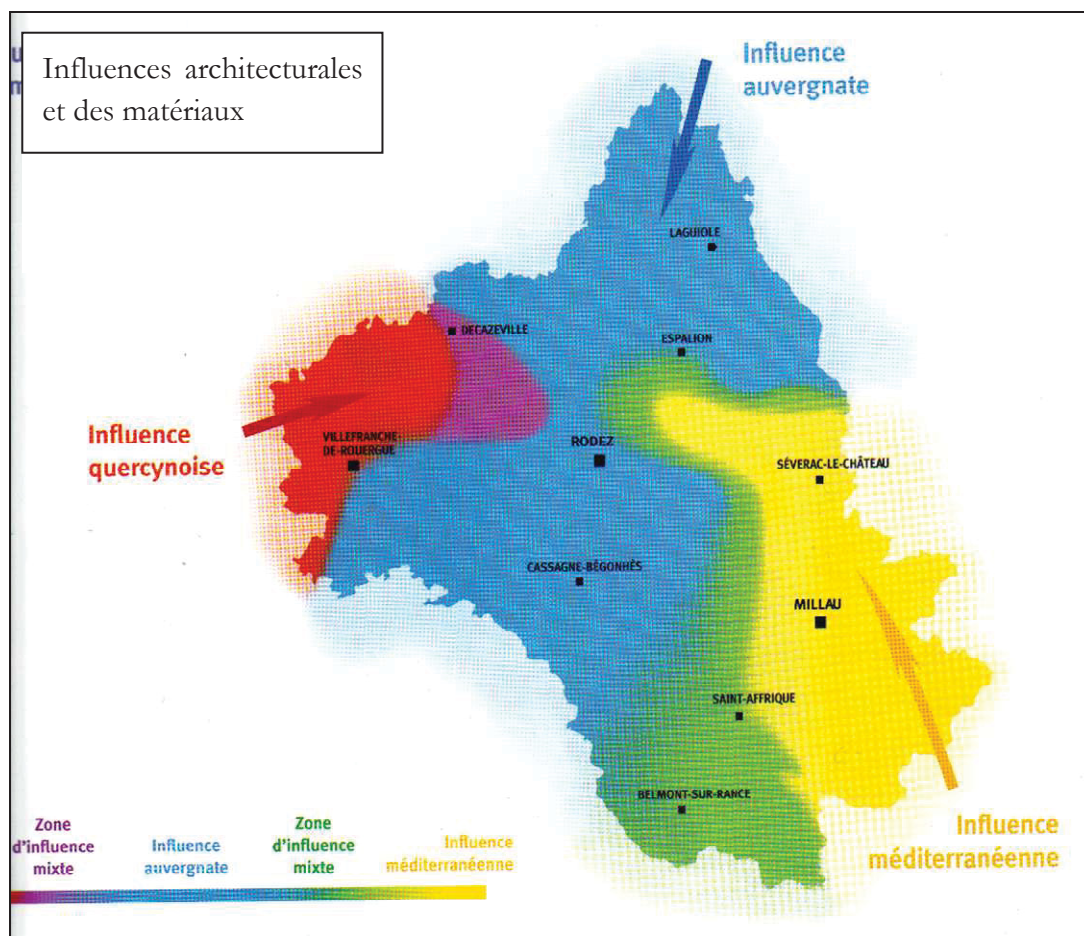
Fig. 19.- RÉPARTITION DES MATÉRIAUX DE TOITURES

	Tuile canal		Chaume, roseau, genêt
	Tuile panne		Ardoise fine
	Tuile plate carrée		Ardoise épaisse
	Tuile plate écaillée		Lauze de schiste
	Bardeaux		Lauze de calcaire

d'après *A la découverte des villages de France*, Ministère de l'éducation, 1980.

Source : Pitte (2001 : 163), *Répartition des matériaux des toitures en France*.

Un élément fort qui marque le paysage et les représentations qui lui sont attachées.



Sources : Briane et Aussibal, (2007 : 85) *Les influences architecturales et des matériaux*

Un essai de différenciation de l'architecture ordinaire est ici tenté pour le Rouergue. Il fait référence principalement, d'une part, à la roche mère dominante qui fournit les matériaux pierreux destinés aux bâtisses (muraille et toiture pour les causses) et, d'autre part, à l'exploitation forestière de proximité qui ouvre des possibilités nouvelles pour la charpenterie bois, avec des bâtiments à étage (étable grange, par exemple).

On peut se poser la question si les matériaux locaux disponibles (pierre et bois) sont les seuls déterminants de l'architecture locale. La transmission du savoir-faire des maçons et des charpentiers semble être tout aussi fondamentale. On est surpris en effet que les populations originaires des causses n'aient pas charrié du bois des vallées (avec les paires de bœufs) plutôt que de se lancer dans la construction des voûtes en pierres en guise de charpente ; technique particulièrement pointue et pénible, même lorsque le matériau est ici surabondant. On serait tenté de dire que le savoir-faire succède à la variable première qu'est le matériau local et donc à l'évitement de son transport.

Il n'y a pas non plus de cadre spécifique rouergat, mais plutôt une architecture marquée par trois influences quercynoises, méditerranéennes et auvergnates. Cette position n'aborde pas l'esthétique dans l'architecture ordinaire mais préfère établir une relation de cause à effet entre les potentialités qu'offre le milieu physique et les créations humaines architecturales correspondantes. On a l'impression que la culture de masse paysanne n'était marquée uniquement que par la base du matériau local disponible (pierre et bois).

Progressivement, on va constater l'élargissement de la définition de patrimoine rural. Au grand patrimoine va être, peu à peu, intégré ce que certains nomment le petit patrimoine. En marge du patrimoine monumental, y compris des éléments de patrimoine industriel, ce petit patrimoine inclut des paysages, des richesses naturelles et même des produits du terroir. À ce titre, le Conseil national des arts culinaires identifie, en 1991, des sites remarquables du goût. Il se base sur un faisceau de critères « associant la présence d'un produit du patrimoine culinaire, d'un savoir-faire spécifique, d'une architecture remarquable, d'un site historique, d'un paysage ».

Un certain paradoxe naît autour de ce cadre officiel voulant appuyer une dynamique rurale locale. Les acteurs traditionnels du territoire, tels que les agriculteurs et leurs productions spécifiques ou encore les chasseurs et les pêcheurs, sont confrontés à des décisions qui s'énoncent en terme d'écologie locale. Leurs propres légitimités semblent remises en question, ou du moins mises en débat. Cela implique que les ruraux dans leur ensemble doivent entrer dans le paysage pensé par les urbains qui recherchent une certaine authenticité des campagnes françaises d'antan. Cela ne va pas sans tension et sans conséquence. La culture rurale devient attractive et de ce fait, doit être mise en scène par les acteurs locaux. Les divers acteurs ruraux rencontrent au travers des biens matériels (petit et grand patrimoine), l'essence recherchée par les populations urbaines, de l'idéal en quelque sorte, véhiculé par la mémoire collective. Il s'agit bien d'un fondement même de l'univers culturel où se croisent les croyances et les mythes, les idées et les réalisations, les souvenirs et les produits actuels du terroir, les langages usités tels que la toponymie des lieux, etc.

Ainsi la demande de nature occupe une place de plus en plus grande dans notre zone d'étude, comme globalement dans le territoire français. Elle se traduit, entre autre, par une patrimonialisation croissante des composantes naturelles, c'est-à-dire non anthropiques. Celles-ci associent aussi bien des moyens de production matériels, des produits ou des éléments immatériels d'ordre paysagers ou culturels.

Après les paysans d'hier, les agriculteurs constituent aujourd'hui une minorité de plus en plus restreinte qui conserve la responsabilité foncière et du patrimoine correspondant. Ils nourrissent l'imaginaire collectif, notamment dans la dimension identitaire de chacun. À ce titre, le monde paysan construit de la culture car il reste garant d'une identité locale collective commune en perpétuelle construction.

Au-delà de son exploitation agricole, l'agriculteur est donc attendu par un grand nombre d'urbains mais aussi par des ruraux résidents pour mettre en scène des valeurs, des références et des symboles qui construisent le « vivre ensemble » dans la société locale. Souvent malgré lui, l'agriculteur représente un trait d'union entre la nature et la population. À ce titre, il est apprécié, jugé sur un rôle qui se situe bien au-delà d'un simple agent économique local. Il y a alors malaise quand cet agriculteur ne se réfère pas aux normes implicites construites sur des représentations communément adoptées mettant en avant la sacralisation des différents éléments du patrimoine (anciens corps de fermes dénaturés par les nouvelles constructions, pollutions agricoles près de sites touristiques, schémas de remembrement supprimant des haies ou des éléments du petit patrimoine, etc.)...

2.4.5. Synthèse de l'évolution rurale face aux politiques publiques

Les grandes mutations agraires sont la résultante de la modernisation. Ces mutations ont d'abord touché l'espace rural. Les boraldes et les vallées encaissées ont été, peu à peu, abandonnées. Il n'y a pas eu de reprise des terres trop pentues, car non mécanisables. Ce sont les lieux privilégiés de l'exode, comme l'a montré Bêteille (carte des hameaux disparus)¹⁶¹. La chaux agricole, sous produit des hauts fourneaux de la métallurgie, a pu atteindre le Ségala grâce aux chemins de fer. Les grands défrichements se sont opérés, préfigurant la mutation de cette petite région agricole. Le rôle des camions utilisés par les coopératives d'approvisionnement a également privilégié des contrées accessibles au détriment des « pays » reculés. Une différenciation spatiale se confirme au milieu du siècle.

La motorisation de l'agriculture bouleverse le modelé du parcellaire (formes rectilignes plus grandes), le rapport entre l'*ager* et le *saltus* car les prairies naturelles vont progressivement s'effacer au profit des prairies artificielles à cycle court. Quand à la *silva*, elle tend vers l'abandon des généreuses châtaigneraies. Les résineux font leur apparition à des altitudes inhabituelles grâce aux dons du Fonds forestier national. La symbolique est forte mais ne se généralise pas en Aveyron pour diverses raisons. La polyculture élevage ne peut se passer de certaines parcelles pentues. De plus, les plantations sont freinées par l'importance du tout

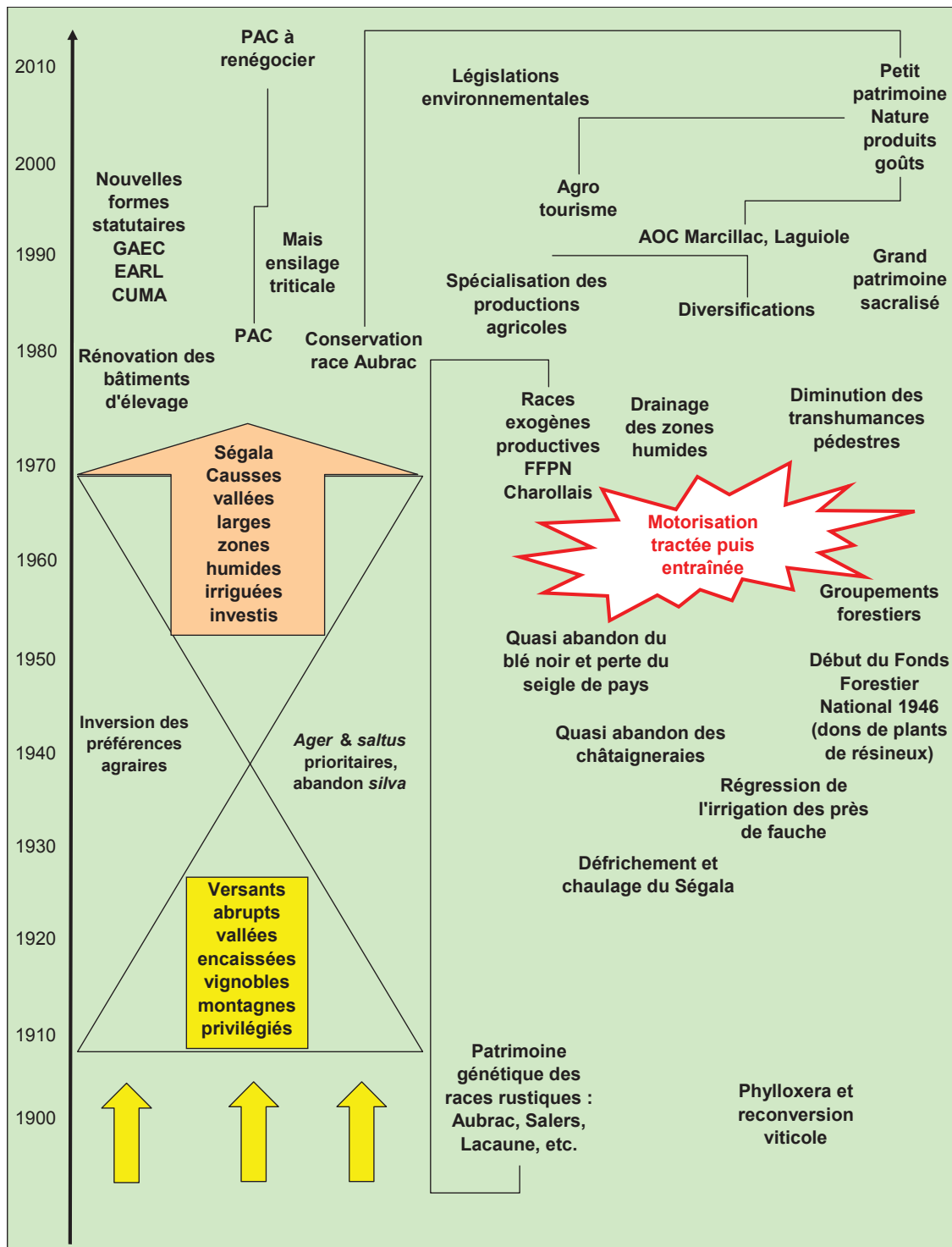
¹⁶¹ *Op. cit.*

petit parcellaire de la *silva*. Les paysages du nord de l'Aveyron n'ont pas été trop modifiés par ce facteur à la différence d'autres régions proches (la Montagne noire, par exemple). Paradoxalement, la deuxième partie du siècle va apporter à la fois une spécialisation des exploitations agricoles avec de grands bâtiments qui marquent le paysage et, parallèlement, une diversification des exploitations vers le tourisme rural, par exemple. Ce dernier exige un respect d'une esthétique « authentique », peu compatible avec les équipements imposants des grosses exploitations.

Enfin, prenant le pas de la sacralisation du grand patrimoine, les productions de pays, les goûts et les coutumes gastronomiques, et globalement les paysages aveyronnais se valorisent de mieux en mieux. Quelques productions phares telles que le vin¹⁶² de Marcillac, d'Estaing ou du Fel, l'aligot avec la tomme de Laguiole, ou encore le veau d'Aveyron (Ségala) véhiculent une identité résolument marquée par la culture gastronomique. Ce dernier pan de culture ancienne fait consensus pour la diversité des agriculteurs. Toutefois les modes de production pour y arriver cloisonnent le monde rural. Les débats sur le « bio », sur l'agriculture durable ou raisonnée, cristallisent les positions. La culture de chacun est au centre de ces enjeux qui façonneront notablement le paysage de demain.

¹⁶² Les politiques parlent même d'« œno tourisme ».

Frise : Mutations agraires, pastorales et forestières au XX^e siècle



2.5. Les évolutions et politiques culturelles

2.5.1. Les élites francophones et la distinction de cultures

Même si l'amorce s'est déclarée presque concomitamment avec la généralisation des écoles, une distinction culturelle notoire ne s'est manifestée qu'à partir du début du XX^e siècle. Pour l'État central, la fragile percée linguistique française se devait d'être consolidée. Une certaine frénésie culturelle se développe alors dans les pôles urbains du département. Le développement de la musique sera l'activité culturelle de départ. Au niveau du département, de nombreuses harmonies¹⁶³ se mettent en place. Une certaine tranche de la population aveyronnaise prend le temps de se retrouver et de découvrir une culture essentiellement française, au travers de chorales, de groupes harmoniques et de troupes de théâtre. D'autres arts, tels que la peinture ou la sculpture, auront davantage pour lieux d'expression les grands salons parisiens mais joueront un rôle certain dans ce transfert, via les « parisiens » et leurs amicales aveyronnaises.

Dans cet essor d'une certaine culture française élitiste, les enseignants sont au centre du processus pédagogique d'assimilation. La pratique du français, en tant que langue de la nouvelle culture, caricature le clivage existant entre l'urbain et le rural au niveau de la société aveyronnaise.

À l'époque, on veille donc à se distinguer entre aveyronnais en fonction des types de locuteurs ; le germe de la diglossie et de la domination qui va avec, s'affirme. Il s'agit bien d'une stratégie de différenciation, positionnée au cœur de la vie sociale. L'intention de l'élite reste de s'ouvrir au monde, mais aussi de paraître distingué au sens de la distinction de Bourdieu¹⁶⁴, les citadins « cultivés » par rapport aux gens des campagnes. La posture mimétique est ici fondamentale dans l'ancrage de cette assimilation culturelle.

¹⁶³ Orphéons, puis des harmonies utilisant préférentiellement des répertoires en français se créent (à Rodez et à Espalion, au départ) ainsi qu'un grand nombre de chorales religieuses dans les écoles privées.

¹⁶⁴ L'intention même de paraître « distingué » suffit à disqualifier l'agent social préoccupé à s'approprier des marques de distinction qui, elles, sont reproduites par une éducation bourgeoise. Bourdieu note que « ceux que l'on tient pour distingués ont le privilège de n'avoir pas à s'inquiéter de leur distinction » (Bourdieu, 1979 : 278), *op. cit.*

Par ailleurs, la ville apparaît bien comme le creuset du pouvoir et de l'avenir au travers d'une culture nouvelle en devenir. Pendant ce temps, les fêtes et les retrouvailles populaires occitanophones perduraient dans les campagnes, au son du *bignou* et de l'accordéon...

2.5.2. La réponse à la distinction de l'élite : la référence identitaire folkloriste

Comme en écho à ce bourgeonnement culturel du début du siècle, les périodes plus tourmentées de l'entre-deux-guerres vont voir apparaître un contre courant culturel à connotation identitaire en reprenant le mouvement félibréen. En 1937 à Espalion, Joseph Vaylet rappelle à qui veut l'entendre la voix de certains félibres¹⁶⁵ particulièrement traditionalistes. Le mouvement félibréen met Villefranche-de-Rouergue au centre d'une réminiscence de la culture d'Òc ancestrale. L'École littéraire de Rodez, elle, prend la défense d'une conception plurielle de la culture.

La culture de masse apparaît bien de plus en plus en marge par rapport à la pensée et aux références françaises dominantes.

2.5.3. D'autres différenciations apparaissent tout au long du siècle

Parallèlement à cette dualité entre la culture occitane en perte de vitesse et l'élite française, surgissent, ça et là, des personnalités d'exception dans le monde de la culture départementale. Elles vont participer à la remise en cause du clivage entre la langue occitane et la langue française.

Il y a lieu de citer ici le poète Francis Carco, mais surtout le peintre Eugène Viala, qui tous les deux ont porté un regard puissant sur la nature aveyronnaise. Les eaux fortes de Viala reprennent une nature tourmentée où l'homme perturbe un équilibre sans pareil. Il laisse apparaître un rapport complexe, semé d'angoisses personnelles. La vie courante se situe volontairement en opposition aux élites dirigeantes. L'engagement de l'artiste reste à fleur de

¹⁶⁵ Le Félibrige est un mouvement littéraire créé pour refléter l'unité occitane (« *dis Aup i Pirineu* » comme aimait à souligner Frédéric Mistral, Traduction : « des Alpes aux Pyrénées »), mais qui a aussi activé une historique discorde entre les différentes graphies des dialectes dispersés sur l'espace occitan. Puis plus tard, hors de ce mouvement, *l'Institut d'Études Occitanes (IEO) parviendra à imposer à la majorité des occitanistes sa conception graphique et culturelle, largement héritée [...] de celle d'Estieu et Perbosc* (Abrate, 2001 : 27-28, *op. cit.*).

peau. Il indique une troisième voie résolument libertaire, face à une vision nostalgique folkloriste ou encore celle jugée réactionnaire de l'élite française rouergate.

Mais un fait va apparaître vers les années 1970-80 avec l'apport culturel des nouveaux arrivants qui, dans la diversité artistique et plus largement culturelle, va magnifier nos campagnes. Celle-ci accueille des populations qui viennent pour vivre en situation l'esthétique du paysage. Le regard porté sur les campagnes surprend mais, au fil du temps, imprime une autre façon de vivre. Peintures, sculptures, musiques illustrent l'envie de vivre au « pays ». L'image de la nature est retranscrite magnifiée par les artistes, tant les natifs que les nouveaux arrivants. Mais il ne s'agit pas là d'une image romantique, ou bien encore plus anciennement lyrique. Elle se situe largement au niveau de représentations croisées sur une nature en transformation (agricole, forestière, résidentielle). Comme pour contre balancer un grand pan de savoir-faire artisanaux qui se perdent, une floraison d'artistes, d'abord inconnus, vont peu à peu investir les représentations populaires. Une incontestable production de culture va dynamiser un milieu rural en perte de vitesse.

2.5.4. Synthèse de l'évolution culturelle du XX^e siècle

Les dominations politiques et religieuses ont fortement influencé l'intensité des investigations culturelles, notamment pour conforter la distinction et les privilèges de classe d'une élite. Le monde de l'art, pourtant censé illustrer la diversité, s'est vu principalement occupé par un classicisme conservateur. Par ailleurs, une crise identitaire s'est exprimée par la relance d'un folklorisme de sauvegarde face à une culture occitane précipitée dans l'oubli. Les réseaux amicalistes des « parisiens » sont prépondérants à ce niveau. Un grand clivage est né autour du devenir de cette culture en perdition.

Il a fallu attendre une immigration nouvelle, caractérisée par une envie de vivre au pays, pour connaître un sang neuf et un nouveau transfert culturel significatif. Cette ouverture a pu se faire notamment par la résidence permanente d'artistes en milieu rural. Une certaine image de la nature s'est renforcée par les artistes en sublimant le beau, au travers de la photographie, de la peinture ou encore la sculpture. Alors la culture, par son essaimage, a profondément intéressé les politiques qui voient en elle un moyen de consolider leurs positions et de légaliser leur charisme. L'œno tourisme reste un exemple frappant quand on connaît le

modeste niveau de production que permet le vignoble de Marcillac (une quarantaine de producteurs privés et une coopérative) et celui de Conques, tout récemment relancé.

La gastronomie aveyronnaise est connue pour ses atouts. Tant les privés que les autorités savent mettre en avant les savoir-faire des campagnes et de l'art de la table. La gastronomie reste un atout touristique décisif qui porte en quelque sorte le paysage convoité dans l'assiette du visiteur. La gastronomie et les dégustations de toutes sortes apparaissent comme un moyen de communiquer une valeur singulière d'une petite région rurale. Loin des grands discours, la culture se conjugue également par le goût grâce auquel la grande majorité des habitants se retrouvent enfin à l'unisson, malgré un clivage sociétal grandissant.

Sur un autre registre, les polémiques qui naissent au sujet du musée Soulages en construction à Rodez, montrent bien tout l'enjeu culturel qu'il représente. Comme en prolongement de la relance des chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle, les politiques imaginent le circuit touristique de demain, passant inévitablement par ce qu'ils voudraient être un des cœurs de la peinture moderne métropolitaine.

Le succès des *Estivadas* dans la cité ruthénoise relance tout un pan de la culture occitane par le biais des arts du spectacle de rue. Avec parfois une vision passéiste, les médias et les politiques culturelles locales tentent, à travers ces rencontres annuelles, de faire connaître à la jeunesse une nouvelle façon d'aborder l'héritage culturel occitan. Comme en écho, la rencontre autour des *Mescladís de langues* à Decazeville, apporte un souffle de tolérance aux différentes cultures, dites minoritaires sur le territoire français (occitane, mais aussi arabe, basque, berbère, catalane, corse, bretonne, etc.).

La création du nouveau centre Jean Boudou à Crespin symbolise également cette voie empreinte de tolérance en se plaçant volontairement dans la rencontre culturelle, en référence à l'évolution de la pensée de Boudou¹⁶⁶.

Cantalusa, en 1999¹⁶⁷, en a brillamment souligné le caractère profondément universaliste ainsi que le rayonnement de cette œuvre singulière, située résolument hors d'un régionalisme étriqué.

¹⁶⁶ Bertrand Guibert, (2004), *Le regard de l'écrivain Jean Boudou sur les frontières, ou le passage de l'essentialisme à l'existentialisme*, Rodez, in *Revue du Rouergue*, n° 78, pp. 273-276.

L'œuvre littéraire de Boudou, notamment avec le concept de *talvera* (espace symbolique de la dissidence et de la liberté)¹⁶⁸, chemine d'un essentialisme d'ordre régionaliste vers un existentialisme humaniste, faisant ainsi écho à Sartre (1970)¹⁶⁹.

Catherine Parayre (2003 : 140-141)¹⁷⁰ remarque également chez Boudou, la liaison avec l'existentialisme développé par Sartre : « *Dins la vida cal saber!* », Traduction : « Dans la vie, il faut savoir ». Avec ces mots du chauffeur de taxi dans *La Grava Sul Camin*, Boudou, (1988 : 64) se retrouve l'écho distant de l'opinion de Sartre qui affirme que l'homme est responsable de ce qu'il est. Pour le philosophe existentialiste, l'homme reste libre et conscient et son engagement résulte de cette liberté fondamentale. Rien n'est plus important que ce savoir qui détermine les actions de l'individu : même la souffrance, selon le chauffeur, cède le pas à la connaissance.

Diverses manifestations donc sur les langues et les cultures en pays rouergat s'allient pour affirmer haut et fort la tolérance locale, comme à l'illustre époque occitane médiévale.

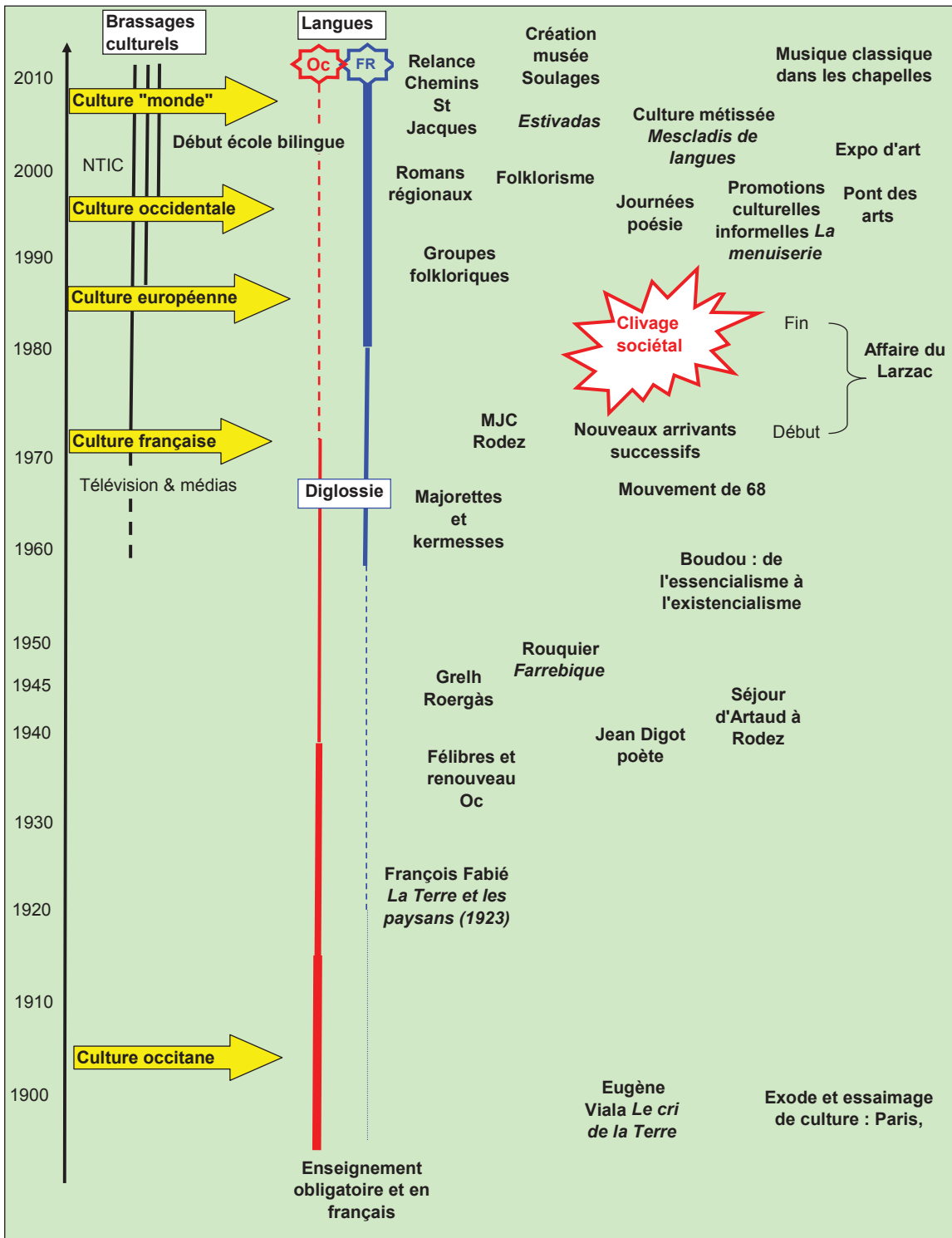
¹⁶⁷ Cantalansa, 1999, *op. cit.*

¹⁶⁸ « *Es sus la talvera qu'es la libertat* » : Traduction : « C'est sur la *talvera* que se trouve la liberté ». Poème *La talvera* de Boudou.

¹⁶⁹ Sartre (1996 : 26) rappelle qu'en tout état de chose *l'existence précède l'essence* [...] *Qu'est ce qui signifie ici que l'existence précède l'essence ? Cela signifie que l'homme existe d'abord, se rencontre, surgit dans le monde, et qu'il se définit après.* Jean-Paul Sartre, (1996), *L'existentialisme est un humanisme*, Gallimard, [1^e éd. 1946 : Nagel], 108 p.

¹⁷⁰ Catherine Parayre, (2003), *Jean Boudou, écrivain de langue d'oc*, Édition L'Harmattan, 299 p.

Frise : Événements culturels et société en Aveyron au XX^e siècle

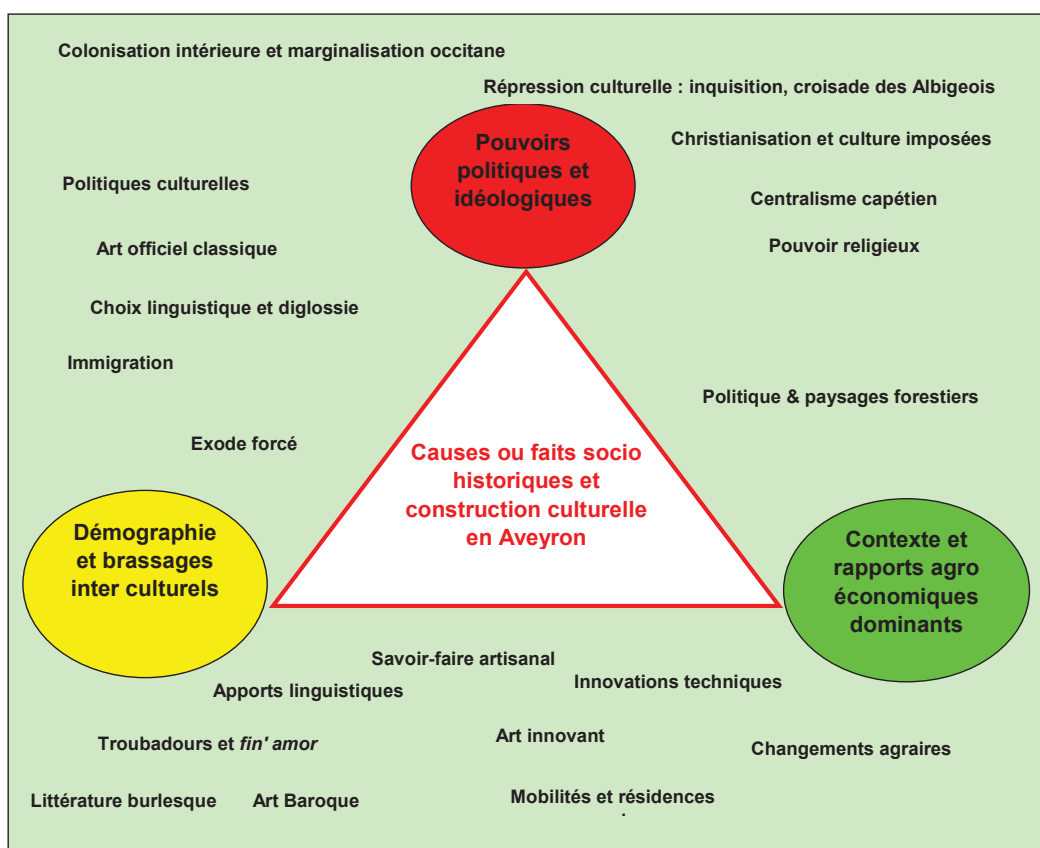


2.6. Conclusion : quelques indicateurs du processus culturel

Le cheminement chrono thématique du processus culturel de la zone d'étude (avec quelques liens d'ensembles géographiques plus larges tels que l'Aveyron et l'espace occitan) a fait apparaître des étapes successives, mais aussi parfois imbriquées, de constructions dans le sens d'une consolidation (époque romaine), d'enrichissements (époques gothique, baroque et contemporaine) mais aussi de perte culturelle (répression de l'inquisition, effacement culturel local avec la mondialisation en cours). Certains faits semblent d'importance dans le processus expliquant les causes du processus.

Durant ce rapide survol historique, la recherche d'indicateurs opérationnels permettant de comprendre les constructions culturelles donne une convergence autour de trois pôles distincts ainsi que leurs interfaces réciproques. Le schéma qui suit symbolise les causes et faits majeurs qui indiquent la nature et l'expression des constructions culturelles.

Schéma : Événements culturels et société en Aveyron au xx^e siècle



Nous citerons d'abord **la domination politique et idéologique** qui, si elle dure à l'image de la colonisation romaine (cinq siècles au moins), induit des transferts diversifiés et complémentaires, puis une consolidation durable de culture. On constate ainsi une certaine permanence des faits de culture dans le temps. La langue du pouvoir colonial se transforme pour faire émerger progressivement une nouvelle expression orale qui se charge peu à peu de représentations. Ce fait majeur a perduré dans l'histoire et sa force a été plus ou moins intense selon les positionnements d'alliance ou de concurrence entre le pouvoir politique dominant et le pouvoir religieux.

Un parallèle est à faire entre la période diglossique précédente, ayant vécu le glissement du latin parlé classique au profit d'un proto occitan naissant situé sur quatre générations à cheval entre le VI^e et le VII^e siècle (Banniard, 1997)¹⁷¹, et la politique linguistique de la fin du XIX^e et durant le XX^e siècle. Cette dernière a imposé, dès 1870, via le pouvoir politique français et relayé par le pouvoir religieux (École libre), l'enseignement exclusif de la langue française au détriment de la langue usuelle occitane. Il s'agit d'une manifestation forte et révélatrice d'une domination, ici centralisatrice et homogénéisante. Cette intense période de reconstruction culturelle se renouvelle donc treize siècles plus tard. Notre recherche doit donc s'inscrire sur des indicateurs socio linguistiques opérationnels afin de traduire les manifestations de constructions culturelles actuelles.

Nous remarquons que la culture demeure proche de l'expression des pouvoirs en place. Elle en est même un instrument de propagation ou de renforcement de son influence. La langue latine, y compris au travers de son savoir et de ses manifestations artistiques, a irrigué les rivages de la Méditerranée pour, peu à peu, influencer les peuples occupant les contreforts du Massif central. Cette culture a structuré de nouveaux paysages et, plus globalement, les représentations collectives de l'espace rural. Pour comprendre les constructions culturelles, il est donc nécessaire de porter une attention aux politiques culturelles, artistiques et linguistiques pratiquées mais aussi à l'aménagement du territoire en cours. Le paysage est alors durablement marqué par une orientation politique d'ordre aménagiste.

¹⁷¹ *Op. cit.*

L'histoire nous indique également que des pans de culture, notamment les manifestations artistiques, émergent en réponse à l'oppression des pouvoirs institués. La *fin'amor* s'est largement opposée aux conceptions rigoristes de l'amour prôné par la chrétienté. Une poétique est née avec, fait majeur, l'ébauche d'une singulière conception des rapports sociaux de sexe (Castan, 1997)¹⁷², même si les avancées sociales ont été partiellement gommées par la suite. Quelques siècles plus tard, l'art baroque occitan a montré une voie singulière, illustrant une permanence dans le brassage culturel entre les *Orients d'Occitanie* décrits par Surre-Garcia (2005)¹⁷³, proche des positions de Joan Larzac, (1989)¹⁷⁴ portant sur la diversité et la singularité de l'art baroque occitan.

Il faut donc veiller à identifier les manifestations culturelles officielles, mais également les éléments de contre-culture qui s'expriment pour dénoncer une oppression. Durant le XX^e siècle, on retrouve chez Viala l'anarchiste avec la revue engagée *Le Cri de la Terre*¹⁷⁵, par exemple, ainsi que chez Boudou¹⁷⁶, la même verve accusatrice, tous deux debout face aux pouvoirs institués.

Nous avons noté ensuite que les **contextes économiques** et **écologiques** collatéraux imposent des changements sociétaux qui, à leur tour, bouleversent la culture locale. La pression démographique et le plafonnement des rendements agricoles au XVI^e et XVII^e ont provoqué une révolution agraire (sole fourragère, châtaigneraies). Savoirs érudits (inscrits dans les livres d'agronomie) et savoir-faire paysans construisent une nouvelle condition d'usage des ressources (outils, exploitation, spécialisation de la main d'œuvre, etc.) et induisent des constructions culturelles. Les innovations naissent autour d'individualités ingénieuses mais également sont mises en exergue par une classe sociale en cours d'émancipation. Les conditions économiques et environnementales stimulent des initiatives de changement.

¹⁷² Félix-Marcèl Castan, (1998), *Triptyque 1997, Aux sources occitanes*, Editions bcd, 60 p.

¹⁷³ Alem Surre-Garcia, (2005), *Au-delà des rives, Les Orient d'Occitanie*, Éd. Dervy, Les lieux de la tradition.

¹⁷⁴ *Op. cit.*

¹⁷⁵ Revue d'ampleur régionale, illustrée, bimensuelle, publiée en 1908 et 1909 (Imprimerie Louis Loup, Rodez) à caractère pamphlétaire.

¹⁷⁶ Boudou, 1956, *op. cit.*

À chaque grand changement agraire, de nouvelles représentations apparaissent (Pitte, 2001)¹⁷⁷. De même, le rapport entre l'*ager* et la *silva* apparaît déterminant dans les représentations. Lorsque le bois est compris comme une sylviculture, notamment à l'époque de Colbert, les représentations évoluent. Le monde des espaces sauvages et inconnus se nuance dans l'inconscient collectif. La perception de la nature s'en trouve modifiée dans ses caractéristiques symboliques majeures. Les paysages agro-sylvo-pastoraux, nouvellement mis en exergue, se métamorphosent par le travail humain. Avec la mécanisation, puis la motorisation de l'agriculture, l'espace rural se transforme autour des grandes forces d'aménagements qui s'expriment dans le paysage. Les mutations sont alors profondes et ébranlent le cœur même de la société. Une nouvelle fois, le rapport de l'homme à la nature s'en trouve transformé.

Tout récemment, comme nous l'a montré Perrier-Cornet (2002a)¹⁷⁸, les fonctions de l'espace rural s'inversent avec le renforcement d'une image de la nature, recherchée plutôt par les nouveaux arrivants. Nous passons alors d'un registre de « représentation » à celui d'une « présentation de la nature » (Fel, 2010)¹⁷⁹. Une véritable mise en scène est demandée aux ruraux, en particulier les propriétaires qui sont, en majorité, des natifs. Les enjeux esthétiques sur l'espace rural clivent des rapports sociaux déjà tendus. Les options économiques de mise en valeur des ressources naturelles, d'une part, et, celles du patrimoine, d'autre part, s'opposent. Parallèlement de nouvelles formes d'art apparaissent avec des créations éphémères magnifiant tel ou tel aspect d'un paysage redécouvert par les urbains.



Photo : Land art dans le paysage (collectif PVC - LUSINE)

Le *Land art* en milieu péri-urbain s'approche ce que l'art du *tag* signifie en ville, désormais proche. L'identité se construit par l'adoption de valeurs culturelles, tantôt consensuelles, tantôt marquant la distinction d'un champ social donné.

¹⁷⁷ *Op. cit.*

¹⁷⁸ *Op. cit.*

¹⁷⁹ Loïc Fel, (2009), *L'esthétique verte, De la représentation à la présentation de la Nature*, Paris, Éditions Champs Vallon, 346 p.

L'histoire rurale met bien en exergue que les rapports économiques majeurs influencent fortement les constructions culturelles en cours. Les rapports diversifiés qu'entretient l'homme avec la nature apparaissent comme une source d'explication des constructions culturelles actuelles. Nous analyserons donc, à la lumière des indicateurs sociohistoriques relevés, ces rapports comme autant d'expressions culturelles en devenir. Les grands concepts utilisés par les géographes tels que l'espace rural, le territoire, le lieu et le paysage seront tour à tour visités afin de réunir les enseignements utiles à notre hypothèse.

Enfin, la **démographie et les brassages humains** ont favorisé l'essaimage mais aussi l'enrichissement de pans entiers de la culture en Rouergue. L'ouverture sur plusieurs horizons de l'espace occitan a enrichi les apports linguistiques, notamment dans le vocabulaire technique, lié en particulier aux savoir-faire. Du fait de l'influence de l'Arc latin et d'une position carrefour entre plusieurs milieux homogènes (plaine italienne du nord, ouverture méditerranéenne, Catalogne et Castille, pays d'Oïl, etc.), l'espace occitan s'est trouvé à la croisée des chemins et des voies navigables, ce qui a favorisé le tissage de liens relationnels, puis sociaux. Les aspects linguistiques sont parfois une sorte de révélateur des échanges sociaux et culturels de jadis.

L'évolution des bassins d'emploi (XIX^e et début XX^e) a fait émerger de nouvelles façons de voir le travail, mais aussi la vie en Aveyron. Le Rouergue isolé, loin des axes de communication, s'est peu à peu, ouvert à de nouvelles voies culturelles issues du monde ouvrier. Le Bassin houiller, avec une demande alimentaire accrue, s'est tourné vers les campagnes rouergates pour y faire face. Certains échanges culturels se sont produits mais, le plus révélateur, est une certaine propension des idées nouvelles de solidarité et de travail collectif. Le syndicalisme agricole, qui a incontestablement marqué la campagne aveyronnaise au milieu du XX^e siècle, s'est inspiré du mouvement ouvrier qui s'est exprimé à Decazeville. Il en est de même pour l'influence qu'ont pu avoir dans le Sud-Aveyron, les ganteries et la main d'œuvre en voie de structuration et d'émancipation.

Bien plus tard, avec « l'affaire du Larzac », une fois encore l'Aveyron va connaître un sursaut lié, en particulier, à un événement « venu de l'extérieur » et au brassage humain que cela a impliqué. La démographie illustre grandement l'importance, la quasi permanence historique des brassages et reflète, à bien des égards, des échanges culturels progressifs. Ils ont tantôt

renforcé les valeurs communes et les ont également notablement enrichies. Nous serons donc attentifs aux conséquences culturelles de ces brassages de population.

Enfin, à l'époque contemporaine, les médias jouent un rôle déterminant dans l'homogénéisation culturelle entre les groupes sociaux. Il y a lieu d'en tenir compte car l'influence exogène de programmes le plus souvent pensés ailleurs, minimise les spécificités culturelles départementales ou bien, au contraire, les caricaturent. Ceci a parfois pour conséquence une marginalisation culturelle flagrante. Les influences médiatiques doivent donc nous renseigner sur les conséquences actuelles de la culture en construction.

Nous voyons donc bien que la langue dominante et les tendances artistiques illustrent la culture en construction. Les savoirs et savoir-faire accumulés se reproduisent, se transforment, ou s'oublient, de génération en génération. Ils reflètent les acquis de la mise en valeur successive de la nature et des ressources naturelles qu'elle génère. En ce sens, la recherche culturelle apparaît bien comme un besoin fondamental de la population de la zone d'étude.

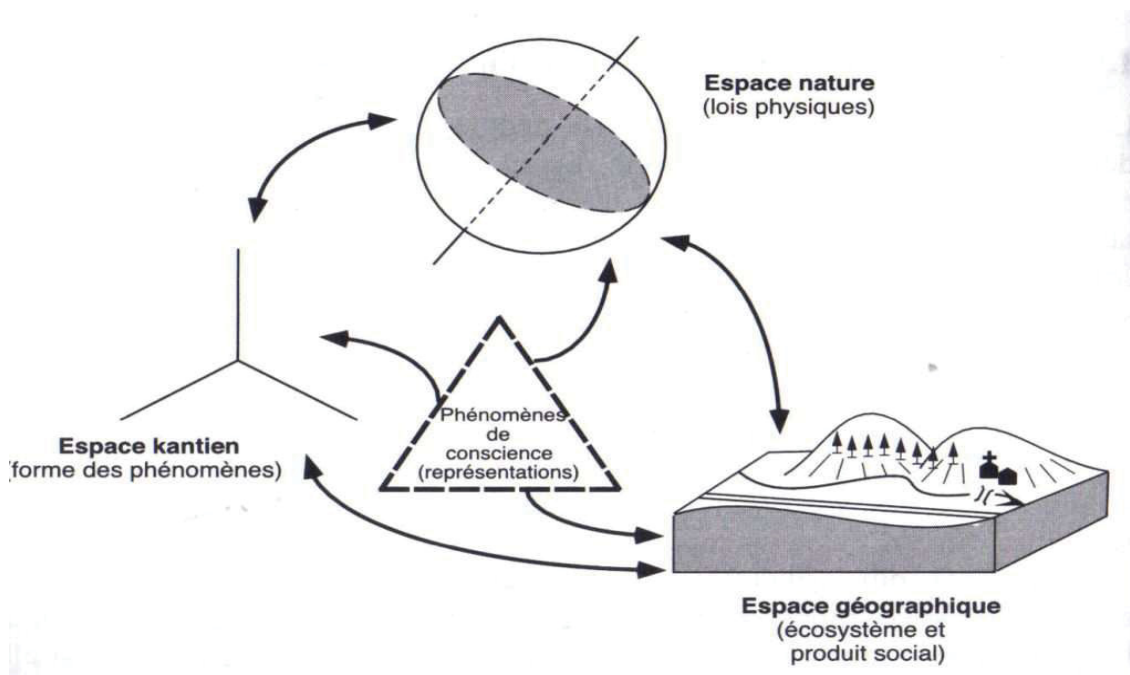
Partie 2

3. Constructions culturelles actuelles dans la zone d'étude

Avant d'aborder les éléments de culture actuels, nous allons tenter d'élucider les relations entretenues et les pratiques activées de la population sur la nature environnante. En effet, les représentations individuelles et collectives se situent simultanément en amont des pratiques mais génèrent également en retour des pratiques et des représentations singulières.

Di méo (2001)¹⁸⁰ nous rappelle l'importance de reprendre la théorie géographique kantienne si l'on veut cerner l'importance du milieu physique dans l'action humaine. Toutefois face au risque déterministe, il faut y inclure la marque des phénomènes de conscience. L'illustration ci-dessous de Di méo (2001 : 26) tente une synthèse entre *l'espace kantien, forme de toute sensibilité* et *l'espace durkheimien [qui lui] est produit par les représentations et par l'action des Hommes*.

Schéma : Les articulations kantiennes des 3 grands types génériques d'espaces (Di Méo)



Les représentations de la portion du territoire étudié s'articulent donc autour de modalités inhérentes au milieu physique et aux actions humaines. Tour à tour **l'espace rural** perçu ou vécu tous les jours, **les territorialisations** en marche fabriquées par certains champs sociaux, les **lieux singuliers** porteurs de souvenirs intimes, les **paysages magnifiés** par l'artiste sont à analyser. Afin de mettre en lumière les leviers des représentations, nous étudierons successivement ces grands concepts de la géographie existentielle en Rouergue.

180 *Op. cit.*

3.1. Les relations des populations à leur nature environnante

3.1.1. L'espace rural en bouleversement

Un profond bouleversement structurel de l'espace rural se poursuit au moins depuis un demi-siècle. L'approche théorique de Philippe Perrier-Cornet dans son ouvrage *Repenser les campagnes* (2002)¹⁸¹ part des usages rencontrés sur l'espace rural pour mieux comprendre et décortiquer les enjeux en cours. La culture se trouve à la croisée de ces enjeux. Cette approche semble particulièrement adaptée à notre cadre d'étude. Perrier-Cornet distingue trois entités : « La campagne » en tant que « ressource » à produire, « La campagne » offrant un « cadre de vie » et « La campagne » comme une « figure de la nature ».

3.1.1.1. La campagne ressource, transformée mais pas en régression

Cet auteur distingue, tout d'abord, la « campagne ressource » qui représente essentiellement le support d'activités économiques de production. Globalement l'Aveyron se distingue encore largement par son dynamisme dans la production agricole, face aux départements contigus. Même si la spécialisation de l'agriculture se poursuit avec son inévitable exclusion de certaines terres inadaptées (les boraldes pentues des vallées du Lot, de l'Aveyron, du Tarn et de la Dourbie, par exemple), la campagne reste encore fortement rurale, et donc agricole. Le système agraire se trouve marqué par la présence de clôtures qui quadrillent l'espace. Ce découpage souligne la dominance d'un élevage associé à des cultures, principalement fourragères (prairies artificielles, maïs) et plus marginalement céréalières (triticale, orge, avoine et blé tendre sur les bonnes terres). Même les grands espaces des causses du Comtal, du Larzac ou de celui de Sébazac et du plateau de l'Aubrac sont en partie sujets à l'enclosure. Les nouvelles techniques¹⁸² de conception de clôture renforcent leur durabilité et leur

¹⁸¹ Perrier-Cornet, (2002a), *op. cit.*

¹⁸² Usage de la puissance hydraulique des tracteurs avec l'intermédiaire de planteuses pour enfoncer les piquets de clôture. Avant l'adoption de ces équipements, la masse manuelle en bois était utilisée. Son usage nécessairement manuel limitait le poids, la grosseur et la longueur des piquets de clôture (voir photo Jean-Pierre Devals, *in* Guibert, 2005 : 50). Bertrand Guibert, (2005), *Jean Boudou, Visionnaire et humaniste*, Rodez, Le Grellh Roergàs, 89 p.

visibilité dans l'espace rural. Les éleveurs utilisent de plus en plus de grosses traverses de chemins de fer recyclées en guise de piquet d'angle ou de porte barrière.



Photo : La clôture, cliché Jean-Pierre Devals

Concernant le parcellaire, la largeur toujours croissante des outils agricoles (moissonneuses batteuses et ensileuses) ainsi que des tracteurs, a exclu la viabilité de certains champs et des chemins de desserte exigus. Tant les entrepreneurs privés que les coopératives d'utilisation de matériel agricole en commun se sont engagés dans une course effrénée au gigantisme en termes d'équipements. Les engins utilisés dans les grandes plaines arrivent depuis deux à trois décennies dans les terroirs notoirement exigus de notre zone d'étude.

Affiche : Liens mis en avant entre le fruit, le patrimoine et la culture occitane



En conséquence, sans forcément un remembrement global, de nombreuses haies ont été supprimées. L'élagage systématique précurseur, puis la coupe à blanc de haies, pourtant riches en fruitiers, ont marqué les campagnes durant les dernières décennies. Pourtant le fruit, dans sa symbolique, véhicule un référent identitaire fort, certainement lié à la greffe et aux soins attentifs que l'on porte à de tels arbres généreux pour l'humain. Des variétés locales en cours de disparition (cerisiers, pruniers, pommiers et poiriers, principalement) sont à nouveau valorisées par des associations locales (Variétés Locales 12, par exemple). Le fruitier traduit un attachement privilégié à l'espace rural correspondant. Il illustre une part de la ruralité, de la façon de vivre en campagne.

Dans le même ordre d'idée, les plantations de noyers qui, jadis, correspondaient à une garantie tous risques pour les fermiers du début de XX^e siècle, ont parfois été supprimées car les abords du corps de ferme se sont révélés impraticables pour les nouvelles machines agricoles, à cause de ces plantations séculaires.

Les terres favorables à la culture du maïs ont également été aménagées en vue de leur exploitation et ce, dès les années quatre-vingt. Des zones humides, anciennement valorisées en prairies naturelles, ont été drainées, parfois avec l'aménagement d'un lac collinaire attendant en vue de la maïsiculture, soit pour l'ensilage, soit pour la production de grain, dont celle à

vocation semencière. Pour cette dernière, l'irrigation constitue bien souvent une exigence contractuelle avec la firme semencière, d'où l'apparition de retenues d'eau. Les retenues sont d'ailleurs devenues, quelque part, un nouvel indicateur de modernité. Souvent peu rationnels (débit et stockage insuffisant en cas de déficit hydrique), ces aménagements marquent les fermes dont les propriétaires estiment se situer en avant-garde. Maîtriser l'eau devient un symbole de modernité lorsque les salutations d'usages débutent encore systématiquement en milieu agricole par le temps qu'il fait et par la pluie que l'on attend...

Mais l'espace agraire s'affiche aussi par des reconquêtes agricoles surprenantes, prenant des allures de « renaissance rurale » (Kayser)¹⁸³. La politique des primes à l'herbe octroyées à l'aide des subventions européennes, en faveur de l'agriculture de montagne, induit par endroit, le défrichement inattendu de prairies particulièrement pentues. La généralisation des puissants tracteurs à quatre roues motrices permet cette reconquête agraire¹⁸⁴, renaissance somme toute assez symbolique et quelque peu artificielle.

De même récemment, certaines anciennes terrasses de vigne sont reprises du fait d'un marché attractif du vin (sur Marcillac par exemple, mais aussi sur le vignoble du Fel, où encore celui de Conques). Le plus souvent, de lourds travaux d'aménagement sont mis en œuvre pour façonner des terrasses mécanisables. Il est à noter que cette remise en valeur du vignoble est généralement appréciée par le plus grand nombre. Tout un pan de culture se retrouve ainsi remis en scène.

Toutefois, certains soulignent les risques d'érosion qu'impliquent ces types de remise en valeur des terroirs viticoles. Le décapage systématique de l'horizon humifère, induit par l'aménagement, déstabilise le substrat, favorise le ruissellement et représente un facteur de risque érosif indéniable. De plus, certains vignerons à la retraite mentionnent que le goût du vin se standardise, que la vigne ne pousse que dans le caillou et non dans la terre humifère, comme avant. C'est, d'après eux, ce qui apportait le caractère du vin, via les arômes spécifiques. Cette mise en valeur est donc à la fois appréciée comme une incontestable

¹⁸³ Bernard Kayser, (1990), *La renaissance rurale, sociologie des campagnes du monde occidental*, Colin, Paris.

¹⁸⁴ Visible dans la vallée du Dourdou, par exemple, à proximité des grandes fermes en voie d'extension foncière.

renaissance, mais interpelle certains quant aux conséquences des modes d'aménagement couramment pratiqués.

La campagne ressource se traduit également par des plantations forestières. Elles marquent visuellement l'espace rural par les coupes franches, puis par une régularité de peuplement. Ainsi, la filière bois peut s'approvisionner à terme sur les coupes locales. Ces plantations sont accompagnées par la reprise du profilage de nombreux chemins de terre. Ces nouveaux chemins permettent d'ouvrir la forêt oubliée à d'autres usages récréatifs (promenade, vélo tout terrain, exploitation forestière privée, cueillette, chasse). L'effort de plantation s'est tout de même largement stabilisé en fin de XX^e siècle par le non renouvellement du Fonds forestier national et également par une absence d'évolution du statut foncier des forêts rouergates, très parcellisées et en voie d'abandon foncière (Marty, 2004)¹⁸⁵.

Contigu aux activités de production agricole, un tissu artisanal actif maintient certains savoir-faire liés à l'architecture locale (couverture en lauze de schiste, charpente en voûte dans le causse, murette en pierre sèche, four à pain externe, cabanon de vigne, etc.) mais aussi à d'autres transformations (gastronomiques, par exemple). Des zones artisanales fleurissent, même dans les villages de taille modeste. Il est à noter que le maintien d'un tissu artisanal a souvent permis aux jeunes des fermes trop petites de rester au pays. En effet, les générations de l'après-guerre présentaient encore des familles nombreuses pour qui la poursuite d'études supérieures de leurs enfants s'avérait coûteuse, donc exceptionnelle. Les départs vers Paris, et ailleurs, se sont poursuivis mais une majorité de jeunes ont pu rester au pays grâce à un secteur artisanal en transformation : plomberie, électricité, mécanique agricole, charcuterie locale, boulangerie, etc.

L'espace rural se caractérise également par l'agencement des corps de fermes. Les modes d'élevage adoptés depuis les années soixante-dix ont contraint les éleveurs à repenser totalement les bâtiments agricoles. Les artisans locaux ont largement profité de cette profonde restructuration, en partie financée par des aides agricoles (dotations jeunes agriculteurs, prêts à taux bonifiés). Granges de plain pied, stabulations libres de plusieurs

¹⁸⁵ *Op. cit.*

centaines de m² de surface¹⁸⁶, parcs étables, silos et autres aires d'exercice pour les animaux sont à la fois causes et effets de choix techniques où l'artisan local a largement été sollicité par l'agriculteur en voie de modernisation.

Les fonctions de production de l'espace rural en tant que ressources diversifiées se sont spécialisées mais n'ont pas forcément régressé durant les dernières décennies. Par contre, la déprise des exploitations, pourtant performantes au siècle dernier, laisse peser sur les décennies à venir une hypothèque quant à la survie d'une ruralité (école, services de proximité, lieux de socialité, etc.) pour certaines contrées de la zone d'étude.

3.1.1.2. La campagne cadre de vie en forte expansion

Perrier-Cornet souligne une deuxième fonction de l'espace rural qu'il qualifie d'une « campagne cadre de vie ». La campagne est utilisée comme un lieu de résidence, mis en œuvre par l'évolution de la mobilité des personnes. Certains cadres originaires des différents pays de l'Europe du Nord pratiquent couramment la multi résidence dans le sud de la France (Tarrus, 1992)¹⁸⁷. Pour la zone d'étude, les lotissements se créent autour de la grande couronne de Rodez. Mais progressivement, cette fonction résidentielle s'affiche actuellement dans les zones intermédiaires, voire même sur les contrées plus reculées.

Les lotissements occupent le foncier rural des bourgs qui est directement situé à proximité du centre historique. Il s'agit d'une transformation notoire des campagnes. Le choix politique foncier des communes se base sur un certain mimétisme de la ville toute proche (Rodez). Ils votent des plans d'urbanisme qui restreignent l'accès à la terre aux nouveaux arrivants. Cela se traduit par le rachat du foncier de vieilles fermes pour en faire de nouveaux lotissements. Certains habitants critiquent les conseils municipaux sur le fait que l'arrivée massive de nouveaux habitants dans les lotissements dégrade leur cadre de vie. Ils parlent de « *cités dortoirs* » pour des villages situés à ½ heure en voiture tels que « *Pruines, Nauviale, Saint-Cyprien-*

¹⁸⁶ *Oh moi j'ai choisi de faire grand ! Le fils a voulu 1.500 m² comme cela on n'y reviendra pas, j'en ai assez fait d'appentis contre la vieille grange* (source : A.G.). Les bâtiments sont en agglos crépis et en tôles, d'où la sensation pour certains de *verrués dans les paysages marqués par une architecture de pierres et de lauzes* (sources : F.D).

¹⁸⁷ Alain Tarrus, (1992), *Les fourmis d'Europe, Migrants riches, migrants pauvres et nouvelles villes internationales*, Paris, Éditions L'Harmattan, 207 p.

sur-Dourdou, Baraqueville, Bozouls, Rignac, Agen-d'Aveyron, etc. Le phénomène des cités dortoirs est bien plus important en termes de conséquences culturelles que l'arrivée des néo ruraux dans nos campagnes !» (source : M. R. en 2011).

La nouvelle façon d'habiter en lotissement interpelle tout un chacun. Certains qualifient ces populations de « rurbains » par le fait qu'ils reprennent les influences urbaines mais ce, en milieu rural. Les plans architecturaux des pavillons sont relativement standardisés (construction sur butte avec un garage en léger sous-sol, souvent une véranda, des huisseries à l'espagnole, une terrasse avec des poteaux, un crépis teinté, etc.). La volonté de se distinguer touche alors certains éléments de la culture de l'occupant : un petit *secadou* (séchoir à châtaignes) au fond du jardin pour les nostalgiques occitans, une pente cassée ou un couple de mansardes en chiens assis distinguent la toiture pour certains, l'embrasement des ouvertures adoptant parfois la pierre de taille, ou encore les toitures en lauzes de pays pour les plus aisés, etc.

Dans le jardin, l'outil agricole (charrue, charrette, brabant, brouette, etc.) reste étrangement immobile, exposé sur une pelouse régulièrement tondu et arrosée en période estivale. En effet, les « rurbains » n'ont que rarement adopté les cultures potagères ou encore les arbres fruitiers. Des fleurs ou des arbustes dits ornementaux tels que le sapin bleu, l'incontournable thuya, parfois les saules pleureurs, meublent un bosquet indicatif ou encore délimitent la haie avec le voisin.

Il est notoire de souligner que la taille des pavillons de familles restreintes s'avère bien souvent disproportionnée par rapport à la parcelle lotie. Il y aurait une hiérarchie à mettre en évidence, tant les référents indiquent la prétention à la distinction de chaque propriétaire. Cette dernière décennie, la piscine est bien devenue une référence majeure. Globalement, l'influence culturelle architecturale reste relativement mimétique chez les occupants des lotissements.

Parallèlement aux lotissements, de nombreux anciens corps de ferme sont restaurés et traduisent cette nouvelle fonction résidentielle. Le développement des axes de communication est déterminant pour ce nouvel usage. Là, le recours à l'authentique architecture occitane s'affirme avec plus ou moins de réussite. Pierres et poutres apparentes, coin de cheminée remis à jour, souillarde, cave, sont restaurées au point où touristes et

simples promeneurs accourent pour prendre la photo pittoresque. Mais résider ne se résume pas seulement à l'habitat.

En effet, concernant la fonction résidentielle de l'espace rural, des positions divergentes se manifestent. Certains affirment haut et fort en direction des nouveaux arrivants qu'il faut « *habiter le pays plutôt que résider temporairement pour les vacances* »¹⁸⁸. Le sujet passif, et purement consommateur d'espace, n'a pas de place pour certains dans l'espace rural et ce, même s'il est propriétaire ! Certaines affectations budgétaires concernant le poste de dépenses consacré à l'entretien des routes imposent des arbitrages. Pour ces derniers, le clivage entre natifs et nouveaux arrivants se fait souvent au détriment du dernier arrivé. Les critiques fusent et exacerbent les relations sociales. La route relie le hameau au bourg, lieu marchand où les services comblent les besoins. Les résidents se trouvent dans une sorte d'espace réticulé¹⁸⁹ où l'état de la route de desserte devient primordial. Les nouvelles résidences en zones reculées impliquent pour certaines communes de nouveaux sacrifices qui ne vont pas sans débat¹⁹⁰.

Parallèlement à ces contraintes, les nouveaux résidents exigent parfois des conditions de vies difficilement compatibles avec l'activité agricole. Une approche bucolique de la campagne est recherchée, mais sans les inconvénients que peuvent représenter les odeurs du fumier, le bruit intempestif des engins agricoles...

Pour les auteurs Bernard Hervieu et Jean Viard (1996 : 109-110)¹⁹¹, il s'agit quasiment d'un assaut démographique de la ville vers de nouveaux territoires agraires vacants. Les agriculteurs perdent ainsi l'exclusivité de la gestion de l'espace rural. Désormais, leur

¹⁸⁸ Source : parole d'un élu local relevée en salle lors de la séance sur *Le paysage* (animé par Didier Briane et Gérard Aussibal) du *Festival des sciences de la terre* à Bozouls, en août 2009.

¹⁸⁹ Cela rappelle le concept d'espace réticulé développé par Bonnemaïson (1986), utilisé dans le cadre de ses travaux sur les espaces polynésiens. Joël Bonnemaïson, (1986), *La dernière Île*, Paris, Arléa. Ce rapprochement conceptuel est illustré au paragraphe traitant du comportement (3.2.4).

¹⁹⁰ Sources : suivi des conseils municipaux (Marcillac) et lectures de certains comptes rendus publiés dans la presse locale ou transmis aux habitants (Conques).

¹⁹¹ Bernard Hervieu, Jean Viard, (1996), *Au bonheur des campagnes (et des provinces)*, Paris, Éditions de l'Aube, 155 p.

légitimité est mise sur la sellette par la volonté des urbains en mal d'une ruralité fortement identitaire, qu'ils estiment être en voie de perte :

« Ce que nous sommes en train de vivre est bien la captation de l'espace non-urbain par la ville elle-même, captation imaginaire autant que concrète dans la péri urbanité, dans la pratique des week-ends, des résidences secondaires, des gîtes ruraux et des chambres d'hôtes, des campings, des maisons familiales de vacances et du charme valorisé des cimetières champêtres ».

Les urbains deviennent des nouveaux résidents des campagnes et présentent des comportements et un rapport à l'espace rural spécifiques. Ils drainent tout un nouveau pan de culture au travers des savoir-faire revisités (gastronomie locale, recherche et culture de variétés locales de fruitiers, par exemple), des comportements qui surprennent parfois les natifs¹⁹². Pour d'autres auteurs, tel que B. Kayser (1990)¹⁹³, il s'agit d'une réponse du milieu rural, face à la modernité. Elle prend la forme d'une « renaissance rurale » avec un caractère « endogène » nettement affirmé. Pour d'autres encore, il convient de parler d'un concept de « périruralité »¹⁹⁴ caractérisé par une dynamique de reconstruction identitaire au nom de la diversité culturelle :

« De ce point de vue, la périruralité s'exprime aussi, avant tout, dans une dynamique de reconstruction identitaire. [...] D'une part, parce que la nature et la force des sentiments identitaires sont révélatrices des liens qui rattachent les acteurs à la société locale et marquent leur appartenance au territoire. D'autre part, parce que l'identité, dans la mesure où elle témoigne de l'adhésion des acteurs aux valeurs, aux représentations, aux usages qui structurent la société locale et fondent son ancrage territorial, peut-être considérée comme une composante majeure du lien social : des sentiments identitaires forts et partagés sont générateurs de confiance et peuvent être

¹⁹² « Ce qui nous a marqué au début de leur arrivée [à propos des hippies] c'est qu'ils mangeaient presque tout le temps dehors, sur leur terrasse à regarder notre campagne. Ça, ça nous a étonné... et puis on s'y est fait » (source : parole relevée chez un retraité agricole, près de Lunel en juin 1998).

¹⁹³ *Op. cit.*

¹⁹⁴ Cette *périruralité* était qualifiée d'*émergente* en Aveyron à la fin du XX^e siècle par Granié et Linck (1997), *op. cit.*

associés à l'existence d'un climat propice à une diffusion large des apprentissages. Enfin parce que la force et la nature des sentiments identitaires témoignent des modalités d'appropriation, de mobilisation et de gestion du patrimoine territorial » (Granié et Linck, 1997 : 3).

La réalité de la zone d'étude semble bien être un singulier mélange de ces approches différenciées. La proximité de la ville induit une ruralité particulière. Les exploitants agricoles se transforment face à la proximité urbaine. Ils savent souvent en tirer partie (vente directe de produits, plus de transformation agro alimentaire, visites guidées). Mais les agriculteurs éprouvent parfois des difficultés de fonctionnement courant (contraintes de déplacement des engins agricoles et également des troupeaux, insécurité des biens ou des productions –les fruits peuvent être volés par exemple-, plaintes dues à des nuisances).

Face à cette réalité, des productions originales voient le jour en milieu reculé et sont souvent davantage imputables à des personnes en interaction (indifféremment des natifs et des nouveaux arrivants) qu'à des conditions spécifiques du milieu.

Affiche : Élevage d'animaux exotiques comme diversification d'activités rurales



L'élevage d'autruches (ci-contre), de bufflonnes, de chèvres de race angora accompagné de visites, couplé à de l'accueil à la ferme et à la table commune, prédispose une autre façon de vivre la ruralité. Le partage de jardins collectifs, les échanges de services de proximité, entre autres, sont des indicateurs d'une ruralité en transformation, positionnée aux antipodes de l'individualisme urbain et de l'agriculteur classique.

On veut donc se retrouver en campagne en habitant autrement l'espace rural. La fonction résidentielle s'en trouve transformée car un besoin d'échange culturel, via la proximité ou le tissu associatif, dicte les relations sociales. Se trouver en campagne permet d'envisager une vie collective autre que celle de la ville.

3.1.1.3. La campagne figure de la nature en émergence dans certaines zones

La troisième fonction décrite par Perrier-Cornet représente la « campagne figure de la nature ». Elle regroupe les ressources environnementales et les grandes fonctions biologiques. Elle est largement porteuse de sens avec l'émergence, au milieu du XX^e siècle, puis la

diffusion récente de la pensée environnementale. La création du Parc des Grands causses au sud du département, ainsi que le projet du Parc naturel régional Aubrac, Olt, Causse (AOC) va également dans le sens de la reconnaissance de cette nouvelle fonction de l'espace rural.

On note que depuis la sortie des films d'un nouveau genre documentaire animalier *Microcosmos* (1996), puis *Génésis* (2004) (utilisant les plus récentes techniques de l'image macroscopique), tournés dans la zone d'étude par des habitants (d'une commune du canton de Marcillac : Claude Nuridsany et Marie Pérennou), l'image « figure de la nature » a été notablement renforcée auprès du public. Le Conseil général a rebondi en créant une structure récréative et pédagogique conséquente à Saint-Léons (*Micropolis*), en référence au célèbre poète et surtout entomologiste de renom Jean-Henri Fabre (1823-1915), natif du Lévézou.

Toutefois, cette « figure de la nature » ne positionne pas l'homme à l'extérieur, à l'image d'un expérimentateur, comme la terminologie pourrait le laisser croire, en écho à la pensée de Rousseau¹⁹⁵. En effet, il ne s'agit pas de fixer une nature « sauvage » qui serait dans un état primitif, encore à l'abri des différentes interventions humaines.

Cette figure implique plutôt d'harmoniser une préservation environnementale avec des mises en valeur productives, plus ou moins complémentaires, sur la base des pratiques culturelles ancestrales.

¹⁹⁵ En effet, Rousseau sépare la nature de la société en affirmant une totale neutralité de la nature. La vie en société fait envisager une moralité à l'homme mais l'expose de fait à une inévitable dégénérescence. L'être social se trouve alors dans une situation précaire, hors normes. De ce fait, s'étant coupé de la nature, il ne peut retrouver la symbiose originelle. À ce titre, Bailly et Ferras (2001 : 69), soulignent que la pensée de Rousseau (1712-1778) sur la nature marque effectivement la *fin des géographes de cabinet* pour s'ouvrir progressivement vers une *géographie moderne* marquée par des noms illustres tels que Pestalozzi (1746-1827), puis Élisée Reclus (1830-1905), Emmanuel Kant (1724-1804), et bien d'autres.

Antoine Bailly et Robert Ferras, (2001), *Éléments d'épistémologie de la géographie*, Paris, Armand Colin, [1^e parution : 1997], 191 p.

Pour illustrer notre propos, au nord du département, le plateau de l'Aubrac¹⁹⁶ est particulièrement sollicité par cette nouvelle fonction.

On peut l'illustrer à travers une citation d'Amédée Besset de son ouvrage *Aubrac, Symphonies* (Besset, 2001 : 22 et 66-67)¹⁹⁷ :

« Aubrac, haute terre de plein ciel, de plein vent ;
immensité qui agrandit le champ de nos esprits ;
paysages variés où se donnent libre cours nos désirs et nos peurs ;
pays qui apprivoise nos limites étroites qui craquent comme le gel ;
pays du contact avec le réel qui nous résiste, qui a de la force, de la beauté, qui parle vrai...
Des affinités naissent entre nous et la vérité de ces rencontres,
dans la lumière attentive, la patience, le silence vivant. »

[...]

« Sur le plateau, près de Nasbinals, les ruisseaux prennent le temps de vivre.
Le ' Bès ' se prête avec plaisir aux jeux des nuages en promenade
qui viennent égayer ses longues journées de solitude.
Des brassées de fleurs lui font cortège au printemps.
Son eau vive, éveillée, reflète la paix des journées d'été
Où elle entre en intimité avec le sol qu'elle féconde.
Celui des ' Plèches ' musarde en nombreux méandres
à travers les cuvettes tourbeuses et les moraines de l'époque glaciaire. »

[...]

« Durant l'hiver, les cascades se figent.
Alors le feu du gel façonne des pièces d'orfèvrerie :
pendeloques où se concentre la lumière : éclat de diamant.
Monde réel et imaginaire où le regard s'éveille, s'émerveille. »

¹⁹⁶ Comme dit Martin De La Soudière (2010 : 21) au sujet de la Margeride voisine, l'Aubrac « est une montagne sans la 'vraie' montagne ». Martin De La Soudière, (1997), *Poétique du village, Rencontres en Margeride*, Paris, Éditions Stock, 533 p.

¹⁹⁷ Amédée Besset, (2001), *Aubrac, Symphonies*, Saint-Affrique, Éditions Fleurines, 160 p.

Photos : l'Aubrac, *figure de la nature*, cliché Amédée Besset (2001 : 67)



Cette esthétique du plateau de l'Aubrac, magnifiée par le poète et le photographe, est largement prise en rebond au titre du développement local (appel d'un éco tourisme, découverte des grands espaces).

La transhumance bovine devient maintenant un spectacle réunissant plusieurs dizaines de milliers de personnes (cliché : Jean-Paul Puech, interview annexe 6.4).

Photo : La transhumance bovine en Aubrac entre survivance et attraction touristique



La gastronomie locale, elle, est promue par certains grands noms¹⁹⁸. Les ouvrages et livres sur l'Aubrac n'ont jamais été aussi nombreux. D'un espace désert, meurtri par le vent glacial, les populations tant rurales qu'urbaines se l'approprient comme un des derniers lambeaux d'un espace résiduel de nature, laissant encore entrevoir une liberté d'être, tant recherchée. Il est notoire de rappeler que l'espace rural de l'Aubrac, jadis tant redouté par les pèlerins (régulièrement détroussés en ces lieux hostiles par les voleurs) devient un espace envié, complice à l'image de ce que nous dit Bachelard¹⁹⁹ :

Il nous rappelle que l'immensité est en nous. Elle est attachée à une sorte d'expansion d'être que la vie refrène, que la prudence arrête, mais qui reprend dans la solitude. Dès que nous sommes immobiles, nous sommes ailleurs; nous rêvons dans un monde immense. L'immensité est le mouvement de l'homme immobile. L'immensité est un des caractères dynamiques de la rêverie tranquille. Il affirme que tout sentiment qui nous grandit planifie notre situation dans le monde (2004 : 184-185). Pour conclure il admet que le temps et l'espace sont ici sous la domination de l'image. [...] L'être-là est

¹⁹⁸ Restaurant de Michel et Sébastien Bras à Laguiole, notamment, où les plantes cueillies sur le plateau ornent une cuisine primée aux trois étoiles par le Guide Michelin.

¹⁹⁹ Gaston Bachelard, (2004a), *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 9^e Édition, [1^e Éd. : 1957], 214 p.

soutenu par un être de l'ailleurs. L'espace, le grand espace, est l'ami de l'être (Bachelard, 2004a : 188).

Dans les causses, comme avec la photographie ci-dessous (Besset, 1999 : 107)²⁰⁰, nous retrouvons également ces représentations, même si elles sont davantage à nuancer.

Photos : Le causse de Bezannes, une autre *figure de la nature*



Les mutations actuelles de l'espace rural de la zone d'étude font donc glisser les enjeux autour de ces trois différents usages, souvent complémentaires, mais également parfois contradictoires.

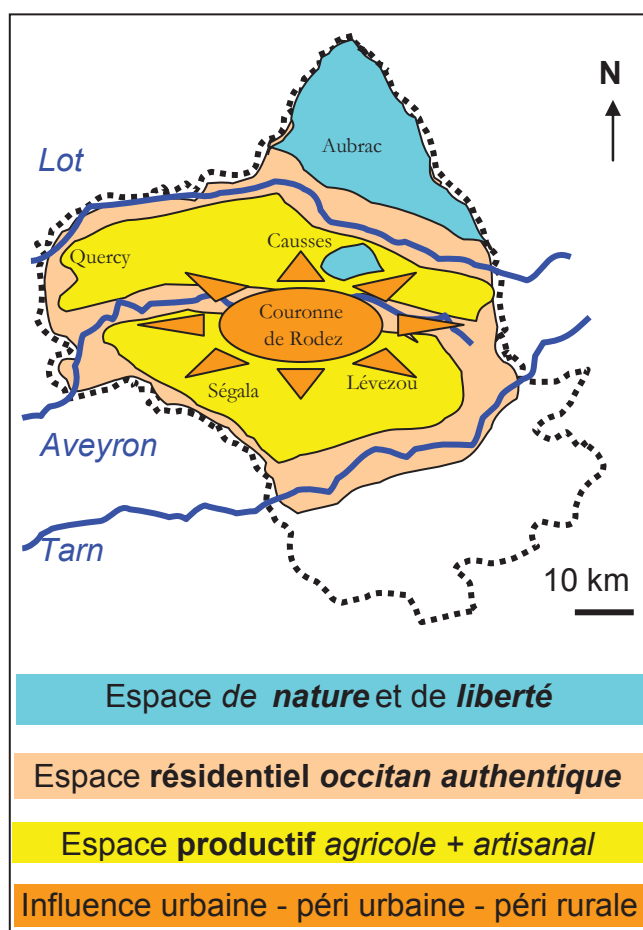
²⁰⁰ Amédée Besset, (1999), *En chemin*, Saint-Affrique, Éditions Fleurines, 174 p.

3.1.1.4. Un espace rural en différenciation et en spécialisation

L'espace rural se différencie en fonction de l'usage prépondérant qui en est fait. Simultanément des représentations spécifiques émergent et pétrissent les embryons d'une nouvelle culture.

L'esquisse géographique ci-après tente une synthèse de cet espace rural en mutation représenté dans l'imaginaire collectif.

Carte : Représentations dominantes des fonctions de l'espace rural étudié



Sans être totalement hermétiques entre eux, les espaces de production se spécialisent en fonction des spéculations dominantes et de la vitalité du tissu artisanal. Une race animale privilégiée marque pratiquement chaque petite région agricole (Aubrac, Lacaune, etc.). La viticulture renaît de ses cendres en aménageant le modelé de certains versants ensoleillés. Les

étroites vallées sont de plus en plus urbanisées et l'attrait de l'eau ne faiblit pas mais se déplace vers des usages ludiques (canoë, jeux d'eau et pêche). Les bois, longtemps refoulés, sont superficiellement réinvestis par endroits. Ils constituent un point de mire privilégié dans lequel les citadins retrouvent un coin de nature, proche d'une liberté perdue. La culture environnementale côtoie, parfois avec difficulté, l'agriculture illustrant un espace de production. Le modelé particulier, la mise en valeur et l'étendue des grands plateaux (Aubrac et causses) soulignent un espace de nature singulier. Il permet de conjuguer des plaisirs récréatifs, un besoin de liberté et un renouveau économique indéniable. Il est notoire de rappeler que cette renaissance n'avait pas vraiment été prévue dans les importantes études menées par le Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS)²⁰¹. Ces études ethnographiques ont davantage mis en avant un monde rural en train de disparaître. Les auteurs étaient à cent lieues d'imaginer un tel renouveau qui se dégage aujourd'hui.

La fonction résidentielle, elle, est plurielle. Il faut distinguer les lotissements qui, dans leur localisation, élargissent de plus en plus la couronne ruthénoise en fonction du temps de déplacement (1/2 heure environ). Il s'agit d'un mélange d'urbanisme, parfois surprenant, rappelant d'une manière bien pâle les fondamentaux de la culture architecturale occitane.

Le bâti ancien est lui revisité, restauré plus ou moins fidèlement en fonction des moyens d'investissements consentis. Il s'agit ici de développer une culture de l'authentique, retrouver par les pierres la culture rurale ancestrale.

3.1.2. Des territorialisations imbriquées

Le foncier privé se distingue du foncier public par l'endroit où le propriétaire peut exclure autrui au nom du droit de propriété individuelle qu'il a acquis lors de l'achat du terrain. On pourrait adopter la définition de la propriété en prolongement de celle, très juridique du *territoire*, que donne le dictionnaire le Littré (1971 : 42), comme « l'étendue de terre qui dépend d'un empire, d'une province, d'une ville, d'une juridiction ».

On perçoit bien le poids des acquis de la Révolution française dans le concept de propriété privée. La notion de limite de propriété privée se recoupe, par analogie, avec celle de

²⁰¹ CNRS, (1970), *L'Aubrac - Étude ethnologique, linguistique, agronomique et économique d'un établissement humain*, Recherche Coopérative sur Programme RCP, CNRS, 7 tomes.

frontière du territoire qui, rappelons-le, découle à l'origine du contexte éthologique (fonction de l'écosystème), puis cynégétique (zone d'occupation du gibier chassé) et, bien évidemment, militaire par la suite.

Dans notre zone d'étude, la propriété marquée jadis par les clôtures devient plus floue, par endroit, du fait de la disparition de certains modes d'élevages. Les chemins et drayes, par exemple, deviennent de plus en plus obstrués du fait de la restriction de la transhumance. Ils peuvent être accaparés et clôturés par les agriculteurs éleveurs et deviennent ainsi sources de frustrations et de conflits latents. Ils sont parfois rouverts, par endroit, au bénéfice des promeneurs et autres randonneurs (en particulier les chemins de grande randonnée). Certaines associations sont fortement impliquées dans cette tâche considérée, par les adhérents, « *comme de la plus haute importance pour espérer faire revivre la ruralité aux générations suivantes* » (sources : entretien avec un membre de l'Association des sentiers de pays de Mondalazac).

L'importance des chemins, délimitant et reliant à la fois les territoires, est d'ailleurs soulignée dans bien des œuvres littéraires hors de notre contexte. Thoreau (1999)²⁰² près de sa cabane intériorise les chemins d'accès dans son imaginaire ; Bachelard (2004a : 29)²⁰³ souligne l'importance d'« *une rêverie de l'homme qui marche, une rêverie du chemin* ».

On retrouve également ce thème dans la littérature rouergate au travers des œuvres majeures d'Henri Mouly et de Jean Boudou²⁰⁴ ainsi que plus récemment par la plume de Roger Béteille ou de Daniel Crozes, et de bien d'autres.

²⁰² Henry David Thoreau, (1999), *Walden ou la vie dans les bois*, Éditions L'imaginaire, Gallimard, 332 p.

²⁰³ *Op. cit.*

²⁰⁴ Ginestet J., (1997), *op. cit.* ; Catherine Parayre, (2003) *op. cit.* ; Bertrand Guibert, (2003), *Le changement du monde rural comme source d'inspiration dans les œuvres romanesques de Jean Boudou*, Mémoire de Maîtrise de Lettres Modernes, Université de Toulouse-Le Mirail, 61 p. ; Guibert B., (2004), *op. cit.*

Photo : Symbolique des chemins dans les représentations



On peut citer également Amédée Besset²⁰⁵, dans son invitation au voyage, inscrite en début de son ouvrage *En chemin*, alliant prose et photographie (pp. 9-10 et 125) :

« [...] dès que le chemin m'a pris, je lui abandonne mon fardeau. On se connaît, il me comprend. Il m'accueille

avec la patience, la bienveillance de ceux qui l'on tracé, creusé, soigné lorsqu'il devenait maigre et osseux. Il conduit mes pas tranquilles. Il me parle à voix basse. ' Je marche, je vis, je suis en chemin et c'est déjà beaucoup' ».

Par sa puissance évocatrice, la personnification du chemin entrouvre une perception singulière de ce territoire. En effet, le cheminement intérieur du narrateur est permis grâce à sa complicité avec le chemin. Ici, comme le souligne Augustin Berque (Berque, 2000 : 48)²⁰⁶ la « dimension sensible et symbolique du milieu » prend toute son ampleur et sa globalité en enserrant successivement le chemin et son promeneur, puis le narrateur et son for intérieur.

Nous sommes effectivement dans ce territoire en pleine « médiance », entre nature et culture...

Au niveau des œuvres picturales, la place des chemins reste fondamentale. Pour Valentin (2005)²⁰⁷, il s'est notamment consacré à sentir les boraldes de Conques, leurs chemins et la

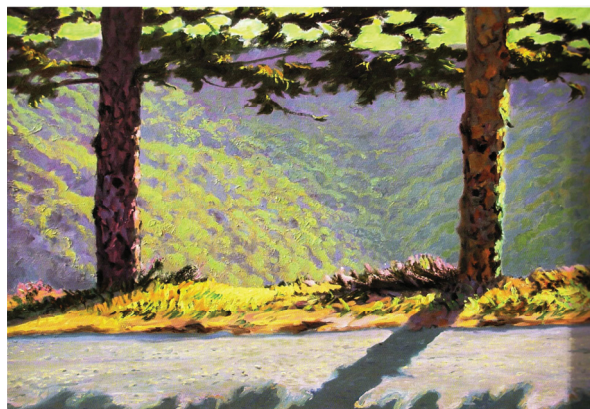
²⁰⁵ *Op. cit.*

²⁰⁶ Augustin Berque, (2000), *Médiance de milieux en paysages*, Paris, Éditions Belin, [1^e édition : Reclus 1990], 156 p.

²⁰⁷ « [...] faire ces expériences sur l' 'entre deux', c'est accepter le monde dans une harmonie sensible [...] à chaque instant ces formes disparates sont unifiées par la lumière qui, en même temps, les hiérarchise dans leur apparition. Par exemple : la route [au premier plan], éclairée, semble l'élément dominant dans l'espace de la toile, mais elle n'est cette présence forte que pour révéler la vie silencieuse de la montagne dans l'ombre » Valentin, (2006), *Un voyage immobile*, n. p.

lumière légèrement voilée de l'azur (travail persévérant sur *Les deux pins* dont une toile est présentée ci-après).

Peinture : Vision des deux pins de Valentin près de Conques



Légende : Le peintre Valentin a réalisé plusieurs dizaines de tableaux sur ce même site d'inspiration ci-dessus afin d'étudier les variations de lumière, de forme et de couleur. Il parle à ce titre de la petite route départementale de Saint-Marcel comme ce monde de « l'entre deux » qui reste dans une « harmonie sensible » et appelle le regard « vers la vie silencieuse de la montagne ».

Concernant le cas des œuvres du peintre Igor Sakiroff (1936-2010), les chemins sont sinueux, dans un curviligne étudié et débouchent sur les espaces champêtres, pleins de rêverie et de liberté. Pour ces deux artistes peintres locaux, qui témoignent de deux styles très différents, on observe toutefois l'influence des chemins dans leurs inspirations respectives, lieux privilégiés de communion avec le territoire plutôt que simple panorama où s'exercent les sens.

Au-delà des fonctions de l'espace rural en recomposition, des territoires se renforcent aussi autour de champs sociaux plus ou moins perméables. Face aux territoires administratifs revisités par la décentralisation politique, de nouveaux ensembles se construisent avec leurs logiques propres, leurs terminologies et leurs identités.

3.1.2.1. Cas de la pratique de la chasse

Photo : Marquage des postes de chasse



La pratique de la chasse s'est fortement modifiée depuis cinquante ans. D'une chasse rurale, pratiquée par le paysan le plus souvent en solitaire, s'est substituée une chasse en groupes structurés autour d'associations²⁰⁸ qui favorise une construction territoriale spécifique (voir la photo illustrant le marquage des postes de chasse : site www.sdm-protect.com). Certains chasseurs en entretien affirment tout de go posséder un territoire de chasse. Il s'agit d'une territorialité en construction²⁰⁹. Cette affirmation n'est pas sans rappeler l'époque seigneuriale. Un propriétaire

agriculteur du village de S. interviewé à sa ferme n'hésite pas à affirmer en 1997 que « nous [dans le sens notre groupe de chasse], *notre territoire de chasse va du Lot jusqu'au Grand Mas... au moins 30 kilomètres !* ». Le fils, qui reprend la ferme en GAEC avec le père, souligne les limites de chaque équipe de chasse : « *Là, c'est l'équipe de ceux du village de S. qui chasse. Tu vois là... je les surveille pour voir s'ils ne passent pas chez nous [ils sont situés à 500 m]. On ne s'entend pas avec eux. On ne marche pas ensemble ! On n'a pas la même façon de faire. Non, non, on ne s'entend pas* ».

Au sein d'une même bande de chasseurs, la chasse renforce les liens entre les générations, notamment lors de battues au gros gibier (sanglier), ou aux « nuisibles ». Ainsi un ancien affirme qu'il a toujours chassé : « *Mais, maintenant [retraité agricole de 75 ans], je ne fais plus le malin, je file droit pour rester avec eux [la bande de chasseurs]. Car tu sais, c'est les jeunes qui mènent les opérations, enfin cela permet de nous retrouver dehors, mais aussi aux repas ou à notre quine. Je ne pourrais pas faire sans la chasse... Ça me permet de sortir de la maison, de prendre l'air du pays.* » Des institutions locales soutiennent cette corporation, à l'image de l'Agence locale du Crédit Agricole de Marcillac qui appuie régulièrement par don certaines associations de chasse en

²⁰⁸ Association Communale de Chasse Agréée (ACCA). Il existe une Fédération des chasseurs en Aveyron qui réunit 13.700 membres (données 2010-2011), soit environ 5% de la population totale aveyronnaise.

²⁰⁹ Ferrier (2000 : 165) parle de territorialité, phénomène activé en ville mais aussi en campagne qu'il définit comme l'expression des *dimensions phénoménologiques de nos expériences territoriales, leur encadrement politique et réglementaire*. Jean-Paul Ferrier, (2000), in CNED-SEDES, *Les très grandes villes du monde*, 240 p.

participant au financement de relais. Ces derniers permettent aux chasseurs de créer un lieu de retrouvailles, servant à organiser des repas après les battues.

Mais d'autres n'apprécient pas toujours cette nouvelle pratique de chasse. M. C., de Sénergues, retraité, ancien de la guerre d'Algérie, natif du village mais ayant vécu la vie professionnelle en banlieue parisienne, en octobre 2004 dans sa cuisine nous a déclaré : « *Oh ! Les jours de chasse au sanglier, on croirait que c'est la guerre. Klaxons, les portières qui claquent, les voitures qui démarrent en trombe. C'est de la folie...* ». Un paysan en retraite reste bien conscient de l'évolution de la pratique de la chasse et apporte une position tranchée : E. P., âgé de 75 ans, à Villecomtal, affirme en mai 04 que « *la chasse, c'est la merde maintenant, ça ne fait que des histoires entre voisins... Cette chasse au sanglier, ce n'est pas la chasse au lapin que je pratiquais avec les voisins sur nos fermes...* ».

La pratique moderne de la chasse par le biais d'associations induit un phénomène de territorialisation. Celui-ci se recoupe avec d'autres usages, ce qui ne va pas sans poser de problèmes relationnels. Le territoire est à partager avec des usagers pluriels. La pratique de la chasse réordonne l'espace rural en des territoires portés par des champs sociaux distincts. Les lieux dits cadastraux sont repris par l'entremise du savoir des anciens, parfois transformés. Un balisage mentionnant les endroits précis de poste (lieux des guetteurs) est érigé. Le territoire devient donc comme un cadre géographique possédant plusieurs couches superposées. D'autres usages apparaissent également comme fondamentaux.

3.1.2.2. Cas de la cueillette des champignons

La période de la cueillette des champignons mobilise tant les ruraux que les urbains au point que certains lieux privilégiés sont investis dès le petit matin. En entretien, il a été affirmé « *qu'on a déjà vu le G. du J. [un urbain mais originaire du coin] venir à cinq heures du matin, à la pointe du jour, avec la lampe électrique pour fouiner sous la fougère avec son bâton avant tout le monde* » (parole relevée en 1995). Ces pratiques sont jugées excessives et entrent parfois en opposition avec les propriétaires fonciers qui se doivent de réagir.

Beaucoup de tensions accompagnent cette cueillette qui tend maintenant à se généraliser. Certains chanceux n'hésitent pas à vendre leurs produits ainsi collectés sur les marchés, ou bien approvisionner certains restaurateurs du coin. Pour illustrer ce propos, un restaurateur

de Grand-Vabre nous a affirmé qu'il achetait l'équivalent d'un congélateur professionnel de champignons (cèpes presque exclusivement) chaque année pour « *diversifier les menus proposés* » et apporter une « *touche rouergate à la cuisine* » (parole relevée en 1995).

Les propriétaires fonciers et les enfants originaires des fermes environnantes estiment avoir un droit prioritaire sur cette cueillette attractive, avec d'ailleurs un droit de réciprocité avec les voisins, ce qui élargit la zone de collecte pour chacun. Par contre, les urbains ne sont pas toujours les bienvenus. Des pseudo-territoires se construisent alors, définissant le pourtour des lieux de collecte. Pour certains, il ne fait pas bon traîner dans les parages si l'on ne justifie pas de sa généalogie ! Des cultures divergentes s'affrontent sur une simple cueillette au point que des limites territoriales se façonnent, bien sûr au-delà du strict droit rural.

3.1.2.3. Cas de la pratique des sports de plein air

La diversité des pratiques de découverte de la nature est en explosion. Aux classiques chemins pédestres balisés, se complètent maintenant des activités aussi variées que le vélo tout terrain, la moto cross, le *quad*, l'automobile à quatre roues motrices, le *canyoning*, le *trekking*, le *rafting*, etc.²¹⁰. Lors de ces pratiques, les espaces champêtres mais surtout boisés sont réinvestis. Des propriétaires fonciers s'y opposent en vain. A. G., propriétaire agriculteur déclare ainsi : « *Il y a des jeunes qui viennent faire de la moto dans ma carrière de sable de construction, ils sont casqués et on ne sait pas qui c'est. Ils pourraient nous demander au moins avant de venir s'amuser chez nous* »...

D'autres affirment que les chemins se trouvent dégradés par des épreuves sportives peu maîtrisées par les élus locaux : « *Ici, à Rodelle on les a vu arriver à Pâques d'il y a deux ans [2007], avec des gros engins venus d'Angleterre, il avait plu. Il fallait voir les chemins après... et sans gêne avec ça ! Ils sont partis et nous ont laissé les ornières, quelle honte ! On n'est pas contre les étrangers... mais quand même, il y a la manière* ». Par de tels comportements, les habitants deviennent sélectifs dans l'accueil. De plus, les autorités sont prises à partie pour n'avoir pas pu, ou pas su, maîtriser ces usages sur le territoire communal.

²¹⁰ Remarquons au passage l'abondance des anglicismes, illustrant de fait des emprunts culturels...

Des territoires naissent de ces nouvelles pratiques. Les usagers apportent d'originales façons d'investir le milieu rural. Ces pratiques de détente sportive insufflent des nouvelles cultures en imposant un rapport différencié à la nature vis-à-vis des propriétaires fonciers.

3.1.2.4. Conceptions antagonistes de la nature et des usages

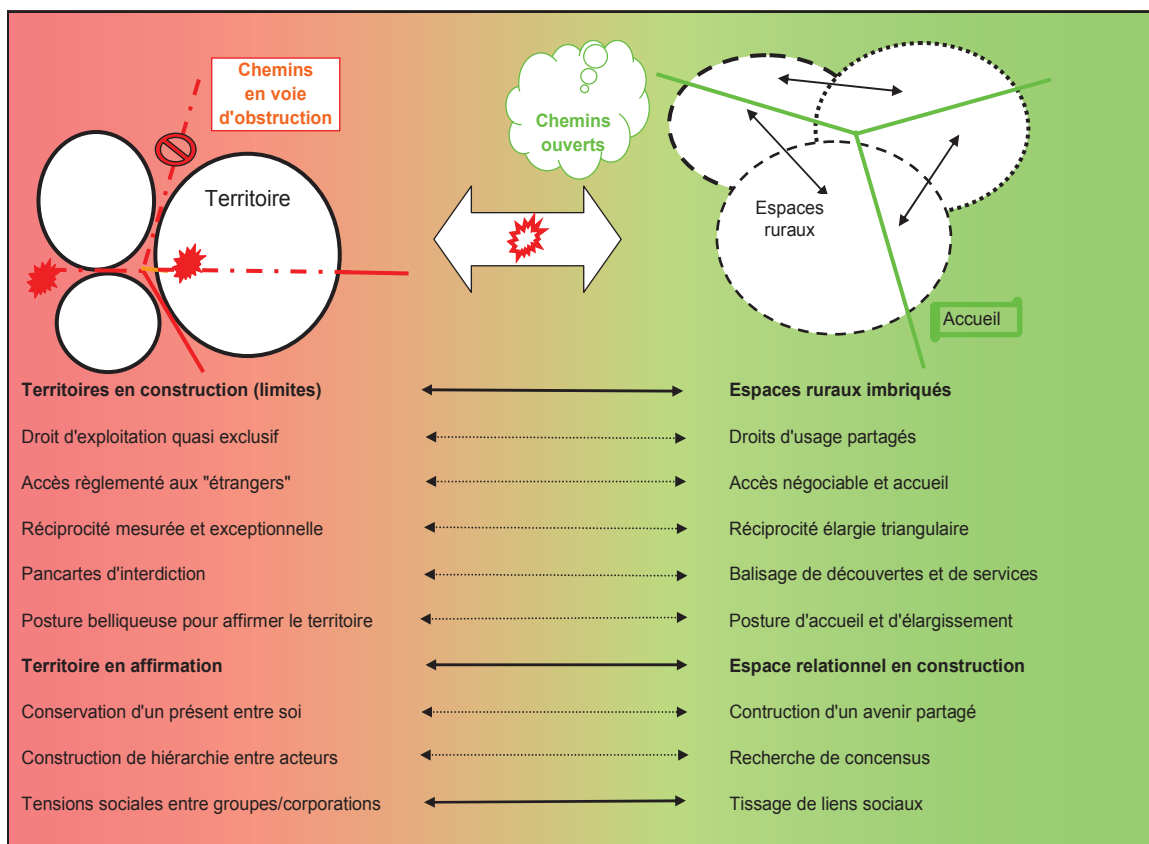
Le territoire public (administratif) et privé (propriétaire) se trouve bouleversé par des territorialisations en construction, autant de reflets des usages de la nature qui sont pratiqués. Des conceptions antagonistes émergent selon les champs sociaux concernés. La nature devient donc un enjeu car son exploitation est parfois contradictoire.

Des efforts de marquage du territoire en construction sont réalisés, plus ou moins dans le but de légitimer un usage prioritaire, voire exclusif, de la nature. Par l'absence de « passeurs sociaux » entre les groupes, les situations peuvent devenir vite conflictuelles. Certaines se terminent devant les tribunaux (sur la commune de Conques, un groupe de chasseurs s'est trouvé contraint par un propriétaire à aller en Justice). Les tensions sociales sont alors brandies par les champs sociaux en opposition (chasseurs contre certains propriétaires fonciers à obédience écologiste, par exemple), pour marquer les différences culturelles originelles.

Par le biais de territorialisations en construction, l'usage différencié de la nature par des champs sociaux devient donc un révélateur des relations sociales. Le rapport à la nature permet de s'identifier et de se différencier d'autrui.

Le schéma suivant illustre cette polarisation relative aux représentations divergentes de quelques champs sociaux étudiés (chasseurs, randonneurs, agriculteurs avec ou sans accueil à la ferme, artistes, forestiers). Sans traduire forcément une opposition radicale binaire, les différents champs offrent toutefois des conséquences socio-anthropologiques antagonistes vis-à-vis de l'environnement et de la nature en général.

Schéma : 2 représentations de la nature et conséquences socio anthropologiques



3.1.3. Des lieux porteurs de sensibilité

Tout d'abord, un site correspond à un « lieu » en tant que concept. Celui-ci se différencie entre le lieu privé et le lieu public. Dans cette acception, « le sens du lieu reflète la qualité perçue d'un espace » (Bailly et Scariati, 2004)²¹¹. Par-delà les individus en question, le lieu reste l'endroit où il « s'est passé quelque chose ; au sens fort du mot. Plus grave fut l'événement, plus il est marqué » (De La Soudière, 2010 : 30)²¹². Mais le lieu reste aussi un

²¹¹ In Bailly (2004 : 216). Antoine Bailly et Rénato Scariati, (1990), *L'Humanisme en Géographie*, Anthropos, 172 p.

²¹² *Op. cit.*

dispositif complexe d'*enracinement* intime (Lévinas, 1963)²¹³, à la fois un coin de terre singulier et une appartenance sociale forte.

En milieu urbain, Marc Augé²¹⁴ a travaillé sur les espaces publics, avec le concept miroir de non-lieu. Il est intéressant de noter que les non-lieux sont appropriés sous des formes diverses par des champs sociaux : les « taggers » et leurs marques, les sans domicile fixe avec des habitats précaires ainsi que les « squatters » et les sans-papiers... Curieusement les tags investissent nos campagnes depuis environ une petite décennie.

Sur notre terrain, peut-être par mimétisme à ceux de la ville, les jeunes adolescents de Marcillac, mais aussi ceux de Valady et de Salles-la-Source, s'approprient également des lieux, qu'ils aménagent en un site propre à leur champ social. Ces lieux, qu'ils croient non privés à cause d'un apparent abandon servent à créer ce qu'ils appellent d'une manière dégressive, selon leur maturité, « *notre squat* », mais aussi « *notre coin à nous* » et enfin, pour les plus jeunes d'entre eux à la frange de l'enfance, « *notre cabane* »²¹⁵. Eux aussi, revendiquent un lieu de liberté afin, comme ils disent, de « *se retrouver, discuter et faire la fête* » à l'abri du regard et du jugement des parents, mais aussi des adultes en général. Ces différents lieux sont aménagés à l'aide de moyens de fortune : boiseries diverses, moquettes et banquettes de voitures récupérées... Toujours chez les adolescents, des lieux de pratique de moto cross acrobatique se sont progressivement institués sur des sites créés d'une manière informelle, près de Glassac dans une ancienne châtaigneraie ou bien à Sénergues dans une carrière d'extraction de sable issue d'une arène granitique...

²¹³ Emmanuel Lévinas, (1963), *Heidegger, Gagarine et nous*, in *Difficile liberté*, Paris, Albin Michel.

²¹⁴ Marc Augé, (1992), *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Éditions du Seuil.

²¹⁵ Sources : entretiens. Nous avons rencontré des jeunes personnes qui nous ont décrit des lieux de vie qu'ils avaient créés eux-mêmes sur Saint-Christophe.

Pour d'autres champs sociaux²¹⁶ tels que ceux de certains chasseurs (chasse aux sangliers dans le cadre d'associations de chasseurs), on note la construction d'abris de fortune lors des battues pour guetter les sangliers (observation faite à Pruines dans les bois de L'Hermet). Les chasseurs disent²¹⁷ d'ailleurs qu'il s'agit d'endroits d'observation privilégiés d'où « *l'on voit bien dans le pays le gibier arriver... Toute la sauvagine, elle, n'est pas folle, elle connaît le coin...* ». Les groupes des chasseurs réinvestissent des lieux précis, parfois reprennent la terminologie locale (les postes du *Pairol*, près de Conques), la modifient, en donnent une autre (poste du « *sanglier perdu* », etc.) marquant ainsi l'histoire récente de ces usages spécifiques sur de nouveaux lieux. On retrouve donc ici des mécanismes d'appropriation toponymiques décrits dans d'autres contextes voisins par Martin De La Soudière (2004)²¹⁸.

Outre ces quelques exemples spécifiques, l'essentiel des sites aménagés dans notre terrain d'étude est fortement lié à la religion. Par exemple en Nord-Aveyron vers le Quercy, nous sommes sur l'itinéraire des chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle. Le site de Conques²¹⁹

²¹⁶ En référence au concept développé en sociologie par Pierre Bourdieu.

Une recomposition sociale est comprise comme « l'ensemble des changements qui surviennent dans la reproduction, la constitution, le remodelage des groupes sociaux en présence ou en devenir. Ces groupes sociaux modifient leurs champs et leurs habitus » afin d'y faire évoluer leurs situations sociales en créant éventuellement des sous champs. Ces modifications de champs peuvent toucher, comme nous l'avons vu dans les travaux exploratoires, les positionnements de certains groupes sociaux vis-à-vis de l'intérêt qu'ils portent au paysage, au territoire, aux usages qu'ils en font et aux représentations. Il s'agit, par exemple, de certains pêcheurs qui se distinguent du groupe principal en déclarant « *rejeter systématiquement les poissons pris afin de ne pas bouleverser le milieu écologique* ».

²¹⁷ Source : entretien de terrain.

²¹⁸ Martin De La Soudière, (2004), *Lieux dits : nommer, dé-nommer, re-nommer*, in Ethnologie française.

²¹⁹ Classé Grand site de France, puis site classé de l'UNESCO. Le site de Conques a été reconnu comme tel au XIX^e lors de la visite de l'écrivain Prosper Mérimée (alors Inspecteur des monuments historiques en 1837). Il décida de mobiliser des fonds publics pour la sauvegarde de ce petit village tombé dans l'oubli et le délabrement, afin de redevenir un joyau, témoin de la période médiévale.

Citons pour l'anecdote qu'avant la création de l'Abbatiale (fondation qui débuta à partir de l'an 1046), des ermites ont occupé ce lieu singulier. Le nom de Conques proviendrait du fait que le site rappelle la forme d'une *conca* (terminologie occitane qui désigne une large bassine en cuivre). Pour les fervents des chemins de Saint-Jacques, la terminologie *conque* se reprocherait plutôt du latin *concha* : coquille.

en est une des haltes majeures. Depuis une quinzaine d'années, la fréquentation des chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle a fortement évolué. Les communes contiguës à Conques ont compris la manne touristique qu'il y avait à tirer de cette évolution. On constate clairement que des sites d'observation du paysage sont aménagés le long du chemin de Saint-Jacques. Des croix ou d'autres emblèmes à forte charge symbolique sont, soit restaurés, soit même ajoutés à des endroits stratégiques où le paysage se donne à voir. Claval (2003 : 45)²²⁰ souligne que « ces objets ne sont pas simplement des supports de la mémoire fonctionnelle. Ils prennent souvent une charge symbolique : [...] Les autels, les temples, les croix des chemins rappellent les esprits invisibles qui peuplent le monde, ou le dieu qui préside la destinée. Des monuments commémoratifs sont érigés ».

Mais, devant la pluralité actuelle des pèlerins et de leurs motivations spécifiques (spirituelle, découverte géographique ou sociale, ludique, sportive...), les sites aménagés répondent à un compromis. Des valeurs d'esthétique du regard sont confondues avec des lieux prédisposés à la prière ou à la méditation... Les différentes mairies des communes contiguës s'essayent donc à des compromis de symboles et des choix singuliers de sites à aménager... Certains auteurs comme Terrasson (1994 : 194-195)²²¹, relèvent que devant l'engouement populaire de certains chemins tels que ceux de Compostelle ou de Stevenson, les autorités locales balisent et aménagent les itinéraires au point de perdre totalement la nature des lieux.

Les brochures touristiques de Conques, qualifiant ce site protégé par les Beaux Arts de joyau de l'Art roman et classé récemment Patrimoine de l'humanité, insistent sur la qualité unique de ce grand patrimoine. Conques est devenu, en une vingtaine d'années, une étape obligée dans ce que l'on peut qualifier de renouveau du traditionnel pèlerinage des chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle. L'appréciation de ce renouveau s'illustre par le fait que le demi-million de visiteurs comptabilisés par saison touristique a été allègrement franchi à la fin des années 1990, pour la seule entrée de la salle du Trésor où se trouve exposée, en pièce maîtresse, la statue reliquaire de Sainte-Foy.

²²⁰ *Op. cit.*

²²¹ François Terrasson, (1994), *La civilisation anti-nature*, Éditions du Rocher, 297 p.

Les villages périphériques²²² de Conques voient nouvellement affluer ces pèlerins du nouvel âge par leurs chemins balisés. Les collectivités territoriales et les opérateurs économiques privés créent pour cela des structures d'accueil qui rencontrent un vif succès (Domaine de Sénos de la commune de Sénergues, divers gîtes et chambres d'hôtes...).

Cette référence historique systématique (site de Conques, châteaux des seigneurs du Rouergue²²³ mais aussi les bastides et autres places fortes...) véhicule des traditions séculaires et interpelle l'imaginaire collectif. Les élus l'ont bien compris. La conservation, mais également la valorisation du patrimoine architectural, font parties intégrantes de la stratégie de développement des communes et, par-là même, des actions intercommunales. La restauration de la vieille maison Noyer, sur la place de l'église de Marcillac, siège de la communauté des communes du Causse et Vallon de Marcillac, souligne un geste fort dans ce sens. On peut rapprocher ces stratégies locales de celles des « relances » mentionnées dans la revue *Autrement*²²⁴:

« La volonté de faire revivre des fêtes ou des activités liées aux traditions d'un village ou d'un groupe n'est pas vraiment nouvelle. [...] À ces manifestations, que l'on qualifie volontiers de « folkloriques » pour marquer un doute sur la qualité et l'authenticité de leurs contenus et de leurs intentions, sont venues s'ajouter récemment des pratiques beaucoup plus ambitieuses : celles-ci se donnent pour objectif d'associer étroitement

²²² Les conséquences de ce renouveau sur les représentations sociales du territoire se font sentir, notamment dans les communes contiguës au chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle passant par Conques : Estaing, Golinhac, Espeyrac, Sénergues, Noailhac...

²²³ Il s'agit ici de l'exhumation de l'époque des seigneuries locales (X^e-XIII^e siècle), permise grâce à la restauration des châteaux de Pruines et de Mouret notamment. On ne peut s'empêcher de penser à d'autres exemples illustres d'exhumation tels que les places fortes cathares de l'Ariège, les templiers de La Couvertoirade du Larzac...

L'encyclopédie régionale sur l'Aveyron situe et rappelle l'origine des seigneuries du Rouergue, en page 33, « vers la fin du X^e siècle, le Rouergue se présentait en effet comme une mosaïque de fiefs plus ou moins indépendants. » Collectif, (1993), *Aveyron, Cadre naturel, Histoire, Art, Littérature, Langues, Économie, Traditions populaires*, Paris, Éditions Bonneton, Encyclopédies régionales, 431 p.

²²⁴ En page 36 du document Collectif, (2000), *Le patrimoine rural, projet de société*, Paris, Éditions Autrement, Collection Mutations n° 194, 233 p.

une activité économique inscrite dans l'histoire d'un territoire et des manifestations culturelles. On les appelle les relances » (Collectif, 2000 : 36).

L'aménagement de ces sites, couplé à la patrimonialisation du bâti ancien, provoque parfois la volonté de réactiver des cérémonies pour légitimer une remise en valeur. Alors que la baisse régulière de la pratique religieuse se poursuit, certaines individualités restaurent les croix et autres symboles religieux. Le regain inattendu de la fréquentation des chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle n'est pas étranger à ces restaurations. Le paysage est alors repris, reconquis, revisité et il porte en lui et selon les appréciations de chacun, tantôt les stigmates, tantôt les emblèmes des représentations populaires au niveau des sites aménagés successivement...

Remarquons aussi que les sites de panorama correspondent parfois à des lieux d'observation. Ces lieux sont intéressants à analyser. Ils servent de support aux prises de photographies typiques. Ils représentent donc une sorte de résumé du sens commun du « pays », des lieux que l'on souhaite montrer.

Lors des cérémonies de mariage, les nouveaux époux choisissent ces lieux pour la traditionnelle photo comme décors socialement reconnus. Les lieux les plus privilégiés par les nouveaux mariés sont généralement marqués par de la vigne, des vieilles pierres, la présence d'eau (source, étang, cascade), des grands arbres, des champs de blé. Il s'agit donc le plus souvent d'un résumé des projections d'une nature lyrique, vigoureuse, riche des éléments fondamentaux (eau)²²⁵. Paradoxalement, les vieux outils servent de décor, comme pour entériner la durabilité du lien du mariage... même à l'heure où les divorces sont de plus en plus fréquents.

Parfois, l'investissement public valorise ces lieux avec l'installation d'une table d'orientation accompagnée d'une description paysagère symbolisée (Saint-Jean-le-froid). Le ludique se couple à un souci pédagogique que l'on donne à voir aux touristes. Des entretiens menés, nous retenons que le lieu peut être l'endroit d'un événement fort ou d'une émotion, un point

²²⁵ Analyse faite sur la base d'une centaine de clichés de photographies de mariage produites par le photographe professionnel Christian Bousquet de Rodez.

de rendez-vous, un point de mire site où le paysage est admiré. Ces représentations varient selon le vécu et la sensibilité de la personne interviewée...

3.1.4. Les paysages de la zone d'étude : diversité des représentations

La frise historique des faits de culture a mis en évidence que le paysage de la zone d'étude a maintes fois été transformé. Il y a lieu d'y déceler les constructions culturelles au travers des représentations sociales que cela implique aujourd'hui. Pour nous aider, il nous semble digne d'intérêt de passer en revue les critères d'attribution de la notion de paysage, définis par l'École de Versailles, décrite en particulier par Berque et *al* (1994)²²⁶. En effet, le travail réalisé par Berque sur la « médiance » entre nature et culture²²⁷ nous semble particulièrement adapté à notre problématique.

Notre terrain d'étude se trouve au carrefour de paysages remarquables par leur diversité, en grande partie liés à la géologie (Mignon, 2001)²²⁸. Cette situation du centre et du nord du département, située sur les contreforts du Massif central, est largement expliquée par la nature des sols et le modelé (la géomorphologie) des versants.

²²⁶ Augustin Berque et *al*, (1994), *Cinq propositions pour une théorie du paysage*, Paris, Champ vallon, 122 p.

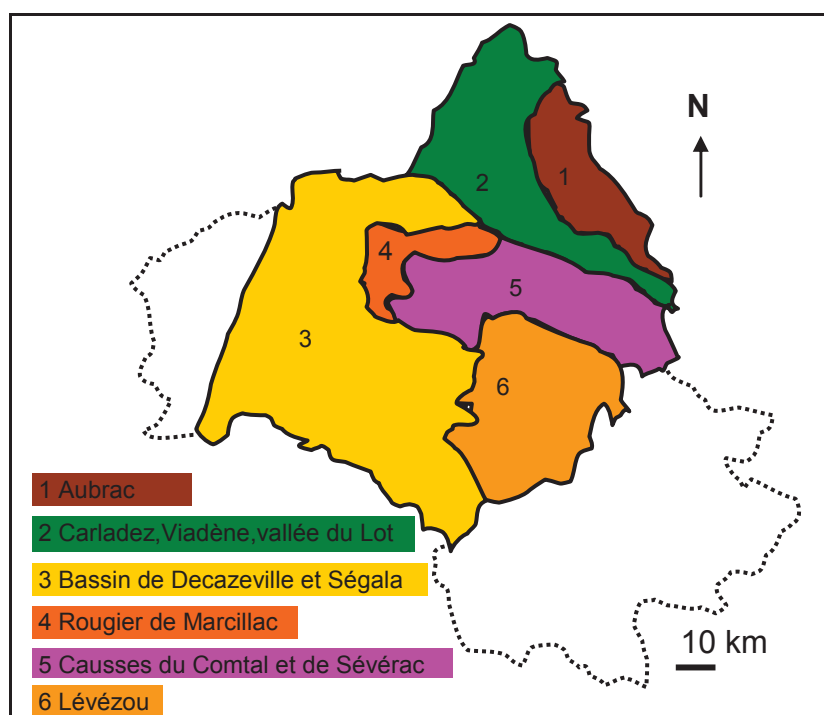
²²⁷ Augustin Berque, (2000 : 31-32) définit la « médiance » comme suit : « [...] l'interrelation du milieu physique et du milieu social - la relation d'une société à l'espace et à la nature - est irréductible au physique seul ; car elle est simultanément et constitutivement, aussi phénoménale. Cette relation, c'est-à-dire un milieu tout court, n'existe que dans la mesure où elle est ressentie, interprétée et aménagée par une société; mais où aussi, inversement, cette part du social est constamment traduite en effets matériels, qui se combinent avec des faits naturels. Tous ces effets vont dans un certain sens, qui est l'évolution objective du milieu en question; mais cela justement dans la mesure où ils sont, aussi, perçus en un certain sens et représentés en un certain sens par la société; lesquels sens, donc, jouent de manière mi-objective mi-subjective dans cette évolution. C'est cela : ce complexe orienté à la fois subjectif et objectif, physique et phénoménal, écologique et symbolique, que j'appelle médiance. » Berque 1994, *op. cit.*

²²⁸ René Mignon, (2001), *Géologie et terroirs, La géologie du Rouergue et l'homme*, Rodez, CRDDPA, 192 p.

Nous sommes à la rencontre de plusieurs roches mères (calcaire, schiste, granite, basalte et rougier du Permien), et d'une implantation anthropique ancienne²²⁹ qui offrent une diversité singulière de paysages sur une assez faible étendue.

Les entités paysagères ont été soigneusement décrites récemment par Briane et Aussibal (2007)²³⁰. Ces deux auteurs distinguent six entités sur la zone concernée, qui sont reprises sur la carte ci-après :

Carte : Entités paysagères de la zone d'étude (d'après Briane & Aussibal, 2007 : 83)



D'après les auteurs Briane et Aussibal (2007), le choix de la délimitation des entités paysagères repose sur « une analyse systémique » combinant plusieurs paramètres paysagers, situés au croisement des éléments de culture, de nature et de société. Des limites paysagères strictes se succèdent, çà et là, avec des paysages de transition. Cette dernière mixité paysagère témoigne de ce que l'on pourrait appeler une certaine porosité culturelle.

Il est intéressant de noter que des surnoms d'habitants en occitan, parfois encore utilisés, recourent la différenciation des entités paysages. La culture occitane a été suffisamment liée à

²²⁹ Voir Partie 1.

²³⁰ *Op. cit.*

son milieu pour qu'elle puisse façonner des relations entre un milieu, un groupe humain et des particularités linguistiques. D'après Béteille (*in* Collectif, 1999 : 22)²³¹, précédemment cité au 2.1.7, une certaine distinction populaire selon le milieu habité façonnait le tempérament des hommes : les « Coustoubis d'Entraygues-sur-Truyère » en vallée du Lot, les « Ventres nègres de Rieupeyroux » en plein Ségala, etc. Pour ce dernier cas, le sol noir et acide du Ségala imposait un régime alimentaire à base de pain noir issu de la farine de seigle et d'un menu dominé par de la pomme de terre. Tempérament, différenciation culinaire dominante dans chaque environnement vont parfois de pair... Cette distinction s'efface progressivement par homogénéisation, toutefois certains traits subsistent, d'une manière inattendue, dans les conversations ou dans les médias.

3.1.4.1. Y a-t-il une esthétique affichée des paysages ?

Il s'agit d'un critère délicat à cerner. Le beau, le remarquable est variable en fonction des champs sociaux que l'on côtoie et surtout des cultures de chacun. Il est donc bien difficile de cerner une référence en la matière. Toutefois, quelques tendances peuvent se distinguer.

À cause de l'existence du site médiéval de Conques, une certaine pratique contemplative existe et est reconnue par une large tranche de la population²³². D'autres lieux privilégiés sont également chargés d'un « dispositif » d'observation (Notre-Dame-des-Hauteurs, commune de Golinhaç) où un point haut permet l'observation de l'Aubrac, de la vallée du Lot, du causse Comtal et de Rodez. D'autres tables d'orientations existent, certaines installées récemment au titre de la promotion touristique des communautés de communes. Le paysage est ainsi glorifié sur une échelle d'observation inhabituelle. Nous avons bien ici une domination

²³¹ *Op. cit.*

²³² À propos des lieux d'observation et de la façon de regarder le paysage, Dominique Berthet (Collectif, 2007 : 27) traduit ce qu'expriment des pèlerins rencontrés face au site de Conques, entre extase et sublimation intérieure : « Lieu majestueux qui me plaça dans un état poétique. Je tentais de m'imprégner, de m'imbiber, de m'immerger, de vivre le lieu, d'être dans l'expérience concrète, c'est-à-dire éprouver, ressentir pleinement et accéder à un élargissement, un enrichissement, une intensification de l'existence. Là absorbé par le lieu, à l'écoute de ce qu'il dégage, de ce qui en émane, il était possible de goûter la solitude », *in* Collectif, (2007), *op. cit.*

visuelle et une certaine logique du site qui exprime la beauté de référence que l'on visite à la sortie dominicale, ou bien à la période estivale.

L'importance des châteaux et des bastides pour cette contrée véhiculant le passé médiéval a créé, çà et là, des dispositifs d'où l'on aime à regarder le paysage. Ce sont les lieux traditionnels reconquis lors de la séance des photographies de mariage, par exemple²³³. Il faut montrer à la belle famille la traduction du beau identitaire, faire partager les premières références, pouvoir parler et, en quelque sorte, se découvrir. C'est là où un concentré du beau, véhiculé par la mémoire collective²³⁴ se donne à voir. On montre ainsi le « *chez nous* »²³⁵ à ceux venus de l'ailleurs.

Mais il faut aussi mentionner les lieux où, frappés par l'exode rural, la nature a repris ses droits en développant une friche spectaculaire. Les boraldes de la vallée du Lot²³⁶ étaient jadis la fierté des populations rurales car elles correspondaient aux contrées de production de châtaignes, de vin et, d'une manière logique, aux lieux de forte concentration humaine qui sont encore visibles au travers des ruines²³⁷ et aux terrasses qui recouvrent les versants. On pourrait presque dire que ces boraldes deviennent l'anti-beauté, la honte, pour certains qui, nostalgiques, situent l'aménagement et la valeur accordés au travail, contigus à la beauté ! Ces paysages gagnés par la friche, restent une référence esthétique indéniable pour certains artistes, et naturellement le jugement pluriel qui en est fait dénote le clivage de la population en termes de représentations de la nature.

²³³ Précédemment mentionnée à propos des lieux de panoramas.

²³⁴ « [...] le lieu a reçu la mémoire du groupe, et réciproquement. » (Halbwachs, 1997 : 196)

Maurice Halbwachs, (1997), *La mémoire collective*, Paris, Éd. Albin Michel, [1^e parution : 1950], 295 p.

²³⁵ Formule souvent employée et relevée lors des entretiens. Il est intéressant de souligner que le journal d'information mensuel de l'Église en Nord-Aveyron s'appelle le *Chez nous*.

²³⁶ « Les hameaux et les petits villages du bassin de la Truyère, les versants des boraldes, ceux du Viaur, ceux du Tarn ou du Rance ont vu s'étendre la déprise humaine que seule l'installation de 'résidences secondaires' fait quelque peu oublier aujourd'hui. Mais partout, les bois et les broussailles ont gagné du terrain, tantôt depuis l'entre-deux-guerres, tantôt depuis trente ans seulement » (Béteille, 1999), *op. cit.*

²³⁷ Carte des hameaux et lieux-dits disparus entre 1867 et 1955 (Béteille, 1999 : 143). Le zonage des fortes densités correspond parfaitement aux pourtours des boraldes. *Opere citato* au paragraphe 2.3.3.

3.1.4.2. Mots et terminologie pour le paysage

Pour la composante linguistique, l'adoption durant le dernier demi-siècle du français comme langue usuelle par la nouvelle génération, au détriment de l'occitan, a modifié profondément le rapport au paysage. Les terminologies populaires utilisées concernant le paysage ont été réduites. Il est évident que nous sommes en reconstruction de terminologie, à la recherche d'une culture de référence. Toutefois, le terme *paisatge* en occitan existe bel et bien²³⁸, quoiqu'en dise Alain Roger (1994)²³⁹, même s'il est rarement utilisé actuellement par les locuteurs ruraux :

« [...] le mot paysage n'existe pas en occitan (il n'apparaît d'ailleurs dans la langue française qu'à la fin du XVI^e siècle). » in Cueso (1981), cité par Roger (1994 : 116).

Les œuvres poétiques de la *fin'amor* (amour courtois), clamée au Moyen Âge par les quelques trois cent cinquante troubadours occitans dans les grandes cours d'Europe ont maintes fois chanté la femme aimée (*la dòna*), lyrisme véritablement inondé par le charme printanier avec les thèmes classiques du rossignol, du verger fleuri, de l'eau calme du lac... visions chères à la pastorale. C'est sur de tels éléments lyriques que le paysage occitan a émergé de l'histoire.

Sur le plan purement linguistique la remarque suivante de Roger concernant la réponse d'un paysan à l'auteur, reste sujette à débat :

« 'Es brave lo país' : réponse étonnante et, dans sa cohérence, très significative puisque, par deux fois et quatre mots -brave au lieu de beau et pays au lieu de paysage- elle élimine le point de vue esthétique » (Roger, 1994 : 116).

Le terme *brave*, (bon, grand, prestigieux, généreux pour un élément de nature) en occitan est bien plus rayonnant et idéal que *polit* qui serait davantage le beau, le joli davantage usuel. De là à conclure, comme Roger, que l'esthétique n'est surtout pas au rendez-vous du monde paysan nous semble être un raccourci bien rapide. Il témoigne d'un manque de

²³⁸ *Petit dictionnaire Provençal-français*, Emil Levy (1991 : 274) ; *Dictionnaire Occitan-Français La palanqueta* (1998 : 139), CRDP ; *Dictionnaire Français-Occitan*, C. Laux, (1997 : 400), IEO ; *Dictionari General Occitan*, Cantalansa (2003 : 704)., *Lou Tresor dóu Felibrige* (1878) de Frédéric Mistral (Prix Nobel de littérature en 1904)...

²³⁹ In Berque et alii, *op cit.*

compréhension de la sensibilité paysanne qui existe bel et bien. On ne peut pas affirmer que les paysans n'ont pas une vue esthétique du paysage. N'en déplaise à Kant, Wilde ou Cézanne, évoqués par Roger (1994 : 117), qui par leurs cultures émérites²⁴⁰ n'ont pas déchiffré la sensibilité paysanne.

En effet, que ferions-nous alors des poètes, des peintres qui « artialisent » comme dit Roger²⁴¹ et qui sont également des paysans,²⁴² des artisans et des ouvriers ? Doit-on les nier ?

Par contre, il est possible que les différents champs sociaux ne se comprennent pas, ou du moins, ne traduisent pas en langage unitaire et connu de tous ce qu'est la beauté pour eux... La fameuse « distinction », au sens de Pierre Bourdieu, serait donc si flagrante et hermétique !

Plus récemment, les journaux locaux actuels, comme *Centre Presse*, relatent souvent le charme du paysage. À titre d'exemple, celui du dimanche 23 mars 2008, dans sa chronique occitane hebdomadaire, mentionnait une des paroles d'un chroniqueur qui « *remira lo paisage* » (admire tendrement le paysage). Nous notons là une pratique ordinaire de la production de paysages de la zone d'étude encore partiellement occitanophone.

²⁴⁰ Le monde paysan est pluriel, comme tous les autres champs sociaux. Ne s'agit-il pas d'une autre domination culturelle (à grand renfort d'un philosophe, d'un écrivain et d'un peintre tous remarquables au demeurant) comme le souligne Claval : « Ces connaissances, longtemps réservées à une étroite élite de lettrés, assuraient à celle-ci son pouvoir sur une masse populaire subjuguée par les incantations rituelles et les images de piété. » (Claval, 2003 : 38). Claval (2003), *op. cit.*

²⁴¹ Roger (1997 : 164) nous définit l'artialisation : « Je rappelle [...] l'hypothèse qui me sert de fil conducteur : il n'y a pas de beauté naturelle ou, plus exactement, la nature ne devient belle à nos yeux que par le truchement de l'art. Notre perception esthétique de la nature est toujours médiatisée par une opération artistique, une 'artialisation', que celle-ci s'effectue directement ou indirectement, *in situ* ou *in visu*. Or l'érotisation est une variété particulièrement spectaculaire de l'artialisation paysagère. Mais on pressent d'emblée qu'elle ne saurait, sauf exception (ou provocation...) opérer *in situ*, et que la transformation d'un pays (asexué) en paysage (érotisé) s'effectue surtout *in visu*, par la médiation de la peinture, de la photographie, de la littérature » Roger, (1997), *op. cit.*

²⁴² Sans rentrer dans une polémique pathétique, nous citerons pour le respect Marcela Delpastre qui, pour ceux qui l'ont connu, descendait du tracteur et s'isolait pour écrire des poèmes ! Elle nous laisse une œuvre fulgurante, à l'image de ses *Saumes pagans* (1999), qui honore son pays limousin et l'Occitanie.

3.1.4.3. Les goûts du paysage : porteurs de valeurs identitaires

Nous avons noté que la gastronomie locale reste une référence fortement identitaire, liée notamment à la nature ainsi mise en valeur. Nous avons vu que durant le XX^e siècle le phénomène de patrimonialisation a émergé, puis pris de l'ampleur au point que certaines préparations culinaires font partie de cette nouvelle valeur sociétale.

On peut affirmer ici que le paysage peut se goûter, c'est-à-dire s'apprécier et se pratiquer avec d'autres sens que la seule vue. Cette affirmation, quelque peu déroutante au premier abord, nous semble très juste dans la zone d'étude. En effet, la gastronomie locale contribue fortement aux repères identitaires mis en avant par de nombreux aveyronnais²⁴³, natifs mais aussi nouveaux arrivants (comme nous le verrons par la suite avec la relance des *farçons* depuis une décennie). De nombreuses représentations tournent autour des productions agricoles locales, plus ou moins transformées. Le paysage, qui est affiché partout dans la démarche commerciale, est présenté comme attractif et reste porteur de goûts ou d'odeurs typiques, susceptibles de charmer l'étranger, qui reste globalement un client potentiel.

Des *traces* linguistiques occitanes se retrouvent dans le vocabulaire gastronomique mais aussi dans la littérature régionale. Ces traces sont porteuses, tantôt de nouveautés, tantôt de (ré)appropriations surprenantes et, en tout état de cause, elles témoignent de nouvelles identités.

Pour illustrer ce propos, on peut citer l'arrivée de néerlandais sur Pruines (canton de Marcillac) qui, pour ce qui est de leurs activités économiques, ont relancé la fabrication et la vente directe sur les marchés de *farçons* (beignets frits à base de pain, œufs, farine et légumes hachés). Cette recette traditionnelle issue des populations pauvres occitanes a été reconquise, voire pratiquement exhumée du savoir-faire local en voie d'oubli, avec la complicité de nouveaux arrivants, et la terminologie occitane est restée...

²⁴³ Dans le discours ambiant, les remarques à ce sujet paraissent quelque peu chauvines (meilleure charcuterie ou pâtisserie...) pour celui qui découvre les aveyronnais dans leur milieu de vie.

Dans le prolongement de cette idée, les auteurs Davallon et al (1997)²⁴⁴, soulignent que le patrimoine représente « une manière très subtile pour les nouveaux groupes d'apparaître en se dotant d'entrée de jeu d'une grande légitimité ». Paysage, identité et patrimoine se trouvent au centre d'un processus d'acquisition de légitimité et, par ce moyen, exercent une forme d'intégration...

Dans une cuisine plus élitiste, Michel Bras (1991)²⁴⁵ met en avant l'Aubrac et ses plantes sauvages amoureusement collectées en vue de singulariser sa cuisine :

« Il dit cueillir du silène, succombant à sa saveur proche de celle du mange-tout. Il apprécie tout autant la fraîcheur acidulée de l'oseille sauvage qui émoustille ses papilles et récompense son effort. Délaissant les manières pesantes qui régissent parfois nos habitudes, il ose 'chimper' des pousses de silène dans le beurre de foie gras relevé au Banyuls » (Bras, 1991 : 43).

Ce terme « chimper » dérive de l'occitan *chimper* qui veut dire tremper, ou macérer. Pour d'autres termes occitans usités dans le domaine gastronomique, des personnalités de la cuisine française mettent en garde contre une uniformisation culturelle à l'image de ce que dit Christian Millau²⁴⁶ à propos d'une spécialité aubracienne, le *gargouillou* mise en scène par Michel Bras, dans son restaurant :

« Pourquoi ne protégerait-on pas aussi certains mots de la langue française ? Gargouillou [ragoût de pommes de terre au bouillon] n'en serait-il pas digne ? Je dis même que la parution de ce livre, qui va le rendre célèbre, commande une mesure d'urgence. Ce gargouillou qui nous jette tout cru dans le gargouillis, le gargouillement, les glouglous du chaudron léché par les flammes, je propose qu'on en réserve l'usage exclusif à Michel Bras et, ne soyons pas chien, à tous les Aubraciens de souche. Nous n'allons tout de même pas laisser un mot pareil tomber entre les pattes des Parisiens,

²⁴⁴ J. Davallon, A. Micoud, C. Tardy, (1997), *Vers une évolution de la notion de patrimoine ? Réflexions à propos du patrimoine rural*, In Grange D, Poulot D., *L'esprit des lieux. Le patrimoine et la cité*, Grenoble, Éditions PUF, pp. 195-205.

²⁴⁵ Bras et al, (1991), *Le livre de Michel Bras*, Rodez, Éditions du Rouergue, 315 p.

²⁴⁶ Journaliste et écrivain gastronomique, co auteur du Guide *Gault et Millau*.

des gargotiers branchés, des Madames Cuillères en bois de la presse féminine²⁴⁷ et des fournisseurs de grandes surfaces ! Vous voyez ça d'ici : '6 minutes au micro-ondes pour réussir votre gargouillou'. Qu'on nous épargne cette honte ! » Christian Millau, *in* Bras (1991 : 53).

Au travers des mots hérités de la culture gastronomique occitane, l'identité aubracienne doit être préservée. Nous sommes bien ici dans un positionnement folklorique radical de la culture gastronomique. En présentation de sa cuisine primée, Michel Bras affirme se situer comme un intermédiaire entre la nature et le consommateur :

« Comme un magicien, il restitue les vraies gâteries qui regorgent dans les saveurs premières de la nature. Point jaloux de ses trésors, l'Aubrac nous invite à partager le goût et les odeurs de ses feuilles, de ses fleurs, de ses baies » (Bras, 1991 : 45).

Article de journal : Fête sacrée et représentations viticoles

Les coutumes liées à la gastronomie, mais plus largement aux rencontres festives, autour des



fameux produits du terroir (aligot et tommes d'Aubrac ou de Laguiole, *estofinades* d'Almont-les-Junies (reprenant une tradition culinaire des *gabarriers* du Lot), le vin du Fel, d'Entraygues-sur-Truyère ou de Marcillac...), la bière²⁴⁸ de Saint-Geniez-d'Olt sont porteuses d'identité. Une des têtes de pont pour le Marcillacois en est le vin²⁴⁹. Celui-ci permet le rassemblement de toutes les forces vives de la société civile locale et de l'autorité religieuse (présence de l'évêque pour la bénédiction certaines années), toutes tendances confondues, lorsque, par exemple, la fête

²⁴⁷ Notons le caractère sexiste de cette citation qui souligne implicitement que la cuisine populaire, décrite par les médias, serait mises en scène que par des *Madames Cuillères* (sic !)...

²⁴⁸ Briane et Aussibal (2007 : 72) rappellent que le nom de cette bière locale *La Marmotte* provient du surnom donné aux habitants de la haute vallée du Lot. De nombreux rapprochements analogues sont avancés pour d'autres produits gastronomiques locaux. Briane et Aussibal, (2007), *op. cit.*

²⁴⁹ Source : discussions avec M^{me} la Conseillère générale du canton de Marcillac.

traditionnelle de la Saint-Bourrou²⁵⁰, le lundi de Pentecôte, a été déclaré non férié par des directives étatiques (article *Centre Presse*, ci-contre du 25/05/10).

On pourrait compléter le rôle central que joue le vin dans l'identité locale par le phénomène d'adoption généralisée de la couleur du vin pour le fond de nombreuses affiches, le choix de symboles à consonance viticole, pour illustrer certains panneaux d'indications touristiques décrivant le paysage...

Paradoxalement cette viticulture, tant en nombre d'hectares (environ deux cents) qu'en nombre de producteurs (environ une quarantaine et une coopérative) et de production (environ un million de bouteilles/an) reste mineure. Mais du fait de l'histoire agraire, marquée par le positionnement du Marcillacois en tant que fournisseur de vin pour la population ruthénoise ou encore celle du Bassin houiller, la viticulture a donné une incontestable identité à la zone.

En ce sens, le concept d'identité est en liaison avec l'espace social, lui-même en lien avec les productions singulières du paysage, véritablement goûtées. Le « goût » du paysage est aussi ce qui réunit le champ social, voire plusieurs, au-delà des clivages et des oppositions...

3.1.4.4. Production artistique locale : entre intimité avec le paysage et lien social

Nous avons noté l'influence des chemins sur le territoire²⁵¹ dans leurs inspirations respectives, sites privilégiés de communion avec le paysage plutôt que simple panorama où s'exercent les sens. En effet, nous partageons tout à fait la distinction que fait Scariati entre le concept de « paysage » et la notion de « panorama », notamment autour de sa description des paysages imaginaires que l'on rencontre chez les artistes²⁵²:

« [...] ce pouvoir, propre à l'artiste, de fixer un paysage sur une œuvre, cette capacité d'éveiller nos paysages intérieurs, de créer cette étincelle première d'où surgiront nos paysages imaginaires. [...] le paysage n'est pas de l'ordre du visuel, et qu'on ne peut le confondre avec le 'panorama'.

²⁵⁰ Le terme *borre* en langue occitane signifie *bourgeon* (ici de la vigne).

²⁵¹ Paragraphe 3.1.2.

Bachelard (Bachelard, 1987 : 11)²⁵³ précise que « l'on rêve avant de contempler. Avant d'être un spectacle conscient, tout paysage est une expérience onirique. On ne regarde avec une passion esthétique que les paysages qu'on a d'abord vus en rêve ».

Dans les auteurs locaux de notre terrain, nous reprendrons à nouveau les écrits d'Amédée Besset²⁵⁴ qui titre son premier ouvrage de *Paysages intérieurs*, vaste métaphore entre la dame nature et la condition humaine. L'imaginaire permet d'écrire ce passage entre les deux paysages (1997 : 14) :

« Ainsi, entre le paysage extérieur et le paysage intérieur,
Les portes restent toujours ouvertes.
Et lorsqu'il n'y a plus de portes entre les deux,
On respire un autre air. »

La véritable traque réalisée par les artistes de ces paysages, à la fois intimes et imaginaires, susceptibles de toucher l'individu ordinaire dans la contemplation immédiate de l'œuvre d'art, fait certainement appel à des codes ou des mécanismes de lecture des paysages, plus ou moins présents dans la culture populaire. Une citation du poète du Bassin, Christian da Silva, souligne les subtiles influences entre les deux mondes, intérieur et extérieur²⁵⁵ :

« Comment n'y aurait-il pas connivence, nous a-t-il déclaré, échange total avec les éléments du paysage ? Mimétisme, dirai-je. Je participe de sa vie. Lui me donne ses mots que je triture et mâche depuis toujours. Nous sommes dépendants, solidaires. Alors, le langage le fait agir et parler de la même manière qu'il me fait dire et vivre... ».

²⁵² Bailly et Scariati, (1990 : 142-143), *op. cit.*

²⁵³ Gaston Bachelard, (1987), *L'eau et les rêves, Essai sur l'imaginaire de la matière*, Corti [1^e édition : 1942], Paris.

²⁵⁴ Besset, 1997, *op. cit.*

²⁵⁵ Cette citation a été relevée auprès du poète par les auteurs de l'encyclopédie régionale (1993) en page 251 : Collectif, (1993), *Aveyron, Cadre naturel, Histoire, Art, Littérature, Langues, Economie, Traditions populaires*, Paris, Éditions Bonneton, Encyclopédies régionales, 431 p.

Christian da Silva a été à l'origine du groupe d'expression poétique Verticale 12.

En référence à ces quelques exemples puisés dans la littérature, la peinture et la poésie, nous retrouvons un regard porté sur les paysages. À ce sujet, Guy Di Méo (2001 : 69)²⁵⁶ mentionne « qu'il n'est pas étonnant que la littérature et la poésie, l'art en général, nous fournissent les exemples les plus probants de territorialité poétique, humaniste ou phénoménologique ». Ces créateurs portent, dans leurs perceptions individuelles des paysages, celles du collectif, tantôt minorées, tantôt magnifiées, mais particulièrement sincères.

La redécouverte des paysages et de leurs significations plurielles donne l'occasion de réconcilier l'humain avec deux approches de l'espace géographique (A. Gilbert, 1986), *in* Di Méo (2001) en page 33 :

« Comme l'écrit Anne Gilbert, 'derrière le concept d'espace social se profilent les rapports sociaux, les pouvoirs qui les organisent' (A. Gilbert, 1986). Elle ajoute que l'espace social ainsi conçu 'est un révélateur des tensions entre les acteurs sociaux, dans leur pratique de l'espace, dans l'idéologie qui guide cette pratique' [...]. Cette position réconcilie deux approches de l'espace géographique : (1) Celle de la géographie humaniste qui privilégie les rapports de signification entre l'Homme, ses groupes sociaux et les lieux et (2) Celle de la géographie sociale qui considère surtout les relations spatiales d'une société à partir des transactions objectives qu'elles produisent. »

Quant à Bernard Debarbieux, il considère « le lieu comme un symbole et comme une rhétorique du territoire. [...] Sa spatialité symbolique tient au fait qu'il désigne bien d'autres objets géographiques que lui-même. » (Debarbieux, 1995)²⁵⁷. À ce niveau, le lieu symbolique tire sa nature d'une vision superposée d'un deuxième, voire d'un troisième niveau de significations²⁵⁸ qui peuvent se situer bien au-delà de l'espace géographique originel.

²⁵⁶ Di Méo, 2001, *op cit.*

²⁵⁷ Bernard Debarbieux, (1995), *Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique*, L'espace géographique, 2, pp. 97-112.

²⁵⁸ Pour Debarbieux, il faut questionner le lieu comme l'élément de base minimal du territoire, à l'image d'une « figure ». Pour lui, il existe trois formes de lieux : 1) Les « lieux attributs », ayant une signification connue et finalement reconnue par consensus ; 2) Les « lieux génériques », référents à la fonction de

3.1.4.5. Y a-t-il des jardins d'agrément dans le paysage local ?

Augustin Berque²⁵⁹ mentionne l'importance de la présence des jardins d'agrément comme l'un des critères à retenir sur l'existence même de paysage dans une culture. Dans la zone d'étude, il est vrai que les jardins d'agréments ne sont pas nombreux. Il y a lieu de différencier les cas suivants.

Il y a tout d'abord les jardins publics anciens qui ont été créés pour accompagner la conservation du grand patrimoine en voie de restauration. Nous pensons en particulier aux aménagements d'agrément sur le site de Conques, au niveau des nombreuses croix et des lieux excentrés de cultes religieux, auprès de certains châteaux et Bastides tels que le Château du Colombier près de Mondalzac (collection de plantes médicinales, tinctoriales ou courantes à l'époque médiévale)²⁶⁰.

La reconnaissance populaire s'exprime diversement sur ces aménagements où le beau est affirmé publiquement. Ce culte du beau répond peut-être à un mimétisme vis-à-vis de l'ailleurs, de la ville lointaine. Le beau, sous la forme végétale, a incontestablement une touche universelle. Toutefois, et là nous rejoignons l'identitaire déjà développé précédemment, la culture de variétés anciennes dans des vergers conservatoires indique un souci de préserver une beauté intrinsèque à notre paysage, jalousement gardée²⁶¹. L'esthétique semble se dissimuler dans la rareté, l'extrême adaptation d'un espace avec l'humain qui le peuple.

figuration ; 3) et les « lieux de condensation sociale et territoriale », expression finale d'un véritable système de valeurs.

²⁵⁹ « [...] j'ai empiriquement adopté les quatre [critères] suivants pour distinguer les civilisations paysagères de celle qui ne le sont pas 1) usage d'un ou plusieurs mots pour dire « paysage », 2) une littérature (orale ou écrite) décrivant des paysages ou chantant leur beauté, 3) des représentations picturales de paysages, 4) des jardins d'agrément [c'est nous qui soulignons] » (Berque, 1994 : 16), *op. cit.*

²⁶⁰ Environ 20.000 visiteurs par an dans les années 2000 à 2005.

²⁶¹ Nous pensons en particulier aux variétés de pommes telles que la *Reinette de Villecomtal*, au cépage *Mansois* (*Lo Saumences* en occitan ou *Fer-servadou*) spécifique au vin de l'Appellation d'origine contrôlée « AOC Marcillac »...

Ensuite, les jardins d'agrément se rencontrent dans les espaces privés. Ils sont parfois anciens dans les demeures des « pagès » (propriétaires terriens imposants) et de certaines notabilités locales. Il s'agit certainement d'un signe de distinction visuelle, affiché dans les jardins d'agrément publics et qui est repris par ceux qui ont les moyens fonciers pour cette mise en perspective.

Il faut également mentionner le cas des nouveaux lotissements où la pratique privilégie un lieu d'agrément qui supporte du végétal exotique, avec souvent des outils anciens (tonneaux, brabants, charrette à bœufs...) dans une singulière approche visuelle. En effet, le potager classique a, sans être totalement supplanté, laissé la place à une aire de détente où l'on « se pose »²⁶², reçoit les parents ou amis pour admirer notre paysage que l'on se fabrique. La connaissance des lieux dits, des hameaux visibles de ce point de vue privé, devient une façon de regarder l'autre dans sa propriété et de créer ainsi de la culture de contact...

3.1.4.6. De nombreuses représentations rencontrées au travers du paysage

Il paraît délicat de donner une représentation type d'un paysage singulier de la zone d'étude²⁶³. En effet, l'interprétation qui en est faite n'est pas la même pour tout le monde. Elle est profondément individuelle car elle fait appel aux représentations de chacun. Elle varie en fonction de sa culture, de l'histoire personnelle et de l'usage de la nature qui est perçu. Chacun lui accorde une valeur affective différente en fonction de son éducation, de son métier (l'agriculteur, l'élu, l'industriel ou l'artiste peintre n'ont pas les mêmes références, par exemple) et des sensibilités personnelles (l'enfant par rapport à l'adulte...). Le visiteur et le touriste ont, quant à eux, une recherche autre, qui peut paraître plus esthétique du paysage. Il y a lieu de préciser que le paysage n'est pas seulement celui des images spectaculaires et

²⁶² En français populaire ; là aussi une reprise étymologique d'un emprunt occitan légèrement modifié : *se pausar, una pausada* (lieu où l'on se repose, où l'on admire le paysage).

²⁶³ Les paysages d'une partie de la zone d'étude (vallée du Dourdou, causses de Bezannes et du Comtal, Rougier de Marcillac) ont été analysés par Vincent (2004) dans le cadre d'un travail universitaire sur la charte paysagère. Le contenu de ce chapitre en a repris les grands constats. Alex Vincent, (2004), *La charte paysagère : un outil adapté à la sauvegarde du patrimoine paysager du syndicat mixte « Dourdou, Causse, Rougier »*, PEP/Université Paul Valéry Montpellier II, Mémoire de Maîtrise de Géographie.

remarquables mais c'est également celui que chacun traverse quotidiennement dans son espace de vie²⁶⁴.

Dans son dictionnaire *Les mots de la géographie*, Brunet (1993)²⁶⁵ tente de définir le paysage comme à la fois « une apparence et une représentation : un arrangement d'objets visibles perçu par un sujet à travers ses propres filtres, ses propres humeurs, ses propres fins... Seule leur représentation les fait paysage ». En effet, l'espace géographique se présente immédiatement à nous par les paysages. Il est l'image réelle de la matérialité des différents lieux.

L'Encyclopédie Universalis considère que « Le paysage est une vue à trois dimensions d'une portion de l'espace terrestre où la proportion et la disposition des étendues masquées dépendent, d'une part, des formes du relief et de la végétation et, d'autre part, de la localisation des points d'observations ». L'aspect physique y est pris en compte tout comme l'observateur ; seulement on ne voit pas exactement de quoi se compose le paysage et ce qui est sous-entendu par « espace terrestre ». Cette définition nous semble peu adaptée à la sensibilité. Il s'agit davantage du panorama que du paysage.

Le paysage est le résultat de la présence d'éléments naturels et culturels qui, par leur ordonnancement, racontent l'histoire locale. Dans son ouvrage *La face de la terre*, Pinchemel (1997)²⁶⁶ souligne que le paysage est le mode d'entrée le plus direct et le plus immédiat dans un pays ou une société. Il devient « à la fois indicateur d'une autobiographie s'exprimant à travers les strates successives de l'histoire et un révélateur des attitudes et des actions contemporaines ».

Mais les paysages sont également mobiles car ce sont des hommes qui y vivent et qui y travaillent : « Le paysage n'est pas un décor, c'est un milieu de vie et de travail » (Coudray et

²⁶⁴ « L'espace de vie » correspond à la portion de l'espace géographique qui est occupée quotidiennement lors des différents déplacements : domicile, activités professionnelles, domestiques (achats et services...), ludiques, culturels...

²⁶⁵ Roger Brunet, (1993), *Les mots de la géographie*, Paris, Éditions Reclus, 470 p.

²⁶⁶ Philippe Pinchemel, (1997), *La face de la terre, Éléments de géographie*, Paris, Éditions Armand Colin.

Vourc'h, 1995)²⁶⁷. C'est le résultat d'un ensemble d'actions, de comportements et d'activités socio-économiques... Les habitants insistent sur le fait que le paysage est marqué par la présence de l'homme (notamment autour de la vertu du travail d'aménagement, de la mise en valeur de la terre). C'est la signature de la société locale dans sa diversité qui le produit et qui, de ce fait, y laisse une empreinte supplémentaire à chaque période.

Pour Bertrand, cité par Brunet (1978)²⁶⁸, « le paysage est dans une certaine portion de l'espace la résultante de l'interaction entre le milieu physique original, l'exploitation biologique et l'action de l'homme ». Encore une fois l'homme participe à une sorte de « système paysage ». Il faut comprendre le paysage comme un ensemble dans lequel société et nature sont en inter relation. En effet, derrière chaque paysage, il y a des signes, des messages et des interprétations qui se détachent. Il est un « tout », c'est-à-dire une combinaison d'éléments, naturels, construits, bâtis, produits, imaginés....

Finalement, le paysage se comprend au travers de sa lisibilité. La lecture de son organisation et de sa structure peut être comprise comme le résultat des aménagements successifs que les hommes ont réalisés au cours de l'histoire. La disparition de sa lisibilité due à certains phénomènes anthropiques modernes (urbanisation croissante, déprise agricole...) aboutit à la banalisation et la fermeture visuelle du milieu. Cela entraîne une préoccupante acculturation (Charbonneau, 1973)²⁶⁹, via la perte des valeurs qui lui sont rattachées (identité, patrimoine, biodiversité...).

Sur notre terrain d'étude, il nous semble que dans le discours des habitants, le paysage revêt les quatre grands groupes de représentations :

Le paysage traduit d'abord un « cadre de vie » pour certains. Qu'il s'agisse de paysage péri urbain ou profondément rural, le paysage est projeté comme le support de l'activité humaine. Chacun chemine dans son paysage connu, s'y déplace, y travaille et y vit. Le paysage correspond donc à un milieu de vie fréquenté et à des activités sociales, politiques et

²⁶⁷ P. Coudray et A. Vourc'h, (1995), *La charte paysagère, Outils d'aménagement de l'espace intercommunal*, Paris, Urbanis, Éd. La Documentation française.

²⁶⁸ Roger Brunet, (1978), *Le paysage entre nature et société*, Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest, Toulouse, n°49, pp. 239-258.

²⁶⁹ Bernard Charbonneau, (1973), *Tristes campagnes : essai*, Paris, Éditions Denoël, 239 p.

économiques précises correspondantes. Il désigne une image mentale correspondant à la somme des espaces de vie du quotidien que chacun comptabilise. Mais paradoxalement dans les discours, il est un tout inextricable, une sorte de synthèse déformée par la mise en perspective de chacun. Il représente le hameau plus ou moins ancien, le lotissement récent, le centre commercial, la route et la nature qui y est vue, la ligne électrique et la voie ferrée qui s'insèrent dans le relief ou bien encore un système d'irrigation en canal, la topographie et la végétation marquée par telle ou telle espèce forestière, telle mise en valeur...

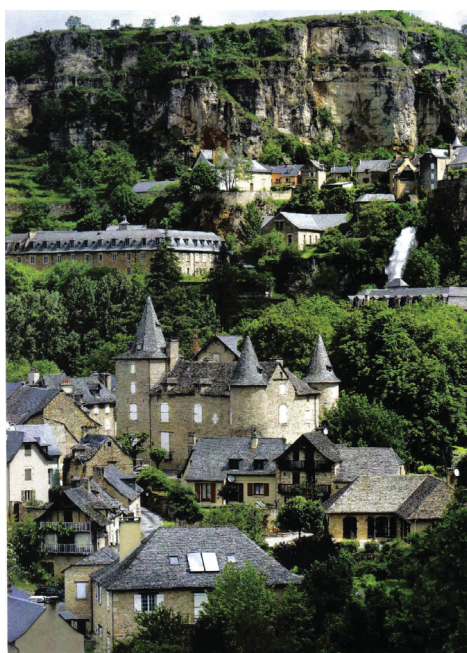
Il s'oppose à un paysage marqué par des représentations qui s'avèrent davantage faire référence à l'histoire locale ; il peut alors se définir comme un « paysage patrimonial ». Les représentations de ce paysage contiennent des traces, des signes et des témoignages riches en enseignements. Il évoque des souvenirs dans lesquels s'accumulent des marques du passé. Ces nombreuses traces peuvent être anciennes ou récentes : murs, chemins, plantations... Certains paysages sont des éléments de la mémoire collective. Ils sont reconnus, parfois institutionnalisés. Ils peuvent alors faire l'objet de zones de protection en étant classés ou inscrits, conformément à la Loi de 1930 portant sur « la protection des monuments naturels et sites de caractères, artistiques, historiques, scientifiques, légendaires ou pittoresques ». Le paysage se compose de strates historiques, il peut donc permettre une reconnaissance des étapes successives de son évolution. Enfin, les populations locales voient dans leurs paysages des histoires (les romans de Béteille ou de Daniel Crozes, par exemple), des contes (ceux du Drac ou du Viaur, chez Boudou) ou des légendes, auxquels ils se réfèrent volontiers. Pour eux, préserver un paysage, c'est donc transmettre une partie du patrimoine, un héritage sans cesse revisité. Les politiques culturelles en faveur du grand patrimoine ont largement favorisé ce type de représentations. Cette tenace référence à l'histoire locale apporte aux tenants des paysages patrimoniaux une incontestable légitimité vis-à-vis d'autrui. Les représentations forgées et partagées apparaissent comme autant de legs du passé et insufflent une certaine prudence d'action, voire de conservatisme.

Dans un autre registre le paysage de la zone d'étude traduit un potentiel de ressources diverses qui nourrissent des représentations spécifiques. Le paysage recèle de nombreux intérêts dans lesquels l'homme puise des richesses : exploitation du sol (productions typiques des terroirs) et du sous-sol (Bassin houiller de Decazeville), de l'eau (nombreuses piscicultures), des forêts, de son esthétique (productions artistiques locales, activités liées au

chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle, mises en valeurs des châteaux et bastides...). En ce sens et depuis quelques décennies, il est devenu un enjeu de développement économique.

Photo : Salles-la-Source et sa cascade

Le cas de la cascade de Salles-la-Source est particulièrement révélateur (photo ci-après, source : Association *Ranimons la cascade*). Une exploitation privée de la chute d'eau en vue de



produire l'électricité, jugée par certains illégale, perdure depuis plusieurs décennies. Une nouvelle association intitulée *Ranimons la cascade*, forte de quelques deux cents membres dès fin 2010 (soit quelques mois après sa création), défend l'option d'un développement local autour d'une cascade qui retrouverait son débit ancestral. Ce « patrimoine naturel », comme qualifié par l'association en question veut être mis en exergue dans un sens collectif. La cascade est ainsi reconnue comme une valeur commune exploitable pour son esthétique, dans la mesure où un débit d'écoulement suffisant y serait assuré. Le paysage est bien représenté comme

une ressource collective forte, au point où une partie conséquente de la population se lève pour défendre un débit minimum à sa cascade. La réouverture des chemins de grande randonnée (association des sentiers de pays de Mondalazac, par exemple) va également dans le même sens.

En effet, pour le tourisme, le paysage a une valeur marchande qui repose sur la présentation et l'usage de sites. Mais il peut aussi favoriser l'implantation d'entreprises ou attirer de nouveaux résidents grâce au maintien de ses valeurs fortes (culture, architecture, patrimoine, espace naturel...). Cependant, une mauvaise gestion de cette ressource peut engendrer des paysages sous-exploités (atouts non mis en valeur) ou surexploités (dégradation de certains lieux). Ainsi, l'exploitation d'un paysage à des fins économiques doit être raisonnée et maîtrisée afin de pérenniser sa qualité et sa reproduction même. En ce sens, personne n'ose parler de la pollution en Aveyron, alors que ce phénomène existe bel et bien. Normalement

dénoncé²⁷⁰, un niveau de pollution affiché irait à l'encontre des représentations d'un paysage potentiellement porteur de ressources touristiquement exploitables. Le paysage constitue également le refuge d'une biodiversité. Celle-ci correspond à la diversité biologique d'un espace donné en fonction notamment de l'importance quantitative des espèces faunistiques et floristiques présentes, de leurs originalités ou spécificités et du nombre d'individus de chacune de ces espèces. La mise en scène d'un nouveau cinéma animalier avec *Microcosmos*, tourné en Aveyron en 1996 (Nuridsany et Pérennou), valorise ce regard porté sur le paysage. La préservation de la biodiversité du milieu passe par la préservation de ce dernier, de son fonctionnement et de sa constitution. Autrement dit, une altération des paysages en particulier par certaines activités agricoles ou forestières peut entraîner une perte de la richesse biologique d'un lieu. Une bonne connaissance des milieux, de leurs intérêts paysagers (éléments patrimoniaux remarquables ou ordinaires) et de leurs fonctionnements reste donc un acquis préalable à toute action visant à les préserver ou les améliorer. Certains champs sociaux prennent progressivement cette constante en référence.

Enfin le paysage représente « une identité » pour les gens qui le fréquentent et y vivent. D'après Pinchemel (1997)²⁷¹, « les hommes s'identifient, s'imprègnent aux espaces qui les environnent à partir de marques visibles. Le paysage reflète leurs cultures, leurs traditions [...], ils ont avec lui un rapport d'affectivité ». Les populations locales voient d'autres choses dans leurs paysages qu'un simple espace. Pour eux, ils sont remplis de sens, de messages, de sentiments et d'activités. Cependant, il arrive aussi qu'une population ne puisse plus s'identifier dans son paysage tellement celui-ci s'est dénaturé et banalisé : développement de friches, multiplication de ruines et de points noirs dans le paysage... C'est parce qu'un paysage se différencie d'un autre, qu'une population locale peut s'y reconnaître et

²⁷⁰ Les représentants des partis politiques *Europe Écologie* et *Les Verts* ont récemment publié des résultats préoccupants des niveaux de pollution de l'air à Rodez, ce qui est en soi une nouveauté pour le département.

L'observation de niveaux élevés de pollutions diverses se confirme en milieu rural par des spéléologues et des géologues reconnus (sites observés dans certaines galeries du causse Comtal), mais également par des cadres du génie rural et des eaux et forêts (observations localisées au niveau des ruisseaux qui sont situés en aval de certains élevages intensifs (porcheries, notamment), ou encore de petites usines.

²⁷¹ *Op. cit.*

y forger une identité. Sur cette importance identitaire, les natifs et les nouveaux arrivants se retrouvent sur le principe mais pas toujours sur des représentations similaires. La culture acquise durant le jeune âge produit des représentations variables, voire contradictoires, pour différents champs. Certains nouveaux arrivants (les premières vagues après 1968, mais également les ressortissants multi résidentiels d'autres pays européens) ont été à la recherche de l'antithèse de la ville, en parlant notamment « d'authenticité ». Ils ont eu le désir profond de se créer de nouvelles identités dans leurs nouveaux lieux de résidence (Perroud, 1999)²⁷². Ils ont rêvé d'habiter un paysage sublimé afin de changer leurs propres vies. Ces visions n'ont que rarement été partagées avec les natifs de la zone d'étude, tant les représentations paysagères s'en trouvent éloignées. Le clivage social actuel repose largement sur cette divergence de vue et de projection mentale paysagère.

Ces différentes représentations des paysages façonnent la culture d'aujourd'hui. Nous allons maintenant nous pencher sur les différents éléments de culture actuels : la langue, les savoirs, les savoir-faire, les comportements ou les savoir-être et les productions artistiques locales.

3.2. Les constructions culturelles

3.2.1. La pratique des langues usuelles

L'usage du français est maintenant généralisé en Aveyron. Les étapes diglossiques dans l'histoire (entre le glissement du latin parlé classique vers le proto occitan), jugées socialement délicates par Banniard (1997) évoquées au paragraphe 2.1.3, nous rappellent logiquement la situation que nous venons de vivre depuis environ un demi-siècle entre l'occitan et le français. Banniard souligne qu'au VII^e et début du VIII^e siècle, le glissement du diasystème²⁷³ s'était déroulé sur trois à quatre générations. Il en est pareillement aujourd'hui où la

²⁷² *Op. cit.*

²⁷³ Le *diasystème* correspond à une structure profonde stable par laquelle se définit un ensemble linguistique déterminé, indépendamment de ses variations accidentelles dans l'espace ou dans le temps (Banniard, 1997, *op. cit.*).

translation se termine par l'adoption d'un monolinguisme français. Nous allons voir toutefois qu'il reste quelque peu complexe et chargé de représentations.

Depuis 1980²⁷⁴, voire sur les toutes dernières années du siècle pour les villages et les hameaux reculés, il est admis, y compris dans les milieux occitanistes, que la transmission de la langue occitane n'est plus assurée aux enfants par la famille ou par le proche voisinage. L'apprentissage n'est maintenant assuré que par certains enseignements bilingues ou écoles occitanes dont la présence dans la zone d'étude est marginale. La survie de la langue occitane dépend de la synergie entre quatre acteurs : les familles motivées, le milieu enseignant, les militants de la défense des langues régionales et les pouvoirs publics.

Aujourd'hui, les usagers de l'occitan sont de deux types nettement différenciés. Ils présentent une dichotomie à la fois sociale et générationnelle. Tout d'abord sous les formes locales, la langue occitane est encore utilisée dans les conversations privées de certaines catégories de la population au marché ou à la foire, par exemple. Il s'agit des personnes âgées, d'origine rurale et disposant souvent de faibles revenus. Ces locuteurs, que l'on pourrait qualifier de naturels, lisent, avec plus ou moins de facilité, le français. Par contre, ils déchiffrent avec grande difficulté, mais aussi avec émotion, des articles en occitan que certains journaux insèrent dans leurs pages régionales. Ils ont beaucoup de mal à le déchiffrer car ce n'est pas l'occitan mais le français qu'ils ont appris à l'école. À l'oral, certains termes occitans sont empruntés par simple calque, ou bien francisés notamment par l'accentuation, mais aussi par l'étymologie et ce, par tout le monde d'une manière indifférente.

Par ailleurs, des formes plus savantes de la langue occitane sont pratiquées chez d'autres catégories sociales. Il s'agit de l'occitan normé et publié. Rappelons que les principes de l'occitan de référence ont été énoncés par un pionnier, grand poète, Antonin Perbosc dans

²⁷⁴ Cette disparition a été largement annoncée avec plus ou moins de précision. Boudou écrit à Mouly en 1948 : « Durenca, lo 29 de febrèr/1948/... Dins vint ans, dins cap de vilatge cap de jovent la parlarà pas. E de qué podèm far sens lo pòble ?... Nos caldriá èsser pertot, suls jornals, a la ràdio. » Durenque, le 29/02/48. Traduction : [...] Dans vingt ans, plus aucun jeune ne le [l'occitan] parlera. Et que faire sans le peuple ? Il nous faudrait être présent partout, sur les journaux, à la radio. Societat dels amics de Joan Bodon, (1986), *op. cit.*

son article fondateur de 1904. Il fit accepter les principes suivants qui font encore référence aujourd'hui :

« 1) Adopter la graphie classique des troubadours en la simplifiant ; 2) Remonter aux véritables sources occitanes, en n'employant pour cela les vocables anciens que dans le cas où ils ont été maintenus par l'un ou l'autre des parlers actuels ; 3) Bannir tous les mots français qui ont pris la place des mots occitans disparus dans tel terroir mais conservés dans un autre ; 4) Créer des mots nouveaux en les extrayant autant que possible des parlers populaires et en second des langues qui sont, dans le passé ou le présent, sœurs de la notre » (Perbosc, *in* Lavelle, 2003 : 37-38).

Pour cette catégorie de locuteurs occitans, on peut citer la petite bourgeoisie locale, certains membres du corps enseignant et des habitants ordinaires, singuliers sur cette pratique, issus le plus souvent de milieux ruraux, mais résidant généralement en ville.

Entre les deux catégories de locuteurs, très peu de recoupements s'opèrent. Il y a même une certaine distanciation entre les anciens, plongés dans leurs souvenirs, et les individus de la « nouvelle vague » qui interpellent tout un chacun par leurs pratiques linguistiques ponctuelles, perçues comme militantes.

Une des principales causes structurelles de la faiblesse de l'occitan reste l'insuffisance des contacts entre ces deux catégories d'usagers dont bien des aspects les séparent : le milieu social, la pratique de la langue courante, et, bien sûr, l'âge.

Il est paradoxal de noter que le locuteur rural et âgé ne se ressent pas comme un bilingue mais comme un locuteur d'un « patois » auquel il attache moins de prestige qu'à celui du français. Ce « patois » n'est donc pas écrit, ni lu. Hormis les souvenirs dont il est porteur, la survie ou la disparition de cette façon particulière de s'exprimer ne lui pose pas de problèmes. Ce mode d'échange privilégié vis-à-vis de sa communauté de vie, comme intériorisé à l'image d'une relique du passé, représente pour les anciens une forme archaïque de communication. Cette vision était déjà imaginée par certains fonctionnaires, dès 1960 comme le souligne

Boudou²⁷⁵. La difficulté de lecture d'une langue ardue à déchiffrer ne légitime pas l'occitan écrit dans la vie courante.

En effet, contrairement aux graphies basées sur le français, la graphie classique occitane donne à la langue un style tout à fait original. Pour celui qui est habitué à manier plusieurs langues romanes, le repérage et l'apprentissage de la lecture, puis de l'écrit de la langue occitane sont un défi personnel relativement facile et d'ailleurs passionnant à relever.

Pour les autres locuteurs occitans dits de naissance, appartenant souvent à des milieux relativement peu instruits, ils n'ont pas cette pratique linguistique, en particulier l'habitude de l'orthographe étymologique. L'aisance dans la lecture n'est donc pas si simple pour eux.

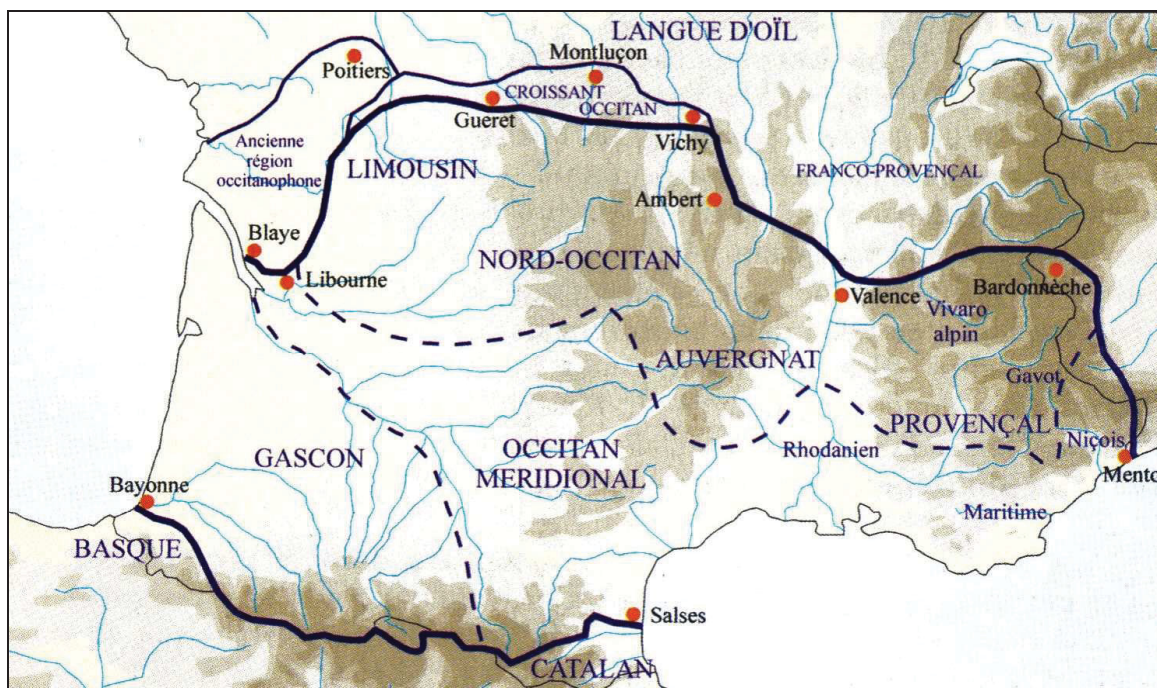
La réalité aujourd'hui demeure que les locuteurs occitans de naissance, ayant appris la langue par leur famille et leur voisinage dans l'oralité, sont progressivement en train de disparaître. Pour la plupart des membres des nouvelles générations, la pratique de la langue occitane relève non pas d'un héritage culturel maternel mais plutôt d'un choix délibéré. Ces derniers apprennent l'occitan alors comme une langue quasi-étrangère, certes parfois entendue dans l'enfance, mais oubliée, puis redécouverte dans un engagement. La spécificité de l'orthographe normée apparaît comme un atout alors qu'elle représente un obstacle pour les locuteurs âgés, dits de naissance.

La pratique de la langue occitane, et celle plus globalement de la création culturelle correspondante, est inégale selon les régions. Le recensement de 1999 traitant des langues régionales, mené par l'INSEE (Institut National de la Statistique et des Études Économiques), précise que 610.000 personnes environ ont l'occitan comme langue maternelle et 1.200.000 comme seconde langue occasionnellement utilisée et ce, dans environ

²⁷⁵ On pourrait presque penser à une curiosité touristique, comme celle relevée par Boudou en 1962 chez un fonctionnaire se hasardant à une prémonition, R. Darpoux, dans le B.T.I. n° 169 du Ministère de l'Agriculture : « Ne pourrait-on enfin songer au regroupement possible dans quelques villages bien choisis de tout ce qui subsiste encore de notre ancienne agriculture en même temps que les vieilles traditions locales en y comprenant l'habitat traditionnel, le maintien de certaines spécialités gastronomiques plus ou moins tirées en particulier du matériel conservé, etc. À la conservation du matériel génétique on ajouterait ainsi un aspect folklorique qui pourrait améliorer l'intérêt touristique de

trente départements. Ces quelques chiffres suffisent à montrer la précarité de la situation de l'occitan au tournant du siècle. Globalement, la pratique des différentes langues régionales décline rapidement avec les générations.

Carte : Aire linguistique de l'occitan²⁷⁶



Dans l'histoire récente, la résistance des langues régionales à l'unification linguistique dure tant qu'elles sont indispensables à l'utilisation des savoir-faire et des techniques traditionnelles ainsi que des références toponymiques. Elles disparaissent avec la diffusion des outillages industriels modernes. Mais le facteur le plus important demeure l'enseignement²⁷⁷. Dans les écoles primaires depuis plus d'un siècle, la substitution par la

certaines régions et aider à résoudre le problème financier ainsi posé. » Boudou conclut : Aquí çò que nos espèra. » Voilà ce qui nous attend. Societat dels amics de Joan Bodon, (1986 : 181), *op. cit.*

²⁷⁶ Castela, (1999 : 17), *op. cit.*

²⁷⁷ Cet enseignement repose sur un cadre légal relativement ancien. Le 20 septembre 1950, la « Loi Deixonne », du nom de son principal responsable, député socialiste du Tarn, autorise l'enseignement des langues régionales. Elle est votée à l'unanimité et sans débat par l'Assemblée nationale. Bien que le

langue française des langues dites régionales dont l'occitan a fait basculer les horizons culturels des générations successives. Ce remplacement a facilité l'accès direct des ruraux à des textes écrits en français. L'influence audio visuelle par la télévision a joué un rôle majeur ici. Nous avons vu que la langue française a diffusé les connaissances techniques que requièrent les formes nouvelles du machinisme et pour lesquels les modes traditionnels d'apprentissage ne convenaient plus. Paradoxalement, l'école a été libératrice mais elle a appauvri le stock culturel de chacun. La régression des dialectes et, *a fortiori*, des langues appauvrit les cultures. En effet, beaucoup de traditions locales disparaissent faute d'être transmises par les nouveaux modes médiatiques, notamment la télévision²⁷⁸. Celle-ci a largement contribué à harmoniser la pratique de la langue française dans le milieu rural.

Dans la zone d'étude, l'offre d'enseignement occitan reste des plus restreints. Un des chiffres les plus significatifs demeure celui de l'existence et des effectifs des *Calendretas* (*petites alouettes* en occitan), écoles primaires où l'enseignement est entièrement donné en occitan. Décider d'y mettre les enfants est un choix qui révèle un solide engagement de la part des parents. Une seule école totalement bilingue existe à Rodez et ce, depuis une dizaine d'année, en acceptant quelques dizaines d'enfants en primaire. Certaines écoles primaires offrent récemment un cursus bilingue facultatif en début d'année. Au niveau des collèges, puis des lycées, l'option occitane peut être dispensée mais se trouve étroitement liée à la présence d'un corps enseignant suffisant et en concurrence avec de nombreuses autres options.

Lors de nos différents entretiens de nombreuses expressions soulignent des interférences, des emprunts (ou calques)²⁷⁹, agissant comme autant de témoins d'une survivance linguistique

projet ait été vidé en partie de son importance pratique par suite de multiples tractations, cette loi met fin à la répression scolaire et officialise le terme de « langues régionales ».

²⁷⁸ Bourdieu (1996 : 5) nous rappelle ce danger : « [...] la télévision [...] fait courir un danger très grand aux différentes sphères de la production culturelle, art, littérature, science, philosophie, droit [...] elle fait courir un danger non moins grand à la vie politique et à la démocratie. » Pierre Bourdieu, (1996), *Sur la télévision, suivi de l'emprise du journalisme*, Paris, Éditions Raison d'agir, 95 p.

²⁷⁹ « Il y a interférence quand un sujet bilingue utilise dans une langue cible A un trait phonétique, morphologique, lexical ou syntaxique caractéristique de la langue B. [...] il y a emprunt linguistique quand un parler A utilise et finit par intégrer une unité ou un trait linguistique qui existait précédemment dans un parler B et que A ne possédait pas [...]. » *Dictionnaire de Linguistique* de Dubois.

du passé. L'interférence reste individuelle et quasi involontaire alors que l'emprunt est en cours d'intégration, ou de survivance, selon le cas.

Le verbe reste bien souvent le pivot de cette survivance. Nous en avons relevé un grand nombre qui se déclinent en une interférence francisée, et issu d'un verbe occitan mis ici entre parenthèse : *claver* (*clavar*) pour fermer, *cuter* (*cutar*)/*cuquer* (*cucar*)/*assuquer* ou *ensuquer* ou *cabéquer* (*s'assucar*) pour s'assoupir, *bramer* (*bramar*) pour crier, *escamper* (*escampar*) pour lancer, *engaillouster* (*s'engausilbar*) pour s'étouffer, *escaner* (*s'escanar*) pour arnaquer, *péguer* (*pegar*) pour coller, *rabiner* (*se rabinar*) pour cramer, se mettre *a coucoulou* (*se coconejar*) pour s'accroupir, *pétasser* (*petaçar*) ou *rapétasser* (*rapetaçar*) pour réparer, *tchimper* (*chimper*) pour tremper, *enganer* (*s'enagar*) pour embrouiller, *rouméguer* (*romegar*) pour râler, être *coufle* (*estre enconflat*) pour être repu d'une nourriture, *saner* (*sanar*) pour bricoler et perdre son temps, *espanter* (*s'espantar*) pour être surpris, *atche* (*agachar*) pour regarder, etc. Cette liste indicative est évidemment loin d'être exhaustive.

Des noms communs sont également sujets d'emprunts occitans plus ou moins francisés : le *bartas* (*bartàs*) pour la haie ou la broussaille, un *espet* (*espet*) pour un exploit, une *pètègue* (*petağa*) pour quelqu'un de collant, la *sécade* (*secada*) pour la sécheresse, une *toupine* (*topina*) pour une marmite, un *cabour* (*capbord*) pour quelqu'un d'imprudent ou de simple d'esprit, un *mescladis* (*mescladís*) pour un mélange, *a viste de nas* (*a vista de nas*) pour l'expression « à vue de nez », etc.

Des insultes spécifiques telles que *macarel* (*macarèl*), ou *miladious* (*mila dièus*) sont également très présentes dans les discours populaires. L'étude des dialogues des supports cinématographiques locaux choisis pour cette recherche montre que le recours à l'occitan est, en ce début de siècle, des plus restreints au moins depuis un demi-siècle.

En 1946, dans *Farrebique*, Georges Rouquier retranscrit dans sa propre famille un dialogue principalement en français. Toutefois certaines bribes sont en occitan, notamment les dialogues entre les vieux, ou bien sur le champ de foire, dans l'intimité familiale ou encore au cimetière, etc. Soixante ans après, dans le film *Terre commune* de Yohan Laffort (2006), hormis quelques insultes qui fusent en occitan, seul l'appel de son troupeau clamé par Joël, l'éleveur de vaches, est en occitan. Lors du débat faisant suite à la première projection à Marcillac, un spectateur a souligné avec regret cette totale absence de l'occitan dans les dialogues. Le constat de la quasi absence d'un quelconque fragment de dialogue en occitan est identique

pour *Ici Najac, à vous la terre* de J.-H. Meunier (2006) et les autres films récents de notre corpus.

Dans les discours courants journaliers, d'autres particularismes syntaxiques sont fréquents. Nous pouvons noter certains tels que *j'ai tombé le linge* au lieu de : j'ai détendu le linge du séchoir ; *je monte la soupe* au lieu de : je mets la soupe à réchauffer ; *ouvrir ou fermer la lumière* pour actionner l'interrupteur ; *je monte le réveil* au lieu de : je mets le réveil à sonner ; *ne te tailles pas* au lieu de : ne te coupes pas ; *l'appointe crayon* au lieu de taille crayon, etc.

Par ailleurs l'usage du possessif est peu fréquent et interpelle les nouveaux arrivants. On attend plutôt : *Je suis venu avec la femme* que je suis venu avec ma femme. Cette formulation peut paraître largement péjorative lorsque l'on n'est pas du milieu, d'où un certain nombre de préjugés posés sur les ruraux natifs comme une formulation machiste par les nouveaux arrivants. Dans le même ordre d'idée, on entend : *Il est venu avec le fils* plutôt qu'il est venu avec son fils...

Une personne interviewée (éducateur arrivé depuis quelques années dans la zone d'étude), nous interpelle lors d'une promenade dominicale en 2002 de la façon suivante, sous forme de parodie :

« Alors, on est venu 'chez ça notre' [grand rire, à cause de la forme de parodie en imitant les natifs]. D'ailleurs, l'expression 'par ça notre' a été employée par Yves Garric dans un de ses romans, je crois [Ce romancier habite le coin]. C'est bien d'ici ça... »

Les romans régionaux valorisent largement ces particularismes linguistiques, à l'image de Dengreville et Gouvion (1995) :

« À présent, ma forêt, ma belle, ma familière et pourtant toujours mystérieuse est celle du plateau d'Aubrac près duquel je me suis fixé, beaucoup par amour pour lui et pour elle. Le jour, la nuit, en toute saison, dès que j'ai un moment de libre, j'y raballe (Raballer, du patois aveyronnais occitan signifie disons... vagabonder)²⁸⁰. J'utilise bien

²⁸⁰ En fait, il s'agit de *rebalar* : *s'atardivar*, s'attarder, Cantalansa, *Diccionari general occitan*, (2003 : 823).

d'autres mots encore de ce vocabulaire local. Ne faut-il pas parler la langue de ce que l'on aime ? » (Dengreville et Gouvion, 1995 : 17)²⁸¹.

Les différents usages traduisent de nombreuses représentations sociales mais aussi des angoisses sur les mutations en cours²⁸². À la sortie de la messe, un groupe d'anciens du troisième âge se retrouvent, presque en catimini, pour évoquer la fin de leur vie (et parallèlement la fin de leur langue) :

« Ongan, como van las afars, cara cercar lèu qualqu'un per nos entarar... Òc, nosautres, aven començat a agachar aquò... Como lo patés, tot s'en va... Ane, cal pas tròp s'en far... Anèm beure ensemble aquel còp abans que tot se demarga ! ». Traduction : « Cette année, au train où vont les choses, il faudra bientôt chercher quelqu'un pour nous mettre dans le trou²⁸³... Eh oui, nous autres, on s'est renseigné... Comme notre « patois », tout disparaît... Allons, il ne faut pas trop y penser... Allons boire ce coup ensemble avant que tout se détruise »²⁸⁴.

La langue maternelle surgit également dans les souvenirs lors de la vieillesse d'une manière surprenante. Une personne²⁸⁵ nous a signalé que sa propre sœur, atteinte de la maladie d'Alzheimer, ne revenait à un discours cohérent réaliste qu'avec sa langue maternelle :

« C'est drôle, j'y parle en français et trois minutes après elle ne se rappelle même plus de ce que nous venons de dire à l'instant. Par contre, lorsque je plaisante en occitan, là c'est très net elle se rappelle parfaitement et me le restitue même d'une rencontre à l'autre. C'est le pouvoir de la langue maternelle enfouie dans notre mémoire de jeunesse... »

Les natifs apparaissent également incompris par les nouveaux arrivants, notamment à cause de leur forme de discours et de la retenue sociale²⁸⁶ qu'ils dégagent en présence d'un inconnu. G. L., nouvel arrivant, au repas chez un voisin souligne à propos d'un natif :

²⁸¹ *Op. cit.*

²⁸² Voir à ce propos, en annexe 6.1.2, la chanson à texte de Bernard Molinié, chanteur d'Espalion.

²⁸³ Une allusion est faite ici aux porteurs du cercueil. Cette tâche était traditionnellement confiée au voisinage, il y a encore quelques années. Depuis peu, les ruraux sont contraints de faire appel aux services spécialisés des pompes funèbres.

²⁸⁴ Littéralement [...] que tout se *démanche* (tout se déstructure ou tout perd de sa fonctionnalité).

²⁸⁵ Entretien en janvier 2010 auprès de P. A. B.

« *Oh lui, c'est quelque chose, c'est un sauvage, un vrai ! Mais pourquoi (question posée) ? Ah ! Non mais il parle à personne, c'est un asocial. Comment ça, il ne parle à personne (question posée) ? Oui, enfin je veux dire qu'il ne parle pas, enfin... Il ne nous parle pas. On ne sait pas... Il est drôle. Enfin, il est vraiment surprenant. En fait, il ne parle pas aux nouveaux arrivants comme nous... On ne sait pas comment l'aborder. Comment y parler ? Comment parler ensemble, c'est drôle ça. Ici, ça nous fait tout drôle ces rapports avec ces gens comme ça ! En Aveyron, depuis qu'on est arrivé... Il y a de ces spécimens ! Il faut voir le père... On ne s'attendait pas à ça en arrivant ici. Maintenant on s'y habitue. »*

Les nouveaux arrivants reconnaissent qu'il est bien difficile de s'investir dans l'apprentissage de l'occitan. Certains nous ont déclaré que pourtant « *quelques mots suffisent à briser la glace* ». Savoir prononcer correctement le nom des lieux aide aussi. En effet, les éléments de toponymie sont un vecteur d'intégration, dans la mesure où un intérêt se manifeste²⁸⁷. La toponymie représente à la fois un trait de culture facilement abordable et également un héritage culturel fort. Cette toponymie reste souvent marquée d'un grand conservatisme car elle constitue un pont avec les anciens.

Il faut noter toutefois que la toponymie a profondément été modifiée lors des dernières révisions cadastrales. Ceci est profondément dommageable car les toponymes traduisent la mémorisation par le groupe d'un espace perçu. Un effort des autorités est actuellement dirigé vers la traduction et l'affichage des noms de lieux (villages et villes) en écriture bilingue. Les noms des lieux et derrière, ceux des paysages qui s'y déploient, permettent de parler du monde de chacun. Ils sont issus d'une transformation de l'espace rural en un monde socialisé. Claval nous rappelle que la connaissance intime du monde s'appuie en permanence sur la distinction des milieux.

²⁸⁶ Ginestet (1997 : 141) met en exergue cette parole retenue aveyronnaise qu'elle perçoit dans les écrits chez Boudou. Elle note « des silences d'un dialogue serré qui appartiennent au monde de la communication orale ». Ginestet, 1997, *op. cit.*

²⁸⁷ Un nouvel arrivant (en Rouergue depuis deux décennies) nous a déclaré en présentation de l'interprétation de l'œuvre de Boudou : « *Moi la culture locale, je m'en fou, je m'en suis toujours foutu depuis le début. En dehors des insultes, finalement il n'y a rien ; que des « miladious », des trucs comme ça* » (source : réunion des *Vendredis de La Mouline*, octobre 2006).

« [...] Au nom de ‘fromental’ est associé l’image de terroirs assez secs, aux sols souvent colorés ; les prairies y sont rares, les labours dominant ; les blés prospèrent. Sur un ségala, les surfaces en culture sont moins étendues, les bois plus nombreux ; les verts plus profonds au printemps signalent la dominance des seigles » (Claval, 2003 : 124)²⁸⁸.

Il souligne également que les limites sociales de l’espace rural séparent le sauvage²⁸⁹ et l’humanisé, le naturel et l’habité, la forêt ou la lande, la campagne et la ville, le profane et le sacré. Par la toponymie, les nouveaux arrivants s’octroient une lecture du paysage, ce qui leur permet d’aborder les natifs plus facilement. Dans ce cas, les noms des lieux sont un élément de créolisation, de création d’un nouveau discours porté sur le paysage²⁹⁰. À ces doubles pancartes bilingues, parfois critiquées par certains²⁹¹, correspondent en fait un élément de rencontre culturelle autour de la langue usuelle.

En quelque sorte, la langue structure la pensée et peut créer ainsi du lien social entre des champs sociaux qui se trouvent désormais positionnés dans une commune condition. Ces mots partagés permettent de faire voguer l’imaginaire entre les langues, sans s’enfoncer dans les méandres de l’identitaire de chacun des champs.

²⁸⁸ *Op. cit.*

²⁸⁹ Le mot « sauvage » n’est pas déplacé ici. Dans l’inconscient collectif, l’Aveyron résonne comme la « contrée d’où a été trouvé Victor, l’enfant sauvage ». Cette représentation a été véhiculée par de nombreux récits. Par exemple, Gineste (1993 : 21-22) décrit ainsi le contexte de ce sauvage : « Combien de temps l’enfant [...] vécut-il seul dans une espèce de hutte qu’il s’était bâtie avec des branches et des feuillages où il se retirait pour passer la nuit [...] Il avait été abandonné en 1794 ou 1975, vers l’âge de six ans [...]. Entièrement nu et fuyant à l’approche des hommes [...] il ramasse des glands dont il se nourrit. [...] Accidentée, sombre, dangereuse, difficile d’accès, la vieille montagne moutonne à perte de vue ses forêts habitées par les loups, [...] peu de routes encore, rares hameaux fermés sur eux, inhospitaliers, silencieux [...] ». Thierry Gineste, (1993), *Victor de l’Aveyron, Dernier enfant sauvage, premier enfant fou*, Paris, Hachette, 510 p.

²⁹⁰ Granié et Linck, (1997) notent que la façon de vivre en milieu rural aveyronnais traduit un échange sur le paysage : « [...] la construction de la périruralité passe par une mobilisation des patrimoines territoriaux et, en premier lieu, par une appropriation des patrimoines paysagers » Granié et Linck, 1997, *op. cit.*

²⁹¹ En fin 2010, près de Montpellier, une plainte a été déposée à la Justice en prétextant que la double indication était préjudiciable à la compréhension collective de la signalisation routière.

Toutefois, en France au cœur de la vieille Europe, et dans la zone d'étude en particulier, l'imaginaire innovant vient difficilement au rendez-vous de l'histoire. La réalité reste bien souvent autre, au travers d'une posture folklorique. De même qu'avec la gastronomie, les références linguistiques peuvent être exagérément mises en exergue, au point d'impliquer des postures particulièrement chauvines. De telles postures choquent le nouvel arrivant qui se trouve alors perdu par rapport à son propre référentiel culturel qui, lui, est totalement nié. Le serpent de l'identitaire rôde autour d'une culture ancestrale que l'on croit atavique, ce qui est tout de même un comble pour l'espace occitan historiquement reconnu comme cosmopolite²⁹². Le mal être culturel des natifs est si fort en cette fin de période diglossique que l'élan vers la rencontre culturelle s'en trouve atrophié. Pourtant, les lieux communs existent bel et bien. Les lieux et, *a fortiori*, les paysages porteurs de culture, représentent une pensée particulière du monde qui rencontre une autre façon de voir et de penser, en écho, le même monde.

C'est finalement la rencontre de sensibilités nouvelles, portées sur le paysage, qui peut s'avérer être l'un des ferments de la culture de demain. La langue pratiquée, riche de ses nuances partagées, active un nouveau lien social ainsi tissé.

3.2.2. Les savoirs, processus d'apprentissage et de transfert des connaissances

Nous pouvons admettre que le savoir est issu d'un processus culturel pluriel. Les contenus et les modes d'expression des savoirs acquis durant l'enfance et la jeunesse, puis au cours de la vie adulte, sont inclus dans un processus complexe d'héritage, de rejet, d'emprunt et d'innovation que la comparaison interculturelle permet de mettre quelque peu en évidence.

Nous avons vu que le XX^e siècle a marqué l'Aveyron dans son espace et dans la société toute entière. Le savoir hérité d'une société qui était à tendance endogamique²⁹³, évoluant depuis des siècles sur un même espace, avec un même vecteur linguistique (l'occitan) reste encore relativement homogène. Il touche la connaissance de la nature, dans sa diversité et dans sa mise en valeur sous des formes variées. Elles investissent l'agriculture, l'élevage mais aussi la

²⁹² Ce caractère cosmopolite est particulièrement bien argumenté et défendu par Robert Lafont, notamment dans son ouvrage de 2008, *L'État et la langue*, Sulliver.

²⁹³ Mariages au sein de la famille élargie.

botanique avec des utilisations spécifiques thérapeutiques ou artisanales. Ces connaissances sont davantage procédurales que conceptuelles, témoignant d'une tenace pratique, accumulée par une société rurale principalement orale et relativement holiste.

La trame de ce savoir se structure autour, d'une part, des connaissances de la propriété de chacun (bornage des parcelles, y compris celles des territoires boisés) et de tous (les biens collectifs) et, d'autre part, de l'identification des filiations et, plus globalement, de l'expression du système de parenté pratiqué²⁹⁴.

La famille élargie, la communauté de base des familles souches (Emmanuel Todd²⁹⁵) ont, au fil du temps, emmagasiné un savoir en vue d'un héritage collectif. Ce dernier s'est progressivement complété par des emprunts ou des rejets en fonction des flux et reflux culturels, conséquences des phases d'émigration et d'immigration qu'a connu le Rouergue ancien.

Par ailleurs, la culture d'un groupe ne peut pas se réduire à la somme des connaissances et des pratiques que les gens ont aujourd'hui dans leur mémoire et qu'ils expriment au travers des faits et gestes. En effet, il s'agit d'un ensemble assez furtif, volatil et parfois limité. La connaissance culturelle comporte également tout le savoir latent déposé dans les écrits qui sont devenus davantage accessibles, notamment durant le siècle passé avec la croissance régulière du taux d'alphabétisation et de la scolarisation.

La société locale n'est pas seulement caractérisée par la progression de la vulgarisation d'une certaine culture de masse en transformation. D'une manière endogène, elle est également marquée par l'émergence d'un nombre plus grand d'individus possédant des niveaux de

²⁹⁴ On est en voie d'intégration dans la classe adulte et dans le pays (pour les nouveaux arrivants) quand on connaît quelque peu les noms et les limites des fermes et lorsque l'on est capable d'exposer les liens de parenté entre les différentes familles « savoir d'où il (elle) est sorti (e) », comme on dit en Aveyron.

²⁹⁵ La famille souche est autoritaire et inégalitaire. La perpétuation des patrimoines agricoles et artisanaux, se transmet par un héritier unique. La propriété familiale domine et véhicule un savoir collectif hérité. Emmanuel Todd (1988) a travaillé sur la distinction régionale des familles souches. Le Sud du Massif central présente des expressions de familles souches où l'autorité des aînés est tempérée par le sentiment de la communauté familiale. Emmanuel Todd, (1988), *La nouvelle France*, Paris, Seuil.

savoirs jusque-là réservés à d'étroites élites aveyronnaises²⁹⁶. Progressivement les formes savantes de la culture cessent dès lors d'être corrélées à la structure hiérarchique de la société. Les savoirs acquis innovants sont désormais orientés sur l'accès aux techniques. En un demi-siècle, nous sommes passés de savoirs marqués par le religieux ou l'idéologie (élaborées par les élites) vers des formes de connaissances scientifiques, certes parfois disparates car trop spécialisées²⁹⁷, que les nouveaux moyens pédagogiques permettent d'appréhender hors de la relation classique d'apprentissage.

L'ancienne famille rouergate était marquée par la présence de livres à dominante religieuse. Ginestet note que les écrits de l'abbé Bessou constituent bien souvent l'archétype de la littérature des masses rurales aveyronnaises (Ginestet, 1997 : 52)²⁹⁸. La transmission des savoirs passe largement par les femmes au titre de l'éducation qui est léguée aux enfants. Les mères ont commencé à avoir un rôle majeur dans la transmission générale du savoir lorsqu'elles ont appuyé leurs enfants dans l'accompagnement des devoirs scolaires. En fin de siècle, le livre semble jouer un plus grand rôle comme le constate Yves Garric (2010)²⁹⁹.

Georges Rouquier, dans le film *Biquefarre* (1983), traduit ce net changement au cours du dernier demi-siècle à travers le dialogue d'un couple d'agriculteurs. Lui Christophe, est au lit

²⁹⁶ La disponibilité des livres se fait principalement dans les villes et, au premier chef, à Rodez. Depuis quelques années, les villes secondaires commencent à percevoir un peu plus de fréquentation dans leurs bibliothèques. En 2010, la bibliothèque municipale d'Espalion compte « 806 abonnés » pour « 26.630 prêts » selon M. le Maire (*Centre Presse*, le mardi 08 février 2011).

²⁹⁷ Mise en avant de l'érudition systématique, voire de l'exégèse, de la part de conférenciers locaux lors de certaines manifestations publiques. Cette tendance à l'érudition affichée par certains se généralise progressivement comme pour légitimer des processus en cours (nouveaux modes de consommation, positionnement sur les conséquences du progrès, adoption de nouveaux loisirs, etc.).

²⁹⁸ *Op. cit.*

²⁹⁹ Yves Garric (2010 : 7) s'est livré à une interprétation récente d'une dizaine d'interviews, sous forme de fragments d'histoire de vie d'aveyronnais jugés éclairés car réservés vis-à-vis du modernisme durant la deuxième partie du XX^e siècle. Il note à la fois l'acquisition de savoirs via les rencontres et également les lectures : « Récurrente aussi, dans ces témoignages, l'influence déterminante qu'à pu avoir un enseignant, instituteur ou professeur, sur un destin d'homme ou de femme. Ou celle du livre : tant de jeunes gardiens de vaches ou de moutons prirent leur essor sur les ailes de la lecture... » Yves Garric, (2010), *des paysans qui ont dit NON*, Toulouse, Nouvelles éditions Loubatières, 269 p.

en train de lire. Sa femme : « *Il est où mon bouquin ?* » Christophe : « *Quel bouquin ?* » Sa femme : « *Ben mon Balzac !* » Il cherche dans la table de chevet, et lui tend un livre. Elle vient s'allonger près de lui, et lui demande : « *Il est intéressant 'ton paysan de l'an 2000' ?* » Christophe : « *Oui, enfin...* » Sa femme : « *Enfin, quoi ?* » Christophe : « *On parle d'ordinateurs à la ferme. Ça vient. Tu vois ça ici, toi ?* ».

Globalement les connaissances accumulées dans les écrits sont peu présentes dans les familles rurales. La principale lecture régulière dans le centre et nord de l'Aveyron est constituée par celle des journaux locaux, notamment *Centre Presse*. Certains nouveaux arrivants, généralement non abonnés, disent être à l'écart des informations du coin³⁰⁰. Les informations courantes transitent par une lecture quotidienne de cette presse locale. Elle relaie, et parfois légitime, l'essentiel de l'information et des connaissances qui, elles, passent par l'oralité, bien plus populaire.

Par ailleurs, les agriculteurs et artisans consultent les magazines de la presse spécialisée (*Le Chasseur Français*, *La France Agricole*, etc.) ou bien les magazines des institutions (*Revue L'Aveyron* du Conseil général) ou encore de l'Église (*le Chez Nous*). Les principales lectures sont donc informatives, locales et visent à se maintenir socialement au courant des événements qui nécessitent la présence populaire (cérémonies religieuses, repas des classes d'âge ou de champs distincts, informations culturelles ou politiques).

Mais la majorité du savoir provient des médias et surtout de la télévision. Il s'agit d'une somme de connaissances issue de l'extérieur, véhiculée par une culture française, européenne ou mondiale. Même si les informations régionales sur la chaîne régionale à la télévision sont appréciées, la population locale se trouve baignée par une culture mondiale, au même titre que les populations des départements voisins et de partout³⁰¹. La culture ainsi acquise représente ce que nous appelons le *melting pot*, la culture européenne ou mondiale.

³⁰⁰ « *Tu sais, nous on n'est pas abonné à Centre Presse, on ne savait pas qu'il était décédé, on ne nous informe pas. Cela fait mal, on ne comprend pas* », nous dit un nouvel arrivant au sujet d'un de ses voisins (source : entretien 2011).

³⁰¹ Au sujet de la déculturation, il est digne d'intérêt de se rappeler une citation de Bernard Charbonneau (2002 : 163), dans son ouvrage *Le jardin de Babylone*. Il présentait dès 1969, la force universelle de cette déculturation généralisée : « [...] le drame des primitifs est aussi celui des sociétés occidentales. Catalans, Auvergnats ou même Français, nous sommes tous des Bororos dont la culture se décompose au contact

Toutefois entre les individus de sexe ou de génération différents, ou encore les champs sociaux, des clivages s'instaurent. En fait, les contrastes ne s'établissent pas aujourd'hui entre une certaine culture populaire ancienne et une culture égalitaire nouvelle mais plutôt entre une culture de masse et une culture technique et savante, davantage mises en avant, tant par les ruraux que par les urbains. Cette distinction n'a pas exactement la même signification, mais elle maintient l'illustration d'une dimension culturelle des oppositions sociales qui se nouent dans la zone d'étude.

Pour l'exemple autour du savoir gastronomique, la cuisine se transmet par le geste de la pratique. Toutefois, les modalités qu'elle revêt diffèrent largement selon les milieux. La transmission des formes populaires et élitaires de la cuisine et de l'éducation du goût repose toujours sur l'exemple et les conseils. On note que dans les ménages, les éléments de savoirs gastronomiques se transmettent, le plus souvent, de la mère ou de la grand-mère à la fille ou à la petite-fille³⁰². Les hommes, eux, investissent rarement ces pans de culture, sauf dans le cas de la « grande cuisine ». Dans ce cas, les jeunes candidats se forment en entrant en apprentissage auprès d'un chef, susceptibles d'aller d'un lieu à l'autre. Le fils d'un boucher local, ayant percé dans la charcuterie, est parti en apprentissage, puis a émigré en Corée du Sud, sous l'insigne d'un grand chef cuisinier français³⁰³.

Dans un autre ordre d'idée, et face à la culture mondialisée, des voix s'élèvent et publient une littérature locale (romans, contes, livres sur la culture locale). Sans être populaires, ces écrits progressent dans leur diffusion d'une décennie à l'autre. Certains sont attendus par des

d'un Occident dévorant. » Bernard Charbonneau, (2002), *Le jardin de Babylone*, Paris, Éditions de l'Encyclopédie des nuisances, [1^e parution : 1969], 258 p.

Il précise plus tard sa pensée sur la destruction sociale des régions dans son ouvrage *Tristes campagnes : essai*, Charbonneau, (1973), *op. cit.*

³⁰² « *C'est ma mamie qui fait la fouace. Elle m'a appris. C'est facile même si c'est un peu long à faire* » (source : relevé de parole immédiate de M. P., fille de quinze ans d'Onet-L'Église, août 2011).

³⁰³ « *Lo mieu es partit a l'estrangèr.* » Traduction : « *Le mien [le fils] est parti à l'étranger* » (entretien avec P. B., 60 ans en 2009).

habitué des œuvres romanesques locales³⁰⁴. L'imaginaire développé est largement celui du passé revisité³⁰⁵ et vise un segment de marché composé essentiellement de retraités. Une littérature porteuse de savoirs en langue occitane (et parfois bilingue) existe également. Elle est issue d'auteurs locaux mais reste confinée dans une mouvance plurielle occitane. On peut citer le *Grelh Roergàs*, association félibréenne, créée par Henri Mouly en 1921, qui forte de plusieurs centaines d'adhérents, a publié ou réédité une soixantaine d'ouvrages (romans, contes, recueils de poésie, essais littéraires).

Des nouveaux arrivants, ou bien des natifs nouvellement de retour au pays, publient également leur vision du pays, soignant souvent tel ou tel trait paysager, telle tradition, telle vision commune³⁰⁶. Ces ouvrages constituent bien souvent l'expression d'une mixité, d'une porosité de cultures.

Nous comprenons ici que la vulgarisation de la lecture et de l'écriture locale introduit une certaine dualité dans la transmission même des éléments de cultures. D'un côté, la fragmentation et les connaissances locales demeurent de règle dans le domaine des techniques, des parlers spécifiques et de tout ce qui dépend de l'imitation, via la tradition orale ou gestuelle. Il s'agit essentiellement de savoirs procéduraux. De l'autre, l'écriture fige des composantes intellectuellement reprises qui prévalent généralement sur de plus larges espaces. Elles font plus globalement référence à des savoirs conceptuels.

³⁰⁴ « *Oh, nous on attend toujours avec une certaine avidité le dernier roman de Bêteille* », nous signale un couple de retraités. « *Nous adorons, on se retrouve dans ces livres, comme celui du Mariage de Marie Falgoux, c'est comme si on y était...* » (source : entretien en février 2010).

³⁰⁵ Pour son 15^e roman, le romancier Bêteille présente ainsi sa nouvelle épopée : « La 'pomme bleue' est le roman d'une génération, celle des années 60 et 70. Elles sont des années de changement dans les campagnes [...] le progrès arrive et bouscule tout. [...]. Ce gamin de 10 ans est perdu entre un grand père féru de modernisme et un grand-père amoureux de la nature. [...] Devenu adulte, mon héros devient fonctionnaire à Paris. [...] À 30 ans, [il] revient [...] en Aveyron et entame une nouvelle vie [...] d'agriculteur biologique à une époque où l'expression n'existait pas encore » (source : *Centre Presse*, le mardi 08 février 2011).

³⁰⁶ L'important réseau amicaliste aveyronnais, fort de quatre-vingt associations concernant près de 20.000 membres d'après les déclarations du président à *Centre Presse* en août 2011, reste très friand de livres sur

Nous ne suggérons pas ici une quelconque hiérarchie entre les savoirs procéduraux -qui débutent par une mise en exercice immédiate- et les savoirs conceptuels. Ils illustrent simplement parfois la dualité humaine qui existe entre natifs et nouveaux arrivants sur le mode d'acquisition des connaissances et du savoir en général.

3.2.3. Les savoir-faire actuels

Le monde rural active un grand nombre de savoir-faire, du seul fait de l'exigence de la production et de la transformation des produits qu'il se fixe. En complément, l'artisan rural est largement sollicité pour l'adaptation des infrastructures qu'impliquent les transformations des productions agricoles. Nous avons également évoqué le phénomène de patrimonialisation qui exige, à lui seul, une reprise et une adaptation des savoir-faire traditionnels, notamment ceux concernant la restauration du bâti ancien. Le cœur des métiers ruraux passe donc par un savoir-faire qui évolue en fonction des techniques utilisées.

Sur le dernier demi-siècle, l'accumulation, l'oubli et l'innovation de savoir-faire se sont largement exprimés dans les œuvres cinématographiques locales.

Photos de films : Farrebique et Biquefarre de Rouquier

Rouquier, en 1946, traduit le quotidien dans la ferme de Farrebique. Le spectateur a presque l'impression qu'il ne se passe rien de spécial durant une année rurale en pleine campagne près de Goutrens. Le quotidien suggère des odeurs, des regards, des souffles de vies, certes, mais dans un temps qui s'écoule d'une manière quasi immuable. Le séquençage de chaque jour est illustré de dialogues minimalistes, mais judicieusement chargés de non-dits. L'implicite



partagé entre individus et générations se meuble de gestes ancestraux (le semis merveilleusement filmé, par exemple), hérités des anciens. Les travaux champêtres et domestiques se déroulent avec une logique paysanne remarquable. Elle fait penser à la

le pays qu'il découvre à la réunion annuelle d'août ou bien dans les quelques librairies spécialisées de Paris (*Cap de Nas*, *Librairie Cayron*, etc.).

campagne française de Roupnel (1984)³⁰⁷. Celle-ci sonne sa propre agonie dans les terroirs décrits par Weber (1983)³⁰⁸.

Le temps partagé de la nature et des humains semble en fusion. La contraction et, à l'opposé comme ici, l'étirement du temps constitue une caractéristique forte du septième art. La photo ci-dessus illustre une des scènes de *Farrebique*, œuvre largement primée³⁰⁹. *Farrebique* sert de support à l'enseignement de l'audio visuel pour diverses écoles de cinéma dans le monde.

Dominique Auzel³¹⁰ (1983 : 118) interprète l'espace-temps de Rouquier :

« Que se passe t-il dans le film ? Rien, rien que le quotidien, jour après jour et au jour le jour. Labourer un champ, rentrer le foin, pétrir la pâte à pain, vendanger, se parler d'amour, partager le lien familial, enterrer quelqu'un, partager le soupir d'une femme qui vient d'accoucher, entendre la table de multiplication scandée par un bambin, voir les rides qui se dessinent sur la peau, etc. ».

Même si les savoir-faire ont été profondément bouleversés durant le début du XX^e siècle, le rapport au temps, lui, n'a pas changé.



La famille rurale léguait sa transmission à l'aîné pour que la ferme, et tout le savoir-faire qui va avec, soit sauvegardés dans l'intérêt de la communauté (*l'ostal*) :

« Nous autres, nous n'avons pas besoin de grand-chose. » Les filles sont autour du nouveau né, emmailloté dans un berceau en bois. La grand-mère : « Va voir comment ça se passe là-bas. »

³⁰⁷ Gaston Roupnel, (1984), *Histoire de la campagne française*, Paris, Édition Plon, Collection Terre humaine [Grasset 1^e édition : 1932], 404 p.

³⁰⁸ Eugen Weber, (1983), *La fin des terroirs. La modernisation de la France rurale, 1870-1914*, Paris, Fayard Éditions Recherches, 839 p.

³⁰⁹ Grand Prix de la Critique Internationale (Cannes 1946), Grand Prix du Cinéma Français (Paris 1946), Médaille d'or (Venise) et Epis d'or à Rome.

³¹⁰ Auzel, (1993), *op. cit.*

Une sœur religieuse : « Avec cela ce serait bien suffisant ! » Le notaire s'adressant à Roch : « Hé bien, ça peut très bien s'arranger ainsi : la part qu'abandonnent les deux sœurs à votre profit rétablit l'équilibre, puisque seul, vous avez la charge des parents... Mais oui, monsieur le notaire, mais c'est toujours l'aîné qui est avantagé ! » Roch : « Ce n'est pas de ma faute si c'est moi l'aîné ! » Le notaire : « Les aînés sont avantagés pour conserver le patrimoine. Dans notre pays, les cadets sont faits pour aller ailleurs fonder d'autres familles. »

L'aîné se trouve ainsi porteur d'une charge qu'il n'a pas forcément souhaitée mais qui, pour la reproduction du groupe, demeure fondamentale, notamment autour des savoir-faire.

Quelques quarante ans après, le même Rouquier ne traduit plus le même rapport au temps et aux pratiques agraires, pastorales et artisanales. Dans *Biquefarre* (1983), il met en exergue une nette accélération du temps et, parallèlement une absence de réflexion et surtout de maîtrise sur les pratiques innovantes en cours.

Le savoir-faire ancestral a manifestement disparu. Comme en écho à Boudou³¹¹, Rouquier apporte un témoignage portant sur de fortes réserves face à l'irruption du progrès en Aveyron. Rouquier s'est adonné à la peinture du monde rural et, en particulier, au passage du paysan à l'agriculteur. Le film *Biquefarre*, tout en étant moins connu que *Farrebique* a tout de même été primé en recevant le Grand Prix du Festival de Venise, en 1983. Dans son analyse cinématographique, Dominique Auzel³¹² illustre cette réserve lucide de Rouquier sur le progrès agricole :

« Un peu plus loin, un moment frappant consiste en une longue séquence portant sur les nouvelles techniques d'agriculture, de laquelle émane, non pas une certaine nostalgie, mais un certain esprit de corrosion, une froideur, quelque chose rimant avec la mort : insectes à l'agonie, insémination artificielle (amour interdit), porcs malades, la panique, le rôti qui brûle, le temps qui s'écroule... » (Auzel, 1993 : 254).

Dans le film, Henry arrive à sa ferme. Un gros plan est partagé avec le spectateur sur une coccinelle cheminant sur une feuille, sur un bourdon sur un pissenlit, et celui d'une abeille sur

³¹¹ Ginestet, (1997), *op. cit.* ; Guibert, (2005), *op. cit.*

³¹² *Ibid.*

une primevère, puis soudain sur une rampe qui arrose les insectes d'un liquide bleu. La coccinelle tombe à la renverse. Un scarabée et un hanneton, leurs carapaces pleines du liquide bleu terrifiant, progressent avec de plus en plus de difficultés. Puis, on les voit sur le dos, les pattes en l'air, agonisants. Mais, plus grave et terriblement logique, un dialogue suit avec le docteur de famille appelé en urgence :

Marcel : « J'ai passé l'insecticide. » Le docteur : « Ah, lequel ? » Marcel : « Un brun, un paquet de Lénal et un sac m'est tombé dessus. J'en ai pris. » Le docteur : « Qu'est ce que c'était ce sac ? » Marcel : « Du méthyl... » Le docteur : « Sans masque, ni gants, naturellement ! Mais bon Dieu, vous ne savez pas que c'est du poison que vous maniez là ! »

Un peu plus loin le cinéaste aborde alors avec gravité les conséquences écologiques d'une agriculture imprudente vis-à-vis de la nature :

Raoul en attrapant le plat de truites : « Oh, elles sont belles celles-là. Où tu les as eues ? À l'Alzou ? » Henry : « Non, figures toi que j'y ai été l'autre jour, et puis m..., tout à coup, j'ai vu des poissons qui flottaient le ventre à l'air. » Raoul : « Ils polluent tout avec cette chimie ! Y a plus d'oiseaux, ou presque... on ne trouve même plus d'escargots ! »

En 2004, Jean-Henri Meunier avec son film tourné à Najac, *La vie comme elle va*, nous suggère, avec le témoignage de nouveaux arrivants dans l'agriculture, une quête des anciens savoir-faire de la paysannerie, oubliés depuis l'irruption du modernisme.

Dans son film, le soleil joue dans les blés mûrs : une meule, une faucille, des mains qui l'affûte. Un homme dans un champ fauche les blés, il s'agit de Serge Itkine :

« Le paysan c'est celui qui façonne le paysage par son travail. Un agriculteur c'est déjà plus un métier, tandis que le paysan c'est une vie quoi, ça fait partie de la vie. Je le vois pas comme une entreprise quoi. Moi je suis plutôt, enfin j'essaye plutôt d'être paysan. »

L'image d'après, l'homme se trouve perché sur un vieux tracteur, à côté des meules bien alignées. Il fait presque tout manuellement.

Serge Itkine et sa femme Elly pétrissent des boules de pain sur une table en bois. On entend une mélodie au piano. Il confie avec une certaine douceur dans sa locution :

« De tradition, dans la famille, on n'était pas de la campagne. Ma mère, par exemple, ne voulait pas que je sois paysan. Ce n'était pas vraiment mal vu, mais bon... dans ma famille, il y avait plutôt des intellectuels dits de 'gauche', comme tous les immigrés de Lituanie. Pour moi, les valeurs familiales, c'était plutôt des valeurs souvent généreuses et humanistes, si on peut dire. »

Il allume un grand four : « Enfin les juifs de cette région de Lituanie, ils étaient très admiratifs de la France et de la Révolution française. Et c'est vrai que naturellement, il y en a beaucoup qui se sont retrouvés en France. ».

Son fils, Samuel, à peu près dix ans, remet du bois dans le feu du four. Une de ses filles, de huit ans, déchiffre une partition au piano. On la voit ensuite aider sa mère à enfourner les boules de pain dans le four. Lui : « T'aimes bien les ronds ? » Le coffre de sa voiture est ouvert, il vend son pain. Une cliente : « Oui regarde, ça c'est tout chaud encore. ». Et en appuyant sur la miche : « Il chante ! » Il finit la séquence avec de superbes images de la nature en été...

Le cinéaste Jean-Henri Meunier lors de la présentation du film suivant *Ici Najac, à vous la terre*, (09/06 à la salle de cinéma de Decazeville) souligne que le rapport au temps est caractéristique des relations sociales de Najac : « Il faut partir du local pour aller vers le local. Je remarque ici que les gens sont maîtres de leur temps. Ils ne consomment pas à outrance. C'est la mémoire des mains qui commande la terre. ». Il rappelle une des phrases du nouvel artisan boulanger, filmé également dans son premier film sur Najac (*La vie comme elle va*) : « Je cherche de la confiance plutôt que de l'argent » soulignant bien que le relationnel, permis par la reprise des gestes et des savoir-faire anciens, permet la construction du lien social dans la petite communauté villageoise (notamment entre les familles de natifs et celles des nouveaux arrivants).

Mais les nouveaux arrivants ne représentent pas à l'unanimité un retour à l'agriculture, à l'élevage ou encore à l'artisanat d'antan. Lors de la sortie du film *Terre commune* de Yohan Laffort (2006) un débat à la salle des fêtes de Marcillac (septembre 06) s'est amorcé sur l'image partielle d'une seule forme d'agriculture montrée dans ce film. Un éleveur d'une famille native de la zone d'étude (Mouret) déclare d'emblée : « *Moi, je ne m'y retrouve pas dans ce film. Ce n'est pas l'agriculture et l'élevage d'aujourd'hui. Ce n'est pas avec ces pratiques du temps ancien que*

l'on nourrira la planète... En plus dans le film on accuse les primes versées aux agriculteurs des grosses fermes mais eux ils n'en profitent pas des primes peut-être... ».

Mécanisation forcée pour certains, avec parfois l'aide de coopératives de matériels en commun, et maintien pour d'autres dans un développement agricole où l'activité manuelle est encore non seulement présente mais montrée (la traite manuelle des chèvres dans le film *Terre commune*, par exemple), interpelle tout un chacun.

Pour le cas du boulanger d'origine lituanienne, le savoir-faire ancien est remis au goût du jour par ce nouvel arrivant à Najac. Il s'agit d'une sorte de créolisation de culture qui s'appuie sur des pans de culture occitane exhumés du passé (le pétrin, le four à bois, *las paillassas*³¹³), couplé à un savoir-faire issu d'un autre contexte européen.

Ce même brassage culturel s'apparente parfois avec la construction de lien social. Deux nouveaux arrivants interviewés (respectivement dans la zone d'étude depuis vingt et trente ans tout de même) essayent de retrouver des pratiques plus respectueuses de la nature (éviter l'usage des désherbants dans le village de Pruines) :

« On essaye de trouver des intérêts communs. On a pensé que le village fleuri pourrait accrocher les gens. On s'échange des plantes et des conseils et le dialogue s'installe, un autre dialogue. On peut glisser ensuite que devant la porte : Pas de Round up. L'employé municipal commence à comprendre. Mais ce n'est pas facile, d'une part, de s'intégrer et, d'autre part, de trouver des points d'intérêts avec des gens plutôt à l'opposé de nous au niveau des idées politiques et de la vie en général » (source : S. V. à Pruines chez Ph. V., juin 2009).

On est bien dans la construction de culture de contact rendant l'échange fructueux entre des champs sociaux différents. En écho, nous rappelons ce constat de recherche de Granié et Linck : « [...] les formes de l'habiter, dans ce territoire d'interconnaissance, créent de la culture de contact, de la culture de confrontation, bref du 'faire ensemble' » (Granié et Linck, 1997 : 7)³¹⁴.

³¹³ « *Palbassa : banasta de palba per metre lo pan a levar* ». Traduction : panier tressé en paille [de seigle de pays à tige longue, le plus souvent] pour faire lever le pain. (Cantalausa, 2003 : 705).

³¹⁴ *Op. cit.*

Dans le film *Ici Najac à vous la terre* Jean-Louis Raffy mentionne :

« On sait très bien qu'avec la démographie, l'effet de serre, avec l'augmentation des risques technologiques... ainsi de suite, il va nous arriver une grosse tuile. On le sait. Et si on extrapole, on sait qu'on va dans le mur. On le sait mais dans l'indifférence. C'est-à-dire qu'on ne fait rien pour que ça ne se passe pas ! Ou alors si peu, on intervient dans la marge. Par exemple, à Najac, on a la chance d'avoir des talus avec une flore d'une biodiversité incroyable. Il y a des endroits qui étaient jolis naturellement. On a dépensé de l'énergie humaine, de l'énergie mécanique, et des produits chimiques toxiques... et résultat après, c'est que tu as des talus arides, désolés, moches quoi... et c'est un gaspillage d'énergie, de pollution... si tu la laisses tranquille, tu as une flore vraiment exceptionnelle ici. Les gens viennent un peu pour ça : redécouvrir des plantes qui font partie de leur imaginaire enfantin. Quand on vend du paysage, quand on vend du dépaysement, la moindre des choses c'est de ne pas l'abîmer. T'as vu l'un des plus beaux villages de France... viens voir ce qu'ils ont fait de l'autre côté. Il y a plein de fleurs de rocaille qui sont magnifiques, chaque année, ils crament tout. C'est un vrai scandale. On a une fleur de rocaille, ça s'en est que quelques spécimens, tout le reste ça a été touché par le Round up [désherbant chimique], c'est grillé. C'est lamentable ! On veut adhérer à un parc régional, ça suppose d'autres comportements vis-à-vis de cette flore là, c'est invraisemblable ! Et en plus, ils l'ont passé partout. Imagine cette touffe d'herbe si elle était vivante... Je désapprouve, mais en même temps, je suis bien obligé de constater que ma logique, c'est pas la même que celle du cantonnier qui fait ça parce que lui son truc c'est de se dire : 'bon si je passe là j'aurais pas besoin de revenir avant trois mois, alors que si je passe avec la débroussailleuse il faudra que je revienne dans un mois !' Résultat, c'était joli, une fois que c'est traité, ça devient laid, mais c'est laid uniformément ! On a l'impression qu'ils préfèrent que ce soit laid uniformément que beau anarchiquement ! »

Chez lui, il montre un texte qu'il a écrit et s'apprête à distribuer :

« Nous en avons parlé avec les enfants, les lézards, les oiseaux, à l'unanimité nous préférons les herbes folles aux herbes mortes, S'il vous plaît n'utilisez plus de désherbants chimiques. Signé Papé Jean et les autres... ».

Le débat au niveau local reste ouvert. Il paraît toutefois incontestable que les savoir-faire, tant ceux de la motorisation lourde que ceux faisant appel aux savoirs anciens, se trouvent exhibés pareillement. Certaines fêtes estivales mettent en avant simultanément une course de voitures attelées et de vieux tracteurs, avec un concours de labour organisé par un syndicat agricole avec l'aide de puissants tracteurs (fêtes des labours à Lunel, été 2009).

En écho aux stéréotypes supposés des créations cinématographiques ou médiatiques, nous notons que certains résidents ont, peut-être moins qu'autrefois, la nostalgie de la « campagne traditionnelle » et de ses savoir-faire jugés authentiques. Seuls subsistent quelques rites finalement presque citadins comme faire du feu dans la cheminée ou encore cuisiner un plat typique du terroir. Le travail de la terre n'est plus vraiment l'attrait majeur de ces habitants. Les savoir-faire culturels des habitants en milieu rural sont davantage idéels que matériels, si l'on peut dire. Ils ne s'intéressent plus guère à la terre, au travail agricole à proprement parler, mais plutôt à ce qui les distinguent des citadins exclusifs, à savoir le paysage qu'ils voient, le décor rural et surtout le patrimoine local.

Les savoir-faire sont donc intellectualisés avec la capacité, si l'occasion s'en présente, d'expliquer avec maints détails tel processus, tel outil ou encore l'origine supposée d'un élément de culture précis. On est ici dans le registre d'un folklorisme situé à cheval entre un savoir hérité, ou acquis, et un savoir-faire supposé, intégré à sa propre culture personnelle.

Photo : Utilisation des représentations dans l'étiquetage de la production viticole

Pour de nombreux nouveaux ruraux, la nature elle-même semble mobiliser moins d'attraits que les loisirs qu'elle peut procurer. Les notaires et les agences immobilières rencontrés



soulignent que trois souhaits emblématiques caractérisent les nouveaux résidents. Ils recherchent de « *la verdure, de l'eau et de la vue !* ». Le thème de la gastronomie nous a semblé également intéressant comme substrat d'étude pour comprendre les savoir-faire transmis, réactivés ou en voie d'oubli. Basées sur un savoir-faire singulier, certaines pratiques culinaires singulières étaient assez fréquentes dans le département. Du fait, à la fois de leur régression d'usage et d'un ciblage commercial en direction d'une clientèle touristique, certains

savoir-faire se sont repliés sur une micro région alors qu'ils s'étendaient de plus grands ensembles au milieu du XX^e siècle. Nous pouvons citer certains produits tels que le vin du Fel, de Millau, de Marcillac ou de Conques (ci-contre la première étiquette de Patrick Rols viticulteur particulièrement riche en représentations sur Conques), l'*Estofinada*³¹⁵ d'Almont-Junies, la *Rissole* de Rieuepeyroux, le *Tripou* de Naucelle, étaient à l'origine des produits de terroirs bien plus vastes. Les populations locales ont maintenant tacitement intégré cette localisation restreinte que l'on pourrait juger historiquement erronée.

Photo : L'aligot, une recette populaire de plus en plus mise en avant, cliché fafaël

La motivation actuelle est fondée sur des produits d'appel face à un territoire pluriel. Des



séjours qualifiés de rural, de nature ou de traditionnel, selon les publics consultés se trouvent accompagnés souvent d'étapes gastronomiques, au cours desquelles le touriste goûte aux différentes spécialités de chaque terroir. La culture gastronomique se trouve alors mise en scène sur la base de savoir-faire. Par le goût, elle illustre des sites historiques où les populations de la

zone d'étude puisent dans l'histoire et déploient chaque été des spectacles lors de fêtes qualifiées de traditionnelles (fêtes de battages, des vendanges, des châtaignes, du fruit, etc.). Il s'agit le plus souvent d'une reprise de savoir-faire de nature plutôt folklorique.

Le plaisir de préparer (« d'apprêter », comme il se dit³¹⁶ en Aveyron par certains) et d'offrir des repas typiques renaît comme une activité ludique, sociale et commerciale. Ici, rien n'est trop cher tant la qualité des ingrédients paraît fondamentale. De même, le temps de

³¹⁵ Le « stockfish » (en français) est une préparation à base de pommes de terre et de poisson (l'aiglefin séché), d'œuf, d'ail, de persil, d'huile de noix et parfois d'un peu de graisse de canard. Ce mets est apparu sur l'ensemble de la vallée du Lot, notamment dans sa partie navigable. Ce poisson séché était apporté par les gabarriers, principalement transporteurs de bois destiné à la fabrication de tonneaux pour le Bordelais et de charbon de bois pour l'usage urbain.

³¹⁶ Issu du verbe *aprestar* en occitan ou encore *vosinar* (usage moins fréquent) voulant dire cuisiner.

préparation ne compte pas dans cette activité. La promotion de cette gastronomie se fait à l'aide de revues spécialisées. Il est décrit, parfois avec poésie, mais aussi avec de nombreux détails illustrés, les différentes opérations à conduire. Aux antipodes de la cuisine de masse, les populations locales mettent en avant des circuits courts qui jouent sur la qualité gustative et, de plus en plus souvent, sur l'absence de traitement chimique.

Nous avons noté également que des ajustements, des diversifications s'opèrent dans les savoir-faire exhumés. Il s'agit alors de cultures composites car ces savoir-faire se trouvent enrichis, ou modifiés selon les avis, de nouveaux éléments susceptibles de transformer les recettes et donc le produit gastronomique final.

Par ailleurs et toujours sur la gastronomie, l'industrialisation pénètre largement dans les cuisines par des produits achetés déjà pré conditionnés. La préparation de certains plats locaux (*aligot, stockfish, truffade, tripou*, etc.) se résume, comme dans beaucoup d'endroits en France, à la mise en température de plats préparés.

La gastronomie locale est reconnue, notamment autour de son savoir-faire ancien. Elle participe activement à la référence identitaire commune car elle reste peu sujette à la critique. Elle rassemble même les différentes mouvances culturelles. Son analyse, comme celle des pratiques et techniques agricoles, reflète des constructions plurielles qui s'identifient tantôt à du folklorisme exhumé, tantôt à une créolisation culturelle originale ou encore à des savoir-faire simplifiés tentant d'adopter ainsi par mimétisme des références de la culture mondialisée.

3.2.4. Le comportement, reflet pluriel des constructions culturelles

Il y a lieu de distinguer le comportement individuel, du comportement singulier de champs sociaux divers et enfin de celui de la population de la zone d'étude globalement.

Nous avons vu que la société locale moderne se trouve en transition. D'une société largement holiste (ou le groupe prime sur l'individu), principalement d'expression orale, en voie d'ouverture culturelle et de perte d'autonomie économique, les comportements ordonnés jadis en classes sociales sont en forte mutation. Par ailleurs, l'opposition entre culture de masse et culture de l'élite bourgeoise n'est plus aussi flagrante. L'étude des connaissances acquises nous a montré que l'opposition évolue davantage vers un clivage

entre ceux qui manifestent des connaissances procédurales et ceux qui exhibent un savoir conceptuel intellectualisé.

Les comportements dont chacun fait preuve ont toujours été un marqueur social de différenciation. De cette manière, il faut respecter les conventions de son milieu social. Mais, globalement le poids de l'individu ordinaire, porteur d'une originalité culturelle, prend davantage de visibilité que durant le siècle passé. La personnalité de l'individu se trouve dessinée par les positions qu'il occupe dans sa communauté. Ses comportements sont alors standardisés à l'image plus ou moins fidèle de ce que souhaite le groupe unifié.

Toutefois la société devient largement plurielle et la diversité des pratiques courantes (rapport au travail, aux loisirs, à la rencontre, à la consommation, à la tenue en société, etc.) s'élargit. Nous avons évoqué les différentes vagues d'immigration qui apportent autant de comportements spécifiques. De même l'éclatement de l'*ostal* autour d'une famille rouergate jadis plus ou moins uniforme dans ses comportements, provoque maintenant de nombreuses différenciations au sein d'une même famille. Les ruptures matrimoniales (divorces) sont fréquentes, comme partout dans la société française. À ce sujet, de nombreux cas de détresse humaine se traduisent par des drames. Certaines communes accusent des fréquences élevées de suicides liés à des différends matrimoniaux. Des groupes de réflexion situés au niveau départemental travaillent pour comprendre ce phénomène.

Pour autant, cette nouvelle évolution ne se traduit pas par une restriction systématique des liens familiaux. À ce sujet, nous adopterons la position de Lévi-Strauss :

« [...] dans les sociétés modernes où le rôle de la famille tend à se restreindre, l'intensité des liens de famille n'est pas moins grande : elle s'amortit seulement dans un cercle plus étroit aux limites duquel d'autres liens, intéressant d'autres familles, viennent aussitôt la relayer » (Lévi-Strauss, 1997 : 48)³¹⁷.

Enfin la nouvelle fonction résidentielle des urbains en milieu rural complète l'explication d'une pluralité des comportements qui s'observent aujourd'hui chez les individus.

³¹⁷ Lévi-Strauss, (1997), *op. cit.*

Des mécanismes psycho sociaux sont à l'œuvre dans ces comportements. On note d'abord la recherche d'un comportement traduisant les référents à un cadre identitaire, dicté implicitement par la société locale. L'adoption d'une tenue, d'une gestuelle, de salutations singulières, de prise de parole plus ou moins directe, apporte tantôt un charisme, tantôt une marginalisation, mais en tout état de cause une différenciation notoire. La population de la zone d'étude, par le brassage démographique vécu sur certains lieux, a côtoyé historiquement ces singularités (Bassin houiller, Larzac, chef lieu de département, etc.). Mais elles ont tendance maintenant à toucher l'ensemble de la zone d'étude et ne sont plus localisées, comme au siècle passé, près des seuls bassins d'emplois.

Dans ces comportements nous retrouvons, pèle mèle, des postures traditionnelles (le port du chapeau ou du béret, des tenues sombres³¹⁸, une retenue en présence de personnes inconnues, par exemple) et des phénomènes singuliers par rapport à la norme qui se constatent chez l'individu (couleurs vives dans l'habillement). Mais, beaucoup de postures mimétiques s'observent dans le comportement individuel et familial.

Un récit que nous avons relevé au sujet d'une réunion de famille illustre le cas d'une posture mimétique. En fin de repas de retrouvailles (pratique courante nommée les *cousinades*), l'ensemble de la famille élargie, ainsi retrouvée, décide d'aller sur le lieu d'une source très précieuse située en plein causse à la recherche des souvenirs d'enfance (lieu d'abreuvement des troupeaux, de terrain de jeu, de complicités, etc.). Le membre de la famille resté au village a solennellement expliqué au reste des cousins qu'il avait pris l'initiative d'embellir la fameuse source : « *J'ai aménagé notre petit coin en cimentant l'aire de la source* ». Pour finir l'aménagement, il a rajouté des *poissons rouges* sans que cela choque un seul des cousins ! (source : R et Ph. M., 2012).

En quête d'une posture, l'imitation³¹⁹ de ce que chacun croit être la référence, s'impose. La culture mondiale individualisée envahit les populations locales, comme ailleurs. À cet égard, les médias consultés modèlent les comportements stéréotypés. L'offre culturelle mondiale

³¹⁸ Lors d'un entretien avec un nouvel arrivant, celui-ci a été frappé (en 1972) par la tenue vestimentaire des habitants de Conques : « *Nous sommes arrivés à Conques, on a cru qu'on était déjà en Espagne, les gens ne parlaient plus la langue et étaient tous en habits sombres...Ça nous a fait tout drôle.* » (source : entretien M. G).

³¹⁹ Que l'on pourrait affilier à la *mimésis*, venant du mot grec (*mimésis*) qui a trait à l'imitation (Aristote).

audio visuelle, les grandes surfaces et les produits standardisés de consommation courante, influencent durablement l'ensemble des couches de la société locale.

Mais, très vite, les différents champs surgissent en tant que marqueurs de comportements. Pour y voir plus clair, la distinction de quelques champs caractéristiques illustre cet élément de culture.

Les agriculteurs, avec la modernisation et la spécialisation³²⁰ grandissantes de leurs fermes, ont largement réduit leurs recours à l'entraide en main d'œuvre ou à la solidarité entre voisins. Ils vivent davantage isolés que par le passé³²¹. La solidarité fondamentale occasionnée par les travaux d'entretien des vignes, de fenaison, de battage du grain, de vendange, de construction à l'ancienne, d'abattage du cochon, n'est plus au goût du jour. Toutefois, l'adoption assez généralisée de la technique de l'ensilage a permis de maintenir certains travaux en commun (charriage de la récolte broyée du champ aux silos à l'aide de plusieurs remorques exigeant l'entraide des voisins). Cette pratique permet l'expression de groupes d'intérêt commun, et donc le maintien d'un lien social résiduel entre agriculteurs.

De même, les nouvelles pratiques de chasse, comme nous l'avons vu précédemment, se déroulent en bandes organisées (pour les battues au gros gibier ou « au nuisible »). Le comportement est alors collectif, typé (distinction par poste de chasse), normé (règles et comportements, habillements, etc.) et est traduit de père en fils, avec des termes techniques et un ensemble de vecteurs culturels caractéristiques (éléments de vocabulaires spécifiques,

³²⁰ Un dialogue de Jean-Paul, le maraîcher, illustre bien la marginalisation pour ceux qui ont refusé le message de la Chambre d'Agriculture : « Actuellement, dans l'agriculture, il y a trop de conseillers, et parfois ils ne sont pas bons conseillers. Quand j'ai dit que dans un pays de vigne je voulais faire du légume, on m'a pris pour un farfelu. On me donnait même pas un an. Maintenant, j'y suis arrivé, j'ai fait mes preuves, je vis de ma production. C'est sûr que je ne ferai jamais fortune, mais je vivrai et je me ferai plaisir avant tout. » Extrait du film *Terre commune* de Yohan Laffort (2006), *op. cit.*

³²¹ Un artisan en mécanique agricole et un retraité, tous deux de Lunel au café à Marcillac le 7/7/10 : « *Ab non mais maintenant les jeunes [agriculteurs] sont malheureux. Ils ont tellement souhaité que chacun parte pour récupérer les terres, ceux qui restent se regardent comme des chiens. Non, ils sont vraiment malheureux. Moi maintenant je peux parler, je ne suis plus loin de la retraite... Le pays va mal, ça je peux te le dire.* » Le retraité acquiesce et souffle : « *Maintenant ils ne s'amusent pas. Ils font tout vite nuit et jour, l'ensilage mais aussi les préparations [des terres, tels que le labour, le semis]. C'est à rien y comprendre. Pourquoi aller si vite ? Je te demande moi !* ».

de lieux dits, de postures, etc.). Nous ne sommes pas dans le registre du folklorisme ici car il s'agit bien de nouveaux comportements, certes inspirés de la culture locale, mais transformés par les apports individuels nouveaux (notamment par certains chasseurs urbains), ou des personnes originaires d'autres territoires. La tenue portée par des adeptes de la chasse correspond à l'offre des boutiques spécialisées. Les magazines³²² influent largement sur l'adoption de la posture du chasseur moderne et des représentations qui vont avec (tenue treillis, véhicule à quatre roues motrices, etc.). Des éléments d'une culture nouvelle naissent ici, avec des représentations spécifiques d'un territoire de chasse en consolidation, défini et légitimé bien au-delà de la propriété ou d'un droit d'usage consensuel.

Le constat sur des champs sociaux qui pratiquent des loisirs de détente (cyclisme, moto tout terrain, randonnée, etc.) est sensiblement identique. Un fond mimétique dresse les comportements spécifiques puis, ça et là, des éléments de créolisation apparaissent. Le formalisme institutionnel peut, selon les cas, apporter une consolidation des comportements. Nous évoquons ici le poids du tissu associatif qui, quoiqu'on en dise, structure les pratiques et les comportements au niveau local (« quine » ou loto, quille de huit, etc.).

Des champs sociaux apportent des nouveautés culturelles surprenantes. À titre d'exemple, nous avons relevé l'existence de plusieurs groupes informels, d'origine variée, qui s'activent dans un but commun.

Un premier groupe qui se nomme *La tontine* représente environ 40 à 50 personnes. Il se manifeste lorsqu'un des membres (sans qu'il y ait une quelconque adhésion formelle) en fait la demande. Devant le groupe réuni, il explique alors chez lui son projet, ses besoins en conseil et en financement. Un premier tour de table est effectué qui permet à ceux qui le souhaitent d'interroger le porteur de projet sur de plus amples informations. En fin de réunion, un nouveau tour de table est effectué pour voir ce que peut apporter chacun vis-à-vis du projet individuel exposé. Si la somme du projet est réunie, un échéancier est inscrit sur un simple cahier d'écolier (seul document existant) indiquant la date, le montant et l'ordre prévus pour chaque remboursement. Le prêt est sans intérêt débiteur et créateur et sans

³²² *Le Chasseur français* reste très prisé dans le milieu des chasseurs en Aveyron : « *Ah, tu vois... Le Chasseur, ça c'est mon livre, je l'attends comme un gosse.* » Sa femme rigole à côté : « *Ça, c'est bien vrai !* » (source : entretien R. J.).

garantie physique. Implicitement, la caution solidaire s'exerce. Depuis 1992, dix-neuf projets ont été ainsi financés correspondant à une somme totale d'environ 135.000 euros³²³. Le groupe n'a relevé qu'un seul cas d'impayé. La réunion de cette « tontine » se finit par un repas convivial chez l'emprunteur ainsi accompagné dans son initiative, qu'elle soit personnelle, familiale ou professionnelle.

Il s'agit d'un groupe informel de solidarité, d'origine variée regroupant natifs et nouveaux arrivants et dont les membres sont localisés sur plusieurs cantons au sein d'un réseau amical. Toutefois l'interview de quelques membres démontre clairement que nous avons affaire à des initiatives en grande partie exogènes ; certains affirment connaître les systèmes de micro crédit (d'où le nom de *La tontine*) que l'on retrouve dans le Tiers Monde. L'alternative de travail en entraide, de financements de petits projets d'insertion ou bien d'intégration, a été conçue sur une base pragmatique, mais parfois clairement affirmée comme libertaire et situationniste³²⁴. Certains nouveaux arrivants des années 1970-80 ont été à l'origine de nouveaux comportements, remettant en cause l'approche consumériste de la société libérale capitaliste. Cela s'est traduit par des chantiers collectifs de reconstruction de ruines et, pour certains, la recherche d'une alternative au système bancaire classique en formant ce groupe de solidarité.

Il faut noter toutefois que ces emprunteurs informels s'avéraient être, pour la plupart et à l'époque, non bancables. Actuellement, certains sont intégrés socialement et professionnellement, d'autres sont partis vers d'autres horizons. Ce réseau original a, semble-t-il, été déterminant dans cette dynamique d'intégration des nouveaux arrivants, mais aussi de quelques natifs en voie de marginalisation au territoire.

³²³ Les objets de prêts sont variés : équipement d'entreprise pour un couvreur en démarrage d'activité, achat du premier cheptel rucher pour un apiculteur, véhicule de travail pour un artisan, métier à tisser pour une artiste, piano pour une mélomane, caution collective pour la garantie d'une entreprise locale autogérée vis-à-vis de sa propre banque, prêt relais pour une dépense sociale exceptionnelle, etc.

³²⁴ « *Donc on a décidé de vivre ensemble. [...] La Borie c'est ce désir de communauté ! Quand je dis la 'bande' c'est une bande énorme ! On est peut être une quinzaine ! Des gens reliés à plein de trucs, une espèce de groupe situationniste très virulent, dans les textes tout du moins... donc, on décide de vivre en communauté, de quitter ce monde pourri parisien, de vivre dans la liberté la plus absolue, et puis la recherche de l'indépendance... Plus de couple, chacun est libre, chacun peut aller où il veut... oui, tout à fait !* » (source : entretien avec R. L., 2010).

Le clivage social n'a pas été définitivement gommé car les stigmates du rejet populaire, vécu lors de l'arrivée, sont encore bien présents dans les esprits et dans les souvenirs.

« Ah ! On n'était pas aimé du tout, c'était très dur ! Parce que nous, on était assez naïfs. Nous, on était plein de bonnes intentions. On essayait de participer aux travaux agricoles, ce qu'on a fait un petit peu, les moissons, tout ça... mais, les gens, non, ils ne nous prenaient pas au sérieux... Cela a même été exprimé très bien par une dame du coin 'mais qu'est-ce que vous venez faire ici ? Nos enfants sont partis et vous vous revenez ! Qu'est-ce que vous croyez que vous allez pouvoir faire ? ' C'était plutôt ça ! C'était la désertification et puis tout d'un coup, ces gens bizarres, habillés bizarrement avec de drôles de gueules, qui écoutaient de drôles de musiques, qui avaient des mœurs très particuliers, qui arrivaient... pour eux, c'était incompréhensible. C'était même méprisant pour eux, tu vois, que ces 'sauvages' reprennent les maisons d'avant, abandonnées. Il y avait ce côté là. Ils refusaient de communiquer avec nous. Ou alors, tu pouvais communiquer avec quelqu'un tout seul, tu pouvais communiquer avec quelqu'un dans un champ, dans la forêt, tout seul, il te parlait, sympa... Si tu le voyais au café du village, avec d'autres gens, il ne te connaissait plus ! Il te connaissait plus ! T'étais comme un couillon ! Tu allais pour lui dire bonjour, le mec il regardait ailleurs ! C'était vraiment comme ça. On était les 'zippies' avec toutes les fantasmagories, parce qu'il y avait les médias qui travaillaient aussi là-dessus ! » (source : entretien R. L., 2010).

La fin de cet extrait d'entretien souligne bien que le comportement d'un natif à l'égard de nouveaux arrivants est bien sanctionné par le groupe d'appartenance (ici les ruraux de Conques). D'autres exemples, touchant directement les enfants, sont évoqués non sans amertume et ce, quelques vingt-cinq ans après :

« On nous a mis à l'écart : ' Oh ! Ces cheveux longs, on les veut pas, on les aime pas nous les cheveux longs ! ' Voilà comme on nous a accueillis ! À l'école, les enfants mis à l'écart... Mes filles et les enfants des autres copains mis à l'écart, pas à l'école, à la cantine... La dame qui faisait la cantine. Elle les séparait à table, là il y avait les enfants des paysans, il y avait les enfants des hippies. Et après à la récréation, interdiction qu'ils jouent ensemble. Elle disait aux enfants des paysans : ' Ne jouez pas avec les enfants des hippies '. Cela a initié la rupture, non c'est pas moi qui l'ai faite la rupture ! Oui c'est dur ! Mes filles elles s'en rappellent ! Ça fait presque 25 ans, elles s'en rappellent, ça les a choqués ! Au village, par la dame qui chantait le plus fort à l'église. Puis les paysans nous prenant pour des filles faciles... ' Eh ! Oui, elles sont libres celles là ! Elles vivent en communauté... ' . On est arrivé en 76... cela a duré pendant une dizaine d'années. Parce qu'après, quand ils ont vu

qu'on faisait des enfants, donc qu'on était normalement constitué, qu'il y avait pas trop d'hommes qui venaient à la maison pour partager ma couche... et puis qu'on a fait des enfants, et puis qu'on les a scolarisés, et puis qu'ils étaient brillants à l'école... alors là, le ton a changé. »

« Le frère de la femme qui séparait les enfants à l'école, il y a quelques années m'a demandé des nouvelles de ma fille. Alors, je lui ai dit qu'elle était magistrate. 'Oh, mais va falloir l'écrire sur le bulletin de l'école de P..., parce qu'elle est quand même passée à l'école de P...'. Les gens sont durs. Et puis quand tu viens de Paris, les gens sont peut-être moins proches les uns des autres, mais il n'y a pas ce dénigrement sournois dans les comportements de tous les jours ! » (source : H et J., 2010).

Il paraît évident que le clivage actuel de la société rurale repose en partie sur la résultante de tels comportements. Il y aurait beaucoup d'exemples de la sorte à citer. Il faut seulement ajouter que la société rouergate communiquait largement entre elle durant cette époque. Le poids des représentations à propos des nouveaux arrivants s'est affirmé, puis reproduit. Il explique en partie le mal être actuel. Les natifs adoptent volontiers des manifestations folkloriques à la quête d'une illusoire reconnaissance identitaire. Les souvenirs d'une diabolisation sociale unilatérale des nouveaux arrivants hantent encore les mémoires. Ce type de témoignage, vérifié par triangulation auprès d'autres informateurs, est malheureusement véridique.

Quelques individualités ont intériorisé et reconnu ce qui leur apparaissait être une posture socialement contre productive. Ils ont éduqué différemment leurs propres enfants. Ceux-ci présentent des comportements nettement plus ouverts culturellement (constat fait par des professeurs des écoles de Marcillac).

Certaines associations, telle que LUSINE située à Marcillac, dont les adhérents viennent de deux à trois cantons travaillent à initier une nouvelle approche culturelle. LUSINE est une association à caractère culturel de presque vingt ans d'ancienneté, forte de deux cent cinquante membres (au deux tiers composée d'adultes). Plus d'une quinzaine d'activités sont offertes³²⁵ lors d'ateliers qui se déroulent sur neuf mois. Une dizaine d'emplois d'animation/formation s'active autour d'une organisation associative largement bénévole.

³²⁵ Atelier à l'année : Chœur de jeunes, Cirque, Couture, Création chorégraphique, Création théâtrale, Danse africaine, Découvrir la terre (modelage), Ensemble vocal-les cracheurs de bémols, Expression plastique,

L'extrait d'un débat sur l'origine de cette association montre combien les comportements divergents avec la population native, étaient flagrants au départ :

F. G. : « *Ce qui était montré ne faisait pas partie de la tradition.* C. L. : *On les étonnait.* C. D. » : « *On dérangeait aussi !* » C. D. : « *On dérangeait des habitudes. Par exemple un truc tout con, on a fait un spectacle sous les platanes, et bien on a dérangé les joueurs de pétanque. Ils l'ont manifesté, ils nous ont fait la gueule, ils nous ont engueulés... On dé-ran-geait, tu vois ? Alors, ça peut être à ce niveau là, ça peut être à d'autres niveaux !* » C. L. : « *Et puis moi j'ai le souvenir qu'on était joyeux, et ça parfois, ça dérange un peu !* » Catherine : « *T'es un peu 'hors norme'. Une norme d'une certaine éducation où tu dois respecter certains codes...* ». G. : « *Des codes sociaux...* ». C.D. : « *Et après il y a l'association de commerçants de Marcillac qui a demandé si on pouvait faire pour eux quelque chose dans la rue.* ». C. L. : « *Et puis aussi le fait que la plupart d'entre nous, on est des gens venus d'ailleurs, et au niveau de l'attache à un territoire ça manque un petit peu. Du coup on a récréé quelque chose à notre manière. Pour moi, c'est évident que ce que j'ai trouvé à la danse aussi bien pour mes enfants que pour moi, et au-delà de la danse cette assos étendue... J'ai trouvé mon milieu social qui me convenait... ma sociabilité. Je ne sais pas ce qu'elle aurait été s'il n'y avait pas eu ça !* » C. D. : « *Moi, ce qui était important, c'était une forme de résistance par rapport à tout ce qui est formaté. Pour moi, c'est l'essentiel ! Au départ ce n'était pas ça...* » (source : entretien avec certaines fondatrices de l'association culturelle LUSINE).

Ce type d'association a, sur la durée et la diversité des activités menées, influencé les constructions culturelles en cours et ce en milieu rural. Rodez, en tant que chef lieu du département, n'a donc pas toujours l'initiative en terme culturel.

D'autres groupes existent et traduisent des comportements spécifiques. On peut citer notamment celui des *Jeudi en question*. Il s'agit d'un point focal (20 à 60 personnes) de réseaux militants et associatifs et de quelques individualités qui se réunissent chaque dernier jeudi du mois courant dans un des cafés du canton de Marcillac. Chacun est libre de participer et l'entrée est gratuite. Un thème est défini autour d'une question de société (éducation, emploi, circuits courts du producteur au consommateur, libertés menacées, etc.) qui permet de mener un « *débat citoyen* », comme certains se plaisent à le dire. Souvent une personne jugée

compétente fait un exposé, présente un livre ou un film avant l'échange qui suit. Parfois, différentes associations locales se regroupent dans l'organisation d'une soirée. On a donc affaire à des réseaux ayant un fonctionnement très souple, grâce en partie aux nouvelles technologies de l'information (rappel des thèmes, de la présentation de l'invité, de la mise en ligne de l'enregistrement des débats suite à la soirée). Les réseaux de personnes s'entrecroisent pour élargir les débats de société, notamment sur la politique tant locale (pollution, habitat, défense de sites, etc.) que nationale (cadre légal régalién, énergie, accès aux services d'enseignement, etc.), voire mondiale (organismes génétiquement modifiés, coopération Nord-Sud, etc.). Le groupe prend donc en main, lors de ces débats ouverts et publics, des questions fondamentales qui concernent l'ensemble de la population. Il faut seulement préciser que ces réseaux regroupent principalement des personnes ayant des affinités communes, souvent croisées sur plusieurs réseaux. En effet, il est rare de trouver dans les réunions des avis franchement contradictoires que le terme « débat » pourrait laisser supposer.

Il n'est pas réaliste d'aborder la spécificité de chaque groupe qui témoigne de questions sociétales. Il s'agit seulement de souligner la diversité des comportements des champs sociaux qui tantôt s'ignorent, s'opposent, ou encore s'allient comme on vient de le voir mais qui forgent des postures singulières liées à la ruralité. Le lien entre les ressources, les espaces de vie de chacun et le territoire sont flagrants.

Nous avons déjà mentionné que la fonction résidentielle était en nette augmentation sur l'espace rural de la zone d'étude. Des comportements sont là aussi exprimés dans la manière d'habiter. Les professionnels de l'immobilier et les notaires incitent leurs clients potentiels à acheter sur la zone d'étude, plutôt qu'ailleurs. Ils mettent en exergue des caractéristiques de la région que recherchent les candidats à l'achat. Les qualités de la région sont, tour à tour, celles d'un *pays vert* pour ceux originaires du Midi de la France. Avec les anglais, il y a lieu d'insister davantage sur *la nature*. Quand aux parisiens, *la tranquillité* rurale est mise en avant. Ces schèmes simplistes illustrent, entre autres, l'observation des discours et des comportements. Le nouveau résident véhicule et auto entretient des comportements caractéristiques. Il recherche et met en valeur le patrimoine bâti en fonction de la diversité intrinsèque que possède le département. Une description de la diversité de l'habitat et donc de l'héritage des comportements est rappelé ici :

« Si la carte de l'habitat est très complexe tant les types sont imbriqués, on peut ici et là reconnaître quelques types purs : maisons en rez-de-chaussée et en longueur du Carladez, maisons en hauteur et à pans de bois de la région de Conques, maisons avec pignons à galeries de bois dans la région de Decazeville par exemple. Il faudrait ajouter à cette liste les constructions à usage déterminé : *masucs* (burons) ou fromageries d'Aubrac, qui servaient aussi d'habitat pendant l'été, *secadors* ou séchoirs à châtaignes du Ségala (une claie divise la construction en deux niveaux, en général ; les châtaignes étaient au-dessus et on brûlait au-dessous une vieille souche), *tavernals* ou maisons de vignes des vallées du Lot ou du Tarn, ou du Rougier de Marcillac (petites maisons bâties sur les pentes avec un niveau inférieur voûté servant de cave et un niveau supérieur occupé par le pressoir et la cuve de vendange), cabanes de pierres sèches des causses (dans la région proche du Lot, certaines avaient même des cheminées), etc. On trouve les types les plus variés, jusqu'aux grottes aménagées ou artificielles servant de cave à fromage ou à vin (Roquefort, vallée du Tarn, Salles-la-Source, Rodelle). Partout, deux types d'habitat coexistent : la 'ferme', occupée par un propriétaire ou un tenancier, avec la maison de famille et les dépendances (étables, granges, bergeries, écuries, poulaillers, etc.) montrent l'activité et la richesse du domaine, et la maison du brassier ou de l'artisan, sans annexe importante. La maison d'habitation se présente, en général de la même façon. La salle commune ou salle du foyer est au premier étage. On y accède par un escalier extérieur de pierre et un palier, souvent couvert. La salle commune était autrefois la seule pièce habitable. La cheminée et l'évier en occupaient une partie, une table était au milieu ; au plafond noirci par la fumée, étaient suspendus la charcuterie, le pain et quelques plantes ; la pièce était enfin bordée de placards et de lits, cachés par une même boiserie. La cheminée autour de laquelle on se rassemble (*lo canton*), la famille, la maison (*l'ostal*), tous ces termes étaient devenus synonymes, tant l'habitat et la façon de vivre des hommes sont intimement unis » (Collectif, 1993 : 98-99), *op. cit.*

Liés au cadre adopté selon leur champ social (le coin de cheminée, la terrasse, les œuvres d'art locales, etc.), des comportements spécifiques seront alors mis en scène dans les relations avec le voisinage, lors des réceptions pour les soirées privées, ou lors des rencontres associatives, culturelles ou encore militantes.

Mais au-delà des champs sociaux précis, il y a des termes qui identifient certains comportements porteurs de culture. Par exemple, dans l'Aubrac on parle très fréquemment de parisiens. Nous avons déjà souligné le caractère polysémique de ce terme. En fait, il traduit également des comportements singuliers. Il s'agit d'abord de désigner les résidents qui viennent exclusivement pendant l'été et les vacances scolaires. Ceux-ci ont principalement pour origine l'Aubrac, et suite aux migrations, « ils sont montés à Paris »³²⁶. Certains ont fait élever leurs propres enfants en Aubrac à la ferme originaire par la famille élargie (frères et sœurs, grands-parents, oncles et tantes). Ces « parisiens », résident temporairement en vacances et restaurent le bien familial hérité des parents où ils viennent passer les vacances.

Une personne rencontrée nous a dit avoir repris l'affaire familiale avec un café dans le XIII^e arrondissement à Paris mais tient beaucoup à la maison de famille située en Aubrac. Elle dit apprécier de ne pas avoir ici à justifier de son origine. Elle trouve une sécurité existentielle par le fait « *d'être connu et de ne pas être obligé de se raconter* », ne pas avoir à expliquer « *d'où l'on est sorti, car mes racines, se sont des gens d'ici qui savent* ». Pour ces « parisiens », les comportements sont très normés avec un grand respect de l'histoire pastorale de l'Aubrac. Généralement, ils ne souhaitent pas de transformations du lieu hérité.

Les autres « parisiens », bien souvent de la génération suivante, regroupent les enfants de l'Aubrac mais qui ne pratiquent plus le métier des parents. La famille est d'origine mixte. Lorsqu'ils n'héritent pas de la maison familiale, ils achètent puis aménagent des résidences personnelles. Leurs comportements témoignent d'une certaine redécouverte de l'histoire de l'Aubrac. Ils le font davantage avec les préoccupations des citadins. L'écologie, l'environnement, l'histoire locale avec son architecture traditionnelle reprise, mais aussi le renouveau agricole de la race, des productions (tommes de Laguiole et de Cantal, couteau de Laguiole, etc.), sont les fers de lance de leur engagement au « pays ». Ils se sentent dépositaires d'une culture spécifique, adoptent un comportement créolisé reprenant des pans de la culture locale mais revisités par l'origine citadine et les présentations d'esthétique

³²⁶ Expression typique issue de l'occitan francisé. On dit couramment : « El, es montat a Paris » : Traduction : « Lui, il est parti vivre à Paris ».

verte³²⁷. Ils sont souvent actifs dans les mouvements associatifs dont les préoccupations patrimoniales et esthétiques ne font pas toujours l'unanimité dans les communes.

À travers le prisme du temps et la porosité des cultures, les comportements nouveaux apparaissent. Par exemple, l'Aubrac conjugue plusieurs identités qui se traduisent par autant de comportements tantôt folkloriques, tantôt plus largement métissés, parfois les deux³²⁸. Ainsi l'éducation reçue, les influences médiatiques et les pratiques de mobilité des familles ont transformé les représentations, puis les comportements de chacun. Ces identités créent des divergences, des clivages, qui traversent la société en Aubrac. On pourrait presque dire que l'inscription spatiale du vivre en famille élargie en Aubrac diminue au profit d'une certaine inscription sociale avec des clivages majeurs que sont l'âge ou la nouvelle origine sociale, conquise ailleurs.

Ce panorama non exhaustif des comportements en milieu rural illustre l'hétérogénéité de la société locale. Les comportements soulignent une société constituée en sortes d'archipels³²⁹. Parfois des territoires se structurent autour d'un champ social donné. Alors se côtoient des attentes, des modes de vie toujours marqués par la quête de liberté, mais qui sont parfois hautement contradictoires.

En fait, urbains résidents en milieu rural et ruraux pensent souvent de la même manière sur de multiples sujets, mais ils restent convaincus de penser différemment les uns des autres. Sans remettre en cause le fait qu'il existe bel et bien la particularité des agriculteurs du fait de leur place spécifique dans la société. Leurs comportements s'homogénéisent avec ceux de la

³²⁷ Fel, (2010), *op. cit.*

³²⁸ Voir l'extrait de deux documents présentés en annexe 6.1.1 et surtout 6.4 sur la transhumance, relevé par deux lycéennes. Il souligne toute l'ambiguïté d'une classification entre folklore et transformation.

³²⁹ En référence à *l'espace réticulé* de Bonnemaïson (1986), *op. cit.* En effet, comme cet auteur ne faut-il pas repenser le concept d'espace vécu dans la nouvelle ruralité rouergate en marche ? L'archétype de l'espace agraire entièrement occupé ne fait plus l'unanimité en Rouergue. Pour les nouveaux arrivants, l'espace rural est vécu comme un réseau avec des spatialités différentes, visibles de la route : d'un côté des blocs où l'agriculture domine et de l'autre, le fameux antimonde (concept de Brunet et *al.* évoqué au paragraphe 2.4.2) de la forêt incluant des lieux interstitiels où des connivences s'établissent préférentiellement avec les autres nouveaux résidents (ou les descendants éloignés de natifs). La route correspondrait à la *pirogue des mélanésiens*, décrite jadis par Bonnemaïson.

société dans son ensemble. Les agriculteurs, catégorie sociale assez autonome car assise sur une civilisation rurale ancestrale, sont en voie de transformation. Le comportement des agriculteurs, si spécifique soit-il, ne porte plus la légitimité d'antan concernant l'avenir des campagnes.

Les comportements humains sont le reflet d'un territoire que l'on ne possède pas vraiment. En quelque sorte, On y impose un droit d'usage supplémentaire. Ce mode d'appropriation grandissant, avec l'arrivée des urbains investissant le territoire rural, est bien sûr confronté à une multitude de règlements et de lois de la République et/ou de l'Europe que les élus locaux sont invités à faire respecter (loi sur l'eau, loi sur le paysage, sur l'occupation des sols, sur la volonté de certains de créer un Parc naturel régional en Aubrac, par exemple). Le comportement individuel et collectif dans la zone d'étude fait référence de plus en plus à ce cadre perçu par certains comme coercitif. L'ancienne appropriation patrimoniale du rural, via le paysan propriétaire, s'efface au profit de réglementations, normes, contraintes paysagères et écologiques qui le plus souvent dépassent le seul individu citoyen propriétaire.

De nouvelles relations s'instaurent alors entre l'humain et son (ses) territoire(s). La population, dans sa diversité, se retrouve en quelque sorte, porteuse d'une responsabilité collective de l'espace rural de référence. Elle néglige, ou s'en accapare diversement, et illustre autant de comportements typiques que de champs sociaux distinctifs. Le retour au local, aux circuits courts selon les économistes, à l'agriculture de proximité, est activé sur fond de repérages identitaires (produits AOC, labels OC³³⁰, marques déposées). Comportement et identité vont alors de pair dans cette quête de légitimité vis-à-vis d'une relation privilégiée avec ce que l'on croit être son territoire. Symbolique culturelle (activer une production ou une transformation spécifique, faire connaître le vin du pays, par exemple), nomination (les aubraciens, les gens du pays d'Olt), mise en scène (engouement pour les reconstitutions telles

³³⁰ Un nouvel engouement se développe depuis une dizaine d'année. L'adoption du *Label Oc*, pour de petites et moyennes entreprises de transformation, souligne la volonté de s'ancrer sur un territoire et de faire reconnaître un produit typé, reflet de terroirs en recherche de délimitation, couplée à des savoir-faire locaux. Des entreprises conséquentes de transformation de lait, de viande veulent adopter cette tactique. Par exemple, le Label Rouge déjà ancien de *L'agneau fermier des pays d'oc* a été créé en 1992 et regroupe 754 producteurs, 3 abattoirs, 8 groupements de producteurs. Sa production en volume représente environ 30% des agneaux Label Rouge de France (www.agneaufermierdespaysdoc.com).

que celle de Flagnac, *Hier un village*³³¹, ou bien d'autres sur les chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle), sont autant de preuves comportementales qui valident l'appartenance conquise à un territoire et à l'enrichissement de sa propre identité.

Au-delà des comportements individuels et collectifs, la population demande comme pour mieux justifier la construction culturelle en cours, de magnifier ce que symbolise le « beau » et/ou « l'émouvant », en Aveyron. L'artiste, dans sa diversité, est alors sollicité par l'intermédiaire de ses créations, à apporter sa contribution à la construction culturelle en cours.

3.2.5. Les productions et les pratiques artistiques locales

La production artistique demeure une composante majeure de la culture. Les champs sociaux présents sur le territoire sont à la recherche d'une « complicité dans l'être » qui se lie peu à peu au gré de la vie, entre l'humain et un territoire (Dardel, 1952)³³². Dardel parle d'une « expérience primitive » entre le « cadre » géographique et « l'imagination créatrice » qui, « par instinct », chercherait une « substance terrestre ». S'appuyant sur la pensée³³³ de Husserl puis d'Heidegger, Dardel cherche à comprendre l'approche philosophique de la géographie qui se donne pour tâche d'aborder l'expérience cruciale de l'Être au monde. La quête d'un point

³³¹ Il s'agit d'un spectacle *Son et lumière* impliquant tout un village qui raconte au travers de scénettes jouées devant un décor d'époque reconstitué, les événements majeurs du village durant la première moitié du XX^e siècle. En 2011, Flagnac fête le trentième anniversaire de son spectacle et accueille plusieurs milliers de spectateurs par saison : environ 500.000 entrées enregistrées en 30 ans pour sept représentations annuelles situées en fin juillet et début août, Source : *L'Aveyron* du Conseil général n° 175, juillet 12, p. 8.

Un aveyronnais natif (M. G., 65 ans en retraite) nous indique à propos du spectacle de Flagnac : *Nous on aime bien, on y va tous les deux ans, on s'en lasse pas. On y est bien, cela rappelle l'ancien temps... Et puis attention, y a les moyens modernes maintenant : rayon laser et tout un équipement* (source : relevé de parole immédiate, juillet 2011).

³³² Éric Dardel, (1952), *L'Homme et la Terre, nature de la réalité géographique*, Paris, Éditions PUF.

³³³ En particulier la *pensée phénoménologique* qui insiste sur la relation du *moi* et du *monde* développée au XX^e siècle par les travaux de Heidegger, Sartre ou encore Merleau-Ponty.

d'attache, liée à un paysage sublimé, se retrouve également dans « La dialectique du dedans et du dehors », chère à Bachelard (1957)³³⁴, le fameux « coin du monde ».

Pour arriver à des œuvres locales qui produisent de l'émotion, de l'engouement et qui aident à renforcer les champs sociaux en quête de culture sur le territoire, l'artiste traverserait, d'après Anzieu (1981) cinq phases distinctes. Il nous rappelle ces étapes issues du croisement des dires de nombreux artistes :

« Éprouver un état de saisissement ; prendre conscience d'un représentant psychique, inconscient ; l'ériger en code organisateur de l'œuvre et choisir un matériau apte à doter ce code d'un corps : composer sa dynamique, son économie, sa résistance spécifiques » (Anzieu, 1981 : 93)³³⁵.

L'artiste analyse, à partir de ses références propres, notamment durant la deuxième phase, les représentations de manière à les fixer au centre de sa symbolique propre. Il faut donc que les artistes investissent, chacun à leurs manières, une connaissance d'abord approximative, puis qui se rationalise peu à peu.

Anzieu souligne que chaque artiste retrace son histoire, sa découverte, en fonction d'une théorie artistique plus ou moins avérée. Le processus n'est pas forcément uniforme mais il reste nécessaire de l'aborder car il interpelle l'environnement de l'artiste sur son lieu précis d'observation et de création. Les travaux d'Anzieu sur les remarques fournies à chaque étape de la création peuvent nous faire comprendre la nécessité de reconsidérer la production de culture artistique en milieu rural en fonction des représentations.

La première étape décrite comme un saisissement reste couramment avouée. Elle fait référence à une inspiration variant de l'angoisse à l'extase. Pour la zone d'étude, plusieurs artistes locaux ont décidé de rester parce qu'ils ont vécu cette intense sensation primordiale en arrivant sur cette terre :

³³⁴ *Op. cit.*

³³⁵ Didier Anzieu, (1981), *Le corps de l'œuvre, Essais psychanalytiques sur le travail créateur*, Paris, Éditions Gallimard, 377 p.

Le peintre V. : « *Oui pourtant je suis un petit bourgeois de Paris, mais ici, j'ai trouvé... quelque chose... qui me dépasse ! Qui est plus beau que mes rêves ! P... de Dieu que c'est beau !* » (source : entretien 2010).

Il raconte plus longuement dans ses écrits cette sensation primordiale face à un lieu magique qui allait devenir une longue source d'inspiration :

« Ce jour de février 1988, quelle limpidité dans l'air ! Roulant au volant de ma camionnette bleue, juste au virage amorçant la descente vers Conques, un 'ah !' s'échappe de ma poitrine devant ce paysage vu et revu mille fois. Cette exclamation ; ce cri même, cette émotion irrépressible, d'où viennent-ils ? Quel choc m'a sorti du regard mécanique du conducteur ? Demain, je serai là pour peindre [...] Mais ce jour de 1988, un combat particulier s'engage entre une réalité reconnue et des sensations, entre les formes qui avancent et d'autres qui s'éloignent luttant pour exister sur la toile avec cette réalité déjà nommée arbres, route, montagne, ciel. Quelque chose d'autre apparaît : la force de la lumière sur la matière à travers l'espace » (Valentin, 2006, n. p.)³³⁶.

Le sculpteur J.-P. C. nous raconte également les émotions intérieures qu'il a vécues près de Conques, de l'autre côté de la vallée du Dourdou et de celle de l'Ouche :

« *La première fois que je suis venu en Aveyron, c'était là. C'était en partant là où on habitait dans le Lot au sud de Cabors, prendre la vallée du Lot [...] monter sur Noailhac et arriver en face de Conques par le chemin de Compostelle à l'envers. Le petit chemin qui descend vers la vallée du Dourdou. Et là, [...] je savais même pas que Conques existait [...] j'ai vu Conques et là j'ai eu une forte impression ! Je suis resté casser la croûte sur une espèce de réservoir qu'il y a dans le virage, avec Conques en face. C'était en novembre vers trois heures de l'après midi, et les châtaigniers qui avaient perdu leurs châtaignes, il y avait des bogues partout sur la route... et après, je suis resté, je sais plus combien de temps à regarder... »* (source : entretien 2008).

On faut également citer Soulages qui avoue avoir eu, lors d'une visite scolaire à l'abbatiale de Sainte-Foy de Conques, vers l'âge de douze ou treize ans, l'intime certitude de sa vocation

³³⁶ Op. cit.

artistique³³⁷. Sa recherche esthétique sur « l'outrenoir » durant sa carrière s'est bâtie, entre autre, sur l'évocation des paysages d'hiver, observés à travers le prisme du temps depuis ses souvenirs d'enfance en Aveyron³³⁸. Au cours de sa carrière, l'inspiration juvénile a certainement influencé la recherche de la lumière qu'il effectua pour la commande des célèbres vitraux (1986), conçus, puis installés dans l'abbatiale (1993-94).

La seconde étape décrite par Anzieu est affiliée à une prise de conscience comparative et peut apparaître comme « une révélation, visuelle (illumination) ou auditive (un bruit, une voix, un verbe se font entendre), voire les deux ensemble, ou encore comme émanant d'un autre registre sensoriel 'une saveur, une odeur, une sensation tactile' » (Anzieu, 1981 : 113). V. L., une artiste peintre nous a signalé le silence comme révélateur de cette étape :

« Hum. L'image qui me reste quand on est arrivé de Sarcelles, enfin l'image... Ce n'est même pas une image... Tu vois, c'est un son ou une absence de son plutôt... On était toujours dans le bruit évidemment ! Tu sais, Sarcelles... et quelques jours après qu'on soit arrivés... On est arrivés à Noël, donc c'était l'hiver... et je marchais dans la rue droite [Marcillac], il devait être cinq, six heures le soir, et j'entendais mes pas résonner ! Et, jamais, je peux dire pratiquement à cinq, six heures le soir à Sarcelles t'entendais pas tes pas résonner. De toute façon, il y en avait tellement mille autres autour... Bon, c'était une impression qui n'était pas qu'agréable ! Non plus... parce que tu te dis « Ouh lala maintenant tu es » Oui, voilà, maintenant, va falloir affronter une espèce de solitude... par rapport... Cette histoire de pas, je me souviens... il faisait... il commençait à faire nuit, j'entendais mes pas... c'était impressionnant ! Bon maintenant, c'est vrai, je m'y suis faite ! Maintenant, c'est vrai que je suis une senior... [rires]... C'est peut-être ça ? » (source : entretien 2008).

³³⁷ Encrevé et Pacquement (2009 : 14) : « La peinture de Soulages construit donc son propre temps. Elle puise ses sources [...] dans l'abbatiale de Conques [...]. Tout artiste construit son imaginaire au hasard de rencontres esthétiques qui rejoignent sa sensibilité profonde. »

Pierre Encrevé et Alfred Pacquement, (2009), *Soulages*, Paris, Édition Centre Pompidou, 346 p.

³³⁸ « Je trempais mon pinceau dans l'encrier quand j'avais six ou sept ans, et je préférais le noir à ces jolies couleurs d'aquarelle... Je n'ai jamais cessé. Ce n'était pas quotidien mais c'était une de mes activités favorites dans les temps où j'étais seul, tranquille, à la maison. Je peignais les arbres d'hiver, les branches dénudées. Je peignais aussi à l'encre noire les ornières des voitures dans la neige, ça créait du blanc extrêmement blanc, l'éclat de la neige », *ibid*, (2009 : 17).

Toujours d'après Anzieu, l'étape suivante consiste à déterminer le projet dans une « forme primordiale » qui s'impose avec force à l'esprit de l'artiste. Le projet devient complice de la matière au point d'en donner une forme, tel un chaos. Huyghe (1971)³³⁹ souligne alors l'importance primordiale entre la « forme » et la « force » ; « deux entités qu'il juge inséparable. Il faut que l'un des deux succombe pour que l'autre apparaisse enfin, distinct. [...] La Force c'est le temps en action ; la Forme c'est la résignation à l'espace. Et l'œuvre d'art se trouve à ce que l'on pourrait appeler leur point de rencontre. »

Le sculpteur J.-P. C. évoque cette quête lors de sa recherche en forêt. Il cherche pour sa future pièce un bout de bois qui l'interpelle : « *En fait, il faut chercher à en faire le minimum. C'est en regardant les formes, les lignes et les courbes que je vois le morceau de bois qui m'intéresse. Alors, là j'ai fais un grand pas, le reste est autre chose...* » (source : entretien lors de l'exposition d'un montage pensé à partir d'un poème d'Apollinaire, en 2008). Il poursuit sur la même idée, lors d'une rencontre fortuite : « *Il faut comprendre le bois. En sculpter un minimum. C'est cela que je fais. C'est ma façon de voir le bois qui me commande le travail. Bien souvent, moins on en sculpte, plus on provoque de l'émotion* » (source : relevé de paroles immédiates, juin 2009).

Huyghe poursuit sa pensée autour de la connivence que l'artiste observe auprès de la nature entre la « forme » et la « force » :

« Ainsi la Forme est inséparable de son partenaire dialectique qu'est la Force ; de même l'espace, représenté par la première, est aussi inséparable du temps, représenté par la seconde. [...] Elle [la Forme] est pour nous avant tout un phénomène spatial, perçu essentiellement par le regard. Son expérience visible est donc la base nécessaire de son premier examen. Il importe d'abord d'ouvrir les yeux sur son spectacle, et puisqu'elle est de l'homme autant que de la nature, c'est en observant la nature livrée à l'homme, en partie intacte et originelle, en partie organisée que nous en aurons la meilleure approche » (Huyghe, 1971 : 45-46). « [...] Si le rectiligne triomphe là où les hommes sont les maîtres, le sinueux reprend ses droits lorsqu'ils doivent céder à la nature ou tenir compte de la vitesse » (Huyghe, 1971 : 61).

³³⁹ *Op. cit.*

L'étape suivante créatrice, d'après Anzieu, est davantage un travail de composition et de style, qui reste personnelle à l'artiste et suscite des sensations très variées, qui vont d'un état pénible à celui de la volupté. L'œuvre étant créée, elle doit alors être exhibée et c'est la dernière étape...

Pour les artistes locaux à leur début, le regard porté par la population sur les œuvres produites n'était pas toujours reconnaissant. Lors d'un entretien, le peintre V. nous rappelle toute l'ambiguïté de montrer sa vision du pays à ses propres voisins :

« Tu vois, ma première exposition que j'ai faite à Rodez, au sous-sol de la Maison des jeunes et de la culture, il y avait le Clément, le vieux garçon avec son frère, ils lisaient le journal tous les jours. Et un jour, je reviens ici, il me dit 'vous avez pas honte... de montrer les travers avec les genêts et les ronces ? Il ne faut pas montrer ça, il faut montrer ce qui est beau !' ».

Peu à peu l'attitude change. J.-P. C., le sculpteur évoque les premiers moments difficiles puis la cause du déclic avec les gens du pays vis-à-vis de ses sculptures :

« [...] au tout début quand j'ai commencé à ouvrir l'atelier de sculpture à Conques, les gens ils étaient un petit peu... c'était des bonhommes en bois et tout ça... Et après, c'est en 83 que j'ai sculpté le tympan, et là les gens de Conques, ça les avaient impressionné parce que c'était leur truc, et leur tympan. Fallait que je le refasse, et tout, il y avait tous les détails, et là ils étaient assez... Comment dire ? Il y avait une sorte d'acceptation par rapport au travail, pas évidente au départ... parce que le côté artistique... mais là il y avait une sorte de reconnaissance mutuelle parce que c'était dans leur monde. Après j'avais des vieux qui venaient, arrêtaient les touristes : 'C'est lui qui...'. Ils faisaient la promo ! Après, il y a eu le Saint-Jacques [statue grandeur nature, commandée par un restaurateur de Conques] mais le Saint-Jacques c'est le lieu, après j'ai eu deux pièces qui se sont greffés l'un en face de l'autre... Mais c'est surtout le tympan où là j'inventais pas. C'était une sorte d'hommage que je leur avais fait. Là, il y avait une acceptation par rapport au boulot. En plus finalement on arrivait à survivre sans prendre le boulot à personne, ils savaient ce que l'on faisait. Ça y a fait aussi sur le plan du métier. Il y avait les gosses, le métier, après ils te situent. Alors qu'au tout départ, ce n'était pas évident ! » (source : entretien 2008).

Il est remarquable de souligner que depuis cette rencontre, entre l'artiste sculpteur et la population locale, s'en est suivi un certain nombre de commandes d'œuvres (notamment un

bas relief sous forme de bestiaire exposé en permanence au Centre européen d'art et de civilisation médiévale de Conques) et d'expositions, via les élus.

Tison-Braun (1980 : 32)³⁴⁰ a étudié des œuvres traitant du paysage et de leur poésie intime. Elle souligne de nombreuses révélations de sens, via des symboles choisis. Ces symboles sont inspirés par les sensations et transposés dans l'imaginaire des représentations individuelles, puis sociales par la suite, s'il y a un consensus implicite. Elle s'appuie sur les travaux de Heidegger à propos des tableaux de Van Gogh, qui mentionne que l'observation de l'œuvre d'art pousse les personnes ordinaires à s'ouvrir sur leur monde ; en quelque sorte à le « fonder » au travers d'une « vérité », au sens de dévoilement, et non d'une certitude.

Effectivement, même en milieu rural, avec le développement des moyens de communication de masse, l'accès aux œuvres d'art n'est plus réservé à une minorité privilégiée et les résultats des découvertes scientifiques sont mis progressivement à la portée de tous. Nous rejoignons ici Chombart De Lauwe³⁴¹ qui disait, il y a déjà plusieurs décennies que « les hommes devraient donc avoir plus de facilité pour prendre conscience de leurs aspirations culturelles et pour les exprimer ». L'expression de l'imaginaire de chacun au service du groupe peut alors être déterminante pour construire la société (Castorialis)³⁴².

Passé les étapes qui impliquent parfois des relations sociales délicates, parfois l'artiste se trouve largement soutenu par des individus. C. L., artiste tapissière sur basse lisse³⁴³, souligne le rôle fondamental du lien social dans son affirmation en tant qu'artiste habitant sur le territoire :

« J'ai oublié de te dire aussi que mon installation professionnelle avec l'atelier tapisserie, il a été vraiment... Il a été possible avec le regard des autres gens, et avec le soutien des autres gens. Tu vois maintenant je peux le dire, bon avec le recul quand je vais faire des expositions, quand je participe à

³⁴⁰ Micheline Tison-Braun, (1980), *Poétique du paysage*, Paris, Nizet.

³⁴¹ *Op. cit.*

³⁴² Cornélius Castoriadis, (1975), *L'institution imaginaire de la société*, Seuil, 502 p.

³⁴³ « Avant 30 ans je me suis occupé des enfants et je ne savais que faire. Puis j'ai décidé de faire ma formation de tapissière à Aubusson. Dès le retour, je n'ai pas eu envie de suivre la technique d'Aubusson. J'ai choisi les thèmes modernes de nature et la méthode. Pour la tapisserie de base lisse, il n'y a pas d'improvisation, il faut tout prévoir, c'est ce qui est astreignant. J'ai fais dix-huit tapisseries en quatorze ans » (source : relevé de paroles immédiates, 2010).

une exposition d'art textile, je rencontre les autres... et, je suis une des rares qui ne soit pas aigrie, je reste joyeuse... J'en vis, j'ai un statut social officiel, enfin, je me sens privilégiée par rapport à cette profession et... et moi, j'en suis là parce qu'il y a un réseau en Aveyron quand même exceptionnel ! Quand même, c'est ce réseau qui m'a permis d'exister socialement. Déjà pratiquement, j'ai fait appel deux fois à La tontine³⁴⁴, une fois pour fabriquer un tapis... » (source : entretien 2008).

Les œuvres sont, en quelque sorte attendues implicitement par une société qui reconstruit une culture. Les artistes, décidant de vivre au pays, sont porteurs d'un rôle social fondamental en apportant le regard tout à fait singulier sur la faune, et la flore par exemple.

Parfois la demande en œuvre d'art devient carrément explicite :

« Par exemple l'histoire du Lys Martagon, c'est Alain aux Prades qui m'a commandé un travail sur le lys martagon parce qu'il avait des lys martagon dans son pré, et qu'ils sont en voie de disparition. C'était un peu pour le protéger. C'est un peu dans ce sens qu'il m'a ... du coup, là c'est complètement lié au paysage ! J'ai répondu à la demande de quelqu'un qui tenait à ça. Pour la tapisserie de La carotte [voir l'œuvre présentée en annexe 6.5], là c'est encore autre chose mais toujours au sujet du végétal d'ici... » (source ; entretien C. L., 2008).

Ces deux œuvres basées sur une étude fine réalisée en Aveyron portant sur le végétal, le *Lys Martagon* et *La carotte*, magnifiant la flore locale font penser à la théorie des *Métamorphoses* de Goethe. Il percevait la fleur comme « poussée par une tendance irrésistible », préparant aux « œuvres de l'amour » (Goethe, in Schmitt, 2001 : 507)³⁴⁵.

Ces « métamorphoses » visent à obtenir une image dynamique de la plante afin de la saisir en tant qu'être suprasensible.

On pense également aux travaux de Pelikan³⁴⁶ sur l'illustration des « forces éthériques » de certaines plantes, notamment médicinales.

³⁴⁴ Système original de financement informel basé sur la caution solidaire, évoqué au chapitre précédent.

³⁴⁵ Stéphane Schmitt, (2001), *Type et métamorphose dans la morphologie de Goethe, entre classicisme et romantisme*, Revue Histoire, Sciences, 54/4, pp. 485-521.

³⁴⁶ Wilhelm Pelikan, (1962), *L'homme et les plantes médicinales*, Paris, Triades, 3 tomes.

Le peintre V. nous raconte également l'histoire d'un tableau, réalisé pour un voisin agriculteur. L'histoire de ce tableau, par le hasard de la vie, passe d'une main à l'autre liant à jamais des liens sociaux forts avec le paysage, des habitants de Conques, et d'ailleurs.

Peinture : Les Lauriers de Loviat

Un autre peintre, R. L., présent depuis plus de trente ans vers Saint-Marcel situé sur les hauteurs de Conques, revendique la nécessité de reconnaître une contre culture activée, entre autre, dans la zone d'étude (ci-dessous *Les lauriers*) :

« Je trouve c'est nouveau et que le regard sur la réalité peut être un peu détaché des idéalismes, des



esthétiques... enfin toutes les théories qu'il y a pu avoir sur l'art. Il me semble qu'on peut en sortir.

Je pense aussi que tout l'art est toujours conditionné par la société, toujours. On est toujours le reflet du social, c'est évident. Il n'y a pas d'ob-jec-ti-vi-té, ça n'existe pas ! On ne copie pas la réalité, on a un regard sur elle. Et chacun a son regard, alors là ! Seul le regard pour moi... il y a pas de regard... On n'est pas des caméras !

On a notre cerveau qui tout de suite est là ! Notre culture... quelqu'un d'autre, un africain ne fera pas le même portrait que moi. Il verra autre chose, c'est évident ! Donc c'est intéressant, il me semble » (source : entretien 2009).

Ce rôle de l'artiste avec son œuvre, face à la diversité de la population, n'est pas facile à exprimer. Il dénonce une vision académique de l'art et il s'engage vers une autre façon de voir le monde.

Le sculpteur J.-P. C. précise que localement le travail de l'artiste *« est juste révélé... C'est notre boulot ! C'est peut être une chose intéressante. C'est une manière de voir les choses qui peut permettre à d'autres de les voir aussi. Et comme on fait partie de l'Aveyron c'est peut-être une autre manière de voir l'Aveyron... »* (source : entretien 2008).

Mais le rôle des amateurs d'art reste fondamental dans cette éclosion de dialogue social entre les artistes présents sur le territoire et la population. Organisée par Jeanne Ferrieu, une exposition à la Menuiserie à Rodez en mars et avril 2011, intitulée *Pour le plaisir...* a démontré ce rôle.

Photo : Exposition *Pour le Plaisir* d'œuvres d'artistes locaux



À cette exposition, un passionné d'art a fait partager ses œuvres locales acquises. Il s'est livré durant près de quarante ans, à l'encouragement de productions locales.

En assurant des achats réguliers auprès des artistes locaux en émergence, il a permis une éclosion, puis un essaimage de vocations.

Cette exposition, intitulée *Pour le plaisir...* de près d'une centaine d'œuvres produites par quelques trente artistes (peintres, graveurs, tisseurs, sculpteurs sur bois, sur terre, etc.), la plupart présents dans la zone d'étude (au moins de passage) offrait le témoignage d'un engagement singulier dans la production artistique locale.

La Menuiserie reste un lieu de Rodez où la contre culture s'exprime dans sa diversité produite localement.

Pourquoi encourager l'art produit localement ? Quelle ténacité et quel engagement ont habité ce passionné, personne ordinaire et pas spécialement riche, qui a consacré ses moyens à soutenir les créateurs d'art dans la zone d'étude ?

À la visite, on sent poindre des complicités, des connivences de révoltes, dans les choix d'œuvres et de styles qui pourraient paraître, au premier abord, disparates. La zone d'étude peut donc être source de création pour des artistes issus d'horizons variés mais qui, au hasard de la rencontre, trouvent l'inspiration dans un substrat tel qu'un morceau de bois, un lieu ou encore un paysage singulier.

Deux exemples d'artistes complices qui voient chacun à sa manière la zone d'étude. L'artiste sculpteur, J.-P. C. (ci-après à gauche), il mentionne : « *Et comme on fait partie de l'Aveyron c'est peut-être une autre manière de voir l'Aveyron...* » (source : entretien 2008). La tapissière de basse lisse, C. L. (œuvre ci-après à droite), intitulé *Lys Martagon* insiste sur l'œil du complice

préoccupé par la bio diversité : « [...] *il avait des lys martagon dans son pré, et qu'il est en voie de disparition. C'était un peu pour le protéger. C'est [...] complètement lié au paysage ! J'ai répondu à la demande de quelqu'un qui tenait à ça* » (source : entretien 2008).

Photo : Exemple de deux œuvres exposées : sculpture (Caen) et tapisserie (Laché)³⁴⁷



Jean-Pierre Caen



Christel Laché

En fait, cette exposition témoigne d'une série des rencontres, tantôt fortuites, tantôt entremêlées, d'artistes avec l'amateur d'art. Ce dernier, dans le livret de présentation³⁴⁸ affirme qu'il souhaite « ouvrir les portes sur d'autres univers », et rester ainsi « vigilant sur nos libertés ». En référence à l'Internationale situationniste qui scandait en 1959 « ne pas vouloir travailler au spectacle de la fin du monde, mais à la fin du monde du spectacle », Christophle considère lui que « chaque artiste libre, qui ne chante pas dans les chœurs, participe à cela ». En ce sens, il fait référence à la pensée de Debord (1992 : 15-16), qui nous rappelle la montée

³⁴⁷ Christophle (2011 : 10-11). Alain Christophle, *Pour le plaisir*, 2011, 23 p.

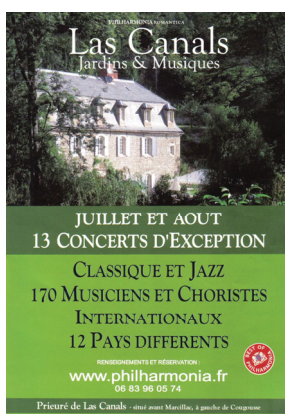
³⁴⁸ *Ibid.* (2011 : 23).

en puissance des représentations et du spectacle au point où « tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation. [...] Ce spectacle se présente [...] comme une partie de la société et comme instrument d'unification »³⁴⁹.

L'art soutenu prend ici une forme d'engagement au nom de la diversité d'opinion. En ce sens, il offre une culture autre, face à la mondialisation qui standardise dangereusement aussi l'expression artistique.

La liberté de créer pour vivre de son art dans le milieu rural s'avère difficile. Les amateurs d'art apparaissent alors comme un maillon indispensable pour les artistes locaux qui ne possèdent pas un réseau de vente de leurs œuvres encore trop méconnues.

Photos : Diversité des activités culturelles, clichés publicitaires



Mais les pratiques culturelles sont plurielles. Elles témoignent même d'une certaine exubérance. L'offre culturelle au sens large se trouve depuis cette décennie largement décuplée. Tour à tour et dans une même journée, on peut assister à une rencontre entre producteurs et consommateurs de produits biologiques, écouter de la musique classique dans l'église, participer à une fête de la tradition avec les quilles de huit et un quine (jeu de loto) à la salle communale ou encore assister à la finale du championnat de France du chien de

berger à Ségur (21-22 juillet 2012 tiré du magazine *L'Aveyron*, n° 175) ! (photo ci-contre). Cette situation fait même penser parfois à une « certaine confusion culturelle »³⁵⁰.



Cette pluralité reflète l'expression festive des différents champs sociaux qui développent spécifiquement leur sens de la rencontre et de la fête ; même si des recoupements de publics existent évidemment grâce à une porosité sociale et comportementale. Elle souligne également le dynamisme du

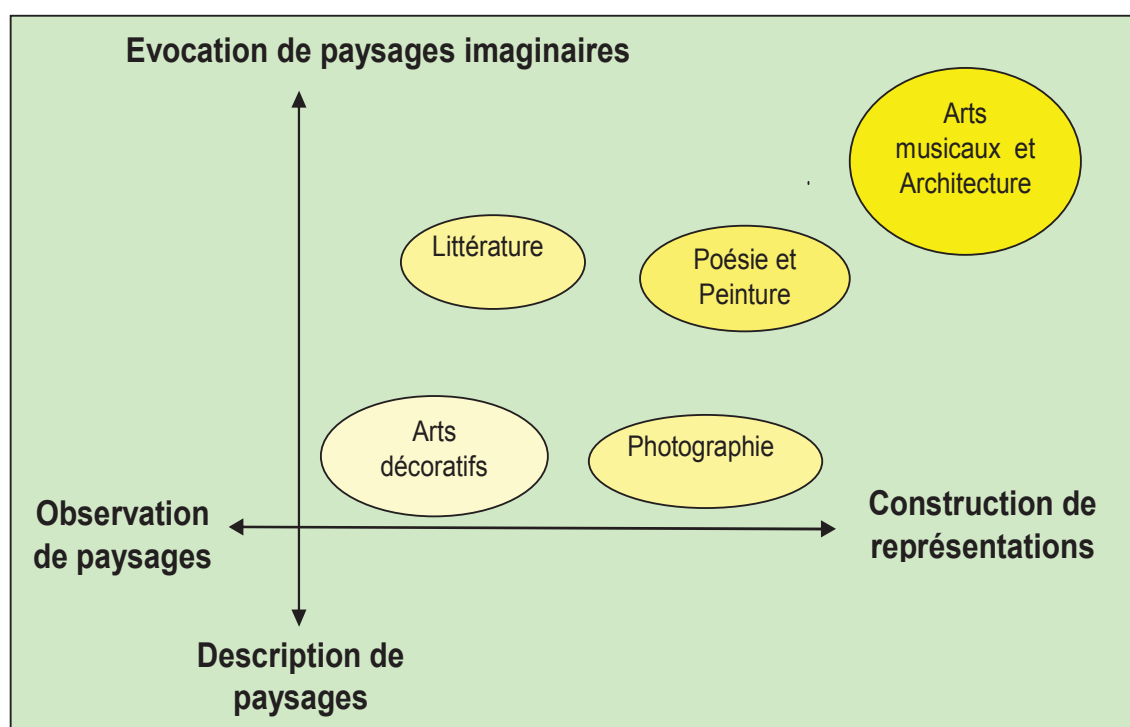
³⁴⁹ Guy Debord, *La société du spectacle*, Paris, Folio, [1^e parution : 1967], 208 p.

³⁵⁰ « Pour avoir oublié que la culture [...] avait en retour [...] un rôle révolutionnaire essentiel d'orientation des transformations [...] nous sommes aujourd'hui en pleine confusion culturelle » (Chombart De Lauwe, 1983 : 23), *op cit.*

tissu associatif et les efforts de mise en scène de pratiques culturelles nouvelles, conservées ou parfois résiduelles d'un passé plus ou moins lointain.

Les différents entretiens avec les artistes locaux ainsi qu'avec les gens ordinaires sur la perception de l'art produit localement nous ont permis de positionner sur un graphe les différentes formes artistiques et leur contribution aux représentations sociales du territoire³⁵¹.

Graphe symbolique : Les arts et les représentations du territoire

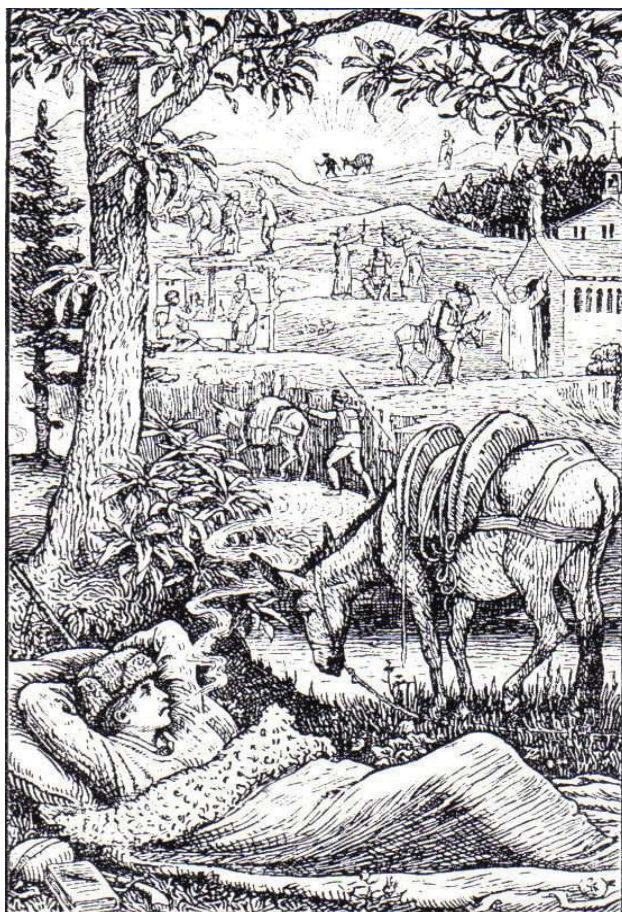


Cette classification reste basée sur la popularité des formes artistiques produites. Elle est certainement discutable mais la majorité des individus reconnaissent être davantage sensibles aux manifestations orales et musicales, ainsi qu'aux arts de la scène. Les formes d'arts visuels restent davantage prisées par un petit nombre d'amateurs. La fréquentation des musées locaux, institués ou alternatifs, reste encore très confinée à des champs sociaux bien définis.

³⁵¹ Rénato Scariati souligne le rôle des artistes dans l'émergence d'images mentales populaires, puis des représentations imprimées dans nos imaginaires : « [...] ce pouvoir, propre à l'artiste, de fixer un paysage dans une œuvre, cette capacité d'éveiller nos paysages intérieurs, de créer cette étincelle première d'où surgiront nos paysages imaginaires », Scariati, *in* Bailly et Scariati, (1990 : 143), *op. cit.*

Le croisement, voire la mise en réseaux communs entre les champs, ne se fait pas suffisamment (observation faite sur les lieux tels que *La Menuiserie* à Rodez, *Le Pont des arts* à Marcillac, le musée *Denys Puech* à Rodez).

Gravure et article de journal : Permanence dans les représentations de la nature



Les représentations sociales du territoire accusent une forte permanence dans la culture de chacun. On peut souligner ici l'influence de l'œuvre de l'écrivain Robert Louis Stevenson, *Voyage avec un âne dans les Cévennes* (1879)³⁵² sur les représentations sociales que se font, plus d'un siècle après, les anglais pour les paysages aveyronnais, proches de l'esthétique cévenole.

Ces représentations induisent, par voie de conséquence, de fortes mobilités et des constructions culturelles originales.

Ci-contre une gravure de Walter Crane en frontispice de la première édition anglaise de *Voyages avec un âne dans les Cévennes*, en 1879.

Stevenson décrivait ainsi le lieu de son bivouac : « J'avais été reçu avec une hospitalité parfaite, dans ce caravansérail de verdure : le service y était très bien fait, la chambre était aérée, l'eau excellente, et l'aube m'avait réveillé à l'heure dite. Je ne parle pas des tapisseries, du plafond incomparable, ni de la vue qui s'étendait devant mes fenêtres... » Stevenson (2000 : 156)

³⁵² Robert Louis Stevenson, (2000), *Voyages avec un âne dans les Cévennes*, Paris, Éditions du Rouergue, [1^e parution : 1879], 267 p.

Mais les représentations sociales sont également très actuelles, liées aux images médiatiques mises en avant (« œno tourisme » par exemple), aux slogans des politiques (celui de l'Aveyron : « Terre d'émotions » du Conseil général) et aux constructions singulières populaires (l'Aveyron vert, sauvage, propre) alors que la réalité est toute autre.



Une activité de loisir montante reprise en écho par le journal *Centre Presse* (article du 19/06/05) reprenant à son compte les représentations liées à l'épopée de Stevenson.

Les productions artistiques enrichissent la diversité perçue des territoires, au même titre que les autres composantes de la culture. Les constructions culturelles actuelles qui se distinguent donc interagissent en elles. Cette interaction sera le pilier de notre conclusion de cette partie.

3.3. Trois constructions culturelles en profonde interaction

Cette diversité des pratiques culturelles confirme bien l'hypothèse des constructions culturelles en cours. Le schéma ci-après résume les résultats de nos investigations.

Schéma : Conséquences des représentations sur les constructions culturelles



Les manifestations folkloriques en appellent à la tradition rurale, aux savoir-faire, à la musique ou encore à la gastronomie, autant d'héritages du passé occitan. À l'image de la traditionnelle fête de la transhumance, des ajustements sont peu à peu intégrés pour satisfaire un plus large public. Tandis que les grands mouvements d'animaux se pratiquent dans la semaine, et souvent en camion, la fin de semaine est consacrée à la mise en scène avec drapeaux et couronnes de fleurs. Il n'y a pas forcément de dénigrement mais la tradition s'adapte en vue d'affirmer son identité, sa référence entre les générations, avec les nouveaux

arrivants et les touristes de plus en plus présents dans ces types de manifestations traditionnelles et folkloriques. Le lien fort entre une pratique d'élevage, une langue et des savoir-faire sur des territoires contigus (Aubrac et causses) en forte interaction s'expose au lieu de se confiner dans une agonie tant annoncée.

Nous avons vu également un grand nombre de spectacles, de pratiques qui ont mis en exergue des pans entiers d'une culture occitane pourtant largement malmenée. Les châteaux et bastides, se trouvent fréquemment être le décor dans ces relances du temps passé. Le phénomène de patrimonialisation prend ici tout son sens et l'État y accorde une attention soutenue, comme pour confirmer sa main mise sur une certaine culture. Mais des citoyens ordinaires se montrent également tenaces dans ces relances, à l'image des habitants du village de Flagnac qui, sur trois décennies ont conçu, via le filtre du temps, mais aussi ont fait évoluer un spectacle de type *Son et lumière* qui a pris un essor inattendu. Pour les décors du spectacle, ils n'ont pas hésité à reconstruire des bâtiments villageois (une petite église, une mairie, un corps de ferme, etc.) pour y présenter un spectacle vivant. De nombreux exemples existent autour de ces relances, prenant plus ou moins de consistance selon les initiatives.

Les constructions culturelles se trouvent également largement métissées. Les rencontres autour des langues et des cultures qui se déroulent annuellement à Decazeville (*Mescladis de langues*)³⁵³ en sont un témoignage évident. La rencontre d'artistes musiciens et chanteurs, d'origine culturelle diverse, est mise en avant pour focaliser l'attention sur la tolérance humaine, la rencontre sociale et la production d'éléments culturels nouveaux. L'ouverture sur l'art moderne des habitants de Taurines, a pu voir le jour autour du projet culturel ambitieux de la revitalisation du château de Taurines³⁵⁴. Dans ce village, patrimoines matériels et

³⁵³ Traduit de l'occitan comme un grand mélange de langues.

³⁵⁴ À propos du Château de Taurines, de sa restauration et de son orientation en tant que pôle culturel local, Yves Garric (Garric, 2010) a relevé les paroles d'un de ces instigateurs, *Georges Calmels, un cul terreux... dans la culture*. Voici ce qu'il dit : « Ce qui est sûr, c'est que ces oeuvres d'art contemporain nous ont interrogés, obligés à nous remettre en cause et qu'elles nous ont, au bout du compte, ouvert l'esprit [...] Nous avons ce que le bénévolat et l'engagement dans la culture nous ont apporté, à nous, les membres de l'association, sur le plan humain, du point de vue de la convivialité. Il est évident que l'image de Taurines y a gagné et que cela n'a pu qu'avoir des répercussions au niveau économique. L'immobilier, par exemple, s'est bien restauré. Le château qui était à l'abandon fait maintenant partie intégrante de la

immatériels ont permis la rencontre de certaines cultures du monde. Un bel exemple local du fameux *Tout-monde*, dont rêvait Glissant³⁵⁵.

Sur Rodez, la Mission départementale de la culture, créée en 1990, facilite également de nombreuses rencontres d'origines culturelles métissées (arts plastiques, théâtre, lectures, danse, chants) en différentes langues européennes, dont l'occitan. Les célèbres *Estivadas* ruthénoises de juillet représentent un moment fort où la culture occitane est mise en avant. Pour certains elle reprend ses repères historiques, tout en soulignant sa diversité et essayant de créer une ouverture vers les autres cultures du monde. Pour d'autres, ils critiquent la manipulation politico républicaine de l'*Estivada*, prenant en otage la civilisation occitane et la traduisant en une promotion d'un imaginaire bien trop libéral³⁵⁶.

Ces facettes multiples de la construction culturelle locale coexistent, souvent en s'ignorant, mais parfois en se combinant. Le territoire, au travers des représentations sociales qu'exhibent les habitants, apporte une singulière contribution face à la culture mondialisée assimilatrice des différences qui fait irruption, ici comme ailleurs. Ces mécanismes de construction culturelle apparaissent de la plus haute importance car les enjeux de dynamique locale et de paix sociale entre les champs sociaux résonnent de plus en plus.

Dans le contexte actuel et face à de tels enjeux, pour conclure il est opportun de porter une réflexion générale sur les perspectives de recherche et de développement qu'offre la construction culturelle. En guise de conclusion, ce sera le thème que nous allons développer maintenant.

vie du village : on y fait même les repas de famille, de baptême, de mariage.... C'est aussi un des points touristiques du Ségala » (Garric, 2010 : 201, 204), *op. cit.*

³⁵⁵ Édouard Glissant, (2010), *La terre, le feu, l'eau et les vents, une anthologie de la poésie du Tout-monde*, Paris, Éditions Galaade, 350 p.

³⁵⁶ Article de Thomas Feixa, (2011), *Estivada, Kermesse et Ethnocide*, in *Rodez La Rouge*, n°7, printemps 2011.

4. Bilan conclusif, limites et perspectives

4.1. Bilan de la recherche menée

Le balayage historique nous a apporté un certain nombre de clés de lecture pour comprendre différentes constructions culturelles des populations de notre zone d'étude.

On peut rappeler ici que l'humain quel qu'il soit, ne se contente pas de vivre en société, « il produit » également « de la société pour vivre »³⁵⁷. En quelque sorte, il établit diverses formes du « vivre ensemble ». Par la force de la pensée initiale, puis de l'action concrète, l'individu transforme d'une manière consciente, mais aussi parfois inconsciente, la nature qui l'entoure. En analysant la société, on constate que chacun produit, adopte ou déconstruit de la culture et fabrique ainsi au gré des générations sa propre histoire. Chaque personne ordinaire se distingue donc en innovant progressivement dans ses relations avec la nature et c'est cela, entre autre, qui produit de nouvelles formes du « vivre ensemble » dans la zone étudiée.

Durant cette recherche, la lecture historique a permis de relever les indicateurs opérationnels des constructions culturelles qui se font jour, en lien plus ou moins étroit avec les usages des ressources par les types successifs de mises en valeur du territoire. On note que le poids des pouvoirs politiques et religieux active régulièrement des processus directifs de culture (domination latine et imposition du sacré, inquisition sur les adeptes du catharisme jugé hérétique, opposition au mouvement artistique baroque avec l'installation du centralisme français durant cinq siècles au moins, révolution agraire et forestière, etc.), ainsi que récemment des phénomènes mondiaux qui disséminent une vision standardisée de la globalisation culturelle, même s'il y a de fortes nuances à souligner.

³⁵⁷ Nous reprenons ici, pour le contexte de la zone d'étude, le sens des propos de Godelier (1984), *op. cit.*

Mais cette histoire locale de notre zone d'étude, et en partie occitane, n'est lisible et n'a de sens ou d'avenir que si elle s'analyse avec celles des populations habitants les territoires contigus, notamment dans la diversité du rapport qui est entretenu par chacun, avec l'environnement et les ressources qu'il procure.

En effet, aucune société ne se suffit à elle-même. Par exemple, la mondialisation récente des échanges implique des flux culturels populaires croissants³⁵⁸ qui remettent en cause la diversité culturelle classiquement analysée.

On assiste à des dominations par le phénomène de globalisation culturelle issue de la mondialisation des échanges, mais aussi des résistances qui produisent, ça et là, des fragments culturels hybrides et singuliers. Dans la zone d'étude, le rapport à l'autre (qualifié ici de nouvel arrivant) mobilise des significations et des représentations qui bouleversent la culture ancestrale de l'intérieur.

La complexité du fait culturel de notre zone d'étude conjugue à la fois des significations, des pratiques et des représentations des plus hétérogènes. Cette portion de département devient un ensemble complexe livré à des connexions sociales où la notion d'authenticité (au sens d'une hypothétique identité forte et unique) n'est pas pertinente. Sur le territoire étudié, comme certainement ailleurs, la mondialisation combine des interdépendances nouvelles, avec des singularités de plus en plus conscientes et volontaristes.

Dans notre travail de recherche, d'une part, on observe une réalité culturelle véhiculée par les multiples chaînes de télévision et de radios ainsi que les journaux. Elle prône une illusion chez le spectateur de prétendre connaître le monde à cause de l'instantanéité de l'information, via les médias de plus en plus performants. D'autre part, il y a une autre forme d'approche du monde qui est une expression de résistance et qui s'appuie sur un imaginaire en réelle construction en tenant compte de la propre participation des individus ordinaires au monde (culture de la singularité, de la solidarité, de l'entraide, de l'écologisme, etc.). Cela se traduit par l'opposition entre des agents sociaux, plus ou moins passifs, adoptant

³⁵⁸ De Rodez, depuis 2004 plusieurs vols hebdomadaires à bas coûts, acheminement des anglais, des portugais, etc. Cette opportunité commerciale, souhaitée par les politiques, permet à de nombreux aveyronnais, notamment les jeunes, de se frotter aux cultures de l'ailleurs et d'en parler.

respectivement des postures mimétiques vis-à-vis de la culture globalisée/globalisante et des acteurs sociaux actifs, porteurs de dynamique critique et de changement.

Pour comprendre cela, il nous a paru nécessaire d'analyser les différentes représentations que les individus, et le groupe correspondant, construisent en agissant, plus ou moins ouvertement, sur leur propre environnement.

L'environnement doit être compris ici comme le rapport entre les hommes, la nature et la société locale qui l'entoure. Ce rapport entre les individus et les champs sociaux se manifeste par des alliances, mais aussi des compétitions sur l'espace rural, au travers des moyens de production et des façons d'habiter ou de résider.

La compréhension des phénomènes de domination prend ici tout son sens. La culture, dans sa dimension anthropologique (langues, savoirs, savoir-faire, comportements ou savoir-être et les productions artistiques locales), représente un moyen tantôt de coercition, tantôt de libération et de changement politique et social.

Il ne s'agit donc pas de préserver à tout prix un patrimoine culturel local, si riche soit-il, mais plutôt de déceler et d'activer les dynamiques susceptibles de donner une impulsion au changement. Dans l'espace occitan bien plus large que notre zone d'étude, Castan (1998 : 16)³⁵⁹ prévient clairement que le rôle de l'Occitanie d'aujourd'hui et de demain réside dans la défense « des valeurs dont l'histoire du pays est pleine. C'est ce qui nous différencie du vieux Félibrige. Nous condamnons les luttes ethniques, tribales, fondamentalistes ou nationalistes [...] ». En écho à Castan, sur la base de nos investigations, il semble bien qu'il existe deux processus contradictoires, tant dans l'histoire, qu'actuellement.

L'un développe une manipulation dans les constructions culturelles activées par les champs des dominants (corporatismes clientélistes, politiques, corps résiduel ecclésiastique) ; le tout sous couvert d'arguments relevant de l'économie touristique et de postures culturelles chauvines. Les offres de subventionnement liées au niveau régional, central et européen récemment, orientent d'ailleurs les transformations en faveur d'un maintien ou d'une instrumentalisation culturelle d'obédience idéologique.

³⁵⁹ Castan, (1998), *op. cit.*

L'autre processus situé à l'opposé, actionne des dynamiques culturelles singulières en vue, implicitement ou plus directement, de renverser les positionnements des catégories dominées. Selon nos résultats d'investigation dans la zone d'étude on peut citer dans ce cas, par exemple et sans exhaustivité, ceux qui n'ont pas accès au foncier rural, ceux qui n'ont pas d'élus défenseurs de leurs propres représentations, ceux qui sont prêts à accueillir des nouveaux arrivants, ceux qui subissent les conséquences de la dégradation de l'environnement, ceux qui se sentent marginalisés dans le territoire, ceux qui arrivent sans réseau dans la zone d'étude pour cause d'exclusion des villes, etc.

C'est pour l'ensemble de ces raisons que la compréhension des différentes représentations, tant à l'échelle individuelle et de celle des champs sociaux composant les différentes populations de la zone d'étude, est donc apparue centrale dans notre problématique.

Ces représentations du territoire s'avèrent plurielles. Elles peuvent se manifester d'une manière intime, en activant des fonctions cognitives en permettant aux individus d'intégrer des données nouvelles dans leur cadre de pensée. Il a été souligné par les entretiens que le brassage humain a permis d'intégrer, ou de prendre conscience, de richesses du territoire, naguère incomprises ou sous estimées. Certaines luttes soulignent la volonté de vivre mieux et de travailler « au pays ». L'archétype de la lutte du Larzac voisin s'est inspiré des mouvements ouvriers du début du XX^e siècle qui se sont exprimés à Decazeville et a passé le relais à d'autres luttes récemment (lutte pour le maintien de l'hôpital public de Decazeville, par exemple). Par ailleurs, Terral (2011 : 209 et 361)³⁶⁰, souligne la permanence et l'élargissement des luttes sur le plateau du Larzac contre le néo colonialisme français (notamment avec la lutte du peuple Kanak, avec le mouvement occitan avec le fameux slogan *Gardarem lo Larzac*), la domination de la filière nucléaire, la généralisation de la « malbouffe » et l'expérimentation incontrôlée des organismes génétiquement modifiés, le gaz de schiste, etc. Il perçoit le Larzac comme un véritable laboratoire agricole, foncier et social témoignant de filiations sociales et politiques. Ces luttes diffusent et irriguent actuellement un certain nombre de réseaux, notamment situés dans notre terrain d'étude (en particulier les « réseaux citoyens » rencontrés, inclus ou non, dans le tissu associatif).

³⁶⁰ Pierre-Marie Terral, (2011), *Larzac, De la lutte paysanne à l'altermondialisme*, Toulouse, Éd. Privat, 459 p.

Dans le domaine de l'art, les savoir-faire revisités comme la sculpture, la tapisserie de basse lisse ou encore la ferronnerie d'art, et les Écoles ou lieux artistiques alternatifs (*Mostra del Larzac*, « l'École de Rodez »³⁶¹, *La Menuiserie*, etc.), ont permis de faire connaître des œuvres singulières qui touchent un public de plus en plus nombreux. La gastronomie locale également revisitée, permet de réunir une diversité d'individus vers la défense de produits spécifiques locaux où la dimension qualitative (du produit final, mais aussi de l'écosystème) est de plus en plus prise en compte.

Progressivement, des idées neuves se diffusent par certains champs sociaux présents sur le territoire de la zone d'étude. Nous avons souligné le poids social des agriculteurs ayant choisi l'accueil à la ferme, des associations de randonneurs dans la revitalisation des chemins en permettant ainsi de nouveaux regards sur l'espace vécu, des artistes locaux qui magnifient le paysage partagé...

Ces champs apportent, par leurs représentations spécifiques, des modes d'interprétation du monde et de la vie quotidienne. Il est à noter que ces représentations ne sont pas figées, même si elles évoluent lentement. L'analyse diachronique est particulièrement instructive à ce sujet. En effet, qu'aurions-nous compris sans cette lecture diachronique des représentations ? Sans être forcément historien, il apparaît donc particulièrement fructueux de revisiter l'histoire d'un territoire pour en comprendre la culture.

L'analyse des représentations du territoire montre également des orientations dans la diversité des conduites individuelles, des comportements ou encore des savoir-être au sein de notre zone d'étude, et des petites régions rurales qui la composent.

Les représentations sont porteuses de sens car dans leurs manifestations, tant individuelles que collectives, elles créent du lien et exercent une fonction sociale. Ces représentations aident les gens à se regrouper autour d'un tissu associatif, par exemple, à communiquer davantage, à comprendre et à agir spécifiquement au travers de leur environnement (produits labélisés, activités de nature, engagement politique ou citoyen, etc.). D'une certaine manière,

³⁶¹ « Regroupement d'artistes caractérisés par leur sens de la proximité, du vécu. Ils se réclament d'un 'art approximatif et négligé', équivalent de l'art d'improvisation de ces musiciens. Certains ajoutent, niant toute hiérarchie géographique : 'ici, c'est l'ailleurs/ailleurs, c'est ici' ». Telle est la façon donc Castan définit « l'École de Rodez », Castan, (1998 : 15-16), *op. cit.*

l'adoption de représentations communes définit ce qui est licite, toléré, de ce qui est jugé inacceptable par le groupe.

Nous avons vu que les représentations situent les individus dans un champ social particulier. Elles contribuent à l'élaboration d'une identité sociale et personnelle gratifiante, c'est-à-dire compatible avec des systèmes de normes et de valeurs plus ou moins déterminées. Chaque identité singulière, au travers de représentations spécifiques, soulignerait une norme d'appartenance, plus ou moins consciente car fondée sur des oppositions symboliques avec les autres champs. La finalité est alors la distinction relative vis-à-vis du jugement social.

Le langage, comme vecteur principal des constructions culturelles surdétermine, en quelque sorte, la culture de chacun. Avec les traces occitanes dans le langage commun résiduel des natifs, se créent des oppositions avec les nouveaux arrivants dans la zone d'étude. Un certain dualisme se met en place, ou perdure selon les cas. La conséquence de cette dualité favorise le sentiment identitaire chez le natif. Parfois, il constitue un terreau à l'adoption de postures folkloristes (musique et danse exécutées en costumes d'époque, par exemple). Mais surtout, il renforce des usages prioritaires d'un espace rural en forte mutation que le natif possède encore, pour une grande part.

Dans les différentes explorations, il ressort que les rapports manifestés par chaque champ social avec la nature sous tendent trois fonctions essentielles. Il s'agit d'abord d'adopter des représentations communes de la nature. Ensuite, on note un souci de s'organiser en vue d'exploiter l'environnement dans le sens commun adopté par le champ social donné. Enfin, il est souligné une consolidation en vue de légitimer l'usage d'un territoire envié par plusieurs champs sociaux, de fait mis en concurrence (cas des randonneurs de diverses catégories, des chasseurs, des amateurs de cueillette de champignons, par exemple).

Sur la base d'une spécificité locale, légitimée par la langue occitane et le Rouergue d'antan, les réalités culturelles de la zone d'étude ne doivent pas être considérées comme des particularités périphériques mais plutôt comme une des multiplicités culturelles qui entoure « ce coin du monde ». Il semble également que peu de personnes souhaitent retourner à un passé aboli mais il y a plutôt une divergence de vue sur la transformation et la diversification de la société dans la zone d'étude.

En synthèse conclusive nous pouvons affirmer qu'un lien étroit existe donc bel et bien entre les représentations du territoire étudié, portées par les personnes ordinaires et les constructions culturelles en cours.

La culture représente un liant social en faisant ainsi passer entre les individus des représentations qui deviennent progressivement partagées, donc collectives. L'interprétation du territoire revêt incontestablement une dimension sociale par la retranscription qui en est faite des représentations. Celles-ci permettent aux individus, à travers leurs champs sociaux, de penser et d'aménager leur environnement. Partant des représentations, on aborde ensuite des ensembles d'idées, puis des constructions intellectuelles qui fournissent une interprétation de la réalité territoriale. Chaque culture se caractérise par un ensemble singulier, à la fois de représentations et de constructions intellectuelles. Enfin, cet ensemble reflète la dimension culturelle des différenciations et des oppositions sociales.

Ce lien culturel reste diversifié, évolutif, donc finalement prometteur, en termes de dynamiques territoriales et de développement social. Il peut se résumer en trois ordres distincts.

D'abord, la construction culturelle représente une **véritable médiation entre les individus et la nature** en général. Le territoire rural, des lieux précis mis en évidence, mais surtout les paysages portent ainsi l'empreinte des cultures en construction ; il s'apparente à un moule, en quelque sorte. Les différentes représentations s'accaparent diversement, et plus ou moins d'une manière symbolique, de tel ou tel trait des composantes de la nature.

Ensuite, avec le passage en revue de la préhistoire de cet espace rural, de l'histoire du Rouergue sous l'ancien régime inclus dans le département de l'Aveyron ensuite, la culture traduit un **héritage transmis par le jeu du langage et des communications de tous ordres** (savoirs procéduraux, savoir-faire, comportements, savoir-être et créations artistiques locales). En ce sens, la culture est une puissante expérience du présent, basée sur l'héritage passé et se projetant dans le futur, plus ou moins lointain.

Enfin, la culture reste constituée, dans une très large mesure, **de mots, de discours et se joue sur la scène sociale**. Par le vecteur majeur de la langue, la culture met en exergue les représentations du local en direction du global. Cette culture, nécessairement composite, représente un facteur essentiel de la **différenciation sociale**.

Ces constructions singulières empruntent divers cheminements, souvent en complémentarités, mais parfois en concurrence. La permanence de formes culturelles ataviques s'affirme comme pour légitimer un regroupement identitaire plus ou moins commun principalement hérité, mais côtoie également de nouvelles formes de cultures émergences. Ça et là, l'individu ordinaire se singularise diversement face à la globalisation des constructions culturelles, issues de la mondialisation des échanges de tous ordres.

4.2. Limites de la présente recherche

À l'analyse de la bibliographie de recherche sur les différents éléments de culture dans la zone d'étude, nous avons volontairement privilégié un premier travail sur une aire géographique vaste couvrant une partie du département de l'Aveyron, avec des remarques argumentées sur l'ensemble des sept petites régions rurales (Aubrac, Causses, Quercy, Lévézou, Rougier, vallée du Lot et de l'Aveyron, Ségala).

En introduction, il a été mentionné la cohésion du département en matière d'organisation sociale, politique et territoriale depuis la fin du XVIII^e siècle, et même bien avant d'après Le Roy Ladurie (1977)³⁶². Cette recherche n'a pas l'ambition de mettre en évidence l'ensemble des constructions culturelles en regard des représentations du territoire de la zone d'étude. Il s'agit seulement d'un premier travail qualitatif permettant de baliser des investigations et des recherches poussées futures. Notre ambition est davantage de souligner que la culture, dans l'acception anthropologique du terme, représente un moyen de compréhension des fonctionnements et des agissements d'une population donnée. Depuis quelques décennies, la culture est un moyen fructueux d'aborder les dynamiques de développement local et territorial. Selon notre modèle d'analyse, nous avons donc fait parler des indicateurs

³⁶² Rappelons qu'au cours de l'année 1790 une commission, formée des députés du Rouergue et des représentants des provinces voisines, définissait les limites du nouveau département de l'Aveyron. Ces limites ont repris, à peu de choses près, les frontières du Rouergue de l'Ancien Régime.

Cette entité rouergate est tenace comme le souligne Le Roy Ladurie (1977), dans *La pierre et le seigle* : voir la citation notée au paragraphe 2.1.6., *op. cit.*

opérationnels des constructions culturelles passées et en cours. Ils renseignent, parfois très localement, de faits culturels singuliers qui mettent en exergue une construction culturelle spécifique. Ensuite, c'est au chercheur à replacer, selon les différentes échelles sociales et géographiques, la relativité de ce fait de culture et d'une éventuelle dynamique de changement à accompagner.

Ce sont de tels cheminements d'analyse, situés à des échelles emboîtées, qui font véritablement progresser la pensée scientifique³⁶³.

L'ampleur de l'aire d'étude peut donc apparaître comme une limite pour celui qui recherche l'exhaustivité des faits et phénomènes culturels sur une des petites régions rurales choisies. Dans ce cas, il y a lieu de reprendre la méthode de recherche et d'investir plus précisément les différents concepts localement afin d'affiner davantage les constructions culturelles sur un sous ensemble territorial donné.

Ensuite, le choix justifié de l'acception anthropologique globale de la notion de culture a été privilégié. Toutefois, l'acception restreinte (les différentes formes d'arts et d'expressions culturelles) de la notion de culture reste de loin la plus usitée. En s'appuyant sur nos investigations de terrain, cette vision globale privilégiée trouble certains individus ordinaires, mais aussi complexes³⁶⁴, comme les élus ou les représentants des institutions publiques. En effet, ils s'appuient sur cette différence d'acception pour dire que l'on ne parle pas de la même notion. Il est important de souligner que l'acception limitée aux formes d'arts et d'expressions culturelles se trouve incluse dans l'acception générale. Certaines personnes veulent les différencier, d'une manière implicite ou explicite, afin de revenir aux bipolarisations classificatoires extrêmement réductrices et obsolètes de nos jours : culture

³⁶³ À ce propos, Bachelard (2004b : 10) nous rappelle « qu'on ne peut se prévaloir d'un esprit scientifique tant qu'on n'est pas assuré, à tous les moments de la vie pensive, de reconstruire tout son savoir. [...] La patience de l'érudition n'a rien à voir avec la patience scientifique. [...] Nous ne devons pas non plus hésiter à multiplier les exemples si nous voulons donner l'impression que, sur toutes les questions, pour tous les phénomènes, il faut passer d'abord de l'image à la forme géométrique, puis de la forme géométrique à la forme abstraite, poursuivre la voie psychologique normale de la pensée scientifique. » [C'est nous qui soulignons] Gaston Bachelard, (2004b), *La formation de l'esprit scientifique, Contribution à une psychanalyse de la connaissance*, Paris, Librairie Vrin, [1^e édition : 1938], 305 p.

³⁶⁴ Au sens de Michel Crozier et Erhard Friedberg, (1977), *L'acteur et le système*, Paris, Édition du Seuil.

élitiste et culture de masse, ou bien encore culture savante des urbains et culture populaire des ruraux, culture des natifs et culture des nouveaux arrivants...

En effet, bon nombre de personnes rencontrées, de tous bords politiques, sont inquiets de leur positionnement vis-à-vis de la culture locale. Ils avouent avoir du mal à se trouver une place dans un espace culturel en mutation, cela explique certainement la sacralisation des différents patrimoines mis en exergue de plus en plus fréquemment.

Par ailleurs, de nombreuses personnes ne comprennent pas l'État qui, après avoir imposé la suppression des langues dites régionales, revient à un enseignement parcimonieux sous la forme de l'ouverture de quelques classes bilingues. Rouland (1993)³⁶⁵ nous rappelait que « la décision du Conseil constitutionnel sur l'inexistence d'un peuple corse (1991) a confirmé qu'il existait en France qu'un peuple français. La France [...] refuse [...] de signer (ou ne le fait qu'en multipliant des réserves) les conventions internationales sur la protection des minorités ou des peuples autochtones, au motif qu'ils ne sont pas juridiquement reconnus chez elle (elle n'a pas signé à ce jour la charte européenne des langues régionales ou minoritaires proposée par le Conseil de l'Europe depuis octobre 1992) ». Au-delà des clivages, la permanence d'une telle politique interpelle durablement les populations de notre zone d'étude...

Enfin, il est également juste de constater un déséquilibre quant aux exemples donnés entre les petites régions rurales (ou encore selon les entités paysagères) cités dans la présente synthèse. Avant tout, cet exercice universitaire poursuit un effort de formation à la recherche (voir paragraphe 1.1. en introduction), réalisé en une dizaine d'année durant les temps libres simultanément à une activité professionnelle passionnante, mais prenante et peu programmable dans le temps.

Il a donc été privilégié des outils de recherche adaptés à cette réalité. Le recueil de paroles immédiates, largement utilisé et inventorié depuis plus d'une décennie, se situe

³⁶⁵ Norbert Rouland, *Le développement devrait-il tuer la culture ?*, in *Le Monde Diplomatique*, Juin 1993. Article tiré de l'ouvrage de Norbert Rouland, *Aux confins du droit*, Odile Jacob, Paris, 1991.

principalement sur notre espace de vie³⁶⁶ (cantons de Conques, de Marcillac, et d'Estaing). De plus, les lieux des romans et des films sont le plus souvent confinés dans une petite région rurale : Ségala le plus souvent pour Boudou, Mouly et Rouquier, par exemple.

Toutefois, l'analyse des discours et des productions médiatiques ont permis partiellement de ré équilibrer les lieux d'investigations dans les sept petites régions rurales. En ce sens, la localisation différenciée de nos investigations indique une limite et, peut-être, induit d'inévitables biais. Toutefois, la présente recherche représente un atout pour comprendre l'ailleurs.

4.3. Perspectives complémentaires d'investigation

Cette étude, relativement innovante dans le contexte rouergat par son approche interdisciplinaire privilégiant l'interaction entre différentes dimensions, ouvre inévitablement de nombreux champs de recherche complémentaires ou contradictoires. Il n'est pas question ici d'être exhaustif. Nous nous contenterons d'indiquer quelques pistes prometteuses d'axes de recherche ou de problématiques insuffisamment traitées dans la présente synthèse. Elles sont de trois orientations distinctes et reposent sur des questionnements que nous avons eu à relever durant ces années de recherche.

Un premier axe concerne **la gestion de l'espace rural**. Les statistiques soulignent bien que les agriculteurs de la zone d'étude constituent aujourd'hui une minorité qui conserve la responsabilité d'une majorité de la superficie rurale. Généralement en Aveyron, la terre et ceux qui l'exploitent tiennent encore un profond rôle dans l'imaginaire collectif et donc dans l'entretien des représentations de la nature.

L'agriculteur n'est donc plus simplement producteur de nourriture. En plus, il doit assumer le rôle de conservateur des ressources du sol, des eaux et de l'air et même de la diversité biologique. En outre, il apparaît comme une sorte de garant de l'esthétique des paysages.

³⁶⁶ Il s'agit des lieux fréquentés régulièrement individuellement tels que le lieu du logis, de la sphère de consommation, des espaces de loisirs, de rencontre, etc.

Cette position historique, renforcée récemment par l'attrait de la nature par les urbains, donne au monde agricole une conscience de soi particulière. De fait, il se trouve le garant, par délégation, d'une partie de la culture locale au travers de son action directe sur le paysage.

Devant l'évolution des pratiques récréatives et de loisirs, cette fonction de gardien d'un espace rural à partager mériterait d'être approfondie. Cette problématique rejoint en partie celle de la culture, mais dans une dimension liée au droit rural et à l'usage des ressources collectives matérielles et idéelles. Cette recherche devrait investir la compréhension du positionnement des différentes institutions étatiques, élues et associatives à propos de l'espace rural. La présente étude n'a pas suffisamment appréhendé ce champ de recherche qui nous apparaît comme prometteur.

Le deuxième axe a déjà été ébauché dans notre bilan conclusif. Des efforts récents des politiques vont dans le sens d'une certaine reconnaissance de **la culture occitane**. On note des représentations festives déjà anciennes -les *Estivadas* ont vingt ans-, des signalisations routières en langue occitane, des créations de classes bilingues, l'activité de radios adoptant en partie la langue occitane, des états généraux de la culture occitane, etc., mais aussi des artistes utilisant l'occitan de plus en plus nombreux et variés. La question de la citoyenneté dans une nouvelle pratique de la langue occitane venue de la ville dans la zone d'étude n'a pas été véritablement abordée ici.

Nous avons relevé que le territoire, par le biais du tourisme en particulier, nous donne à lire la nature en tant que ressource au sens global (pouvoir s'y ressourcer mais aussi créer des ressources nouvelles). L'usage d'une nouvelle imagerie liée à l'occitan en Rouergue (label Oc, par exemple) prend de l'ampleur dans les stratégies productives et commerciales de la zone d'étude. Une problématique et des modèles d'analyses se profilent aisément et mériteraient une investigation poussée. Une attente plurielle se fait sentir car cette redécouverte de l'occitan interpelle toutes les générations. Elle va à l'encontre de l'inévitable globalisation culturelle mais ne représente pas non plus un occitanisme d'arrière garde. Ce mouvement part incontestablement des villes, de Toulouse pour ce qui est de notre zone d'étude (l'Aveyron du Centre et du Nord), et certainement de Montpellier pour le sud de l'Aveyron. L'investigation à mener devrait s'appuyer sur le lien existant entre le renouveau culturel de ces nouvelles capitales culturelles et un milieu rural recevant un vent de changement par le

biais de producteurs, d'artistes, d'enseignants, et d'individualités engagées pour la cause occitane moderne...

Le troisième axe est motivé par la permanence depuis au moins un demi-siècle de l'arrivée de populations s'installant en Aveyron globalement. Les entités administratives communales et intercommunales abordent différemment la prise en compte de ce phénomène en termes **d'accueil de nouvelles populations, d'ouverture culturelle et de médiation sociale**. Il est pourtant majeur pour la dynamique sociale et économique des territoires. Les collectivités territoriales n'ont pas réellement réfléchi à l'accueil des nouveaux arrivants. Cette arrivée n'est pas anticipée, peu accompagnée, parfois elle est même subie avec les difficultés relationnelles que cela implique. Il semble que certaines collectivités défendent la cohésion locale actuelle afin de protéger les intérêts des natifs vis-à-vis de certains nouveaux arrivants.

Ces postures sont à analyser en profondeur, en regard des travaux menés sur la ruralité. Dans notre zone d'étude, un premier travail de recherche, déjà ancien, a été mené (Perroud, 1999)³⁶⁷ lançant les jalons d'une réflexion plus profonde. À l'époque, des pistes de réflexion avaient été émises (Perroud 1999 : 149-151) telle que celle de créer des « agences d'accueil et d'information », de répondre aux besoins en ressources humaines qualifiés de « passeurs institutionnels ou associatifs » agissant comme des « médiateurs », etc. Sur la base de ce travail, des recherches complémentaires pourraient voir le jour. En effet, de nombreuses personnes et élus rencontrés posent le problème de l'accompagnement des nouveaux arrivants, des conditions de leur insertion économique ainsi que de la médiation sociale et des ouvertures culturelles que leur présence durable sur le territoire implique.

³⁶⁷ Perroud, (1999), *op. cit.*

5. Références bibliographiques

5.1. Bibliographie

Bibliographie générale

- ABÉLÈS Marc, (1980), *Rouergats de Paris. Pour une anthropologie au présent*, Paris, Ethnologie française, pp 10-13.
- ABÉLÈS Marc, (2008), *Anthropologie de la globalisation*, Paris, Payot, 277 p.
- ALPHANDÉRY P., BITTUM P., DUPONT Y., (1989), *Les champs du départ. Une France rurale sans paysans ?*, Paris, Éditions La Découverte, 264 p.
- AMSELLE Jean-Loup, (1999), *Logiques métisses*, Bibliothèque scientifique Payot, 256 p.
- ANZIEU Didier, (1981), *Le corps de l'œuvre, Essais psychanalytiques sur le travail créateur*, Paris, Éditions Gallimard, 377 p.
- ARIÈS Philippe, (1971), *Histoire des populations françaises*, Paris, Éditions du Seuil, 412 p.
- AUGÉ Marc, (1992), *Non lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Le Seuil.
- BACHELARD Gaston, (1987), *L'eau et les rêves, Essai sur l'imaginaire de la matière*, Corti, [1^e édition : 1942], Paris.
- BACHELARD Gaston, (2004a), *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 9^e Éd., [1^e édition : 1957], 214 p.
- BACHELARD Gaston, (2004b), *La formation de l'esprit scientifique, Contribution à une psychanalyse de la connaissance*, Paris, Librairie Vrin, [1^e Édition : 1938], 305 p.
- BAILLY A. et SCARIATI R., (1990), *L'Humanisme en Géographie*, Paris, Anthropos, 172 p.
- BAILLY A. et FERRAS R., (2001), *Éléments d'épistémologie de la géographie*, Paris, Armand Colin, [1^e parution : 1997], 191 p.
- BANNIARD Michel, (1997), *Du latin aux langues romanes*, Paris, Éditions Nathan, 127 p.

- BÉGUIN François, (1995), *Le paysage*, Flammarion Dominos, 123 p.
- BERQUE et al, (1994), *Cinq propositions pour une théorie du paysage*, Paris, Champ vallon, 122 p.
- BERQUE Augustin, (2000), *Médiance de milieux en paysages*, Paris, Éd. Belin, [1^e éd. : Reclus 1990], 156 p.
- BÉTEILLE Roger, (1981), *La France du vide*, Paris, LITEC, 252 p.
- BONNEMAISON Joël, (1986), *La dernière Île*, Paris, Arléa.
- BOURDIEU Pierre, (1979), *La distinction, critique sociale du jugement*, Paris, Éd. de minuit, 670 p.
- BOURDIEU Pierre, (1980), *Le sens pratique*, Paris, Minuit.
- BOURDIEU Pierre, (1982), *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard.
- BOURDIEU Pierre et al, (1993), *La misère du monde*, Paris, Éditions du Seuil, sous la direction de Pierre Bourdieu, 1460 p.
- BOURDIEU Pierre, (1996), *Sur la télévision, suivi de l'emprise du journalisme*, Paris, Éd. Raison d'agir, 95 p.
- BOURDIEU Pierre, (1997), *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil.
- BOURDIEU Pierre, (1998), *La domination masculine*, Paris, Éditions du Seuil, 177 p.
- BOURDIEU Pierre, (2002), *Le bal des célibataires, crise de la société paysanne en Béarn*, Paris, Éditions du Seuil, 266 p.
- BOURDIEU Pierre, (2004), *Esquisse pour une auto-analyse*, Raison d'agir éditions, 142 p.
- BRAUDEL Fernand, (1999), *Les mémoires de la Méditerranée, Préhistoire et Antiquité*, Paris, France Loisirs, 399 p.
- BRUNET R., FERRAS R., THÉRY H., (1993), *Les mots de la géographie, dictionnaire critique Paris-Montpellier*, La Documentation Française-Reclus, 518 p.
- BRUNET Roger, (1993), *Les mots de la géographie*, Paris, Éditions Reclus, 470 p.
- BRUNET Roger, (1978), *Le paysage entre nature et société*, in *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, Toulouse, n°49, pp. 239-258.
- CABOURET Michel, (1999), *L'irrigation des prés de fauche en Europe occidentale, centrale et septentrionale, Essai de géographie historique*, Paris, Éditions Karthala, 319 p.
- CASSE M.-C., GRANIÉ A.-M., (1999), *Comment penser le rural aujourd'hui*, in *Dynamiques agraires et constructions sociale de territoire*, Actes du séminaire 26-28 avril 99, CNEARC, Montpellier, 10 p.
- CASTORIADIS Cornélius, (1975), *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 502 p.
- CAUQUELIN Anne, (2007a), *L'invention du paysage*, Paris, Quadrige PUF, [1^e édition : 1989], 181p.

- CAUQUELIN Anne, (2007b), *Le site et le paysage*, Paris, Quadrige PUF, [1^e édition : 2002], 199 p.
- CHARBONNEAU Bernard, (2002), *Le jardin de Babylone*, Paris, Éditions de l'Encyclopédie des nuisances, [1^e parution : 1969], 258 p.
- CHARBONNEAU Bernard, (1973), *Tristes campagnes : essai*, Paris, Éditions Denoël, 239 p.
- CHOMBART DE LAUWE Paul-Henry, (1983), *La culture et le pouvoir*, Paris, Éd. L'Harmattan, 385 p.
- CHEVREL Yves, (2001), *L'étudiant chercheur en littérature*, Paris, Éd. Hachette Supérieur, Paris, 159 p.
- CLASTRES Pierre, (2011), *La Société contre l'État*, Paris, Éditions de Minuit, [1^e édition : 1974], 185 p.
- CLAVAL Paul, (2003), *Géographie culturelle, Une nouvelle approche des sociétés et des milieux*, Paris, Éditions Armand Colin, 287 p.
- COLLECTIF, (1978), *Avec nos sabots, La campagne rêvée et convoitée*, Paris, Éditions Autrement, collection Mutations n° 14, 247 p.
- COLLECTIF, (1993), *Aveyron, Cadre naturel, Histoire, Art, Littérature, Langue, Economie, Traditions populaires*, Paris, Éditions Bonneton, 431 p.
- COLLECTIF, (1998), *L'autre maison, La « résidence secondaire », refuge des générations*, Paris, Éditions Autrement, Collection Mutations n° 178, 183 p.
- COLLECTIF, (1998), *Bourgs et petites villes*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, Actes du colloque de Nantes, 471 p.
- COLLECTIF, (2000), *Vives campagnes, Le patrimoine rural, projet de société*, Paris, Éditions Autrement, Collection Mutations n° 194, 223 p.
- COLLECTIF, (2001), *Partager les savoirs, Construire le lien*, Lyon, Éditions Chronique Sociale, Réseaux d'échanges réciproques de savoirs, Sous la dir. de C. Heber-Suffrin, 352 p.
- COLLECTIF, (2007), *La relation au lieu*, Revue du CEREAP, n°13.
- COLLECTIF, (2011), *Culture et médias 2030, Prospective de politiques culturelles*, Paris, MCC/DEPS, 207 p.
- COUDRAY P. et VOURC'H A., (1995), *La charte paysagère, Outils d'aménagement de l'espace intercommunal*, Paris, Urbanis, Éditions La Documentation française.
- CROZIER Michel, FRIEDBERG Erhard, (1977), *L'acteur et le système*, Paris, Éditions du Seuil.
- CUCHE Denys, (2010), *La notion de culture dans les sciences sociales*, Paris, Éd. La découverte, [1^e parution : 1996], Coll. Grands Repères, 157 p.
- DARDEL Éric, (1952), *L'Homme et la Terre, nature de la réalité géographique*, Paris, Éd. PUF.
- DAVALLON J., MICOUD A., TARDY C., (1997), *Vers une évolution de la notion de patrimoine ? Réflexions à propos du patrimoine rural*, in Grange D, Poulot D., *L'esprit des lieux. Le patrimoine et la cité*, Grenoble, Éditions PUF, pp. 195-205.

- DEBARBIEUX Bernard, (1995), *Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique*, L'espace géographique, 2, pp. 97-112.
- DEBORD Guy, (1992), *La société du spectacle*, Paris, Folio, [1^e parution : 1997], 208 p.
- DE LA SOUDIÈRE Martin, (1997), *Poétique du village, Rencontres en Margeride*, Paris, Éd. Stock, 533 p.
- DE LA SOUDIÈRE Martin, (2004) ; *Lieux dits : nommer, dé-nommer, re-nommer*, in Ethnologie française.
- DE LEENER Philippe, NDIONE E.S., MBAYE M., RAYMOND C. et MATTHIJS Y., (2005), *Le changement politique et social. Éléments pour la pensée et l'action*. Dakar (Sénégal), Éd. Enda Graf Sahel.
- DESCOLA Philippe, (2005), *Par-delà nature et culture*, Paris, Éditions Gallimard, 623 p.
- DIAMOND Jared, (2000), *De l'inégalité parmi les sociétés, Essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire*, Paris, Éditions Gallimard [Première édition française : 1997], 675 p.
- DI MÉO Guy, (2001), *Géographie sociale et territoires*, Paris, Éditions Nathan Université [1^e édition : 1998], 317 p.
- DUBY Georges et PERROT Michelle, (1991), *Histoire des femmes, Le Moyen Âge*, Paris, Plon, 567 p.
- DURAND Jean-Pierre et WEIL Robert, (1994), *Sociologie contemporaine*, Paris, Éditions Vigot, 644 p.
- DURKHEIM Émile, (1991), *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, Le livre de poche, [1^e parution : 1912].
- ENCREVÉ Pierre et PACQUEMENT Alfred, (2009), *Soulagés*, Paris, Éd. Centre Pompidou, 346 p.
- FEL Loïc, (2009), *L'esthétique verte, De la représentation à la présentation de la Nature*, Paris, Éd. Champs Vallon, 346 p.
- FERRIER Jean-Paul, (2000), *Les très grandes villes du monde*, CNED-SEDES, 240 p.
- FRÉMONT Armand, (1988), *France, géographie d'une société*, Paris, Flammarion.
- GENNEP Arnold Van, (1924), *Folklore*, Paris, Librairie Stock, Collection La culture moderne, 124 p.
- GIDDENS Anthony, (2005), *La constitution de la société*, Paris, PUF, Coll. Quadrige, [1^e parution : 1984].
- GLISSANT Édouard, (1996), *Introduction à une poétique du divers*, Paris, Éd. Gallimard, [1^e par, 1995], 144p.
- GLISSANT Édouard, (2010a), *La terre, le feu, l'eau et les vents, une anthologie de la poésie du Tout-monde*, Paris, Éditions Galaade, 350 p.
- GLISSANT Édouard, (2010b), *L'imaginaire des langues*, Paris, Éditions Gallimard, Entretien avec Lise Gauvin (1991-2009), 116 p.
- GODELIER Maurice, (1992), *L'idéal et le matériel*, Paris, Éd. Fayard, [1^e parution : 1984], 348 p.

- GODELIER Maurice, (2006), *Au fondement des sociétés humaines, Ce que nous apprend l'anthropologie*, Paris, Éd. Albin Michel, 292 p.
- GOMBRICH E. H., (2001), *Histoire de l'art*, Paris, Éd. Phaidon, [1^e parution : 1963], 1046 p.
- GRANIÉ Anne-Marie et LINCK Thierry, (1997), *Les territoires ouverts et redynamisés de Moyrazès. Une péri-ruralité émergente*, in Actes des Journées régionales de l'ARF, Université de Toulouse Le Mirail, 18 juin 97, 8 p.
- GRANIÉ Anne-Marie, GUETAT Hélène, (2000), *L'habiter en montagne aujourd'hui : la construction mutuelle des identités individuelles, collectives et des territoires*, Publication au Colloque International « Nouvelles urbanités, nouvelles ruralités en Europe » Palais de l'Europe, Strasbourg, 10-12 mai 2000, 8 p.
- GRANIÉ Anne-Marie, (2005), *Figures de constructions identitaires, regards croisés. Le film, le réalisateur, la sociologue*, Habilitation à Délivrer des Recherches (HDR), Université de Toulouse-Le Mirail, Tome II, 184 p.
- HALBWACHS Maurice, (1997), *La mémoire collective*, Paris, Éd. Albin Michel, [1^e parution : 1950], 295 p.
- HERVIEU Bernard et VIARD Jean, (1996), *Au bonheur des campagnes (et des provinces)*, Paris, Éditions de l'Aube, 155 p.
- HUYGHE René, (1966), *Dialogue avec le visible*, Paris, Éd. Flammarion, [1^e Éd. 1955], 438 p.
- HUYGHE René, (1971), *Formes et forces, De l'atome à Rembrandt*, Paris, Éd. Flammarion, 443 p.
- JACOB Michael, (2009), *Le paysage*, Genève, HEPIA, Infolio Éd., [1^e parution : 2008], 190 p.
- JODELET Denise, (1991), *Les représentations sociales*, Paris, PUF.
- JODELET Denise, (1997), *Représentations sociales : phénomènes, concepts et théorie*, in *Psychologie sociale*, sous la direction de S. Moscovici, Paris, PUF, Le psychologue.
- KANT Emmanuel, (1993), *Critique de la faculté de juger*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 482 p.
- KAYSER Bernard, (1990), *La renaissance rurale, sociologie des campagnes du monde occidental*, Paris, Colin.
- KAYSER Bernard, Mendras Henri, (2000), *Société, ruralité, culture*, Toulouse, Institut de Géographie Daniel Faucher, 73 p.
- KEUCHEYAN Razmig, (2011), *Antonio Gramsci, Guerre de mouvement et guerre de position*, Paris, La fabrique édition, 338 p.
- LA DOCUMENTATION FRANÇAISE, (1997), *La charte de territoire, une démarche pour un projet de développement durable*, Paris, Caisse des dépôts et consignations/Mairie-Conseils, 311 p.
- LAFFONT Robert, (2008), *L'État de la langue*, Sulliver.
- LANÇON Bertrand, (1992), *Le monde romain tardif*, Paris, Éd. Armand Colin.
- LARRERE Catherine, LARRERE Raphaël, (1997), *Du bon usage de la nature, Pour une philosophie de l'environnement*, Paris, Éd. Alto Aubier, 351 p.

- LEAKEY E. Richard, LEWIN Roger, (1980), *Les origines de l'homme*, Paris, 2^e Éd. Arthaud, 262 p.
- LECOURT D. et al, (1997), *Aux sources de la culture française*, Paris, Éd. La découverte, 146 p.
- LEROI-GOURHAN André, (1964), *Le geste et la parole, Technique et langage* (tome 1) et *La mémoire et les rythmes* (tome 2), Paris, Albin Michel, 323 p. (T1) + 285 p. (T2).
- LE ROY LADURIE Emmanuel, (1967), *Histoire du climat depuis l'an mil*, Paris, Flammarion, 379 p.
- LE ROY LADURIE Emmanuel, (1977), *La pierre et le seigle*, Paris, Flammarion.
- LÉVINAS Emmanuel, (1963), *Heidegger, Gagarine et nous*, in *Difficile liberté*, Paris, Albin Michel.
- LÉVI-STRAUSS Claude, (1962), *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 347 p.
- LÉVI-STRAUSS Claude, (1967), *Les structures élémentaires de la parenté*, Paris, PUF [1^e parution, 1949], La Haye-Paris, Mouton et C^{ie}.
- LOUBOUTIN Catherine, (2001), *Au Néolithique, Les premiers paysans du monde*, Paris, Découvertes Gallimard, 176 p.
- MALHERBE Michel, (1983), *Les langages de l'humanité*, Paris, Éditions Seghers, 443 p.
- MARCIGNY Cyril et BÉTARD Daphné, (2012), *La France racontée par les archéologues, Fouilles et découvertes au XXI^e siècle*, Paris, Gallimard-INRAP, 221 p.
- MAZOYER Marcel, ROUDART Laurence, (1997), *Histoire des agricultures du monde du néolithique à la crise contemporaine*, Paris, Éditions du Seuil, 533 p.
- MENDRAS Henri, FORCE Michel, (1983), *Le changement social*, Paris, Éditions Armand Colin, 284 p.
- MENDRAS Henri, (1989), *Éléments de sociologie*, Paris, Éditions Armand Colin, 248 p.
- MERLEAU PONTY Maurice, (1995), *La nature*, Notes de cours du Collège de France, Paris, Seuil, [1^e éd. : 1968], 380 p.
- NEURAY Georges, (1982), *Des paysages, Pour qui ? Pourquoi ? Comment ?*, Éd. Les presses agronomiques de Gembloux, 589 p.
- OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre, (2005), *Anthropologie et développement, Essai en socio-anthropologie du changement social*, Marseille-Paris, APAD-Karthala, 221 p.
- PERRIER-CORNET Philippe, (2002a), *Repenser les campagnes*, Paris, Éditions de l'Aube, Datar, Bibliothèque des territoires, 279 p.
- PERRIER-CORNET Philippe et al, (2002b), *À qui appartient l'espace rural*, Paris, Éditions de l'Aube, Datar, Bibliothèque des territoires, 141 p.
- PINCHEMEL P. (1997), *La face de la terre, Eléments de géographie*, Paris, Éd. Armand Colin.

- PITTE Jean-Robert, (2001), *Histoire du paysage français, De la préhistoire à nos jours*, Paris, Tallandier éditions, [1^e édition : 1983], 444 p.
- QUIVY Raymond, CAMPENHOUDT Luc Van, (2003), *Manuel de recherche en sciences sociales*, Paris, Dunod, [1^e édition : 1988], 287 p.
- RENAUT Alain, MESURE Sylvie, (1999), *Alter ego. Les paradoxes de l'identité démocratique*, Paris, Flammarion, Champs.
- RENAUT Alain, (2004), *Qu'est-ce qu'une politique juste ? Essai sur la question du meilleur régime*, Paris, Grasset.
- ROGER Alain, (1997), *Cours traité du paysage*, Paris, Éditions Gallimard, 199 p.
- ROULAND Norbert, (1991), *Aux confins du droit*, Odile Jacob, Paris.
- ROUPNEL Gaston, (1984), *Histoire de la campagne française*, Paris, Édition Plon, Collection Terre humaine [Grasset 1^e édition : 1932], 404 p.
- RIVIÈRE Claude, (2000), *Anthropologie politique*, Paris, Éd. Armand Colin, Coll. Cursus, 192 p.
- RUHLEN Merritt, (2007), *L'origine des langues*, Paris, Gallimard, [1^e parution : 1994], 423 p.
- SARTRE Jean-Paul, (1996), *L'existentialisme est un humanisme*, Gallimard, [1^e éd. 1946 : Nagel], 108 p.
- SCHMITT, Stéphane, (2001), *Type et métamorphose dans la morphologie de Goethe, entre classicisme et romantisme*, *Revue Histoire, Sciences*, 54/4, pp. 485-521.
- SERRES, Michel, (1992), *Le contrat naturel*, Paris, Éd. Champs Essai, [1^e parution : 1990], 191 p.
- TARRIUS Alain, (1992), *Les fourmis d'Europe, Migrants riches, migrants pauvres et nouvelles villes internationales*, Paris, Éditions L'Harmattan, 207 p.
- TAYLOR Edward Burnett, (1926), *Primitive culture*, Londres, Volume 1.
- TERRASSON François, (1994), *La civilisation anti-nature*, Éditions du Rocher, 297 p.
- THOREAU Henry David, (1999), *Walden ou la vie dans les bois*, Éditions L'imaginaire, Gallimard, [1^e parution : 1922], 332 p.
- TISON-BRAUN Micheline, (1980), *Poétique du paysage*, Paris, Nizet.
- TODD Emmanuel, (1988), *La nouvelle France*, Paris, Seuil.
- THUAL François, (1995), *Les conflits identitaires*, Paris, Éditions Ellipse, 191 p.
- URBAIN Jean-Didier, (2002), *Paradis verts, Désirs de campagne et passions résidentielles*, Paris, Payot, 392p.
- WEBER Eugen, (1983), *La fin des terroirs. La modernisation de la France rurale, 1870-1914*, Paris, Fayard Éditions Recherches, 839 p.

Bibliographie occitane, régionale ou encore locale et concernant le thème

- ABRATE Laurent, (2001), *Occitanie, Des idées et des hommes, 1900-68, L'émergence et l'histoire de la revendication occitane*, Toulouse, Institut d'Etudes Occitanes - textes et documents, 622 p.
- ALLIÈRES Jacques, (2001), *Manuel de Linguistique romane*, Paris, Champion
- AUZEL Dominique, (1993), *Georges Rouquier. Cineaste, Poète et Paysan*, La Primaube, Éditions du Rouergue, 317 p.
- BESSET Amédée, (1997), *Paysages intérieurs*, Saint-Affrique, Éditions Fleurines, 158 p.
- BESSET Amédée, (1999), *En chemin*, Saint-Affrique, Éditions Fleurines, 174 p.
- BESSET Amédée, (2001), *Aubrac, Symphonies*, Saint-Affrique, Éditions Fleurines, 160 p.
- BÉTEILLE Roger, (1973), *La vie quotidienne en Rouergue avant 1914*, Paris, Éd. Hachette, 254 p.
- BÉTEILLE Roger, (1974), *Les Aveyronnais, Essai géographique sur l'espace humain*, Poitiers.
- BÉTEILLE Roger, (1978), *Rouergue terre d'exode*, Paris, Hachette.
- BÉTEILLE Roger et al, (1999), *L'Aveyron au XX^e siècle*, Rodez, Éditions du Rouergue, 345 p.
- BÉTEILLE Roger, (2000), *Les semeurs d'avenir*, Rodez, Édition du Rouergue/CDA, 365 p.
- BOSC Zéfir, (2004), *Occitanie, Pour l'âme occitane. Mémoire de Jean Carbonel [1864-1942]*, Millau, 103 p.
- BOSC Zéfir, (2006), *Transhumances en Aubrac et Carladez, Evolution d'une terre d'alpage*, Aurillac, 163 p.
- BOSC Zéfir, (2007), *Espeyrac, Vie d'une communauté rurale lors de l'époque révolutionnaire de 1792 à 1795*, 214p.
- BOUDOU Jean, (1988), *Les Cailloux du chemin*, Rodez, Éd. du Rouergue, [1^e parution : 1956], 248 p.
- BOUDOU Jean, (1987), *Les Demoiselles, L'homme que j'étais*, Rodez, Éd. du Rouergue, [1^e parution : 1976], 233 p.
- BOUDOU Jean, (1993), *Le Livre de Catoïe*, Rodez, Éditions du Rouergue, [1^e parution : 1966], 258 p.
- BOUDOU Jean, (1993), *La Chimère*, Rodez, Éditions du Rouergue, [1^e parution : 1974], 474 p.
- BOUDOU Jean, (1996), *Le Livre des grands jours*, Rodez, Éd. du Rouergue, [1^e parution : 1963], 188 p.
- BRAS et al, (1991), *Le livre de Michel Bras*, Rodez, Éditions du Rouergue, 315 p.
- BRIANE Gérard, AUSSIBAL Didier, (2007), *Paysages de l'Aveyron, Portraits et enjeux*, Rodez, Éd. du Rouergue, 335 p.
- CABANETTES Emile et GOMBERT Pierre, (1988), *Pigüé : Ces Français devenus "gauchos"*, Éd. du Rouergue, 224 p.

- CALMÈS Roger, (1980), *Les campagnes des Ségalias et du Lévézou*, Rodez, Éd. Subervie, 222 p.
- CANTALA Albert et OLIVIÉ Jean, (2003), *Mémoire en Images, Marcillac - Vallon et son Canton*, Saint-Cyr-Sur-Loire, Éd. Alan Sutton, 127 p.
- CANTALAUZA, (1999), *L'universalité de Jean Boudou*, Rodez, in *Revue du Rouergue*, n°58, été 1999, pp. 245-251.
- CANTALAUZA, (2003), *Diccionari general occitan*, Edicions Cultura d'Òc, 1056 p.
- CAMPROUX Charles, (1971), *Histoire de la littérature occitane*, Payot, Bibliothèque historique, Paris, 265 p.
- CASTAN Félix-Marcèl, (1998), *Triptyque 1997, Aux sources occitanes*, Edicions bcdf, 60 p.
- CASTAN Félix-Marcèl, (2010), *Epòs Ethòs*, Edicions Cocagne, 169 p.
- CASTELA Paul, (1999), *Occitanie, Histoire d'une aliénation*, Millau, Éditions du Beffroi, 366 p.
- CHAIGNE Louis, (1969), *Le Rouergue, Terre vivante*, Paris, Édition Fernand Lanore, 198 p.
- CHRISTOPHLE Alain, (2011), *Pour le plaisir*, Rodez, 23 p.
- CNRS, (1970), *L'Aubrac - Étude ethnologique, linguistique, agronomique et économique d'un établissement humain*. Recherche Coopérative sur Programme RCP, CNRS, 7 tomes.
- COLLECTIF, (1945), *Paizans del Roergue*, Rodez, J.A.C., 312 p.
- COLLECTIF, (1979), *Histoire du Rouergue*, Toulouse, Éd. Privat, Sous la direction de H. Enjalbert, 506 p.
- COLLECTIF, (1993), *Aveyron, Cadre naturel, Histoire, Art, Littérature, Langues, Economie, Traditions populaires*, Paris, Éditions Bonneton, Encyclopédies régionales, 431p.
- COLLECTIF, (1999), *L'Aveyron au XX^e siècle*, Rodez, Éditions du Rouergue, Sous la dir. de Roger Béteille, 345 p.
- COLLECTIF, (2005), *Terre et paysannerie en Rouergue (X^e - XX^e siècle)*, Rodez, Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron, 411 p.
- COLLECTIF, (2005), *Aveyron, Histoire, Art, Traditions, Langue et littérature, Milieu naturel, Economie et société*, Paris, Éditions Bonneton, Encyclopédies Bonneton, 319p.
- COLLECTIF, (2007), *Rouergue, les traditions de l'Aveyron, al canton*, Rodez, Conseil général de l'Aveyron - Institut Occitan d'Avairon, Sous la direction de C.-P. Bedel, 319 p.
- COLLECTIF, (2007), *Rouergue, les racines occitanes de l'Aveyron, al canton*, Rodez, Conseil général de l'Aveyron - Institut Occitan d'Avairon, Sous la direction de C.-P. Bedel, 312 p.
- COLLECTIF, (2010), *Félix Castan ou l'équilibre parfait de l'identité*, Actes des Journées Félix Castan à Larrazet (8-9 novembre 2008), Toulouse, La Maison de la Culture de Larrazet, 406 p.

- DEHOORNE Olivier, (1998), *Tourisme et développement rural, l'exemple du département de l'Aveyron*, Thèse de Géographie, Université de Poitiers, 1998, 569 p.
- DE LESTANG, Henri, (1951), *Un pays qui monte (Rouergue - Aveyron)*, Villefranche-de-Rouergue, 220 p.
- DENGREVILLE Renaud et GOUVION C., (1995), *Guetteurs de vies, splendeurs d'Aubrac*, Rodez, Éditions du Rouergue, 281 p.
- DENGREVILLE Renaud et RENOUE Marie, (1997), *Conques, moyenâgeuse - mystique – contemporaine*, Rodez, Éd. du Rouergue, 267 p.
- DUPUY André, (1976), *1 Historique de l'Occitanie*, Connaissance de l'Occitanie, Coll. dirigée par Alain Nouvel et André Dupuy, Montpellier, 156 p.
- DUPUY André, (1998), *Histoire chronologique de la civilisation occitane, 3 Tomes*, Genève, Slatkine, 1006 p.
- ENJALBERT Henri et al, (2001), *Histoire du Rouergue, Univers de la France, Histoire des provinces*, Toulouse, Éditions Privat, 498 p.
- GARCIA CATALA Laurence, (2012), *Parcours artistiques et culturels de jeunes habitant(e)s, dans les perspectives et les enjeux des dynamiques rurales, en pays Midi Quercy*, Toulouse II Le Mirail, Doctorat de l'Université, 357 p. + annexes.
- GARRIC Yves, (2010), *des paysans qui ont dit NON*, Toulouse, Nouvelles éditions Loubatières, 269 p.
- GAZAVE Jean, (1938), *Rouergue*, Villefranche-de-Rouergue, 212 p.
- GINESTE Thierry, (1993), *Victor de l'Aveyron, Dernier enfant sauvage, premier enfant fou*, Paris, Éd. Hachette, 510 p.
- GINESTET Joëlle, (1997), *Jean Boudou, La force d'aimer*, Wien, Éditions Praesens, Section de l'Association d'Études Occitanes Naucelle – Section des Amis de Jean Boudou, 169 p.
- GINESTY Albert, (1957), *L'Aveyron*, Rodez, Collection Connaissance du Rouergue, 214 p.
- GINESTY Albert, (1959), *Le Haut-Rouergue, Aubrac, Pays d'Olt, Viadène*, Rodez, Collection Connaissance du Rouergue, 210 p.
- GUIBERT Bertrand, (2003), *Le changement du monde rural comme source d'inspiration dans les œuvres romanesques de Jean Boudou*, Mémoire de Maîtrise de Lettres modernes, Université Toulouse Le Mirail, 61 p.
- GUIBERT Bertrand, (2004), *Le regard de l'écrivain Jean Boudou sur les frontières, ou le passage de l'essentialisme à l'existentialisme*, Rodez, in *Revue du Rouergue*, N° 78, pp. 273-276.
- GUIBERT Bertrand, (2005), *Jean Boudou, Visionnaire et humaniste*, Rodez, Le Grelh Roergàs, 89 p.
- GUILAINE Jean, (1998), *Au temps des dolmens, Mégalithes et vie quotidienne en France méditerranéenne il y a 5000 ans*, Toulouse, Éditions Privat, 166 p.
- IMBERT G., (1990), *Naucelle, bribes d'histoires*, Toulouse, Concours de la Mairie de Naucelle, 223 p.

- JUGE Jean-Pierre, (2001), *Petit précis, chronologie, Histoire et civilisation Occitane*, Portet-sur-Garonne, Éditions Loubatières, 168 p.
- LATTE Chantal, (1996), *Eugène Viala ou le cri du silence*, Éd. Clapàs, Collection : Les amis à voix, n° 7, 229 p.
- LARZAC Joan, (1989), *L'art occitan*, Béziers, CIDO, 162 p.
- LAVELLE Pierre, (2004), *Occitanie, Histoire politique et culturelle*, IEO, Textes et documents, 2004, 587 p.
- LOUBIÈRE Pierre, (1967), *Florilège poétique de Pierre Loubière*, Rodez, Tirage privé (L'amitié par le livre), poèmes choisis par G. Bouquet et P. Menanteau, 62 p.
- MAILLE Michel, (2010), *Hommes et femmes de pierre, Statues-menhirs du Rouergue et du Haut-Languedoc*, Toulouse, AEP, EHESS, 538 p.
- MAISONABLE Jean, (2003), *La forêt sort du bois, 100 ans de forêt aveyronnaise*, La Primaube, Société Centrale d'Agriculture de l'Aveyron, 106 p.
- MARTY Pascal, (2004), *Forêts et sociétés, logiques d'action des propriétaires privés et production de l'espace forestier, l'exemple du Rouergue*, Paris, Publications de la Sorbonne, 376 p.
- MIGNON René, (2001), *Géologie et terroirs, La géologie du Rouergue et l'homme*, Rodez, CRDDPA, 192 p.
- MINISTERE DE L'AGRICULTURE, *Recensement de l'Agriculture*, 1955, 1970, 1980.
- PARAYRE Catherine, (2003), *Jean Boudou, écrivain de langue d'oc*, Paris, Édition L'Harmattan, 299 p.
- PERROUD Lucette, (1999), *Nouveaux arrivants précaires sur les territoires ruraux. D'une logique sociale de séparation à une logique sociale de l'interaction*, Toulouse, UTM - Université Rurale Quercy Rouergue, Mémoire DUEPS, 167 p.
- ROMÉAS Didier, (1982), *La révolution agro-alimentaire : la dynamique des relations agriculteurs - industries agro-alimentaires en Aveyron de 1880 à 1982*, Toulouse, Université de Toulouse le Mirail, Thèse de 3^e cycle, 559 p.
- SOCIETAT DELS AMICS DE JOAN BODON, (1986), *Letras de Joan Bodon a Enric Mouly*, Naucelle.
- SOCIETAT DELS AMICS DE JOAN BODON, (1987), *Actes du colloque de Naucelle, 27_28_29 septembre 1985*, Béziers.
- SOULIÉ Rémi, (2001), *Les chimères de Jean Boudou*, Rodez, Fil d'Ariane Éditeurs, 187 p.
- STEVENSON Robert Louis, (2000), *Voyages avec un âne dans les Cévennes*, Rodez, Éd. du Rouergue, [1^e parution, 1879], 267 p.
- SURRE-GARCIA Alem, (2005), *Au-delà des rives, Les Orient d'Occitanie*, Éd. Dervy, Les lieux de la tradition.
- TERRAL Pierre-Marie, (2011), *Larzac, De la lutte paysanne à l'altermondialisme*, Toulouse, Éd. Privat, 459p.

VALENTIN, (2006), *Valentin, un voyage immobile*, Rodez, n. p.

VIALA Eugène, (n.d.), *À travers le vieux Rouergue*, Paris, 80 p.

VINCENT Alex, (2004), *La charte paysagère : un outil adapté à la sauvegarde du patrimoine paysager du syndicat mixte « Dourdou, Causse, Rougier »*, PEP/Université Paul Valéry Montpellier II, Mémoire de Maîtrise de Géographie.

WOLF C. et SALLES J-M., (1984), *Contribution à l'étude du Ségala : une analyse de son développement*, Montpellier CIRAD-DSA, Paris INAPG, Montpellier ENSAM, Baraqueville CDAS, Mémoire d'ingénieur, 120 p. + annexes.

5.2. Index des auteurs

- ABELES : 90**
ABRATE : 70, 136
ALLIÈRES : 56, 57
ANZIEU : 238, 240, 241, 242
AUGÉ : 173
AUZEL : 88, 215, 216
BACHELARD : 161, 165, 188, 238, 263
BAILLY : 158, 172, 188, 249
BANNIARD : 53, 56, 73, 142, 197
BERQUE : 166, 178, 182, 190
BESSET : 9, 159, 160, 162, 166, 188
BÉTEILLE : 16, 32, 70, 76, 87, 95, 104, 117, 132, 165, 180, 194, 213
BONNEMAISON : 155, 235
BOUDOU : 12, 15, 32, 58, 71, 76, 82, 86, 89, 100, 138, 143, 149, 165, 194, 198, 200, 206, 216, 265
BOURDIEU : 13, 19, 20, 24, 46, 86, 135, 174, 183, 202
BRAS : 161, 185, 186
BRAUDEL : 77, 78
BRIANE : 72, 128, 155, 179, 186
BRUNET : 123, 192, 193, 235
CABANETTES : 110, 275
CABOURET : 66
CANTALAUSA : 58, 60, 73, 138, 139, 182, 204, 219
CASTAN : 143, 257, 259
CASTELA : 50, 53, 60, 78, 79, 201
CASTORIADIS : 243
CHARBONNEAU : 193, 211, 212
CHOMBART DE LAUWE : 15, 22, 92, 104
CHRISTOPHLE : 247
CLASTRES : 18
CLAVAL : 12, 20, 21, 175, 183, 206, 207
CNRS : 10, 124, 164
COUDRAY : 192, 193
CROZIER : 263
DARDEL : 237
DAVALLON : 185
DE LA SOUDIÈRE : 159, 172, 174
DEBARBIEUX : 189
DEBORD : 247, 248
DENGREVILLE : 56, 204, 205
DI MÉO : 9, 19, 148, 189
DIAMOND : 49
DUBY : 58
DURKHEIM : 21
ENJALBERT : 80, 91, 95
FEL : 144, 235
FERRIER : 168
FREMONT : 30
GARRIC : 32, 204, 210, 253
GENNEP : 28
GIDDENS : 61
GINESTE : 207
GINESTET : 87, 165, 206, 210, 216
GLISSANT : 14, 25, 26, 29, 71, 254
GODELIER : 19, 255
GOMBRICH : 67
GRAMSCI : 59
GRANIE : 16, 31, 156, 157, 207, 219
GUIBERT : 82, 85, 138, 149, 165, 216
GUILAINE : 41
HALBWACHS : 181
HERVIEU : 155

HUYGHE : 67, 241
JODELET : 21, 22
KANT : 158, 183
KAYSER : 151, 156
KEUCHEYAN : 59
LAFONT : 208
LANÇON : 50, 51
LARRERE : 62
LARZAC : 45, 67, 145
LAVELLE : 69, 199
LE ROY LADURIE : 69, 262
LEAKEY : 39
LEROI-GOURHAN : 39, 46
LEVINAS : 173
LEVI-STRAUSS : 18, 39, 86, 224
LOUBOUTIN : 45
MAISONABLE : 123
MARCIGNY : 54
MARTY : 77, 123, 124, 152
MAZOYER : 43, 59
MIGNON : 178
OLIVIER DE SARDAN : 30
PARAYRE : 139, 165
PELIKAN : 244
PERRIER-CORNET : 16, 112, 117, 124,
144, 149, 153, 157
PERROUD, 112, 113, 197, 267
PINCHEMEL : 192, 196
PITTE : 42, 61, 144
QUIVY : 36
RECLUS : 123, 158, 166, 192
RIVIERE : 39
ROGER : 82, 183
ROMEAS : 71, 107, 108, 109
ROUPNEL : 215
ROUSSEAU : 158
RUHLEN : 40, 41
SARTRE : 139, 237
SERRES : 61
SOUDIERE : 159, 172
STEVENSON : 33, 175, 250, 251
SURRE-GARCIA : 143
TARRIUS : 153
TAYLOR : 18
TERRAL : 258
TERRASSON : 175
THOREAU : 165
TISON-BRAUN : 243
TODD : 209
VALENTIN : 166, 239
VIALA : 136, 143
VINCENT : 191
WEBER : 215

6. Annexes

- 6.1. Éléments culturels d'ordre musical
- 6.2. Éléments démographiques influençant l'essaimage de culture
- 6.3. Éléments culturels d'ordre gastronomique
- 6.4. Éléments portant sur la transhumance en Aubrac
- 6.5. Éléments culturel d'ordre pictural portant sur le végétal

6.1. Eléments musicaux

6.1.1. Chants de la transhumance

Illustrations : Paroles de chants occitans portant sur la transhumance

Quelques paroles de chants occitans de la transhumance

Hymne à l'Aubrac

Lou Masuc

<p>Au loin là-haut sur la montagne, Au milieu de chaque pâturage, Dans l'herbe épaisse et les gentianes, Vous trouverez une petite maison. Le cantalès, le bédélièr et le pâtre Y poussent de fiers ahucs. Ici se trouve notre buron.</p> <p>Quand vous entrez dans la cuisine, Vous y trouverez pour mobilier, Autour d'une table rustique, Les baquets et les colliers, Et, sur l'arrière, enterrée, la bonne cave Dans la fraîcheur et l'obscurité Se conserve la fourme du buron.</p> <p>Et tout là-haut sous la toiture, Tout contre le foin des veaux, Chacun enveloppé dans sa couverture, Les hommes ferment les yeux. Quand dans la nuit, soume en cinglant la « Cantalaise », Derrière, dans le parc abrité, S'endort le troupeau du buron.</p>	<p><i>Amoun, amoun, dins la mounthonha Al mièg de cada pastura Dins l'erba espessa e la gincana Troubarètz un trasse d'ousta Lou cantalès, lou bédélièr amé lou pastre I poussou de cranes ahucs Aici l'abem nostre masuc.</i></p> <p><i>Quond dintrarètz dins la cosina Coumo moubiliè i beirètz Al tourn d'una taula pau fina Lous badindous e lous couliès E sul darrièr, dins lou terrièr, la bona cava Dins la frescour e dins l'escur Garda la fourmo del masuc</i></p> <p><i>E tout amoun sous la tieulada Al ras del fen pes bedélous Cadun plegat dins la flassada Lous omès barrou lous uèlhous Quond dins la nuèch Bouff'en gisclen la cantalesa Darrièr lou parque reconduit S'enduern lou troupeu del masuc</i></p>
---	--

<p>Et le matin, à peine réveillés, Dans la gelée blanche et les pieds nus, Entre la gerle et le seau, Sen vont les hommes du buron. Quand les veaux ont fait un brin de tété, Chaque réine au-dessus d'un seau Est une bonne fontaine de lait !</p> <p>Quand à la fin d'une matinée, Vous goûterez la fourme d'Aubrac, Vous penserez que soir et matin, Les cantalès ont travaillé ferme Pour vous donner comme dessert le bon fromage Et vous crierez dans un air Vive les hommes du buron !</p> <p>Vive tous les cantalès Qui fabriquent le fourme et l'encalat Et les pâtres des devèzes Au milieu de leur troupeau duré. Vive le roui, le bédélièr de la montagne, Et que toujours sur chaque sommet Demeurent dressés les burons !</p>	<p><i>E lou mati pla reveilhats Dins l'abièra e lous pès nus Amé la gerla et lou jarat S'en vòt lous omès del masuc Quond lous belets òu fach Un brin ena tètada Cada tèina sout jarat Es una braba font de lach !</i></p> <p><i>Quond a la fi d'un desparti Tastarètz la fourmo d'Aubrac Pensarètz que ser e mati Lous cantalès òu trimat Per vous donnar coumo dessert Lou bon fromatge E eridarètz dins un ahuc Viva lous omès del masuc</i></p> <p><i>Viva toutes lous cantalès Que fan la fourmo et l'encalat E lous pastres de las devèzas Al mièg de lou troupeu dauvat Viva lou roui, lou bédélièr de la mounthonha E que toujorn sus cada tuc Demoran dreches lous masucs.</i></p>
--	--

6.1.2. Chanson de Bernard Molinié

Le Patois

*À coup de règles sur les doigts, j'ai connu l'Histoire de France
Et la langue dit François mais certes pas les circonstances
Qui font que l'on ne parle pas la langue mère le Patois*

*Je parle Français pour l'instant, demain il vous faudra traduire
J'étais mort parmi les vivants, j'ai trop attendu je veux vivre*

*À coup de règles sur les doigts, j'ai appris le Chant du départ
La Marseillaise en quelques mois, j'ai toujours été en retard
Je connais très mal la musique, deux trois mots je m'applique*

*Je parle Français pour l'instant, demain il vous faudra traduire
J'étais mort parmi les vivants, j'ai trop attendu je veux vivre*

*À coup de règles sur les doigts, chez les curés ou les instits
On apprend à compter au pas mais on n'est pas graine d'artiste
On se fait rayer de la liste, on vous envoi garder les oies*

*Je parle Français pour l'instant, demain il vous faudra traduire
J'étais mort parmi les vivants, j'ai trop attendu je veux vivre*

*À coup de règles sur les doigts, à coup de poings dans la matrice
On vous fait une tête à loi, prête à gaver sans caprices
Qui doit répondre au moindre aboi, au moindre signe de police*

*Je parle Français pour l'instant, demain il vous faudra traduire
J'étais mort parmi les vivants, j'ai trop attendu je veux vivre*

*À coup de règles sur les doigts, sur le chantier, sur la banquise
Je veux avoir raison du froid, je veux que l'on chante et qu'on dise,
Là où la table n'est pas mise, le feu qui nous fait hors la loi.*

*Je parle Français pour l'instant, demain il vous faudra traduire
J'étais mort parmi les vivants, j'ai trop attendu je veux vivre...*

Bernard Molinié, Espalion, environ 1975.

6.2. Éléments démographiques

6.2.1. Émigration en Argentine

« **Pigüé, Argentine. Ils partirent une quarantaine...** C'était le 23 octobre 1884. Une quarantaine de familles aveyronnaises d'Espalion, Saint-Geniez d'Olt, Gabriac, Aurelle, Naucelle... montent dans le train en gare de Rodez.

Elles arriveront en bateau à Buenos Aires, en Argentine, le 30 novembre, puis les 3 et 4 décembre à Pigüé, fondant là, dans la pampa, une ville qui porte toujours en elle ses origines françaises.

Fin du XIX^e siècle. La vie dans les campagnes aveyronnaises comme ailleurs est difficile. L'exode est à facettes multiples mais peu nombreux sont ceux qui font le choix d'aller au-delà des mers.

C'est Clément Cabanettes, né en 1851 à Ambec, commune de Lassouts, qui parvient à convaincre ces familles de s'exiler vers l'Argentine. Sous-lieutenant, il avait été engagé pour assurer l'entraînement et l'instruction de troupes argentines. Très entreprenant, il développa notamment la première compagnie téléphonique du pays. Devenu propriétaire de vastes terres cédées par le Gouvernement de la province de Buenos Aires, il élabore le projet d'y faire venir des Aveyronnais. Retournant en Aveyron où un ami, François Issaly, a assuré la promotion de la colonie, Clément Cabanettes offre à chacun deux kilomètres carrés de terre arable pour six ans à condition que la moitié de la récolte soit reversée à la communauté. En échange, à la fin de cette période, les colons recevront un titre de propriété. Par ailleurs, une contribution de 5.000 francs est exigée pour le bétail, les semences et les machines agricoles, contribution qui n'était pas toujours intégralement payée. Parmi ces colons se trouvent une institutrice, un forgeron, un charron, un curé, un commerçant... Pour eux, les premières récoltes sont décevantes : les techniques agricoles utilisées ne sont pas adaptées à la pampa et au cours de la deuxième année, une sécheresse sévit de mars à fin septembre. Heureusement, les fortes pluies d'automne permettent aux plants de maïs et de pommes de terre de pousser suffisamment pour assurer une maigre récolte. Ces difficultés ne dissuadent pas de nouveaux aveyronnais de tenter l'aventure.

Aujourd'hui, Pigüé compte plus de 13.000 habitants qui commémorent chaque année la fondation de leur ville. Du côté aveyronnais, les liens sont toujours très forts, en témoignage l'association Rouergue-Pigüé présidée par Nathalie Auguy-Périer, maire de Saint-Côme d'Olt.

Les domaines d'intervention sont multiples. Il s'agit aussi bien de pouvoir répondre à ceux qui effectuent des recherches sur leur passé tant argentin qu'aveyronnais que d'organiser des voyages touristiques, établir un partenariat avec l'hôpital de Pigüé, monter une pièce de théâtre en occitan ou encore restaurer l'enseignement du français dans les écoles de Pigüé. Ceci avec Aveyron International, présidé par Pierre-Marie Blanquet. »

Source : Dans la revue *L'Aveyron*, Magazine du Conseil général, Novembre 2009, n° 143.

Liste des premiers arrivants à Pigüé en décembre 1884. Cette liste a été élaborée à partir de sources diverses par l'association Rouergue – Pigüé (le site mentionne qu'elle peut contenir des erreurs).

ALAUZET Pierre, 25 ans, de Sainte Juliette sur Viaur
 ALRIC Nicolas, 31 ans, de Jussac (Cantal) et son épouse Antoinette BIRON, 25 ans, de Brommat
 ANDRIEU Jacques, 35 ans
 ARLABOSSE Jean-Pierre, 18 ans, d'Espalion
 ARVIEUX Prosper, 29 ans
 AVIT Guillaume, 43 ans et son épouse Marie BOUNHOL, 43 ans, de Recoules d'Aubrac avec : Camille, 14 ans ; Pierre, 11 ans ; Jules 7 ans ; Marie 3 ans ; Augustine 3 mois
 BERGONIER Lerin, 28 ans, de Saint Victor et Melvieu
 BERTRAND François, 33 ans, de Gabriac et son épouse Julie TARAYRE, 33 ans avec : Clément, 5 ans ; Joseph 3 ans ; Alphonse 1 an
 BLANC Antoine, 42 ans de Nant et épouse Emilie PARGUEL, 32 ans de La Roque Ste Marguerite, et Léontine, 5 ans
 BLAZY
 BORIES Casimir, 23 ans d'Arviu et son épouse Octavie POUJOL, 20 ans, d'Agen d'Aveyron
 BOUCAYS Basile, 41 ans, de Gabriac
 BOUDOU Emile, 21 ans, de Voltach, Castelnau Pegayrols
 BOUILLAC Pierre, 40 ans
 BOYER Auguste, 26 ans
 BRAS Alexandre, 51 ans, de Saint Côme et son épouse Emilie LACAN 42 ans avec : Emile, 17 ans ; Julie, 18 ans ; Denis, 15 ans ; Léon, 10 ans ; Alexandre, 6 ans ; Berthe, 4 ans
 BROUZES Joseph, 24 ans, de Bozouls
 CABANETTES Sylvain, 28 ans, d'Ambec, Lassouts et son épouse Marie RATIER 18 ans, d'Anglars, Bertholène
 CABANETTES Lucien, 36 ans, d'Ambec, Lassouts et épouse Lucie CARROLS, 29 ans et Sylvie, 6 ans, de Saint Côme
 CABANETTES Sylvie, 19 ans, d'Ambec, Lassouts
 CABANETTES Clémence, 17 ans, d'Ambec, Lassouts
 CADRIEU Julien, 20 ans, de Saint Parthem
 CALMELS Justin, 17 ans, de Rodez
 CANCE Firmin, 24 ans, de Livinhac le Haut
 CANCE Michel Charles, 41 ans, de Villeneuve et son épouse Marie, 29 ans, de Nauviale
 CAYRADE Joseph, 25 ans, de Livinhac le Haut
 CAYZAC Louis, de Vimenet
 CHAMPREDONDE Augustin, 30 ans, de Nasbinals et son épouse Lucie BRAS, 20 ans, de Comps la Grand Ville avec : Augustin 2 ans de Saint Côme
 CHAUVET Louis, 45 ans
 COUDERC Louis Victorin, 27 ans, de Privezac
 COUFFIN Adrien, 29 ans, du Cayrou de Colombiès
 COULY Adolphe, 19 ans, de Milhac, Saint Christophe
 CRANSAC Auguste, 34 ans, de Caplongue, Arvieux et son épouse Marie Rosalie ALAUZET, 34 ans, de Sainte Juliette avec : Marie Rosalie, 8 ans ; Adrienne Lucie, 3 ans ; Auguste Pierre, 1 an
 CUSSAC Cyprien, 25 ans, de St Cyprien sur Dourdou
 DELBROLLE Félix, 30 ans
 DELLAC Joseph, 15 ans, de Tayac Centres
 DELMAS Henri, 21 ans, de Calmont
 DELPORT Louis, 38 ans, de Campuac
 DIDES Achille, 18 ans, de Millau
 DOMERGUE Alexis, 46 ans, de Lassouts, de Lassouts (Cros), prêtre et premier curé de la communauté de Pigüé
 DUCASSE Philippe, 30 ans (Basses-Pyrénées)
 DULONG Nestor, 17 ans (Htes Pyrénées)
 DURAND Firmin, 38 ans, de Rodelle et son épouse Eugénie DESPEYROUX, 44 ans avec : Edouard 14 ans ; Théophile 11 ans ; Adrien 10 ans ; Numa 5 ans
 FERRAND Joseph, 44 ans, de Montrozier et son épouse Julie RICOMES, 33 ans avec : Joseph 12 ans ; François 11 ans ; Henri 5 ans ; Marie 2 ans et Louise

FERRIEU Jean, 40 ans, de Trémouilles
 FRAYSSE Auguste, 25 ans, de Naucelle et son épouse Marie....., 24 ans
 FRIC , et son épouse Marie de Salles la Source avec : Léonie, Camille, Pierre, Jules et Marie
 GALTIER Eugène, 29 ans, de Vors
 GALTIER Marcel et son épouse Victorine
 GALTIER Rose, veuve COUDERC, de Vors avec : Joseph, 20 ans ; Rémi 11 ans ; Céline 7 ans
 GALTIER Joseph avec son épouse et deux enfants
 GARABUAU Adrien, 23 ans, de Rodez
 GASTAL Sylvain, 36 ans et son épouse Augustine BOSC, 34 ans, des Costes Gozon, Roquefort avec : Fernand, 1 an
 GAUBERT Antoine, 40 ans
 GAY François, 44 ans, de Prades et son épouse Catherine MASSOUBEYRE de Montrozier avec 2 enfants
 GAY François, 45 ans, de Tholet, Gabriac et son épouse Françoise, 55 ans, de Gabriac
 GINESTES Jean, 27 ans, de Saint Côme
 GINESTET Amans, 27 ans, de Moyrazès
 GIRBAL Eugène 16 ans, d'Espalion
 GIROU Julien, 22 ans, de Saint Cyprien et son épouse Eulalie ISSALY, 22 ans de Saint Félix de Lunel
 GIROU Julie née BOUSQUET, veuve, 54 ans, avec son fils Pierre, 16 ans, de Saint Cyprien
 GUIZARD Jean Philippe, 24 ans, d'Espalion
 ISSALY Valentin François, 63 ans, veuf, de Saint Félix de Lunel et ses fils : François, 32 ans ; Augustin, 16 ans
 ISSALY Marc, 19 ans, de Saint Félix de Lunel
 LACOMBE Honoré, 38 ans et son épouse Félicie, 26 ans
 LACOMBE Louis, 19 ans, de Naucelle
 LAFFONT Honoré, son épouse et trois enfants
 LAGARRIGUE Jean Baptiste, 20 ans, de Sanvensa
 LALANNE Pierre, 33 ans
 LAPLACE Jean Raymond, 36 ans
 LOUSTALOT Jean Romain (Pyrénées –Atlantiques)
 MATHAT Auguste, 22 ans, de Saint Côme
 MAZARS Pierre, 25 ans, de Saint Cyprien
 MERVIEL Victor, 24 ans, de Saint Beauzely
 MOISSET Auguste, 38 ans et son épouse Victorine, 29 ans, avec Marie 4 ans
 PALAZY Jean Raymond, 36 ans, d'Espalion
 PERSEC Eugène, 28 ans, de Rodelle
 PONCIE Casimir, 20 ans, de Gabriac
 REY Jules, 35 ans
 ROUBELLAC François, 19 ans, de Rodez
 SALERES Adrien, 19 ans, de Naviale
 SAVY Germain, 22 ans, de Naviale
 SEGONDS Augustin, 28 ans, de SANVENSA et son épouse Catherine GARRAFAN, 27 ans avec : Frédéric 2 ans
 SERP Jean-Marie,(Basses-Pyrénées)
 SOULAGES Adrien, 36 ans, de Livinhac le Haut et son épouse Rose RUDELLE, 36 ans, de Sénergues avec : Marie
 Eugénie 13 ans, Victor 12 ans ; Germaine 8 ans, Justin 4 ans et Celestine 2 ans.
 SOULIER Victor, 30 ans
 SUAU Auguste, 40 ans, de Vimenet et son épouse Rosalie MATEAU, 36 ans, de Luc avec : Augustin 14 ans ; Xavier
 11 ans ; Marie 10 ans ; Sylvie 7 ans ; Joséphine 5 ans et Albert 2 ans
 TOURETTE Jean Joseph, 20 ans de Coussergues
 VASSAL de Coubisou
 VERDIER Amans, 25 ans, d'Arvieux et son épouse Rosalie FERRIEU, 23 ans de Trémouilles avec : Germaine 1 an
 VIALA Arthémon, 52 ans, de Saint Christophe et son épouse Marie VIARGUES, 36 ans avec : Léonie 19 ans ; Casimir
 14 ans ; Albine 12 ans ; Marie 7 ans ; Anaïs 6 ans ; Aurélie 5 ans ; Charles 2 ans et Euphrasie
 VIGOUROUX Célestin, 24 ans
 VIGUIER Jean, 24 ans, d'Entraygues.

6.3. Éléments gastronomiques

6.3.1. Le savoir-faire gastronomique autour de la « fête du cochon »

La fête du cochon : savoir-faire et conseils relevés par l'auteur dans sa famille (Conques).

« Quelques généralités :

C'est une pratique tolérée tant que *cela se fait*. À sa disparition, elle sera illégale !

Période du 15 décembre au 15 février maximum. Froid sec avec vent du nord idéal pour faire reposer la viande avant la découpe + bonne ventilation pour faire sécher la saucisse. Cochon de 170kg au moins pour avoir une viande suffisamment mure (état persillé).

Réserver le saigneur 2 mois avant. Il faut environ 50 euros (2005) pour sa prestation + prévoir un gâteau + vin pour convivialité. On peut le faire faire à l'abattoir mais jusqu'à 130kg maxi. Les gros cochons ne sont pas acceptés à Rodez, voir à l'abattoir de Villefranche-de-Rouergue. Mais dans les abattoirs on ne peut pas récupérer le sang de son animal...

Coût d'achat du cochon : prévoir environ 2,1 euros (2005) du kg de l'animal mort et 3 euros en Bio (et en liberté dans les bois toute l'année).

Préférer des cochons alimentés avec les pommes de terre, betteraves, choux-raves, châtaignes et si possible élevés en plein air. S'il s'agit d'une femelle, attention aux chaleurs (pas d'abattage à la période des chaleurs, sinon la viande ne se conserve pas).

Le cochon doit être à jeun d'au moins 24 heures avant son sacrifice, cela facilite le nettoyage.

Préparer les bocaux, les relaver si mal stockés (prévoir des bocaux de 200gr pour le pâté de foie, des bocaux de 350gr pour le glacé, des bocaux de 500gr pour le friton, des bocaux de 750gr pour les jambonneaux et la langue et enfin des bocaux de un litre pour la graisse sortant des fritons) et rassembler le matériel avant. Cela représente environ 50 à 80 bocaux pour un cochon de 200kg. Changer les caoutchoucs tous les ans et prévoir des tissus ou des vieilles chaussettes pour caler les bocaux lors de la stérilisation.

Organisation : Réunir tout le matériel avant le jour J (voir partie matériel nécessaire).

1^{er} jour tuer le matin pour pouvoir faire le lavage du ventre et le boudin le premier jour, voire désosser pour préparer le chantier saucisse et friton/glacé du lendemain.

2^e jour pour la saucisse, pâté et friton s'il y a assez de monde, sinon faire le 3^e jour pour les fritons/glacé.

Les opérations simples de salaisons sonnent la fin des préparations culinaires.

3^e ou 4^e jour : lavages (sol, gamelles, outillages) et nettoyage (tissus, draps...).

Au-delà du côté festif, c'est un travail. Il faut être en forme et avoir un peu de main d'œuvre.

Séparation des boyaux :

Etape très ardue, à aborder à jeun et calmement. Etaler les boyaux dès leur extraction du ventre par le saigneur sur une table recouverte de toile cirée et séparer tous les boyaux l'un après l'autre sans les percer. Retirer toute la graisse en trop (pour les chiens).

Séparer les gros boyaux des petits en les coupant. Porter l'ensemble dehors près du tas de fumier dans une grosse bassine. Vider le contenu par morceau de boyau en commençant par le gros côté, et ceci en remplissant d'eau (pas trop chaude) pour aider à la vidange du boyau. Ne pas salir côté extérieur. Tout retourner par système d'« entonnoir ». Séparer les grands des petits boyaux, dans deux bassines séparées, avec un peu d'eau dedans.

Chez les bouchers, on peut avoir des petits boyaux (de bovins en général, prêts à l'emploi pour 2 à 3 euros en réservant). On ne peut y faire que de la saucisse (taille fine) ou des petits boudins.

La préparation des boyaux (nettoyer le ventre) :

Recueillir le sang dès le sacrifice dans une bassine et faire le boudin le jour même.

Tourner le sang avec la main et retirer les caillots qui commencent à se former. Le saigneur le fait déjà partiellement lorsqu'il recueille le sang du cochon.

Nettoyer les gros boyaux du cochon qui serviront au boudin et aux saucissons.

Après avoir vidé les boyaux on doit les avoir côté intérieur sur le dessus. C'est côté interne sur l'extérieur qu'il faudra les remplir. Le côté gras devra être à l'intérieur. Bien les laver au savon de Marseille 2 à 3 fois de chaque côté. Les tremper avec un peu d'eau de vie et de vinaigre dilué ou du citron. Les rincer plusieurs fois. Bien s'assurer qu'ils sont du bon côté avant de les remplir.

le boudin :

Il y a environ 5 à 6 litres de sang pour un cochon de 200kg Pour les remplir : mixer deux kilos d'épinards en ayant retiré les branches + 2kg d'oignons + du persil + une poignée de sel (12 à 14gr/kg), et un peu de poivre (1 à 2gr/kg) + 1 à 2 kg de viande de la gorge (à cuire à l'eau au préalable puis à faire revenir à la poêle avec les oignons), là où le saigneur passe le couteau+1/4 litre de lait + 6 œufs. On peut rajouter des éléments facultatifs : châtaignes...

Mélanger tout ça avec le sang. Faire un nœud au bout du gros boyau. Mettre un entonnoir dans le bout du boyau et remplir du mélange, constamment agité. Refermer avec une ficelle.

Si on veut un boudin épicé, aux châtaignes ou autres, prendre des petits boyaux (essais).

Faire tiédir une grosse bassine d'eau sur un trépied avec une branche de laurier. Quand l'eau est tiède, mettre les boudins. Laisser cuire sans que l'eau bouille pendant une heure et demi environ. Pour savoir si c'est cuit, si le rouge du sang sort, ce n'est pas encore cuit. Si seul le gras sort, c'est cuit. Mais le meilleur test consiste à pratiquer une légère incision pour pouvoir goûter le centre du boudin. Sortir les boudins avec une écumoire, les plonger dans l'eau froide pour qu'ils gardent leur couleur et les mettre à refroidir dans une cagette ou un tamis.

En donner à tous les gens qui ont aidé + voisins ou autres à remercier d'un quelconque service. Cela arrondi les angles... À consommer dans la semaine qui vient.

Pour un cochon de 200kg on a environ 10kg de boudin.

La saucisse et saucissons :

Préparation des petits boyaux : Une fois vidés et tournés à l'envers, prendre deux tiges d'osier pour pincer un boyau. On peut aussi utiliser des aiguilles à tricoter (taille 4 au moins) pour peler la peau interne. En tirant sur le boyau, la peau se retire et il ne reste que la fine peau dans laquelle ira la chair à saucisse. Quand on a dédoublé tous les petits boyaux, les laver et les rincer trois fois avec du savon de Marseille. Les retourner avec la technique « entonnoir ». Les laver et rincer deux fois. Les retourner à nouveau pour que le côté m... soit sur l'extérieur. Les laver avec un peu d'eau de vie + vinaigre dans l'eau chaude. Les rincer. Prêt à l'emploi !

Viande des épaules désossées préalablement (épaule + pré épaule). On peut garder un peu d'épaule pour faire quelques rôtis.

Viande des côtes (un peu sinon il n'y a plus rien...).

Ne pas rajouter du gras de lard car on le retrouve tel quel après et ce n'est pas agréable.

Pas trop de gras ni de nerfs, ils peuvent partir aux fritons (*graoutous* en occitan).

Couper la saucisse de préférence à la main mais assez petit car cela passe difficilement à l'entonnoir pour l'enfiler. Il faut environ 10 à 12 heures de travail pour couper 25kg de saucisse tout seul ! Dès quelle est coupée en totalité, ne pas trop attendre pour la malaxer. Il faut la poivrer et saler.

Peser la viande coupée et compter 24 à 26gr de petit sel par kg et 1,5 à 2gr de poivre par kg. Ajouter un peu d'eau de vie, si l'on veut.

Il faut pétrir, ou plutôt mélanger, pendant un peu de temps (variante d'une demi-heure à une heure...) Ne pas écraser mais plutôt aérer en mélangeant soit dans une bassine, soit carrément sur une table (toile cirée...).

Durant le malaxage on voit mieux s'il y a assez de gras On peut enlever aussi les nerfs qui restent entre les doigts de celui qui pétri (assez désagréable quand on mange la saucisse).

Attention à ne pas laisser la viande trop longtemps dans les seaux plastiques cela fermente vite (c'est de la viande hachée). Préparer la viande par petits tas en vue de l'étape suivante.

Enfiler la saucisse dans la machine. C'est un long travail à 3 (1 heure pour 10kg de viande). Les boyaux doivent être assez chauds, maintenus dans l'eau avant de s'en servir. Il faut être bien synchro entre celui qui tourne la machine et celui qui tient la saucisse qui est en train de se faire. Prévoir des boyaux achetés chez le boucher en plus au cas où ceux du cochon seraient trop fragiles. Mouvement de droite à gauche pour celui qui tient le boyau, tout un programme...

Pour les saucissons : même chose on peut rajouter 4 à 5 grains de poivre entier par saucisson.

Pendre la saucisse (voir partie salaisons...).

Pour un cochon de 200kg, cela donne 20kg de saucisse + saucissons.

Variante de la saucisse du cousin : Le poumon en plus dans le mélange de viande (s'il n'est pas mis dans le glacé). Elle est plus légère plus claire et plus vite sèche...

Le pâté de foie et le fricandeau :

Prendre le foie + les deux reins + le cœur (sauf si on le fait griller par petits bouts dans de la *ratelle* : péritoine, membrane autour des boyaux). Le poids de ce mélange détermine le tiers du pâté final.

Prendre le même poids de viande (et même un peu plus) avec le barbot (partie de la gorge qui n'a pas de sang) ou une partie noble (soit filet, soit épaule autour des os ou bien près des côtes...). Certains mettent un peu de viande de lapin pour le faire plus maigre...

Prendre un peu moins du même poids de gras avec du lard et un peu de ventrèche si on n'a pas pris le barbot.

Dosage : 14 grammes maxi de petit sel par kg et 1,5 à 2gr de poivre moulu avec un peu de muscade (5gr pour 10kg);

Broyer assez fin (la petite grille) et malaxer pour bien mélanger.

Mettre dans les bocaux de 200gr ou 350gr (à la rigueur) dès que cela est fini de malaxer car le foie et la viande sont hachés. Pas de remplissage excessif des bocaux et prévoir tout le foie

dans un seul stérilisateur, si possible. Bien nettoyer le bord gras de chaque bocal avant de le fermer.

Pour les fricandeaux, on prend la *ratelle* (péritoine), on la déplie et on met le mélange dedans par petits paquets, puis au four (½ heure à ¾ d'heure à surveiller). On peut aussi mettre le mélange dans des toupines en terre, avec du lard en bandelette sur les bords interne des toupines (ou du laurier- feuille en formule plus aromatisée), sans *ratelle*, et au four pour la cuisson (un peu plus long en temps à cause de la terre des toupines).

Pour un cochon de 200kg, le foie représente 2kg soit 1/100^e. Cela va faire dont un mélange de 6 à 7kg.

Durée de stérilisation : 2 heures à vérifier à partir de l'ébullition

1^e façon : en distinguant le glacé des fritons :

Le glacé :

Le glacé et le friton permettent la grande récupération sur la carcasse et le 5^e quartier.

Prendre toutes les couennes (attention il faut qu'elles soient sans poil, donc très bien rasées) + les pieds et les oreilles (et les poumons si on veut) dans une grande bassine et les cuire une heure au moins. Quand elles sont cuites, les couper en lamelle pour passer à la machine avec de la viande qui traîne (grille moyenne). L'ensemble de la viande et des couennes est à couper assez gros (à la main ou à la machine). Ajouter un ou deux pieds d'ail. Salez en fin de cuisson : 12 à 14gr de sel/kg et 1,5 à 2gr maximum de poivre/kg.

Mettre en bocaux de 350 ou 500gr.

Durée de stérilisation : 20 mm à ½ heure à partir de l'ébullition.

Les fritons :

Faire cuire les os grossièrement décharnés (2 os de chaque épaule + 1 os avant le jambon + la tête). Une partie du bas de l'oreille ne fond pas et doit plutôt être utilisée pour le pâté, si ce n'est pas trop gras... Il y a aussi les couennes à dégraisser pour les faire passer.

Les os doivent cuire assez longtemps (3 heures) et doivent bien se décharner. Faire l'opération avec la viande encore chaude.

Ajouter à ces petits morceaux déjà cuits, des viandes un peu trop grasses. Viandes du ventre et un peu de lard avec des viandes dedans. Couper tout en gros morceaux, saler, poivrer, cuire tout doucement avec très peu d'eau en remuant souvent (durée de trois heures environ). Mettre dans une grosse passoire. Bien presser avec une louche et une écumoire (fritons fins).

Mettre en bocaux. Durée de stérilisation : 20 mm à ½ heure à partir de l'ébullition.

2^e façon : en mettant tout en ensemble (glacé et fritons cuit en même temps) :

Cela donne un produit pluriel (gélatineux mais aussi charnu). Il y a moins de travail. Le dosage du sel, du poivre et le temps de cuisson est le même. Si l'on broie le gras avec la machine en cours de cuisson, il y aura beaucoup de fritons fins (ce qui reste après le pressage). On peut le mélanger à nouveau cela donne du liant au produit. On peut également presser avec un petit presseur artisanal (voir produits chez les charcutiers). Le gras sort davantage et le produit se tient davantage...

Pour un cochon de 200kg cela donne environ 15 à 20kg de produit.

Les salaisons :

20kg de gros sel dans le saloir. 5kg de petit sel sur les viandes avec du poivre moulu (la première fois) et de l'eau de vie. Saloir : le mettre incliné, le laver chaque année et le faire bien sécher.

Jambons (2 jours par kg de jambon vert). Le jambon vert pèse environ 10 % du cochon vif, les retourner tous les dix jours. Commencer par la face sans couenne... Bien faire attention à enlever le nerf de l'os, et bien mettre du sel + poivre + eau de vie dans les trous vers l'os de l'articulation et au niveau de l'artère fémorale. Quand le séchage est fini, pendre le jambon dans un sac en coton, bien fermer (attention aux mouches de l'été) et compter au moins 6 mois de séchage. Si le sac se ressuie mal, le changer en cours de séchage et en profiter pour voir s'il n'y a pas de vers près de l'os ! Ventrêche : 10 à 15 jours. Les rouler avec du poivre et du sel fin, sans trop d'excès dès la salaison. Bien serrer. La laisser dans le saloir puis la pendre à sécher. On peut aussi les mettre directement au congélateur sans les saler et les couper en tranches.

Côtes, os de l'échine (salaison ou congélation directe). Durée salaison : 15 j.

Saucissons de *troutche* (filet en occitan) ou *coppa* : haut du filet mis dans le colon et préalablement salé et poivré... Une dizaine de jours dans le saloir avant de le pendre.

La saucisse et saucissons : les pendre dès qu'ils sont séchés dans un endroit surtout bien ventilé. Le fumage par un feu de bois est facultatif. En fait, ce sont les courants d'air qui font sécher les salaisons. Attention au gel les premiers jours. Avant de les pendre, les saucissons sont salés à leurs deux extrémités. Surveiller le séchage de la saucisse. Si les moisissures s'installent dessus, augmenter impérativement la ventilation de la pièce, ou trouver vite un autre endroit. La décoller de la perche lorsque l'on a atteint la moitié du temps de séchage. La mettre assez haut dans la pièce et attention aux carnivores incontrôlés. Durée de séchage de 20 à 30 jours selon la ventilation, les conditions climatiques de la période, le lavage des boyaux (plus les boyaux sont bien lavés, donc sans graisse, plus la paroi est poreuse et le séchage est rapide).

Remarque : la saucisse du cousin (avec le poumon) est plus rapide à sécher...

Calendrier conseillé :

La veille : Aller chercher le matériel. Préparer la table de la salle à manger. Préparer des endroits spéciaux pour trier la viande. Rassembler tout le matériel. Faire le feu.

Le jour du sacrifice et du boudin : aller chercher le sang à 9 heures. Allumer le feu. Retourner chercher les boyaux. Vider les gros boyaux. Prévoir repas. Trier la viande. Séparer la viande (chair à saucisse). Désosser pour la saucisse.

Le 2^e jour : couper la saucisse + faire le foie : Hacher une partie de la saucisse et faire la saucisse puis la pendre. Faire le foie et les fricandeaux, Mettre en bocaux et stériliser et cuire au four les fricandeaux,

Le 3^e jour : les fritons ou friton + glacé : Faire cuire les os dès le matin, monter les couennes assez tôt et la tête et les pieds et la queue. Monter les fritons vers 9 heures après avoir mouliné le gras. Presser les fritons et mettre en bocaux.

Le 4^e jour : Stériliser, nettoyer, mettre à saler les jambons. »

Éléments culturels de savoir-faire recueillis en novembre 2006 auprès de J. G.

6.3.2. Le savoir-faire autour de la préparation du canard

« La transformation culinaire des canards gras

La sanguette : Mie de pain, ails coupés fin, persil, fines herbes, un peu d'épinard, un œuf par canard, sel et poivre puis le sang lors du sacrifice.

La consommer dans la journée avec éventuellement des bouts de pains vinaigrés passés à la poêle. Cuire à feu doux.

Le plumage : Eau bien chaude (frémillante) pour chaque canard.

Ne pas laisser trop de temps dans l'eau bouillante (maxi 1 minute). Retirer et remettre deux ou trois fois en tournant tête en bas puis croupion en haut, avec des pincettes.

Plumer tout de suite le bout des ailes et la queue ainsi que sur le dessus du dos entre les ailes.

Finir à la flamme pour enlever le petit duvet. S'aider d'un petit chalumeau qui est plus pratique que la gazinière. Attention à ne pas faire fondre la peau.

Comment récupérer le duvet ? : Plumer à sec (comme pour les dindes)! Le duvet fin se trouve sur le ventre. Le trier délicatement. Une fois que le duvet mouillé est trié de la plume, il faut le faire sécher. Le mettre dans un sac de coton et le laisser sur un radiateur. Le secouer doucement de temps à autre lors de la phase de séchage (sur 2 jours environ). Il prend peu à

peu du volume. Pour finir le séchage et désinfecter de la vermine laisser le plume quelques heures dans un four pas trop chaud. L'idéal est de mettre la plume dans un tissu puis dans un panier en fer.

Le temps de la découpe... laisser cailler la carcasse une nuit avant de travailler la viande.

Le foie (on le retire tout de suite quand on vide le canard dès la fin du plumage), Ouvrir côté ventre le canard, vers l'arrière et couper l'œsophage au cou. Sortir délicatement le foie sans crever la bile qui est de couleur verte. On peut sortir l'ensemble du ventre ou bien le foie seulement. C'est une question de doigtée.

Quand le foie est sorti, le mettre dans une bassine d'eau froide. Retirer les tâches de sang et éventuellement de bile et les mélanger dans le sel et le poivre (les rouler dessus pour retirer l'excès et tapoter légèrement (4 gr de poivre et 12 gr de sel par kilogramme de foie). On peut le mettre entier dans le bocal ou bien coupé en deux au niveau des lobes.

Mettre le foie dans le frigo pour faire reposer. Les mettre dans des bocaux sans trop remplir. Caler bien les bocaux dans le stérilisateur à l'aide de chiffon et mettre un poids en haut.

Si un bocal a pris l'eau, l'enlever et le mettre au congélateur ce n'est pas perdu.

Sortir du stérilisateur les bocaux dès que la 1/2 heure est passée sinon ils continueront à cuire. Faire l'opération très délicatement pour ne pas casser les bocaux.

Stérilisation d'une 1/2 heure dès que cela boue. Consommer après les 6 mois et mettre au réfrigérateur l'été lors des grosses chaleurs.

Les magrets et les aiguillettes :

La découpe de la carcasse se fait après que la viande est suffisamment reposée. Ce sont les parties qui sont sur la poitrine. Les aiguillettes sont très petites et collées sur les côtes. Morceaux à congeler et à griller ou saisir à la poêle. Certains le salent et le sèchent pour faire comme du jambon.

Les fritons et les confits :

Mettre le gras dans une grande marmite qui peut contenir tous les canards. Il s'agit du gras du ventre récupéré la veille (sauf si mauvaise odeur car trop près des tripes) + gras des peaux du dos et celles des magrets si on les sépare de la viande en premier pour qu'il fonde puis mettre les carcasses et les pâtes et ailes. Rajouter les carcasses et les abats dès que la graisse est fondue.

Laisser cuire environ 2 heures doucement en remuant et mettre le sel et poivre un peu avant la fin de la cuisson (12 gr de sel fin et 1 gr de poivre par kg de viande). Il faut donc penser à peser le gras et la viande avant !

Enlever d'abord avant les confits c'est à dire les pâtes, les ailes, le cœur et le gésier. Puis cela libère de la place pour immerger correctement les carcasses afin qu'elles cuisent bien.

Les confits : ce sont les ailes, les pâtes le cœur et le gésier. Ils sont cuits avec le friton mais moins longtemps. Il faut estimer l'état de cuisson sur les cuisses (le sang ne doit pas ressortir). Puis ils sont stérilisés durant une heure environ. Pour un bocal de 1 litre, on met une aile et une cuisse. Mettre les petits os et les cous dans des bocaux de 1/2 litre. Le gésier et le cœur dans un petit bocal. Chaque bocal recevra deux louches de graisse fondue.

La suite des fritons... On sort ensuite la carcasse pour enlever le restant de viande collé aux os. Puis, on sort les peaux et couennes avec une passoire. On mélange les deux (viandes des os et peaux) et on les met dans des bocaux à stériliser une heure. On récupère ensuite la graisse liquide que l'on met simplement dans des bocaux. Le restant étant les fritons fins qui se décantent tout seul, la graisse plus légère surnage naturellement. »

Éléments culturels de savoir-faire recueillis en novembre 2007 auprès de J. G.

6.4. Éléments portant sur la transhumance en Aubrac

Compte rendu de trois interviews suivi d'une illustration de la transhumance réalisés par deux lycéennes (O. G. et L. E.) en classe de première en Sciences Économiques et Sociales dans le cadre d'un dossier de Travaux Personnels Encadrés (TPE) portant sur la pratique actuelle de la transhumance en Aubrac (2010).

« J.-P. P., cinquante-six ans, cordonnier, résident à Marcillac. Fils d'éleveur, il est un habitué de la transhumance.

Combien de fois, quand et pendant combien de jours avez-vous participé à la transhumance ?

« J'y participe tous les ans depuis l'âge de onze ans et j'en ai cinquante-six ! (rire). Mon père a commencé en 1943 et je l'ai toujours suivi et bien sûr les deux jours. »

Pourquoi avez-vous participé à cette marche ? Quel genre de personnes effectue la course ?

« Mon père m'a entraîné très vite à monter les troupeaux sur les plateaux de l'Aubrac. Cela a toujours fait partie de notre tradition et si j'y vais encore aujourd'hui, c'est pour mon propre plaisir. Autrefois, nous étions entre nous (la famille) et d'autres éleveurs. Aujourd'hui, cela attire de plus en plus de promeneurs qui se greffent. »

Comment vivez-vous cette expérience et quelle ambiance y règne-t-il ?

« L'ambiance a beaucoup changé, il y a quarante ans, on était deux ou trois éleveurs et aujourd'hui on est plus de trente. Ces dernières années, le côté festif prime sur le simple travail. Les repas sont de plus en plus conviviaux, même si on essaie de conserver le côté familial entre nous. »

Quels sont les aspects traditionnels qui demeurent ?

« Tout d'abord, le trajet est toujours le même depuis quarante ans, la race Aubrac des vaches n'a évidemment pas changé ainsi que leurs ornements (cloches, fleurs). Et même si le folklore est plus présent de nos jours, nous y allons toujours pour nourrir nos vaches. »

Entre l'aspect touristique et celui de l'exploitation de la nature, lequel prime ?

« Autrefois, nous amenions notre bétail par nécessité car là-haut, l'herbe renouvelle leur alimentation, ce qui permet d'économiser celle de nos champs pour l'hiver (foin). Actuellement, les touristes affluent et c'est le folklore qui domine. »

Pensez-vous qu'il faille perdurer cette tradition ? Pourquoi ?

« Oui, naturellement. Du point de vue de l'agriculture, l'herbe est meilleure sur la montagne. Cela fait partie de notre patrimoine... 'C'est le cœur qui parle'. »

Pensez-vous que la coutume à tendance à s'effacer ?

« À présent, les trois quarts des exploitants montent leurs bêtes en camion. Mais je connais deux ou trois agriculteurs qui recommencent la montée à pied. Les promeneurs qui sont de plus en plus nombreux nous incitent à continuer : tout ne se perd pas ! »

Nous avons lu que les traditionnels burons avaient disparu. Est-ce vrai ?

« Ils avaient disparu mais j'en connais un qui veut recommencer. Mais cela est dû en partie aux normes européennes de plus en plus exigeantes. À moins de recouvrir les burons de carrelage et de les désinfecter, l'application des normes décourage ceux qui veulent reprendre la tradition. « Y'aura plus de cendres de cigarettes dans la tomme ! » (rires). »

Rencontre avec N. P., trente-cinq ans, née entre Conques et Sénergues. Secrétaire médical, elle réside à Saint-Cyprien et fait partie de la jeune génération.

Combien de fois, quand et pendant combien de jours avez-vous participé à la transhumance ?

« Je l'ai faite une fois mais je n'y ai participé que le premier jour. C'était il y a quinze ans, au printemps, lors de la montée des vaches sur les pâturages. »

Pourquoi avez-vous participé à cette marche ? Quel genre de personnes effectue la course ?

« C'était dans un objectif de randonnée pédestre lorsque j'y ai participé. En fait, on y voit beaucoup de personnes d'un certain âge ou des couples avec enfants mais qui ne suivent pas toute la marche (fatigant pour les plus jeunes). Sur Aubrac et Laguiole, on retrouve une concentration plus importante de touristes qui, pour la plupart, se postent à un point donné pour observer la marche des hommes et de bêtes. »

Comment vivez-vous cette expérience et quelle ambiance y règne-t-il ?

« Il y avait une très bonne ambiance champêtre (décorations des vaches...). »

Quels sont les aspects traditionnels qui demeurent ?

« On retrouve les cloches au cou des vaches, les fleurs en papier sur leurs cornes. En fait, la décoration de celles-ci et les costumes traditionnels revêtus pour le folklore par certains éleveurs rappellent à tout le monde la tradition. »

Entre l'aspect touristique et celui de l'exploitation de la nature, lequel prime ?

« À la base, c'est plutôt l'exploitation de la nature : la transhumance a lieu pour cela ! Je suis de la campagne, c'est donc cet aspect qui me semble le plus flagrant. »

Pensez-vous qu'il faille perdurer cette tradition ? Pourquoi ?

« Bien sûr, c'est une nécessité d'emmener les vaches sur le plateau ! Même dans les Pyrénées, la pratique se fait avec les moutons à pied et non en camion. On entretient la montagne et c'est écologique ! En plus, cela permet de montrer et de créer un lien entre les générations. »

Pensez-vous que la coutume à tendance à s'effacer ?

« C'est encore marqué mais cela s'efface peut-être petit à petit du point de vue traditionnel mais le côté touristique est bien sûr en croissance. Il y a tout de même de moins en moins d'éleveurs. »

Nous avons lu que les traditionnels burons avaient disparu. Est-ce vrai ?

« Je fais souvent des ballades en Aubrac de buron en buron. J'en connais un seul où on fait encore la tomme traditionnelle, et de la même manière qu'avant. Certains sont délabrés ou en rénovation par des particuliers... mais pratiquement tous sont fermés ! »

Rencontre avec K. L. et J. R., seize ans et filles d'agriculteurs de Laguiole.

Combien de fois, quand et pendant combien de jours avez-vous participé à la transhumance ?

« On la fait depuis qu'on est toutes petites ! Bien sûr à l'automne, au printemps et durant les 2 jours... Par forcément le 25/05 et le 13/10, suivant le temps, le monde est trop folklorique. »

Pourquoi avez-vous participé à cette marche ? Quel genre de personnes fait la course ?

« Nos oncles et nos parents, toute la famille sont agriculteurs... « il faut les aider ! ». Et puis, il y a toujours le plaisir et la convivialité de l'occasion. Chez nous, à part des promeneurs ou des voitures, il n'y a pas de public, nous sommes juste la famille et c'est mieux comme ça ! »

Comment vivez-vous cette expérience et quelle ambiance y règne-t-il ?

« Il y a une bonne ambiance familiale, ou entre amis proches. Surtout le soir, lorsqu'on mange tous ensemble après une journée de marche. »

Quels sont les aspects traditionnels qui demeurent ?

« Les cloches des vaches, les bérêts et les bâtons des bergers ! Et le troupeau, authentique des vaches Aubrac aux yeux maquillés de noir qui possèdent un formidable sens de l'orientation. »

Entre l'aspect touristique et celui de l'exploitation de la nature, lequel prime ?

« Pour nous qui ne suivons pas la grande transhumance folklorique, c'est bien sûr l'exploitation de la nature qui prime. De toute façon, on n'aimerait pas la faire, les touristes sont pénibles... »

Pensez-vous qu'il faille perdurer cette tradition ? Pourquoi ?

« Oui, on n'a pas le choix ! Et puis c'est la tradition : « nous, on est ancrées dans nos racines », les vaches le sentent lorsqu'elles s'en vont, elles sont heureuses et savent où elles vont (même dans le brouillard !). »

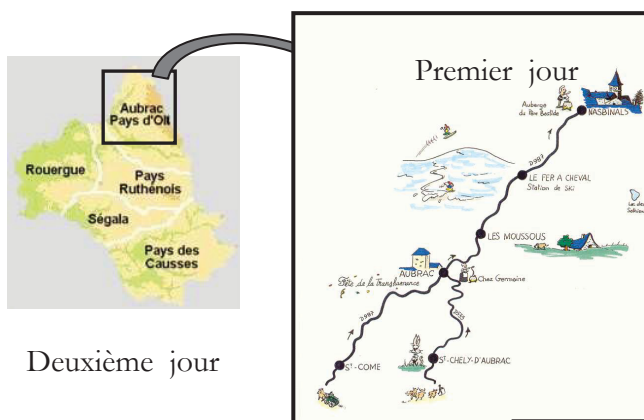
Pensez-vous que la coutume à tendance à s'effacer ?

« Non, pas chez nous. Mais il est vrai que le côté folklorique dépasse celui des particuliers qui montent leurs vaches de plus en plus en camions ! Il est vrai que les fermes sont aussi de plus en plus loin des montagnes. »

Nous avons lu que les traditionnels burons avaient disparu. Est-ce vrai ?

« Hé, oui ! Personne ne les rénove, tout tombe en ruine car c'est trop cher de les reprendre. Avant, dans toutes les montagnes, les buronniers fabriquaient le fromage et tout le monde s'y réunissait (époque de nos grands-parents). Mais maintenant, à cause des règles d'hygiène imposées par la législation européenne, tout le monde laisse tomber, c'est trop cher et moins esthétique de s'y adapter ! »

Schémas : Illustration de la transhumance par deux lycéennes



Deuxième jour

7 heures du matin : Montée des troupeaux sur Bonnacombe.

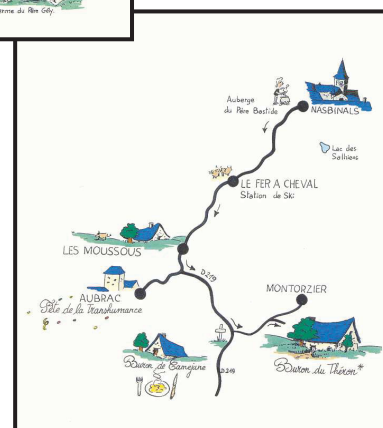
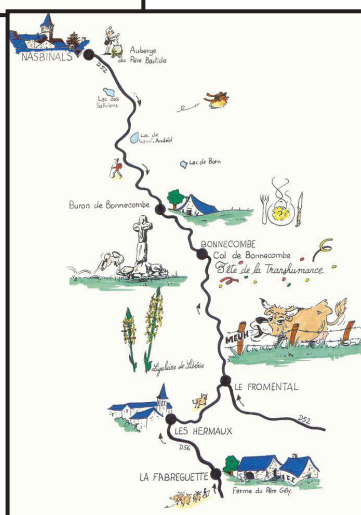
10 heures du matin : Décoration des troupeaux aux Hermaux.

13 heures : Arrivée sur Bonnacombe où le curé bénit les troupeaux et la fête débute avec aligot et saucisses grillées du maître Pignol.

17 heures : Les bêtes sont libérées de leurs sonnailles. À Nasbinals, le restaurant « La Route d'Argent » propose une salade aux magrets fumés et pommes cuites avec charcuterie, tripoux, omelettes aux cèpes, truites aux amandes, pièce de bœuf, aligot (tome d'Aubrac aillée : recette des moines aubraciens de 1.120), tome d'Aubrac, saint-nectaire fermier, tarte Bastide aux pommes chaudes et vin. Ce qui ont partagé ce repas font maintenant partie du pays.

7 heures du matin : Montée des troupeaux sur l'Aubrac par Espalion, Saint-Côme, Salgues. Les petits veaux fatigués finiront la montée en charrette, cabrettes et accordéons accueillent l'arrivée à Aubrac.

Repas : Hospitalité et convivialité sont au rendez-vous chez Germaine, où aligot, cèpes à la pointe d'ail, truites aux lardons, poularde à la crème, vin de Marcillac, omelette surprise flambée, tartes à la myrtille et à la framboise sont servis.



Du 25 mai au 16 octobre :

Les troupeaux broutent dans la montagne.

13 Octobre à Saint-Géraud :

Ce sont les premiers froids, on rassemble les troupeaux dans la vallée et Marcel guide le vieux charroi de foin.

6.5. Éléments culturels d'ordre pictural du végétal

Tapisserie : Représentations singulières du végétal (Laché)



Source : Christel Laché, *La carotte*, tapisserie de basse lisse

Il s'agit d'une étude botanique très précise réalisée à l'aide d'une loupe binoculaire qui, peu à peu, inspire l'artiste. Cette connivence avec le végétal fait penser à la doctrine des *Métamorphoses* de Goethe (Stéphane Schmitt, (2001), *Type et métamorphose dans la morphologie de Goethe, entre classicisme et romantisme*, Revue Histoire, Sciences, 54/4, pp. 485-521) qui vise à obtenir une image dynamique de la plante afin de la saisir en tant qu'être suprasensible. On pense également aux travaux de Pelikan sur l'illustration des *forces éthériques* de certaines plantes médicinales. Wilhelm Pelikan, (1962), *L'homme et les plantes médicinales*, Paris, Triades, 3 tomes.

